

nr 87

# BALCANIA

VII, 2

2852

BUCAREST  
MCMXLIV

# BALCANIA

VII, 2

BUCAREST  
MCMXLIV



# BALCANIA

REVUE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ET RECHERCHES BALKANIQUES

---

DIRECTEUR :

VICTOR PAPACOSTEA

Professeur à l'Université de Bucarest

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

E M. CONDURACHI

Professeur à l'École Supérieure des  
Archives

## L'ARCHEVÊQUE DE PEĆ ET LE TITRE DE PATRIARCHE APRÈS L'UNION DE 1375

En 1375 un accord<sup>1</sup> passé entre le prince Lazare et Constantinople mit fin au schisme qu'avait créé le coup de tête d'Etienne Douchan érigeant en patriarcat l'archevêché autocéphale de Peć. Auparavant les relations entre les deux Eglises s'étaient sensiblement améliorées, le jour de mai 1371<sup>2</sup> où Uglješa avait restitué à leur juridiction d'origine les métropoles grecques de ses Etats. Cette réparation permit de se réconcilier dans une atmosphère de détente et de mutuelle compréhension que le péril turc grandissant améliorait encore.

La question est de savoir si, dans ces conditions, l'Eglise byzantine reconnut à l'Eglise serbe le titre de Patriarcat ou si elle maintint sur ce point sa position traditionnelle selon laquelle Peć, mise au rang de l'île de Chypre, jouissait de l'autocéphalie mais ne pouvait prétendre à plus.

Le problème se pose d'autant que d'une part les Byzantins avaient fait de l'usurpation de ce titre une des raisons fondamentales de l'excommunication majeure qui frappa Douchan et son peuple et que d'autre part les chefs de l'Eglise serbe n'ont jamais cessé, à partir de 1375 jusqu'après la conquête turque<sup>3</sup>, de se prévaloir dans la signature de leurs actes officiels du titre de patriarche. Le faisaient-ils à l'insu

<sup>1</sup> L'acte est perdu, la partie des registres patriarcaux couvrant les années 1375—1379 ne s'étant pas conservé. Les sources qui nous informent sur ce mémorable événement sont de caractère historique. Relevé dans l'étude de M. Lascaris signalée ci-dessous.

<sup>2</sup> MM I, 553—555 et 558—564.

<sup>3</sup> La question de savoir quand exactement l'Eglise de Peć fut soumise au patriarcat d'Achrida n'est pas encore tranchée. Position du problème dans M. Lascaris, *op. et loc. cit.*, 153—157.



prouvé que l'ordination s'était réellement faite par le métropolite de Halicz, rattaché à Byzance, la question prit un tout autre aspect et l'on en vint vite à un arrangement qui condamnait toute l'attitude passée.

Ce faisant, l'Eglise byzantine reconnaissait donc l'existence d'une autre Eglise en voie possible d'expansion, d'une rivale dont l'action pouvait gêner la sienne dans les régions danubiennes. Elle interdisait ses agents ou ceux que l'on supposait tels, mais ne portait, n'osait porter aucune censure directe contre elle. En second lieu, en recevant la version de l'évêque serbe, Byzance reconnaissait à Peć le droit de nommer à une métropole. Or seuls les patriarchats ont la prérogative d'en créer et d'y promouvoir. Le nom de patriarche n'est certes pas prononcé mais l'attitude de Constantinople le suppose.

Il n'y a pas jusqu'au texte même dont s'est prévalu le professeur Lascaris qui ne puisse se retourner contre sa thèse.

Un manuel de chancellerie byzantine, exactement daté de septembre 1386, une décade à peine après l'Union, ne donne au pasteur de Peć et de toute la Serbie que le titre d'archevêque. Cette constatation devrait être dirimante mais risque de ne pas l'être pour qui sait avec quelle routine et quelle négligence ces sortes de formulaires étaient tenues à jour. La Νέα Ἐκθεσις de 1386 est surtout nouvelle par certaines remarques personnelles ou maintes allusions directes à des faits du jour et à des personnes contemporaines. Il est à craindre en revanche que le rédacteur n'ait emprunté en bloc, sans les reviser de plus près, des parties de l'*Ecthesis* traditionnelle qui n'appelait pas spécialement son attention. De ce nombre me paraît devoir être le début tout stéréotypé du document où précisément se trouve l'adresse qui nous intéresse ici. La preuve qu'il en fut bien ainsi me semble fournie par ce fait que le texte original portait en marge une note qui eût dû être mise à la suite du paragraphe intéressant Peć, comme maints autres détails d'actualité introduits dans la dernière partie.

Au reste, la manière dont en parle un prélat byzantin écrivant entre 1405 et 1409 me confirme dans cette opinion. Voici en effet ce que Macaire d'Ancyre consigne dans son volumineux dossier canonique dirigé contre le patriarche Mathieu (1397—1410).

Paris. gr. 1379, f. 114 v:

Καὶ τί δεῖ τὰ παλαιὰ λέγειν; Πρὸ χρόνων ὀλίγων καινοτομηθὲν τὸ τρισεπίσκοπον ἐν τῇ Σερβίᾳ, ἐν ἀνθρώποις βαρβάροις, ἐν τῷ θρόνῳ Πε-

<sup>1</sup> MM II, p. 528.

κίου ἀπεβλήθη ὑπὸ τῆς ὧδε ἐν Κωνσταντινουπόλει θείας συνόδου ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου κῦρ Φιλοθέου<sup>1</sup> ὡς διέξεισι καὶ τὸ τακτικὸν τῆς ἁγιωτάτης τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησίας προτάσσον· Ἀγιώτατε ἀρχιεπίσκοπε Πεκίου καὶ πάσης Σερβίας ἐν ἀγίῳ Πνεύματι ἀγαπητέ, εἶτα ἐπιφέρων· Ἰστέον τοῦτον ὡς τρισεπίσκοπον οὐ γράφουσιν νῦν συλλειτουργὸν τὸν ὄντα Πεκίου νῦν κῦρ Σπυρίδωνα, ὅς μετὰ μικρὸν καὶ τοῦ θρόνου ἐξεβλήθη. Καὶ περὶ μὲν τούτων ἄλις.

Avant toute observation remarquons que l'épithète de τρισεπίσκοπος censure de façon absolument certaine la situation anticanonique où s'était mis Spyridon en montant sur le siège de Peć: c'était son troisième évêché, délit passible de déposition et de suspense *a divinis*, celui-là même que Macaire d'Ancyre imputait à Mathieu I-er, élu pour Chalcédoine, transféré successivement à Cyzique (1387—1397), puis à Constantinople. L'hypothèse selon laquelle Spyridon eut administré à la fois trois évêchés est donc absolument controuvée et au reste n'aurait pas dû être formulée, puisque il n'y aurait eu là rien que de régulier. Un dossier d'actes inédits auquel il va être fait appel nous révèle le second évêché du prélat délinquant: Melnik ou Mélé-nicos, où il siégeait certainement encore en octobre 1377<sup>2</sup>.

Le relevé de Macaire ne parle non plus que d'archevêque, mais il contient une expression: ἐν τῷ θρόνῳ Πεκίου qui est un précieux correctif en ce sens que, dans le style des *Notitiae episcopatum*, celle-ci s'applique très spécialement aux Patriarcats. Eux seuls sont éminemment des trônes et jamais les archevêchés de Chypre et de Bulgarie, qui figurent sur les mêmes rôles, ne reçoivent cette qualification.

Enfin il existe au moins un texte byzantin où le titre de patriarche est expressément donné à l'archevêque de Peć. C'est un acte ou jugement<sup>3</sup> délivré en août 1386, le mois qui précéda la publication de la Νέα Ἐκθεσις. Ce document reconferme les droits de propriété du couvent du Spélaion à Melnik sur des moulins qu'un aventurier du nom de Macaire lui avait ravis grâce à des faux mis sous le nom

<sup>1</sup> Macaire fait erreur; ce ne put être que Calliste.

<sup>2</sup> Le dossier susdit contient deux actes de Spyridon portant cette date. Ils font actuellement partie des Archives du couvent athonite de Batopédi, mais ne se trouvent pas signalés dans l'inventaire qu'a dressé Mgr. Eustratiadès dans la revue athénienne Ἑλληνικά, III, 1937, p. 45—68, sans doute parce qu'ils n'intéressent pas le couvent dépositaire.

<sup>3</sup> Egalement conservé au couvent précité de Batopédi. Comme le lot important de pièces auquel il se rattache il est resté inédit.

du métropolitain de Mélénicos Cyrille et que Spyridon, ὁ νῦν πατριάρχης Πεκίου — c'est froidement dit mais sans équivoque — avait signé dans la meilleure bonne foi, les croyant authentiques.

On objectera sans doute que le notaire, en rédigeant la pièce, s'est tout bonnement conformé à l'usage du pays serbe dont Melnik, quoique ayant son dynaste propre Constantin Dragaș, faisait en quelque manière partie. Que les relations même ecclésiastiques fussent suivies entre la Serbie proprement dite et ces principautés orientales on ne saurait d'autant moins le nier que le chef de l'Eglise nationale venait de cette région. Bien que le clergé des états de Dragaș fut obligatoirement grec depuis 1371 on pourrait admettre que le titre ait été concédé à Spyridon, un ancien de Mélénicos soit par manière de courtoisie soit plutôt par entraînement, en se conformant à une coutume que l'on n'avait pas désapprise.

Ce raisonnement aurait gardé tout son poids si la présence d'un émissaire patriarcal<sup>1</sup>, envoyé nommément pour instruire l'affaire n'avait obligé l'officialité de Melnik à plus de circonspection. Nulle part en effet l'usurpation du titre de patriarche ne pouvait avoir plus d'effet que dans ces régions fraîchement exemptes de la juridiction de Peć. L'occasion était bonne de rappeler que l'Eglise voisine n'était qu'un archevêché s'il faut donner au terme de la Νέα Ἐκθεσις son sens strictement canonique. Si le délégué patriarcal n'éleva pas d'objection c'est donc que l'usage s'était conservé, dans les milieux spécialement intéressés à le proscrire, du titre de patriarche de Peć. Si le clergé byzantin en prenait si peu ombrage qu'il l'introduisait à l'occasion spontanément dans ses actes, c'est qu'il devait de quelque manière être reçu à Constantinople, en sorte que c'est exagérer, ce me semble, que de baser sur un texte conventionnel la conclusion selon laquelle Constantinople aurait contesté au chef de l'Eglise serbe le titre de patriarche.

Ce dernier l'avait usurpé. L'arrangement de 1375 le lui laissa<sup>2</sup> pour le bien de la paix et de la bonne entente. Ce faisant, le patriarcat

<sup>1</sup> Voici le signalement qu'en donne notre acte: ἐνώπιον τοῦ ἐν διακόνοις εὐλαβεστάτου ὑπομνηματογράφου Σεβέρων καὶ τῶν δικαίων διέποντες τοῦ παναγιωτάτου ἡμῶν αὐθέντου καὶ δεσπότη τοῦ οἰκουμενικοῦ τοῦ ἐπιτεκλημένου κυροῦ Μηνουῆλ τοῦ Ξενοφώντος. En plus d'une affaire du même dossier l'Eglise de Constantinople est présente par un délégué qui juge en dernière instance les cas litigieux. On doit y voir un dessein de réhabituer ces officialités de province à l'obédience byzantine.

<sup>2</sup> On peut au reste concéder que cette concession ne fit l'objet d'aucune déclaration officielle. La question put simplement ne pas être soulevée et la pratique suivit son cours. Consentement tacite où il y a néanmoins plus que de la tolérance.

byzantin qui avait obtenu réparation sur le point essentiel (restitution des territoires grecs rattachés arbitrairement à Peć) ne sacrifiait pas grand'chose. Pour apprécier l'état d'esprit dans lequel cette concession dut être faite, il n'est que de relire une lettre <sup>1</sup> envoyée par Calliste I-er au clergé de Tirnovo en décembre 1355. Il y avait plus d'un siècle <sup>2</sup> que ce siège jouissait du privilège usurpé tardivement par Peć et néanmoins le langage que le chef de l'Eglise byzantine tient au « patriarche » bulgare laisse entendre expressément qu'il n'était qu'un patriarche mineur.

A la date susmentionnée ce personnage omettait de faire mémoire du patriarche œcuménique, sous le prétexte que ce dernier ne le commémorait pas, alors qu'il commémorait les autres patriarches. Calliste répond que l'archevêque de Tirnovo, ancien suffragant de Constantinople, n'est patriarche que de titre, un titre de condescendance (λόγῳ τῆς συγκαταβάσεως) et que partant il ne saurait être mis sur le même pied que les quatre Grands ni prétendre à être inscrit aux diptyques. La preuve en est que Germain II, qui le lui a conféré, prévoit expressément que l'Eglise bulgare ne devait pas jouir d'une indépendance complète et Calliste rappelle que, n'étaient les excellents sentiments du tsar Jean Asen pour l'Eglise-Mère et sa personne, il serait porté à évoquer à son tribunal et devant son synode les affaires ecclésiastiques de son royaume, d'autant qu'en matière essentielle, le rite du baptême, Tirnovo se sépare étrangement de la pratique commune. Et Calliste de conclure que le trône de Constantinople qui a conféré le titre pourrait bien le retirer à l'occasion.

Concédé avec des réserves aussi expresses et aussi restrictives, le titre de patriarche n'était plus en droit qu'une étiquette <sup>3</sup>. Il y avait certes danger à l'accorder mais ce fut toujours le triste sort de l'Eglise <sup>4</sup>

<sup>1</sup> Texte dans MM I, p. 436.—442.

<sup>2</sup> Depuis 1235. Littérature intéressant cet événement dans M. L a s c a r i s *Le patriarchat...* p. 174, No. 2. On trouvera un dossier plus complet dans le quatrième fascicule (à paraître) des *Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople* en cours de publication.

<sup>3</sup> Il faut du reste noter que l'emploi du titre d'archevêque n'inclut nullement de soi la négation de celui de patriarche. Le chef de l'Eglise serbe, comme celui de l'Eglise byzantine ou bulgare, pouvait porter l'un et l'autre, sans que les Grecs dussent nécessairement s'en formaliser.

<sup>4</sup> Et de l'Etat. M. O s t r o g o r s k i, qui lui même révoque en doute la thèse de M. L a s c a r i s (voir *Seminarium Kondakovianum*, V, 1932, p. 325, 326), rappelle opportunément quelques précédents historiques caractéristiques de la routine ou du mauvais vouloir avec lesquels Byzance procédait en manière

byzantine de devoir tolérer au nom de l'*économie*, pour éviter des schismes, ce qu'elle n'aurait jamais spontanément offert.

Il faut aussi noter qu'en cette époque tragique où les Balkans succombent progressivement à la conquête turque la conjoncture politique pèse lourdement sur les décisions de caractère ecclésiastique. Derrière le patriarche œcuménique, le basileus se tient qui conseille et décide. L'union des forces chrétiennes rejette au second plan les querelles protocolaires. Byzance devait sur tous les terrains résister à Douchan dont les plans impérialistes menaçaient, trente ans plus tôt, l'existence même de l'Etat et qui, au surplus, en érigeant chez lui le patriarcat, lui agréait des métropoles grecques sans autre droit que celui du plus fort. Cette procédure condamnable ne pouvait rencontrer qu'obstination. Les Serbes de 1375 n'étaient pas les seuls aux abois<sup>1</sup>; s'ils avaient besoin de Constantinople, Constantinople avait un égal besoin d'eux. C'est pourquoi je n'hésite pas à croire que, une fois achevée la rétrocession des métropoles enlevées par Douchan et une fois faite bonne et juste amende honorable, l'Eglise byzantine, mère condescendante (λόγω συγκαταβίσεως), laissa à l'Eglise réconciliée de Peć le titre de patriarcat aux mêmes conditions que l'avait obtenu celle de Tirnovo plus d'un siècle auparavant. Il put, il dut n'y avoir pas sur le sujet de déclaration expresse. Mais dans ce domaine aussi l'adage est vrai qui dit: Qui se tait consent. L'usage d'une part, la tolérance de l'autre suffirent à créer le droit dont jouirent Spyridon et ses successeurs jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> ou au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

V. LAURENT

d'étiquette. Bien après que le titre de basileus (imperator) eût été dûment reconnu à l'empereur d'Allemagne et au tsar de Bulgarie la chancellerie byzantine n'en continuait pas moins à faire usage des anciens titres (roi et archonte).

<sup>1</sup> M. Lascaris se demande pourquoi les Byzantins qui se refusèrent même au dernier moment au moindre compromis avec le puissant Douchan, auraient pu céder aux Serbes affaiblis de 1375. En dehors de la raison d'ordre politique que nous invoquons, on peut encore ici avec M. Ostrogorski faire état d'un autre précédent, celui de l'empereur byzantin refusant le titre de basileus au redoutable Syméon et l'accordant à Pierre son fils dégénéré. On peut au reste expliquer d'autre manière la lenteur par Byzance à mettre au point son protocole. Quand fut compilée la Nea Ecthesis le titulaire de Peć, Spyridon, était irrégulier. Une action du synode œcuménique condamna ce délit de transfert à un troisième évêché. L'Eglise serbe entière en étant solidaire, et se refusant à composition, l'on comprend que la chancellerie patriarcale n'ait rien changé à la titulature traditionnelle, au premier moment, dans ces circonstances.

## DATE NOUĂ DESPRE VIAȚA ȘI OPERA LUI DIONISIE FOTINO

Am vorbit cu alt prilej despre activitatea multilaterală și despre talentele lui Dionisie Fotino<sup>1</sup>. Istoric erudit, scriitor satiric, muzicant de talent, pictor și poet în ceasurile de recreație, el a stârnit admirația și iubirea contemporanilor săi și numai moartea prematură l-a împiedecat să lase culturii românești, alături de *Istoria generală a Daciei*, atâtea alte lucrări, unele numai începute, iar altele abia în stare de proiect<sup>2</sup>.

Dacă însă activitatea sa de istoric și literat a făcut în vremea din urmă obiectul unor cercetări mai atente<sup>3</sup>, lucrările sale muzicale au rămas încă în umbră. Deși a creat, se pare, în muzica bisericească un adevărat curent pentru expresie și interpretare, care își trimite

<sup>1</sup> Victor Papacostea, *Viețile Sultanilor, scriere inedită a lui Dionisie Fotino*, București, 1935, p. 8, 9, 35.

<sup>2</sup> N. Iorga, *Contribuțiuni la istoria literaturii române la începutul sec. al XIX-lea, Analele Academiei Române*, seria II, tom. XXIX, p. 7, unde se arată, după o scrisoare a sa către Zenovie Pop, că în anul 1819 lucra la o « amuzantă comedie ». Neîncheiată a rămas și *Viețile Sultanilor* (ή γενική έπιτομή όλων των ελλήνων βασιλέων...), vezi V. Papacostea, *op. cit.*, p. 8. Moartea l-a surprins pregătind cronică revoluției din 1821. Acest material a servit mai târziu nepotului său Ilie Fotino la redactarea unor importante capitole din a sa *Tudor Vladimirescu și Al. Ipsilante în revoluția din 1821*. Prin 1819 mai pregătea o traducere a romanului *El Criterion*, al scriitorului spaniol Balthazar Gracian, sub titlul *Teatrul cel mare al Lumii*. Cf. V. Papacostea, *op. cit.*, p. 36—37.

<sup>3</sup> Intre altele: N. Cartoian, *Poema cretană Erotocrit în literatura românească și izvorul ei necunoscut*, București, 1935; Vasile Grecu, *Erotocritul lui Cornaro în literatura românească*, extras din *Dacoromania*, I, Cluj, 1920; Ariadna Camariano, *Influența poeziei lirice neogrecești asupra celei românești*; *Ienăchiță, Alecu, Iancu, Văcărescu, Anton Pann și modelele lor grecești*, București, « Cartea Românească », 1938. (Instit. de ist. literară și folklor); pentru activitatea de istoriograf a lui D. Fotino, vezi Victor Papacostea, *op. cit.*, și *Ilie Fotino. Contribuțiuni biografice și precizări asupra operei istorice*, extras din *Revista Istorică Română*, tom. IX (1939).

influențele prin Anton Pann și Ștefănaș Popescu <sup>1</sup> până în zilele noastre, totuși aceasta latură din activitatea lui Dionisie Fotino n'a făcut încă obiectul unui studiu special. Imprejurarea fericită de a fi găsit <sup>2</sup> o parte din manuscrisele originale ale compozițiilor sale muzicale, ne dă prilejul acestor note, în speranța că alții mai indicați vor preciza cândva locul pe care îl ocupă autorul Istoriei Daciei în acest sector de muncă și creație artistică.

I. *Manuscrisele de muzică bisericească ale lui Dionisie Fotino.* Lucrările manuscrise la care ne referim mai sus, le-am găsit în arhiva familiei Fotino, alături de alte scrieri rămase dela Dionisie și dela nepotul său Ilie, autorul croniciei privitoare la revoluția din 1821. Sunt legate într'un singur volum, admirabil păstrat într'o teacă de carton. Acest volum are un total de 491 pagini, din care 54 nescrise (I—VIII; 329—343 și 464—491); legătura deosebit de elegantă, este în piele fină de culoare roșie, cu chenar de aur bogat ornamentat. În centrul chenarului se văd inițialele D. N., iar pe verso F. Pe cotorul volumului în locul titlului este scris *Livre de musique*. Hârtia, albă și fină, are o discretă liniatură de presă. Scrierea arată acelaș neîntrecut meșteșug caligrafic, caracteristic manuscriselor lui Dionisie Fotino <sup>3</sup>. Titlurile și inițialele fiecărui început de capitol sunt frumos împodobite cu flori în cerneală roșie, cu reflexe aurii.

După opt pagini albe urmează prima lucrare Δοξαστικάριον Νέον (Noul Doxasticar). Paginile XI—XIII cuprind o prefață dedicată marelui vistier Constantin Filipescu.



## Τῶ

ΠΑΝΕΥΓΕΝΕΣΤΑΤΩ ΤΕ ΚΑΙ ΠΕΡΙΦΑΝΕΣΤΑΤΩ ΑΡΧΟΝΤΙ ΜΕΓΑΛΩ ΒΕΣΤΙΑΡΙΩ ΚΥΡΙΩ ΜΟΙ ΚΥΡΙΩ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ ΦΙΛΙΠΠΕΣΚΩ

Εὐμενέστατέ μοι εὐεργέτα! Ἀφιερώνωντας τόδε τὸ παρ' ἐμοῦ φιλοπονηθὲν μουσικὸν βιβλίον τῶν δοξαστικῶν ὅλου τοῦ ἐναυτοῦ εἰς τὸ πανευγενέστατον αὐτῆς ὄνομα ἔκρινα περιττὸν νὰ ἔκτανθῶ μὲ λόγους

<sup>1</sup> Ștefan Popescu a fost elevul și continuatorul lui Anton Pann și la rândul său profesorul regretatului I. Popescu-Pasărea. Acesta din urmă era și el un mare admirator al lui Dionisie Fotino și imitator.

<sup>2</sup> Toate manuscrisele descrise aici se găsesc în proprietatea d-lui dr. Elie Fotino, str. Caragiale, 10, București.

<sup>3</sup> Nu am siguranța absolută că este pretutindeni mâna scriitorului (în deosebi la textele muzicale).





« Eu mor — spune el că're cartea cântărilor de slavă — și din câte stihii sunt alcătuit, mă voiui desface, dar tu rămâi în viață și ca o privighetoare cu variate tonuri vei cânta sub sfintele cupole ale Dumnezeului nostru... ».

Iată dialogul autorului cu cartea:

Ὁ ποιητὴς πρὸς τὴν βίβλον  
 Βίβλε ποθητή! αὐτὸς μὲν ὡς μόχθοις, νοός μου τε  
 τύρβῃ ὄσῃ ἐτόνισά σε, καὶ σώματος μεγίστοις  
 ἰδρῶσιν σ' εἰς κάλλος ἔγραψα, θνήσκω, ἐξ ὧν περ  
 στοιχείων συντέθειμαι λελυμένος. σὺ δ' ἐπίμεινον,  
 καὶ ὡς ἀηδῶν ποικιλλόφθογγος μελῳδεῖ  
 ἱεροῖς ἐν ναοῖς τὰ Θεοῦ ἡμῶν μεγαλεῖα.  
 Ἄλλ' ὦ φίλη Βίβλε! ὄρα μὴ ἔλθῃς ἐπὶ χεῖρας  
 ἀνδρῶν ἀμαθῶν κακοφώνων καὶ ψεζόντων σε  
 βασκάνων. Ἀεὶ δὲ πρόστρεχε, ἔμμενε κόλποις  
 φιλοῦντων σε νόων ἢ δ' εὐμαθῶν καλοφώνων.  
 Ἡ γάρ σου οὔτοι τὸ ἐντεχνον ὀρῶντες ἐναργῶς  
 τηρήσουσι πολλοῦ ὡς ἄξιον ἔρμαιον αἰεῖ.

Ἡ Βίβλος πρὸς τὸν ποιητὴν.  
 Χεῖρα μὲν σὴν λίθος τὼς κρύψει: κόνις σώματος σοῦτε  
 τῇ γῇ συγκερνᾶται. Ἐγὼ δὲ ἐνώπιον κτίστου  
 ὑψίστου τε Θεοῦ τοὺς σοὺς φθόγγους διὰ παντὸς  
 ἄσω, ᾧ περ πᾶσαι δυνάμεις ἔμφοδοι πάνυ  
 τῶν οὐρανῶν, ψυχαί τε δικαίων παρέζονται,  
 οὗ τε πανάγνου μητρὸς πρεσβεΐαις, ἣ δὲ συμπάντων  
 τῶν ἁγίων, τὸν νοῦν τῆς ψυχῆς τῆς αὐτοῦ σου  
 εἰσαεὶ μεθέξει τέρψεως πλείστης. ὁ Γένοιτο.

După versurile de mai sus, urmează prima pagină a *Noului Doxasticar*. În frontispiciu o miniatură în color, cu reflexe aurii, înfățișează pe toată lățimea paginei — după toate aparențele — Constantinopolul, Galata și Fanarul. Pe valurile albastre ale Bosforului, alunecă corăbii elegante, cu pânzele întinse.

### Δοξαστικὰ ριον νέον.

Περιέχων ἅπαντα τὰ τῶν ἑορτῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ δοξαστικά. Συντεθὲν κατ' ὕψος ἐννοηματικόν, εὐρυθμον, καὶ φθορικόν. Παρ' ἐμοῦ Διονυσίου Βατάχου, τοῦ ἐκ Παλαιῶν Πατρῶν τῆς ἐν Πελοποννήσῳ Ἀχαΐας, πρὸς.



Cu aceste versuri se sfârșește volumul de compoziții muzicale ale lui Dionisie Fotino; ultimele 16 pagini sunt albe.

## 2. Când s'a născut Dionisie Fotino. Rectificare biografică.

Între însemnările găsite pe manuscrisele descrise mai sus, două sunt deosebit de importante, căci ne ajută să precizăm, în sfârșit, data nașterii lui Dionisie Fotino. Știam din memoriile lui Ilie Fotino<sup>1</sup> că Dionisie a murit *în vârstă de 52 de ani, în anul 1821, 10 Octomvrie, ziua lui, și că a fost îngropat cu un alai însemnat în biserica numită a Sfinților din București*. Întemeiați pe această informațiune eronată, am dedus că istoricul s'a născut la 1769. Iată însă că la pagina 234 a Doxasticarului (alcătuit cum se vede din titlu, la anul 1809), compozitorul scrie: Τῷ λβ' ἔτος τῆς ἐμῆς ἡλικίας (în al 32-lea an al vieții mele). De unde rezultă deci că Dionisie Fotino nu s'a născut la anul 1769, cum am socoti după informațiunea transcrisă de nepotul său Ilie Fotino, ci la anul 1777. A murit deci, nu la 52 de ani, ci la 44, în plină putere creatoare.

## 3. Despre activitatea lui Dionisie Fotino în domeniul muzicii răsăritene: profesor și compozitor.

Dionisie Fotino a avut incontestabil, o pregătire și o cultură muzicală deosebită, întemeiată pe o puternică vocațiune; ne-o spune Anton Pann<sup>2</sup> și nu mai puțin calitatea scrierilor ce a lăsat. Era de asemenea un talentat cunoscător al muzicii instrumentale, obișnuită în societatea orientală, dar cunoștea și pianul, la data aceea încă puțin introdus în țările noastre. Anton Pann scrie într-o notă: «La Tambur și Keman avea desăvârșită iscusință, cunoștea încă și Fortopianul».

Cu aceste talente de muzicant și compozitor, cu cultura sa istorică, cu farmecul său de povestitor oriental, cu darul de a improviza anecdote picante și epigrame politice, Dionisie Fotino cuceri repede simpatia cercurilor bucureștene<sup>3</sup>. Între cele dintâi însărcinări pe care le-a avut la noi — foarte probabil prima — a fost aceea de a predă un curs de muzică răsăriteană tinerilor teologi și psalți din Țara

<sup>1</sup> Victor Papacostea, *Ilie Fotino...*, p. 28.

<sup>2</sup> Anton Pann, *Bazul teoretic și practic al muzicii bisericești sau gramatica melodică*. Predat în seminarul Sfintei Mitropolii în zilele Înalt Prea Sfințitului Mitropolit al Ungrovlahiei, D. D. Neofit, București, 1845, vezi introducerea, p. XXV—XXVII.

<sup>3</sup> Vezi pentru aceste caracteristici Victor Papacostea, *op. cit.*, p. 6, 8, 37.

Românească<sup>1</sup> A avut elevi distinși cari s'au relevat în rosturi și demnități înalte, cum au fost de pildă scriitorul Anton Pann, Episcopul Chezarie al Buzăului și alții.

Se pune acum întrebarea: când începe la București activitatea sa de profesor pentru muzica bisericească Dionisie Fotino? Singura informație pe care o avem în această privință, este aceea din prefața lui Anton Pann la Noul Anastasimar<sup>2</sup> prelucrat în 1854, după acela al fostului său profesor. Acolo Anton Pann spune: «Acest Anastasimar fiind compus în sistema veche de Serdarul Dionisie Fotino, pe la anul 1809, și îmbrățișat fiind autorul de cei dup' atunci nobili fii ai Patriei, s'a predat tinerilor până la anul 1816».

Expresiunea «pe la anul 1809» arată că Anton Pann — deși fost elev al lui Dionisie Fotino — nu poate preciza data când începe acesta a preda muzica răsăriteană la București. Această datare aproximativă («pe la anul 1809») a trecut și în istoriografia noastră mai nouă. În frumoasa lucrare închinată lui Macarie<sup>3</sup> Pr. N. Popescu amintind de Dionisie Fotino în două rânduri, spune, prima oară la pag. 12: «*Dionisie Fotino da lecții în București pe la 1809*» și a doua oară la pag. 67: «*Dionisie Fotino da lecții pe la 1809 și încetează când vine Efesiu*». Această dată este luată de Anton Pann din titlurile scrierilor muzicale compuse de Fotino și care i-au servit pentru cursurile de muzică răsăriteană ce preda. Anul 1809 este indicat de compozitor și în titlul Noului Doxasticar și în acelea al Noului Anastasimar și pe alte manuscrise muzicale rămase dela el. Dar este foarte probabil că Dionisie Fotino să fi predat și mai înainte de această dată. Astfel în manuscrisul grecesc 767 din Biblioteca Academiei Române, cuprinzând diferite cântări alcătuite tot de Dionisie Fotino, găsim una care poartă data de 18 Noemvrie 1804, iar la fol. 8 a aceluiași manuscris aflăm un polieleu compus în Decemvrie 1800, tot de Dionisie Fotino la mănăstirea, Căldărușani. Iată dar că s'ar putea spune,

<sup>1</sup> Vezi mai departe discuțiunea asupra datei când începe să predea Dionisie Fotino.

<sup>2</sup> *Noul Anastasimar, tradus și compus după sistema cea veche a serdarului Dionisie Fotino și dedicat preasfințitului și de Dumnezeu alesului episcop D. D. Filotei Buzăul, de Anton Pann, București, 1854.* În tipografia lui Anton Pann.

<sup>3</sup> Nic. M. Popescu, *Vieța și activitatea dascălului de cântări Macarie Ieromonahul, București, 1908.*

cu aceeași îndreptățire, că Fotino predă «și pe la 1804» și chiar «pe la 1800», adică aproape îndată după sosirea în țară.

Originar din Peloponez, ca și vestitul Petru Lambadarie<sup>1</sup>, Dionisie Fotino moștenește pentru muzica răsăriteană, talentul și tragerea de inimă a tatălui său — doctorul Atanasie Fotino — el însuși unul dintre psalții remarcabili ai Fanarului din a doua jumătate a secolului al XVIII-lea<sup>2</sup>. (Atanasie Fotino a mai avut un frate, mitropolitul Grigore Fotino al Dercului și încă un fiu, ambii uciși de Turci prin spânzurătoare după izbucnirea răscoalei din 1821).

În introducerea sa la *Bazul teoretic și practic al muzicii bisericești*, Anton Pann, după ce vorbește de marii dascăli și psalți ai Bisericii răsăritene, ajungând la vremurile mai noi îl prenumără printre aceștia și pe Dionisie Fotino<sup>3</sup>, punându-l ca valoare chiar înaintea lui Iacob Protopsaltul, Petru Vizantie și alți înaintași ai săi. Iată cuvintele lui Anton Pann: «Până aici am vorbit pentru scriitorii muzicii pe care numai după poemele lor îi cunosc, iar acum vine rândul de a vorbi și de cei ce i-am apucat cu vieța, și mai întâiu de bunul meu dascăl, serdarul Dionisie Fotino, care din orașul Poloponezului Palea Patras și venise de se statornicise în București, unde a scris Istoria Țării-Românești în trei tonuri, a versificat pe Erotocrit, a făcut și alte versuri originale, care îl vădesc că a fost un bun Istoric, Poet și Ritor. Iar în știința muzicii bisericești mărturisește singur că a fost școlar dascălilor săi Iacob Protopsaltul<sup>4</sup> și Petru Vizantie<sup>5</sup> cărora a fost și imitator;

<sup>1</sup> *Petru Peloponeziânul Lambadarie* (1730—1777), muzicant grec de mare renume. Vezi pentru cariera și activitatea lui Γεφύιος Ι. Παπαδόπουλος, 'Ιστορική επισκόπησις τῆς βυζαντινῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Atena, 1904. Cf. Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 11 și nota 1.

<sup>2</sup> Victor Papacostea, *op. cit.*, p. 11. Avea și porecla de *psaltakis*.

<sup>3</sup> Ilie Fotino, *op. cit.*, p. 199. Între mitropoliții și episcopii uciși prin spânzurătoare de către Turci la 1821, odată cu *Patriarhul Ecumenic Grigorie*, Ilie Fotino citează și pe *Mitropolitul Dercului*, adăugând în notă: *Unchiu lui Dionisie Fotino*. La pag. 200 adaugă: Cu alte moduri felurite de moarte, prin țepă etc., își sfârșiră vieța fiul doctorului Fotino... după care urmează o nouă listă; în notă adaugă pentru cel din listă: frate cu Dionisie Fotino și unchiu alu autorului.

<sup>4</sup> *Iacob Protopsaltul* a fost unul dintre profesorii de muzică orientală foarte apreciați la Constantinopol. Doi dintre reformatorii sistemului de notație, Grigorie Levitul și Hurmuz Hartofilax, au fost elevii săi. Cf. Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 12—13.

<sup>5</sup> *Petru Vizantie* a fost profesorul lui Chrisant din Madit, principalul reformator al sistemului de notație.

însă făcând cineva băgare de seamă, va cunoaște că natura l-a fost înzestrat a covârși pe cei mai înainte de dânsul<sup>1</sup> ».

Fotino a grupat cursurile ținute la școala de psaltichie din București într-o lucrare « de gramatică muzicală » — cum se zicea atunci — carte de care nu avem nicio cunoștință, care a rămas de sigur în manuscris și s'a pierdut după moartea autorului, așa cum s'au pierdut și alte lucrări ale sale. Despre existența ei știm doar din *Introducerea* lui Anton Pann, care la pag. XXI, enumerând lucrările muzicale ale fostului său profesor, începe cu așa numita *Didascalia teoretică și practica muzicei Bisericești* (osebit pentru instrumentul tambur și keman). Anton Pann, admirator și imitator al lui Fotino, urmaș zelos, căruia i-a plăcut să prelucreze unele dintre compozițiile acestuia în sistemul cel nou de notație, imită de sigur tot pe Fotino, atunci când scrie și el *Bazul teoretic și practic al muzicei Bisericești*. (Nu este exclus ca rădăcinile acesteia să se găsească în aceea a lui Fotino). În continuare autorul spune: « Cărțile muzicei ce le-a alcătuit (în afară de *Didascalia* amintită mai sus) sunt: Anastasimar, Doxiasticar, Antologhie, Heruviko-Kinonikar și altele, de a căror floare plăcută se bucură astăzi și Românul văzându-le în limba sa »<sup>2</sup>. Manuscrisele găsite de noi sunt tocmai originalele unora dintre lucrările enumerate mai sus, în primul rând ale Anastimarului (cel adaptat de Anton Pann la noul metod) și al Doxasticarului.

De ce au plăcut compozițiile lui Dionisie Fotino atât de mult lui Anton Pann și evlavioșilor clerici și boieri din vremea sa? În ce stă valoarea acestor cântări pe care autorul spune că le-a întocmit cu mari chinuri sufletești și trupești? Ce aduceau ele nou în muzica bisericească a Bucureștilor de altădată? Iată întrebări la care numai un specialist va putea răspunde, după o cercetare atentă asemenea aceleia pe care Pr. N. Popescu a făcut-o pentru opera Ieromonahului Macarie. Aci ne mărginim a aminti doar scurta caracterizare a lui Anton Pann. Acesta explica într-o formă foarte reușită — pentru posibilitățile pe care i le oferea limba română la 1846 — metoda descriptivă retorică folosită de Dionisie Fotino în creațiunile sale muzicale. Iată această caracterizare<sup>3</sup>: « Căci în elegantul

<sup>1</sup> Anton Pann, *op. cit.*, p. XXII.

<sup>2</sup> Episcopul Chezarie al Buzăului are merite deosebite în privința încurajării traducerilor și tipăriturilor în românește a scrierilor muzicale.

<sup>3</sup> Anton Pann, *op. cit.*, *Introducerea*.

său stil vede cineva patimile sufletești descrise după meșteșugul retoric; îl vede zic, în cele Anastasime (într'ale învierii) revărsând melodie felurită: cu simpatie cântă patimile și înmormântarea Mântuitorului, cu întunecare pogoară în cele de jos ale pământului, din cămărilor Iadului rădică pre strămoșul Adam în desfătărilor Raiului și laudă cu glas triumfător biruința atotputernicului; cu care ațâța patimile sufletești ale auditorilor, le strămuta duhul din gânditor în întăritor, din umilit în desfătător și c. l.

În cele umilitoare iarăși, în Polielee, Doxologie, Heruvices și Kinonice, băgând de seamă la a lor melodie meșteșugită și trăgătoare, vede că a avut cunoștință și în deosebite Muzico-instrumente; căci a lor iscusită alcătuire plină de dulceață și mângâiere liniștește și adoarme duhurile auditorilor și tot d'odată își deșteaptă ca dintr'un somn spre luare aminte al laudelor dumnezeiești; și în scurt toată propoziția și toată zicerea cea mai mică, după înțelesul ei își are și melodia potrivit descrisă ».

În sfârșit, cercetarea unui specialist va trebui să lămurească de asemenea, cum se situează Dionisie Fotino în raport cu vechea și noua sistemă de notație.

Anton Pann afirmă în prefața Noului Anastasimar, că această scriere a fost compusă de Dionisie *în sistema cea veche*. Iar Pr. N. Popescu scrie în monografia asupra Ieromonahului Macarie că « Dionisie Fotino nici nu știa noua sistemă a muzicei »<sup>1</sup>. Noi credem că modul de a se exprima al lui Anton Pann în amintita prefață, ca și acela al Pr. N. Popescu, este poate cam sumar.

Luând bine seama la textele compuse de Fotino, observăm că nu sunt scrise după regulile clasice ale adevăratului vechiu metod<sup>2</sup>. Ele cuprind atâtea simplificări, încât se poate spune că reprezintă deja un pas însemnat spre metoda nouă. Este adevărat că reforma<sup>3</sup> oficială acceptată de Patriarhie, s'a făcut abia pe la anul 1816, de către Chrisant Arhimandritul, Grigore Lambadarul și Hurmuz Hartofilax — dar aceștia consacră și desăvârșesc o sumă de efortări mai vechi, făcute în această direcție de marii lor înaintași ca Petru Peloponezianul Lamabadarie și mai ales Gheorghe Cretanul<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 67.

<sup>2</sup> Am consultat în această privință pe Pr. Petrescu-Visarion, căruia îi aduc aici mulțumirile mele.

<sup>3</sup> Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 10—12.

<sup>4</sup> Gheorghe Cretanul este socotit ca antemergător al reformei sistemului de notație. Cf. Nic. M. Popescu, *op. cit.*, p. 12—13.

Dionisie Fotino, care a cunoscut la Constantinopole pe principalii premurgători ai reformei și a avut aceeași dascăli pe cari i-au avut și cei trei alcătuitori ai noului metod, nu putea rămâne străin de aceste tendințe. Cu spiritul său liberal și înnoitor (compozițiile sale muzicale abundă, cum am văzut, de procedee descriptive și retorice), el nu putea rămâne în afara curentului de simpatie pentru o reformă atât de cerută și atât de necesară. Comparând sistemul de notație folosit de Fotino, cu lucrări compuse în adevăratul vechiu metod, se poate vedea la Fotino importante deosebiri în spiritul acelorași tendințe de simplificare. Ne luăm permisiunea de a opina deci că Dionisie Fotino aparține și el, din acest punct de vedere, acelei categorii de premurgători, cari au făcut tranziția dela vechiul la noul metod.

Nu mai puțin, afirmațiunea că « Dionisie Fotino nici nu știa noua sistemă a muzicei », ne apare de asemenea nepotrivită. Căci noul sistem de notație reprezintă doar un extras din vechiul sistem obținut printr-o masivă reducere de semne. Conformându-ne principiului că « cine poate mai mult, poate și mai puțin », nu vedem cum s'ar putea susține că un om de talentul și erudiția lui Fotino — creatorul unei gramatici muzicale — « nu știa » noul metod, atât de simplificat, și pe care elevii seminariilor noastre îl deprind după primele lecțiuni încă din clasa I.

#### 4. *Despre răspândirea și influența operei muzicale a lui Dionisie Fotino.*

Din cele spuse până aci, rezultă că atât ideile, cât și tehnica compozițiilor lui Dionisie Fotino — îmbogățite prin superioritatea pe care i-o dădea o cultură muzicală deosebită, întemeiată pe cunoașterea mai multor instrumente — au însemnat o ridicare a nivelului în acest sector al culturii românești. El nu mai este un simplu copist al vechilor metode sau un imitator servil al înaintașilor săi imediați. Are o operă proprie, a cărei originalitate a fost cu entuziasm și în mod insistent elogiată de elevii și contemporanii săi. Numai excesele reacțiunii antigrecești din secolul trecut explică faptul ciudat de a nu avea până astăzi un studiu merit a ridica umbra în care un moment obscurantist al culturii noastre a aruncat figura acestui creator de valori artistice. Cel care va întreprinde acest studiu, va avea, între altele, sarcina să stabilească: 1. Locul pe care îl ocupă Dionisie Fotino în evoluția muzicei răsăritene în Țara Românească și a învățământului ei. 2. Până unde s'a întins în timp și spațiu, influența activității și operei sale muzicale. Aici ne mărginim la



câteva observațiuni care vor putea alcătui doar punctul de plecare al unei atare cercetări.

Dionisie Fotino a avut în elevii săi admiratori entuziaști și imitatori, ale căror cuvinte de admirație singure ajung pentru a atrage luarea aminte a cercetătorilor competenți și cu iubire pentru problemele muzicii răsăritene în țara noastră. Acești elevi au păstrat un adevărat cult finului cărturar și muzicant, care era în Bucureștii dela începutul veacului trecut, «dascălul Dionisachi». Ajunși la vârsta maturității și la situațiuni importante, ei au căutat să dea o cât mai largă răspândire compozițiilor profesorului lor. Intre aceștia ne este cunoscută în primul rând strădania lui Anton Pann și a Episcopului Chezarie al Buzăului. Iată ce ne spune în această privință Anton Pann, în legătură cu meritele lui Chezarie al Buzăului la reeditarea în românește a operei lui Dionisie Fotino: «...alegându-se și puindu-se în scaunul păstoresc Chezarie Buzăului și văzând că cu totul a rămas în uitare acest Anastasimatar, cunoscând și meșteșugita compunere și duioasa melodie ce se coprindea într'însul, și foarte dorind a se cânta de cântăreții săi, am fost chemat și îndemnat ca mai întâiu să-l traduc în origina sa limbă grecească, apoi și în limba românească, vrând să-l tipărească și să-l dea la lumină... ».

De sigur Chezarie al Buzăului dorea o ridicare de nivel în domeniul muzicii bisericești (urmărind în general «rumânirea» modelelor grecești vestite), căci mai jos Anton Pann adaugă, vorbind de alte lucrări pe care episcopul a dorit să le adapteze la metodele și procedeele lui Fotino: «...poruncindu-mi să mă apuc și de prosoaniile sau Asemănândeale serilor și ale Dimineților din toate Mineele, să le reglez după rituri și tonuri, întocmai ca cele grecești, după cum este și Prohodul Domnului nostru Is<us> Hr<istos> și după cum sunt Asemănândeale în acest Anastasimatar ».

Se pare că, încă de pe la 1846, dorința ca scrierile lui Dionisie Fotino să fie «românite» era destul de vie. Luând hotărârea să împlinească această lipsă, Anton Pann n'a făcut decât să dea urmare unor cereri insistente, ce-i veneau din lumea bisericii noastre, în frunte cu Chezarie al Buzăului. Iată într'adevăr cum motivează prelucrarea în românește a Noului Doxasticar al lui Dionisie Fotino în prefața *Către cei ce îmbrățișează această carte cu dragoste*: «Câți iubiiți podoaba sfintelor lui D-zeu biserici și doriți a auzi cuvântul lui D-zeu în cântare bine întocmită; câți flămânzeți a glăsui dumnezeștele laude alcătuite cu meșteșugire și însetați a vedea dat la lumină

*acel Doxastar, pentru care mă îndemnați totdeauna, bucurați-vă: Iată-l, primiți-l ! ».*

Dar cartea aceasta a cântărilor de slavă n'a fost « rumânită » numai pentru folosul clerului și al cântăreților; ea trebuia să servească mai ales la formarea și îndrumarea noilor generații către formele cultivate ale acestui gen expresionist și « ritoricesc » care pretinde cântărețului o mare concentrare asupra textului. Plecând dela ideea că muzica bisericească propagă cuvântul lui Dumnezeu și al întemeetorilor credinței, ea trebuie realizată în condițiuni de tehnică și devoțiune, care se obțin numai printr'o severă educație artistică, muzicală, a viitorului cântăreț. În toate versurile, în introducerile și încheierile scrierilor sale, Dionisie Fotino arată o adevărată exasperare împotriva « impostorilor », care atacă cu ușurință un gen atât de greu (care pretinde și chemarea artei și puterea credinței și efortarea muncii). Iată într'adevăr recomandările pe care Anton Pann le face profesorilor de muzică orientală cu acest prilej: « Acest *Doxastar* este de neapărată trebuință să se predea școlarilor îndată după Anastasimatar. Într'însul iubitorul de muzică întâmpină tot felul de thesuri, precum: de umilință, de rugăciune, de plângere, de bucurie și altele; într'însul învață cum să glăsuiască întrebătoarea, minunătoarea, și ce săvârșiri se întrebuintează la toată punctuația; va ști cum să păzească, tonul de Ligusa, Paraligusa și la Proparaligusa; va cunoaște diapazonul, dis-diapazonul a fiecăruia glas în înălțarea peste înălțare și în pogorîre până sub coborîre; va vedea în ce fel se glăsuesc zicerile cerești și cele ce cer suire; cum și zicerile pământești și câte cer josire, și cu un cuvânt va dobândi ideea ca să știe rosti cu buna întocmire și zicerea cea mai mărunță, în fiecare opt glasuri . . . ».

Mai departe, sfătuind pe cei ce vor să învețe după această carte să observe cu meticulozitate toate indicațiunile date, Anton Pann adaugă: « . . . ascultați cu băgare de seamă toate lucrările, ca să le deprindeți și cu ifosul lgr, adică liniștit, cucernic, mângâios și dulce, ușor suind și ușor coborînd, neavântându-vă în niscaiva adausuri și afărături schimonosite, care sunt urite lui Dumnezeu și oamenilor. Sârguiți-vă din toate mai mult, ca să învățați buna purtare a glasului; căci nu e învățat cel ce știe numai să cânte și are glas lăudat, ci acela ce știe a-și purta și glasul ca un Instrumentar iscusit și meșteșugit la degete ».

Opera de « rumânire » și răspândire a compozițiilor lui Dionisie Fotino, începută de Anton Pann din îndemnul și cu ajutorul

lui Chezarie al Buzăului, a fost continuată după moartea acestuia de urmaşul său în scaunul episcopiei de Buzău, Filotei Anastasi-matarul lui Dionisie Fotino tradus de Anton Pann a fost tipărit datorită acestuia. Interesant de remarcat este faptul că şi această a doua lucrare mai importantă a « dascălului Dionisachi » s'a tradus şi tipărit cu aceeaşi recomandătie: *binevoiţi a-l primi şi da în predarea tinerilor în seminar...*

Din cele de mai sus rezultă că scrierile muzicale ale lui Dionisie Fotino cuprinse în manuscrisele aflate de noi, au căpătat o largă răspândire datorită acestor trei factori determinanţi în problemele culturii noastre bisericeşti din prima jumătate a veacului trecut: Anton Pann şi episcopii Chesarie şi Filotei ai Buzăului. Aceştia au făcut din compoziţiile muzicantului peloponezian adevărate pârgii pentru ridicarea învăţământului muziceii orientale în şcoala noastră clericală şi în Biserică în general. Introducându-le în seminarii, ei au împlinit profeţia autorului, în dialogii săi cu cartea, citată mai sus; sute şi poate mii de elevi au învăţat în decursul veacului trecut pe aceste compoziţii şi le-au cântat sub cupolele bisericilor Țării Româneşti. Dintre continuatorii « genului » muzical al « dascălului Dionisachi », amintim pe elevul lui Anton Pann, Ştefanache Popescu şi pe elevul acestuia I. Popescu-Pasărea, prin opera şi activitatea cărora acest gen trăieşte — fireşte nu fără modificări — şi astăzi.

##### 5. *Legăturile lui Dionisie Fotino cu Constantin Filipescu şi cu mişcarea naţională.*

Manuscrisele de faţă aduc însă oarecare lumină şi asupra unui alt capitol din biografia istoricului Dionisie Fotino, neatins până astăzi de cercetări şi anume: ideile şi activitatea sa politică; fiindcă, deşi dat cu tot sufletul activităţii sale artistice şi istoriografice, totuşi Fotino nu putea rămâne cu totul străin de marea frământare prin care trecea societatea noastră în ultimele două decade ale epocii fanariote <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> In N. Σβορώνου, 'Ο Διονύσιος Φωτεινός καὶ τὸ ἱστορικὸν αὐτοῦ ἔργον ('Ελληνικά, ἐκ τοῦ τόμου I, 1938. σελ. 133—78), s'au făcut unele aprecieri asupra activităţii politice a serdarului Dionisie Fotino, pe care eu le-am socotit exagerate (cf. Ilie Fotino, *op. cit.*, p. 11, nota 1). Pe când Svoronos credea că Dionisie a murit « în plină activitate politică » (Ἀπέθανεν ἐν πλήρει συγγραφικῇ καὶ πολιτικῇ δράσει), eu socoteam că singura manifestare politică a scriitorului a fost semnătura lui pe *cartea de adevărire*, dată de boierii din partida naţională a lui Tudor Vladimirescu. Astăzi sunt mult mai aproape de părerea exprimată de autorul grec; după cum arăt în acest capitol, se poate spune că Fotino a avut şi oarecare activitate politică, mai ales în culise. Rămân la părerea

În *Istoria Românilor*, vol. VIII, pag. 219, N. Iorga vorbind de Dionisie Fotino și opera sa istorică, este surprins de faptul că autorul Istoriei Daciei, pomenind pe Constantin Filipescu, părăsește stilul său obișnuit «sec, scurt și stăpânit», pentru a folosi la adresa marelui vistiernic «un potop de epitete glorificatoare» la care adaugă și «întreaga genealogie» a Filipeștilor. Iată termenii în care Fotino înfățișează pe Constantin Filipescu la capitolul consacrat domniei lui Caragea: «Neuitatul marele Ban Constantin Filipescu..., a fost un bărbat demn, de vârstă înaintată, corpulent, reprezentativ și respectabil. Cu toate acestea foarte frumos, foarte grațios, extrem de politicoș și afabil, prin urmare smerit, comunicativ, ospitalier și milostiv cum nu este altul, pe scurt, pentru săraci protector și prieten tuturor și al patriei sale apărător înfocat și stâlp neclintit; a trăit în mod strălucit, ca nimeni altul, a trecut prin toate demnitățile patriei sale, a fost mare vistiernic și mare ban în ultimul timp, a trăit în lume 66 de ani și a plecat la cele veșnice în anul 1817 Noemvrie 20». Fără a ne însuși cu totul rezerva lui N. Iorga, trebuie să recunoaștem că Fotino acordă lui Constantin Filipescu și neamului său, un tratament special<sup>1</sup>. Este adevărat că cine încearcă să se documenteze asupra acestui personaj<sup>2</sup>, se simte copleșit de mulțimea informațiilor ostile (omul era, se pare, foarte ambițios

exprimată și atunci că n'a fost însă eterist. Cf. B. Γ. Μέξκ, *Οἱ φιλικοί. Κατάλογος τῶν μελῶν τῆς φιλικῆς Ἑταιρείας ἐκ τοῦ ἀρχείου Σέκερη*, Ἀθήναι, 1937.

<sup>1</sup> Pentru neamul Filipeștilor, vezi, în afară de genealogia dată de Dionisie Fotino în *Istoria Daciei*, p. 581 și N. Iorga, *Studii și documente*, vol. V, p. 181; XX, p. 81; C. Giurescu, *Despre rumâni*, p. 15; D. Furtună, *Documentele moșiei Ceptura* (Prahova), 1934; C. G. Mano, *Documente privitoare la familia Mano*, p. 470—471; N. Iorga, *Două hrisoave pentru Mărgineni*, p. 27; G. D. Florescu, *Boierii Mărgineni*, p. 87; același, *Un sfetnic al lui Matei Basarab*; cf. Tabela genealogică a Filipeștilor la I. C. Filitti, *Arhiva G. Gr. Cantacuzino*, București, 1919, anexe.

<sup>2</sup> Constantin (Dinu) Filipescu a făcut o carieră strălucită, cum foarte bine observă Dionisie Fotino; v. comis. în 1776, v. postelnic, 1786, v. logofăt 1795, v. dvornic 1798, v. vistiernic 1799, v. ban 1813, v. vistier 1814, baș boier 1814, + 1817. A fost al doilea ctitor al bisericii din Bucov-Prahova (1804) și într'adevăr — așa cum spune Fotino — s'a distins prin acte de filantropie. Constantin Filipescu a fost fiul lui Pană Filipescu, care de asemenea urcase toate treptele boieriei și al Anei Câmpineanu. A fost căsătorit cu Zoe Ghica, fiica marelui ban D. Ghica și a Mariei Barbu Văcărescu și soră a domnitorilor Ghica (1822—8) și Alexandru Ghica (1834—1842). Din această căsătorie au rezultat șase copii; cel din urmă dintre ei, Nicolae (1784—1846) a fost bunicul lui Nicolae Gr. Filipescu, marele patriot român decedat în 1916 (notă biografică dela d. M. Romanescu, lucrare inedită).

a dat o mare bătălie în cursul întregii vieți pentru țara sa și pentru sine poate, și a avut adversari foarte puternici). Disprețuind însă informațiile și caracterizările transmise de Dionisie Fotino, ar însemna să ne lăsăm sub înrâurirea unei singure categorii de izvoare: cele rămase dela adversari<sup>1</sup>. Spusele unui contemporan de valoarea morală și intelectuală a lui Fotino vor trebui considerate și cercetate deci cu toată atențiunea, fiindcă privesc o personalitate care a stat decenii în centrul evenimentelor care au deschis lupta pentru constituirea statului român modern.

Prefața lui Dionisie Fotino la Noul Doxasticar, ne lămurește însă pe deplin asupra portretului atât de elogios din *Istoria Daciei*. Ea ne descoperă că între scriitorul grec și bătrânul patriot muntean au fost legături *foarte strânse*. Intr'adevăr, în această scurtă prefață, Fotino mărturisește că a lucrat *din îndemnul* lui Filipescu. Ni-l înfățișează ca pe un Mecena, care încurajează și sprijină *orice lucrare de artă*. Aduăgă că munca depusă de el este un palid semn de recunoștință *pentru nenumăratele binefaceri și nesfârșita bunăvoință pe care zilnic o revarsă asupra sa*. Apoi înfățișează pe șeful opoziției muntene ca *om de fapte, nu vorbe*, generos față de toată lumea în suferință; îi admiră *combativitatea pentru patrie și înainte de orice, caldă lui venerație pentru Dumnezeu*. Spune că ar fi scris mai mult cu acest prilej, dar *astupata sa gură la tăcere*, îl *constrânge* să-și limiteze spusele. Această plângere ne arată că încă din 1809 Dionisie Fotino era și el între « opoziționiști », alături politicește de marele vistier Constantin Filipescu, șeful adevărat al opoziției muntene. Să ne oprim puțin asupra acestui

<sup>1</sup> Astfel Zilot Românul, vorbind de lupta lui Filipescu cu Varlam pentru vistierie, spune: « ...spre a se lupta unul cu altul, aceste ipohimene, adică Filipescu și Varlam, trebuiau și căderi după slujbă și stare, dar și pungă nu puțin. Drept aceia urmau și dumnealor a se sili spre dobândire de bani și aceasta se spârgea în capul ticălosului norod... »; în continuare Zilot arată însă că acești bani se cheltuiau cu *balurile și alte ceremonii, ce neconținut trebuiau a se face tuturor generalilor și până la cei mai mici ofițeri ai armatei pentru ca să-i câștige prieteni... »*. Cf. Hurmuzaki, *Documente*, p. 849. Ledoux c. Champagny, 1810. Dar atacurile cele mai violente împotriva lui Filipescu sunt cuprinse în memoriile lui Langeron, Hurmuzaki, *Documente*, Supl. I, p. 134. Chiar legăturile fiicei lui Filipescu cu generalul Miloradovici, sunt prezentate ca pornite din calculele politice ale tatălui: « ...il s'enflamma pour elle, sans s'inquieter si elle appartenait à nos amis ou à nos ennemis. Pentru lupta lui Filipescu contra lui Const. Ipsilanti vezi P. P. Panaitescu, *Corespondența lui Const. Ipsilanti cu guvernul rusesc*, 1806—1810, București, 1933, p. 7, 10—12, 64, 65, 67, 103.

personaj pe care Fotino îl arată în prefață ca protector și sprijinitor al său.

Constantin Filipescu a fost, incontestabil, una dintre cele mai de seamă figuri politice din Țara Românească dela finele epocii fanariote. Este greu de evocat în spațiul mărginit al acestei comunicări, vieța și cariera sbuciumată a acestui puternic agitator și intrigant politic; va trebui întocmit cândva un studiu monografic, indispensabil de altfel celor care vor voi să scrie asupra originilor României contemporane. Șef al unei familii care atingea la începutul veacului trecut culmile măririi și puterii ei, Constantin Filipescu — oricâte umbre proiectează asupra-i intriga și patimile contemporane — este totuși, peste toate defectele, unul dintre precursorii renașterii politice și naționale românești; șef al opoziției împotriva lui Constantin Ipsilanti și Caragea, el este în realitate un mare animator al reacțiunii pământene împotriva domniilor fanariote. Adversar hotărât al « politicei de aventură », care urmărea să arunce pe Români împotriva Turcilor, el ne apare ca un dârz continuator al politicei tradiționale, de conservățiune în sistemul păcii otomane, singura după părerea lui, în stare a prezerva statul român de neajunsuri încă și mai grave. A trăit în luptă continuă, din tinerețe și până în ultimele zile ale vieții, împins mereu înainte de un temperament vijelios, în care se simțea trecutul militar al neamului său.

În primăvara anului 1817 se punea în sarcina lui Constantin Filipescu — bătrân la această dată — o întreagă acțiune conspirativă contra Domnului și unele ieșiri violente împotriva tendințelor de răscoală « elenică » pe pământul Țării<sup>1</sup>. *Facă Grecii și Bulgarii ce vor vroi în pământul lor, ca să scape de jugul Turcului* — ar fi strigat într-o adunare Filipescu — *iară noi Românii vom face ce om putea ca să ne mântuim de relele ce ne apasă, că ele vin numai pentru că avem domni străini, nu pământeni, dela Mavrocordat*<sup>2</sup>. În aceste cuvinte găsim exprimat punctul de vedere al partidei naționale, formulat și mai târziu în timpul revoluției din 1821; către acesta va fi canalizată însăși gândirea și acțiunea lui Tudor Vladimirescu. Dar iată că pe la sfârșitul lui Martie 1817 — deci tocmai în momentul însemnat de mărturia de mai sus — Filipescu este arestat și surghiunit de Caragea la moșia sa din Bucov. Plecarea bătrânului șef al boierimei

<sup>1</sup> N. Iorga, *Istoria Românilor*, vol. VIII, p. 234; se împărțiseră și manifeste. Filipescu sabotează proiectele lui Constantin Ipsilanti.

<sup>2</sup> *Ibid.*

de țară — povestită de Dionisie Fotino — a oferit Bucureștenilor un spectacol trist dar măreț în același timp: « ... cu toată casa sa, fii, surori și nepoți ai lui, al căror număr, cu dascălii împreună, cu supraveghetorii și slugile se ridica aproape la o sută patruzeci <sup>1</sup> ». Acesta este de sigur surghiunul la care a fost părtaș — după o tradiție familială pe care am discutat-o cu alt prilej — și Dionisie Fotino. După câteva luni de surghiun Constantin Filipescu s'a îmbolnăvit și a fost rechemat la București, unde, abia întors, moare în vârstă de șaizeci și șase de ani (20 Noembrie 1817).

Moartea șefului mișcării naționale muntene n'a folosit însă lui Caragea, căci atmosfera zi de zi mai ostilă, îl determină să fugă din țară. Acum partida națională se reface și reîncepe acțiunea pentru domnia pământească. Dionisie Fotino respiră și el liber. Era și timpul, căci după întoarcerea lui din surghiun și mai ales după moartea protectorului său, Dionisie Fotino se văzuse silit să abandoneze lupta politică pentru a evita noi persecuții. Invitat la curte, incomodul cronicar și epigramist s'a împăcat cu « tiranul », care l-a ridicat la rangul de mare serdar și l-a cinstit — de altfel ca și mai înainte — ca pe un cărturar de seamă. Însă, după cum povestește însuși Fotino, împăcarea ca și distincțiunea acordată de Caragea n'au fost sincere, ci pornite din teama pe care i-o inspira scrisul său: « N'au fost pentru vreun gând bun al său, ci a fost tot răutate și aceea, ca nu cumva să scriu împotriva lui în *Istorie* <sup>2</sup> ». Pentru un om mândru, cum se pare că era Dionisie Fotino, jertfa a fost într'adevăr dureroasă. Nu numai că a trebuit să-și stăpânească satira contra lui Caragea, dar de teamă l-a și lăudat în primul volum din *Istoria Daciei*. Iată de ce, după fuga « tiranului » el izbucnește cu violență în scrisorile către Zenovie Pop, care îngrijea la Viena tipărirea *Istoriei*. « Am scăpat și eu de rușinoasa lingușire », exclamă el, grăbindu-se să ceară prietenului său o nouă corectură cu rândurile închinat domnului fugar, « pentru a le economisi <sup>3</sup> ». Fotino își regăsește acum vechea lui dispoziție polemică împotriva lui Caragea și, mai târziu, împotriva acoliților săi, « cari cu machiavelisme, trădările, cursele și pândirile lor, gata pentru cruzimea și nesățioasa lăcomie a tiranului, s'au ridicat din gunoi și s'au numărat în rându

<sup>1</sup> N. Iorga, *Contribuțiuni la Istoria Literaturii Române la începutul secolului al XIX-lea, Analele Academiei Române, Seria II, tom. XXIX, p. 7*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Dionisie Fotino, *op. cit.*, p. 512.

oamenilor<sup>1</sup>». Teamă de compromitere pentru actul de slăbiciune săvârșit, îl face să anunțe în mod sgomotos o critică severă împotriva domniei lui Caragea: «ci eu o să urmez și mai departe Istoria Romano-Moldovenească și vă veți înfiora în volumul următor de nelegiuirile, faptele rele și nedreptățile lui».

În sfârșit, adeziunea lui Fotino la mișcarea națională condusă de Constantin Filipescu — mișcare care urmărea înlăturarea domniilor fanariote și reintroducerea domniilor pământene — explică într-o măsură și unele atitudini categoric antifanariote ale scriitorului grec. În această privință s'au făcut însă la noi unele confuziuni, care trebuie înlăturate. Astfel, Gheorghe Sion, traducătorul *Istoriei Daciei*, spune în prefața traducerii că Fotino «a călcat pe inima sa și pentru ca să fie veridic, a descris cu nepărtinire și cu compătimire de inimă românească, calamitățile câte au suferit țările române din cauza consângenilor săi». Aci avem de semnalat un lucru a cărui semnificație a scăpat lui Sion.

În atacul său Dionisie Fotino ține să deosebească cele două categorii de greci: cei din Elada și cei din Fanar. El spune: «oameni ticăloși (Greci din Fanar), destrămați și fără sațiu, necugetând decât numai cum să se îmbogățească cu desbrăcarea săracilor»<sup>2</sup> Adevărul este că aproape în toate vremurile, grecul din eparhiile vechi Elade a nutrit un viu resentiment împotriva grecului constantinopolitan, adică fanariotului. Încă din vremurile strălucirii bizantine acest resentiment — amestec de veche mândrie elenică, de invidie provincială și de ură împotriva unei lumi care își întemeia materialmente splendoarea pe spoliatarea eparhiilor — a separat cele două lumi grecești. Cu atât mai adânci devin aceste resentimente în timpul stăpânirii turcești. Acum grecul din vechile cetăți ale Greciei propriu zise, vede în fanarioți niște instrumente deplorabile ale regimului otoman; uneori, adevărați trădători. Cu deosebire în regiunile unde rămășițele feudalității grecești duceau de veacuri «guerilla»<sup>3</sup> contra «păgânului», promiscuitatea greco-mahomedană dela Constantinopol era judecată cu toată asprimea. Una din regiunile acestea, celebră prin vechiul ei spirit de frondă (influențată mult, firește, și de contactul cu Occidentul), era tocmai Moreia, de unde venea scriitorul

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Dionisie Fotino, *Istoria generală a Daciei sau a Transilvaniei Țării Muntenesti și a Moldovei*, tom. I, p. 186.

<sup>3</sup> Golubev, *Petru Movilă*, Kiev, 1858, p. 171-181 apud P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, București 1935, p. 50



nostru. Tatăl lui, doctorul Fotino, încercase și el, ca atâția peloponezieni, să facă carieră la Constantinopol, reușise chiar să fie recomandat ca medic al sultanului. Nu s'a putut menține însă și — din ce motive nu putem preciza — s'a reîntors și a murit acasă, în Ahaia. Dionisie Fotino era produsul acestui mediu de veche frondă anticonstantinopolitană; resentimentele lui erau însoțite poate și de unele împrejurări speciale (personale sau de familie). Venind în Țara Românească, era firesc deci ca el să se atașeze «frondei» muntene; caracterul ei antifanariot nu-l speria. De altfel acest spirit va fi, curând, foarte răspândit în lumea grecească revoluționară; izvoare de întâia mână îl semnalează în rândurile Eteriei<sup>1</sup>. Iată dar că Fotino nu avea nevoie «să-și calce pe inimă» pentru a putea face critica «consângenilor săi» — cum spune Sion. N'o făcea nici pentru a complăce cuiva. Prezența lui alături de șeful opoziției antifanariote, în mijlocul frondei muntene, era urmarea acestor afinități. El le va rămâne credincios *chiar după moartea lui Filipescu* și îl vom vedea la 1821 alături de partida națională, alături și de Tudor Vladimirescu. Intr'adevăr, cum semnalasem și altădată, găsim semnătura lui Dionisie Fotino pe *cartea de adevărire* dată de boierii din partida națională lui Tudor Vladimirescu în 23 Martie 1821, prin care se arată că «*pornirea Domnului Slugerul Tudor Vladimirescu, nu este rea și vătămătoare, nici în parte fiecăruia, nici patriei, ci folositoare și izbăvitoare și norodului spre ușurință.*»

### C o n c l u z i u n i

Din cercetarea de mai sus stabilim câteva fapte și date nouă în legătură cu viața și activitatea lui Dionisie Fotino.

1. Dionisie Fotino nu s'a născut la 1769, cum s'a crezut după o informație eronată transmisă de Ilie Fotino, ci la 1777.

2. Prima îndeletnicire a lui Dionisie Fotino la venirea în Țara-Românească n'a fost aceea de istoric, ci de profesor de muzică orientală, în domeniul căreia avea o pregătire deosebită și un remarcabil talent creator.

3. Activitatea lui Dionisie Fotino pe acest teren nu începe, cum s'a crezut, «pe la 1809», ci încă din 1800 și nu la București, ci la Căldărușani.

<sup>1</sup> Pentru acuzațiile de «*fanariotism*» ce se aduc de către eteriști lui Ipsilante la Târgoviște, v. Ilie Fotino, *Op. cit.*, p. 152, nota 1.

4. Dionisie Fotino a compus pentru uzul școalei noastre de cântări bisericești, o gramatică muzicală — care a servit poate ca model lui Anton Pann la întocmirea Bazului — și o serie de compoziții, apreciate de cunoscătorii timpului, între cari amintim în deosebi Noul Doxasticar și Noul Anastasimatar, a căror originale sunt manuscrisele găsite de noi. Traduse și transcrise în noul sistem de notație prin îngrijirea lui Anton Pann și a episcopilor Chezarie și Filotei ai Buzăului, aceste compoziții au găsit apoi o largă răspândire în lumea bisericească a Țării-Românești.

5. Operele muzicale ale lui Dionisie Fotino arată că autorul lor s'a silit și a reușit să iasă din tiparele, uneori prea șterse, ale vechii cântări orientale și prin anume procedee de « retorică muzicală », să dea relief și o expresiune mai vie vechilor motive. Aceste procedee au câștigat teren în muzica bisericească din țara noastră. Ele au fost continuate de elevii lui Dionisie Fotino, în frunte cu Anton Pann și prin acesta transmise generației următoare — nu fără unele exagerări, astăzi desconsiderate.

6. S'a exagerat afirmându-se că Dionisie Fotino a scris în vechiul metod de notație; Dionisie Fotino folosește un sistem destul de simplificat față de cel cu adevărat vechi, astfel că *îl putem socoti între compozitorii cari fac tranziție spre sistema introdusă prin reforma din 1817*. Față de erudiția lui în domeniul muzicii orientale, ar fi exagerat să afirmăm că « nu știe noul metod ». Noul metod reprezintă doar un extras foarte simplificat al vechiului metod.

7. Dionisie Fotino a fost un apropiat al lui Constantin Filipescu, șeful partidei naționale, care luptă pentru înlăturarea regimului fanariot și revenirea la domniile pământene. Figura lui Const. Filipescu — atât de criticată de unii contemporani — ne apare, din referințele date de Dionisie Fotino, ca a unui mare patriot, temperament combativ și generos în slujba unor cauze mari. Legăturile cu Filipescu și cu boierimea din partida națională explică într-o mare măsură ideile și sentimentele atât de românești ale istoricului, atitudinea sa antifanariotă, precum și poziția favorabilă lui Tudor Vladimirescu, pe care o ia în primăvara anului 1821.

VICTOR PAPACOSTEA.



# ASSISES PRÉHISTORIQUES DE L'UNITÉ CARPATHO-BALKANIQUE<sup>1</sup>

On a parlé, on parle et l'on parlera certainement longtemps encore de l'unité de vie, de culture et de destinée historique des régions carpatho-balkaniques. A plusieurs reprises, des historiens, plus autorisés à formuler de telles idées générales que nous ne le sommes nous-mêmes, ont insisté sur les éléments qui constituent le fondement de cette unité. Dernièrement, le directeur de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques, M. Victor Papacostea, lors de l'inauguration des conférences publiques de l'Institut<sup>2</sup>, en a fait un exposé appelé à satisfaire aux plus exigeantes prétentions de netteté et de large compréhension. Si nous parvenons à bien choisir nos termes, nous sommes d'avis que l'unité carpatho-balkanique se manifeste, aux temps historiques et à la base des phénomènes apparents superposés, sous l'aspect d'un régime et d'un style unitaire de vie économique populaire, sous celui d'un vaste fond commun de très anciennes traditions de civilisation et de culture et, enfin, sous l'aspect d'une évidente solidarité de destinées historiques. Cette solidarité a ses fondements dans ce même fond commun de traditions des hommes qui habitent la région — et qui ont toujours déterminé une attitude concordante envers certaines sollicitations de la destinée historique —, dans les conditions géographiques de l'espace en discussion et dans la manière identique, ou presque identique, dans laquelle la pulsation du devenir historique a affecté cette partie du continent.

Le temps est certes depuis longtemps dépassé, où les époques qui précèdent la tradition historique écrite — mais qui n'en sont

<sup>1</sup> Communication faite à l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques.

<sup>2</sup> Préface au VI<sup>e</sup> volume de *Balcania*.

pas pour cela moins historiques elles-aussi — étaient encore considérées comme des simples antichambres, obscures et de négligeable importance, de la vraie vie historique, elle seule créatrice de destinées humaines.

Les grands progrès réalisés par la Préhistoire et la Protohistoire pendant les premières décades de ce siècle, et surtout le fait qu'ils ont déterminé les historiens à se rendre compte, chaque jour plus clairement, de l'importance qu'a l'étude des époques mentionnées, non seulement pour l'élargissement de l'histoire proprement dite, mais aussi pour sa juste intelligence, ont donné aux problèmes de Préhistoire une signification toujours plus accusée et ont établi en première ligne la conviction que les plus profondes assises de beaucoup de formes et de phénomènes de la vie historique se sont constituées en des temps dont seulement les recherches minutieuses du préhistorien tentent à éclairer les ténèbres. Il est de cette manière devenue chose courante et qui ne surprend plus personne, — chez nous à partir surtout de Vasile Pârvan, — de voir les préhistoriens collaborer avec les historiens dans la poursuite des grands problèmes des origines, et qu'un thème comme celui qu'un préhistorien cherche à esquisser dans ces pages, paraisse tout-à-fait à propos dans le cadre de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques.

Il est évident, qu'un phénomène historique d'un contour si net et d'une si indestructible persistance, tel que l'unité carpatho-balkanique, ne peut aucunement être le résultat d'un fait historique unique déterminé et ne peut surtout être l'effet d'une cristallisation récente. Nous avons tous le sentiment qu'à la base de cette unité gisent nécessairement certaines réalités historiques précises, quoique complexes, dont les échos traversent des millénaires, réalités que la marche du développement de la vie humaine n'a pas oblitérées, mais qu'elle a, au contraire, ménagées et même, parfois, accentuées.

Nous voici donc mis face à face avec le problème des plus anciennes assises de l'unité carpatho-balkanique. Hâtons-nous d'ajouter que ce n'est pas seulement maintenant et à nous que ce problème se pose pour la première fois. Qui se rappelle les noms et l'activité scientifique de V. Pârvan et I. Andrieșescu, — pour ne mentionner que ces deux représentants qualifiés de la Préhistoire roumaine, — se rend immédiatement compte que nous ne pénétrons point dans un domaine, dont nous devrions initier le défrichement. Nous sommes toutefois d'avis qu'il est toujours utile de reprendre de telles questions, même si un nouvel examen ne pouvait arriver à

d'autres résultats que celui de souligner encore une fois des faits déjà depuis longtemps entrevus. Les données nouvelles des recherches archéologiques prêteront chaque fois un nouveau relief et une plus vive couleur aux anciennes théories. Il est bien entendu que nous n'avons pas l'intention d'entrer dans des détails archéologiques; ce sont seulement quelques idées générales que nous nous proposons plutôt de dégager.

La première apparition *documentée* de l'homme dans les régions qui composent l'espace carpatho-balkanique se place, — d'après nos connaissances actuelles, — à la fin du Pléistocène, vers le commencement de la dernière des grandes glaciations (Würm). En ce temps là, — c'est l'époque de l'homme de Neanderthal, *homo primigenius*, — tout le continent eurasiatique, pour autant qu'il n'était pas recouvert de glaces, constituait encore une unité tenant de l'aurore de l'humanité, lancée sur la voie de l'accomplissement de sa destinée terrestre. Les dernières découvertes signalées dans l'Union Soviétique, jusque dans ses contrées asiatiques les plus orientales, ne laissent subsister aucun doute à ce sujet. Il s'agit là surtout des restes de squelettes de l'homme de Neanderthal, découverts en 1938—1939 dans la grotte de Tešik-taš, dans le Sud de l'Usbekistan, sur les pentes Nord du Tien-Chan et représentant pour le moment la plus orientale trouvaille de restes de l'*homo primigenius*; la plus orientale station *européenne* de l'homme moustérien, et aussi la plus Septentrionale (par 56° latitude Est Greenwich et 58° longitude), a été identifiée près de la ville de Molotov, dans le gouvernement de Perm, et publiée en 1940. L'homme de Neanderthal signale ainsi sa présence et celle de son industrie d'un bout à l'autre du continent eurasiatique. Mais, dans l'impossibilité d'identifier et de fixer pour cette époque, des *différenciations* plus profondes et absolument certaines, il est bien entendu que nous ne sommes pas à même — et ne le serons jamais, semble-t-il, — de faire remonter si loin dans les temps passés, aucun des éléments qui résident à la base de l'unité carpatho-balkanique.

L'homme de Neanderthal disparaît, du reste, d'une façon qui reste encore assez mystérieuse et sujette à controverses, pour être substitué, à l'époque plus récente du Paléolithique (Paléolithique supérieur), par une race nouvelle, celle de l'*homo sapiens fossilis* (Crô-Magnon et ses variantes). Il s'agit de l'intervalle qui comprend les quelques 50.000 années qui se sont écoulées entre la phase maximum de la dernière glaciation et l'ère chrétienne. L'*homo sapiens*

*fossilis* est le créateur d'une culture supérieure, quoique de caractère primitif, et qui transmet aux temps ultérieurs, par des voies pas encore suffisamment claires, bon nombre d'éléments qui la caractérisaient. Dans l'espace carpatho-balkanique, cette race semble présenter, à en juger d'après les découvertes connues jusqu'à présent, quelques caractères spécifiques, qu'elle partage du reste avec de plus vastes régions de l'Europe centrale et orientale. Il est juste, en effet, que l'on remarque à cette époque — disons entre 50.000 et les environs de l'an 10.000 av. J.-C. —, à travers le continent eurasiatique, certaines différenciations régionales de vie et de culture matérielle et spirituelle; rien de tout cela ne se manifeste toutefois sous la forme d'une restriction spécifique, d'une différenciation caractéristique quant à l'espace qui nous intéresse. Néanmoins, si nous tenons compte de quelques évolutions ultérieures, — dans l'*holocène*, — nous sommes obligés de retenir, quoique seulement à titre de simple soupçon, certains éléments du Paléolithique supérieur, qui semblent esquisser l'un ou l'autre des premiers traits distinctifs de l'unité dont nous nous occupons. Il s'agit là, pour préciser, — en dehors de quelques autres détails qui ne se détachent pas encore avec assez de netteté, — de l'apparition de l'ornementation spiralo-méandrique et des sculptures en forme d'« idoles » féminines. Il importe toutefois de souligner que, — à notre avis du moins, — la transmission *locale*, du Paléolithique au Néolithique, de ces éléments, n'est en aucune manière bien établie.

Nous sommes, malheureusement, très faiblement renseignés en ce qui concerne l'époque suivante, celle qui fait la transition entre le Paléolithique et le Néolithique. Malheureusement, parce que les quelques faits dont nous disposons, nous permettent de soupçonner qu'il s'agit là d'une époque de grande importance pour la constitution de l'unité carpatho-balkanique. Le temps qui s'est écoulé à peu près entre l'année 10.000 av. J.-C. — date approximative de la clôture du cycle glaciaire et du Paléolithique — et l'an 3.000—2.500 av. J.-C. environ, — quand, dans nos régions, nous rencontrons partout la civilisation néolithique définitivement constituée, — ce laps de temps pendant lequel la vie de l'homme est passée, dans cette partie du monde, du degré d'existence instable que marquent la chasse et la cueillette, aux formes stables, différenciées et de beaucoup enrichies du Néolithique, la période enfin, pendant laquelle prend naissance, d'une façon qui n'est pas encore pleinement claire, le *Néolithique*, — représente, à n'en pas douter, l'une des époques

les plus décisives de l'histoire de l'espace carpatho-balkanique et de celle de l'Europe en général. C'est, en effet, l'époque pendant laquelle se forment les assises des premières grandes et persistantes différenciations. Exprimé par une formule absolue, le phénomène pourrait être défini comme la *constitution du substratum permanent* de ces régions, — et l'on comprendra facilement que cela veut dire la cristallisation de la première assise profonde, très ancienne, de l'unité carpatho-balkanique. Pendant ce temps, — c'est, si l'on se le rappelle, l'ancien *hiatus* qui hantait la Préhistoire européenne au siècle dernier, — des chasseurs épi-paléolithiques, métissés de nouveaux venus, évoluent vers les formes de la vie néolithique. Les traits fondamentaux de cette nouvelle vie, — la stabilité des établissements, l'agriculture, l'élévation du bétail, etc., — tout le capital de formes de vie, au fond, qui a caractérisé après, pendant plus de 4.000 ans, la vie ethnographique des masses populaires de ces régions, — peuvent être interprétés comme représentant la première grande cristallisation — dans des formes strictement différenciées et persistantes — qu'a subie la vie humaine dans ces régions. Ce sont les premiers *paysans* et les premiers *pasteurs* qui naissent dans l'espace carpatho-balkanique, — paysans et pasteurs que la superstructure urbaine, à culture speculative, n'affectera qu'assez tard et dans des époques et degrés différents selon la région.

L'époque et les diverses civilisations néolithiques locales ont été éclairées par la documentation archéologique — de jour en jour plus riche, quoique d'importantes lacunes subsistent encore — d'une manière si intense, que nous sommes parfois enclins à les considérer comme des phénomènes relativement très rapprochés de notre époque et tout-à-fait limpides du point de vue historique.

L'espace carpatho-balkanique se manifeste, à cette époque, sous ce double aspect, qui ne cessera jamais de le caractériser jusqu'à nos jours: unité fondamentale dans l'ensemble, articulée en des différenciations régionales. Nous estimons inutile d'insister sur l'unité de l'aire carpatho-balkanique à l'époque néolithique. Les conceptions analysées ou militées chez nous par feu I. Andrieșescu ont rendu familières, nous le pensons, les données de ce problème. Ce qui nous semble plus intéressant à mentionner, c'est plutôt la manière dont les différenciations régionales accentuent, de jour en jour plus nettement, au fur et à mesure que notre documentation archéologique s'enrichit, leurs contours au-dedans de cette unité d'ensemble, et aussi, ensuite, la façon dont les divers aspects ré-



gionaux se développent à travers les époques pré- et proto-historiques ultérieures. L'espace compris entre le Dnjepr (avec la Desna), la Galicie et la Transylvanie du Sud-Est forme le bloc nord-oriental de cette unité néolithique, caractérisé par la céramique peinte du type Tripolje-Cucuteni-Ariușd. L'évolution de ce bloc a été influencée, de très bonne heure, par les mouvements et les restructurations produites dans les steppes de la Russie du Sud (conditionnées elles-mêmes, à leur tour, par des phénomènes plus lointains encore).

Le reste de la Transylvanie, jusqu'à la Tisa, de même qu'une partie de l'espace danubien et morave, en Serbie, forment un bloc occidental, à l'intérieur duquel certaines instabilités périphériques préfigurent des glissements ultérieurs le long de la ligne de fracture thraco-illyrienne, — en soulignant en même temps l'empreinte que les facteurs géographiques ont toujours apposée aux réalités ethniques et historiques de cet espace.

Presque toute la Bulgarie, avec l'Olténie, la Valachie et la Dobroudja — l'aire balkano-danubienne dans un sens plus restreint — constituent un bloc méridional de civilisations néolithiques, qui par la Thrace, la Grèce avec les îles de l'Égée et la Crète, — fenêtres largement ouvertes vers le monde anatolien et oriental, — établit avec l'Orient, ce contact qui s'est avéré indestructible et l'est resté.

Pourtant il ne faut pas à aucun moment perdre de vue, que ces blocs de l'unité néolithique de l'espace carpatho-balkanique n'ont jamais eu, pendant ces temps-là, un caractère rigide, de fixité permanente. Au contraire, ce dont est frappé quiconque s'occupe de plus près avec ces réalités historiques, c'est justement le fait que, à l'intérieur du grand espace carpatho-balkanique, les déplacements de peuples et les transmissions d'éléments de culture constituent un phénomène permanent. Même dans les périodes pendant lesquelles tout indiquerait par ailleurs un développement paisible, stable et sans trouble, l'œil attentif du préhistorien arrive à déceler de continuels déplacements, pressions et restructurations, qui dénotent dans leur totalité, et sous l'apparente placidité de l'évolution néolithique, un rythme vivace, presque inquiet, qui la traverse et qui reçoit son impulsion d'une part des forces internes mêmes, agissant dans les différents blocs, de l'autre, des pressions qui s'exerçaient du dehors, tout autour de notre aire.

L'unité néolithique spécifique du Sud-Est de l'Europe (qui trouve son expression archéologique la plus manifeste dans la céramique à bandes spiralo-méandriques et dans la tendance vers la

peinture des vases) est la première grande assise originaire de l'unité carpatho-balkanique, qui soit documenté historiquement. Sur elle va se greffer toute l'évolution ultérieure, et précisément dans le sens que cette unité va continuellement être morcelée et continuellement refaite. Vue de cet angle, l'unité de vie, de culture et de destinée historique de l'aire carpatho-balkanique n'est pas un phénomène fixe, constitué une fois pour toutes et définitivement, mais plutôt un processus historique continu, une réalité à laquelle le devenir historique, — en détruisant et en refaisant sans relâche, — travaille incessamment jusqu'à nos jours.

On pourrait naturellement poursuivre, à travers les époques pré-historiques, ce processus de désagrégation et de réfection, d'éliminations et d'additions successives. Ce serait toutefois donner à cet exposé des proportions mal ajustées à son caractère. Nous nous bornerons à attirer l'attention sur le deuxième grand processus historique qui a mené à la constitution de l'unité carpatho-balkanique, le seul, de tous ceux qui ont suivi, qui égalât en importance celui que nous avons vu se consumer pendant l'époque de formation du Néolithique. Il s'agit de l'indo-européénisation de l'espace en question. Aucun événement historique, parmi tous ceux qui ont dans la suite affecté cet espace (à l'exception peut-être de la descente tardive de la branche *slave* des peuples indo-européens) n'a plus influencé si profondément et de manière si générale la vie du substratum biologique et culturel permanent de l'espace carpatho-balkanique, comme l'a fait celui qui, — à l'époque de transition entre le Néolithique et l'âge du bronze, — a eu comme résultat l'indo-européénisation de ce substratum.

On pourrait démontrer avec aisance, croyons-nous, que ni les invasions cimmériennes, ni celles des Scythes — l'« épisode scythique », d'après la formule géniale de N. Iorga — et d'autant plus ni celles celtique et romaine n'ont eu des effets qui aient pu modifier de manière essentielle la structure déjà existante de l'unité carpatho-balkanique.

Tout autrement se présentent les choses quant aux mouvements de peuples et aux bouleversements, parfois catastrophiques, survenus vers la fin du Néolithique, après l'an 2.000 av. J.-C. à peu près, et qui ont préludé à l'âge du bronze dans l'aire carpatho-balkanique. Car il nous semble, en effet, que toutes les tentatives, se produisant avec une périodicité presque calculable, de démontrer le caractère indo-européen des civilisations néolithiques anciennes

de notre espace, et aussi celles qui tendent à faire remonter la séparation des divers indo-européens du tronc commun jusque dans le Mésolithique, partent de prémisses erronnées et s'appuient sur des arguments qui font impression seulement par suite du fait que, périodiquement, le monde scientifique se fatigue à examiner ce passionnant problème toujours sur les mêmes bases et sent le besoin d'un nouveau « renversement des idoles », des conclusions devenues quasi-certaines.

Il n'est, d'autre part pas moins vrai que c'est presque un non-sens que de créer un contraste frappant entre un prétendu esprit « nordique » et un esprit « sudique », lui aussi non moins supposé. Autant que des altérations si profondes de l'âme et des cristallisations culturelles humaines, comme celle que cherchent à mettre en formule les épithètes mentionnées de « nordique » et « sudique », sont réellement arrivées, elles se manifestent sur la scène de l'histoire seulement sous la forme d'une transition lente, de sorte qu'on pourrait opposer éventuellement, et de certains points de vue seulement, tout au plus le Nord germanique, — germanique à partir seulement de l'âge du bronze, — à l'Orient mésopotamien. Considérée de ce point de vue là, l'unité carpatho-balkanique se présente, tant à l'époque néolithique, que pendant l'âge du bronze également, comme participant dans des proportions variables à la vie européenne et en même temps aussi à celle de l'Orient. Mais avec cet Orient même, notre espace n'a jamais eu un contact direct, il ne s'agit pas là d'une unité *européenne* distancée de façon abrupte par rapport à une unité *orientale* ; au contraire, le monde égéen, d'une part, et le Caucase — la seconde voie de communication avec l'Orient et dont l'on ne tient pas toujours suffisamment compte, — de l'autre, établissent une liaison à lentes transitions.

Nous estimons par conséquent, que l'indo-européénisation des régions carpatho-balkanique ne peut être en aucune façon conçue comme l'application d'un cachet *nordique* sur un monde sud-oriental, mais seulement comme un processus de restratification et de renforcement d'un monde qui n'avait jamais cessé d'être européen, — même s'il avait reçu plus d'éléments orientaux que d'autres contrées européennes. Il n'est d'ailleurs point du tout exclu que l'indo-européénisation ait eu son point de départ dans des régions plus proches de notre aire, que ne l'est le Nord germanique.

Il nous semble encore nécessaire d'attirer l'attention sur un détail : en ce qui concerne le caractère européen ou oriental, *Est* ne

signifie pas par définition *Orient* et, par exemple, dans les steppes de la Russie du Sud, l'Orient commence naturellement sur des lignes variables, selon les époques, mais, en tout cas, jamais plus à l'Ouest du Dnjepr, — et maintes fois assez loin à l'Est de ce fleuve.

Il nous semble, enfin, indiqué de mentionner aussi la conception du regretté Vasile Pârvan, qui a exagéré d'une part, pour l'époque hellénique et hellénistique, la différence entre les Thraces du Nord et ceux du Sud, et a tenté de l'autre de démontrer, pour l'époque de l'an 1.000 av. J.-C. environ, un supposé *occidentalisme* des régions carpatho-danubiennes. Cette dernière construction nous apparaît aujourd'hui évidemment comme une naïveté, en première ligne parce que la théorie opère avec un occidentalisme « d'avant la lettre », et ensuite parce que le supposé occidentalisme des civilisations du bronze tardif à l'intérieur de l'arc carpathique (et aussi plus loin vers l'Est et le Sud) n'a existé pas même sous la forme conçue par Pârvan. On peut tout au plus dire que la civilisation du bronze et du fer de l'Italie, qui servait comme point de départ à la théorie de Pârvan, était, comme origine et caractère fondamental, tout aussi européenne, que celle de nos régions.

L'indo-européénisation des régions carpatho-balkaniques ne signifie du reste aucunement la suppression absolue de l'ancien fond local, ou l'établissement de bases tout-à-fait nouvelles de vie historique. Son importance est certes grande, mais ceci surtout dans le sens d'une fixation définitive des formes et du contenu du substratum autochtone. Ainsi que cela est prouvé chaque jour plus clairement en Asie Mineure, — et, par ailleurs, en Grèce également, — la pénétration et l'assimilation des Indoeuropéens n'ont pas affecté les assises profondes de la vie locale. La même chose peut être constatée partout dans l'aire de l'unité carpatho-balkanique. Un rôle important dans la réfection de l'unité brisée et de l'équilibre dérangé est celui joué par l'articulation et la différenciation régionales, pendant le Néolithique, de l'aire carpatho-balkanique, que nous avons signalées au début. Le processus de l'indo-européénisation n'a pas atteint de manière égale et uniforme toute la vaste région qui nous intéresse. Si l'on peut dès lors admettre que dans certains endroits le substratum néolithique a été éliminé presque complètement, en d'autres endroits, proches ou même voisins des premiers, il s'est en échange maintenu, en continuant à être actif dans le sens d'un retour presque fatal à l'ancien comportement. Pour ne citer que quelques exemples seulement, nous rappellerons que l'on pour-

rait démontrer une véritable *récolonisation*, à l'époque du bronze, de certaines régions dans lesquelles le fondement néolithique avait été oblitéré, — récolonisation dont le point de départ doit être cherché dans l'aire de certains groupes voisins, nés à la suite de la nouvelle synthèse et où le substratum néolithique parvient presque à prédominer. L'effet d'un tel mouvement ne pouvait être, naturellement, que la réintégration de la région colonisée dans l'unité générale.

On peut signaler, ensuite, le caractère plus traditionnel, plus fortement ancré dans l'assise néolithique, du bronze moyen dans le Sud et l'Ouest de l'Olténie et dans les régions serbes avoisinantes, comme de celui de la Transylvanie centrale et occidentale également, — phénomènes qui manifestent, avec toute la clarté requise, la réactivation du substratum néolithique, après la clôture du processus d'indo-européénisation des régions respectives. C'est en partant de ces centres, et par des déplacements qui n'ont eu rien d'uniforme et rien de très manifeste, mais qui ont été régis par le développement organique de la vie historique, que va se refaire ensuite, toujours de nouveau, l'unité de l'aire carpatho-balkanique.

Nous avons tenté de suggérer, pendant cette dernière dizaine d'années, et en partant toujours des indices tirés de l'étude des matériaux archéologiques dont nous disposions, que ni les migrations des Cimmériens, autour de l'an 800 av. J.-C. environ, ni celles des Scythes, vers 600 av. J.-C. et, enfin, ni celles des Celtes, peu avant l'an 300 av. J.-C., non pas affecté trop profondément l'espace carpatho-balkanique. Au fond, tous ces déplacements de peuples et de formes de civilisation peuvent être considérés, si on les regarde du point de vue de leur effet sur le substratum, comme de simples questions internes. Aucun n'apportait, d'ailleurs, des éléments essentiellement différents de ceux qui figuraient déjà, fortement cimentés, dans la structure de l'unité carpatho-balkanique. Les Scythes eux-mêmes, par exemple, qu'on est enclin à considérer comme un élément moins homogène, étaient plus européens, dans le fond, qu'ils ne sont présentés par le goût pour le sensationnel et l'exotique que manifestent les quelques écrivains grecs qui les signalent ou les dépeignent.

Pour clôre ce rapide exposé, nous serions heureux, si nous avions réussi à rendre vraisemblables quelques idées, que nous estimons devoir être prises nécessairement en considération, chaque fois que l'on se pose la question des plus anciennes assises de l'unité carpatho-balkanique. Il s'agit là, notamment, de l'idée que, d'après

notre documentation actuelle, le premier fondement certain de cette unité a été posé à l'époque néolithique, c'est-à-dire pendant le III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., et cela non pas à la suite d'un événement unique et définitif, mais plutôt comme résultat d'une évolution plus ancienne, que nous ne connaissons pas assez bien pour le moment. Et, ensuite, comme un phénomène en continuelle croissance, comme un processus historique vivant, d'incessante pulsation, — processus qui dure encore de nos jours. Après l'époque néolithique, et du point de vue historique large, l'événement le plus important a été celui qui, pendant la transition vers l'âge du bronze, a eu comme résultat l'indo-européénisation du riche et puissant substratum néolithique des régions carpatho-balkaniques. C'est alors que se sont cimentées de manière définitive, dans cet espace, les formes de vie historique, qui l'ont caractérisé ensuite. Les troubles et les intrusions de dehors qui ont suivi ensuite, jusqu'à la conquête romaine inclusivement, furent loin d'avoir le même écho profond, qu'avait suscité l'indoeuropéénisation. Ceci, naturellement, en ce qui concerne le fondement structural de la vie de ces régions, et non pas quant aux changements produits dans le domaine de la superstructure politique et économique. La position de l'unité carpatho-balkanique entre l'Europe et l'Asie, enfin, est une position de transition graduée, elle-même comprise dans une série de dégradations lentes, sans contrastes abruptes.

En partant de ces quelques idées générales — et pour les vérifier — on pourra examiner l'une ou l'autre des époques préhistoriques des régions carpatho-balkaniques et établir, à cette occasion, toute une série de détails, que nous avons été obligés, dans notre exposé, de laisser de côté, sans les avoir toutefois oubliés.

ION NESTOR

# SCYTICA

## A PROPOS D'UN PASSAGE DE L'ITINERARIUM ANTONINI 225, 3

L'*Itinerarium Antonini*, rédigé, comme il est bien connu, au début du IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., contient aux Nos. 225—226 la série suivante de localités et les distances qui les séparent exprimées en milles:

- 225, 1. Biroe, m. p. XIII (de Cius)
- 2. Trosmis leg. I. Jovia, m. p. XVIII
- 3. Scytica
- 4. Arrubio, m. p. VIII
- 5. Diniguttia, m. p. VIII
- 226, 1. Novioduno leg. II.  
Herculea m. p. XX

Les archéologues ont identifié et fixé sur les cartes la plupart des localités plus haut mentionnées<sup>1</sup>. Nous savons aujourd'hui que Biroe (ou Beroe) se trouve près d'Ostrov, Trosmis (plus correctement Troesmis) au point Iglița, Arrubio (Arrubium) à la lisière du Măcin actuel, etc. Scytica est la seule localité dont la position demeurerait inconnue. Selon l'*Itinerarium Antonini* nous devons la chercher quelque part entre Troesmis et Arrubium. Il est vrai qu'il existe à Carcaliu, situé entre ces deux localités, les vestiges d'un castrum dont nous ne connaissons pas le nom antique. Il faut toutefois observer que sur tout le *limes* danubien, comme ailleurs, il y avait entre les grandes cités des castra intermédiaires établis pour renforcer la défense de la frontière, que les itinéraires n'avaient aucun motif de rappeler, et, en effet, ils ne le font pas. D'ailleurs le

<sup>1</sup> R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, publiée par l'Académie Roumaine, Bucarest, 1938, avec la plus récente carte de la Dobroudja romaine.

castrum de Carcaliu a été construit plus tard, entre 337—340 apr. J.-C.

Une autre circonstance — qui pourrait être interprétée comme une omission du copiste de l'*Itinerarium* — rend encore plus difficile l'identification de l'énigmatique Scytica avec le castrum de Carcaliu : c'est que l'*Itinerarium* ne donne pas la distance de cette localité de celles des villes voisines Troesmis et Arrubium.

Enfin, aucun des itinéraires antiques, en dehors de l'*Itinerarium Antonini*, ne mentionne une localité Scytica.

D'autre part, en examinant la distance qui sépare Troesmis d'Arrubium, distance notée dans l'*Itinerarium* par m. p. VIII et tenant compte du fait que vue la configuration du sol, le tracé de la route antique de frontière a dû suivre approximativement le tracé de la route actuelle, nous voyons qu'elle correspond à la distance qui sépare Iglitza de Măcin.

Nous constatons donc que les distances de l'*Itinerarium* sont correctement enregistrées et ceci nous amène à conclure qu'il n'y a pas moyen d'intercaler Scytica entre les deux centres romains Troesmis et Arrubium. Et pourtant, tous les manuscrits de l'*Itinerarium* conservent ce nom, au même endroit, parfois sous des formes altérées. C'est ainsi que dans le manuscrit P. nous le retrouvons sous la forme *Scitia*, dans D. *Sitica* ainsi que la distance qui le sépare de Troesmis, m. p. VIII <sup>1</sup>, voulant, paraît-il, compléter la lacune que nous avons signalée plus haut. Otto Cuntz dans son excellente édition de l'*Itinérarium* <sup>2</sup> explique le mot Scytica par sa note « Scytia sc. provincia ».

Reproduisant à la page LX. 225 de ses *Itineraria Romana* <sup>3</sup> le texte de l'*Itinerarium*, Konrad Miller met le mot Scytica entre parenthèses, considérant qu'il a peut-être été interpolé, et le mentionne à la colonne 509 avec l'observation suivante « von jetzt ab Scytica », supposant probablement que, à partir de l'*Itinerarium*, Troesmis aurait été dénommée Scytica.

Deux motifs rendent insoutenables les explications de Miller et Cuntz. En premier lieu, on doit remarquer que l'auteur de l'*Itinerarium* n'a pas groupé les localités par provinces. En second lieu,

<sup>1</sup> Otto Cuntz, *Itineraria Romana*, I: *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, ed. Teubner, Leipzig, 1929, p. 32, l'appareil critique.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916.



s'il avait eu l'intention de spécifier où commence la série de localités de la province *Scytia Minor*, il aurait dû commencer par *Axiopolis*.

Étant donné les faits précédents, il fallait une nouvelle information étrangère au texte de l'*Itinerarium* pour expliquer le texte dont nous nous occupons. Cette information, nous l'avons obtenue en 1939, au cours des fouilles archéologiques entreprises dans la cité romaine de Bisericuța — fort probablement la *Dinogetia* du géographe Ptolémée — située sur un îlot, au coude que fait le Danube en face de la ville de Galatzi <sup>1</sup>.

Lorsque, dans les premières années de son règne, l'empereur Dioclétien réorganisa la défense de la frontière danubienne, il créa dans la Dobroudja du Nord la nouvelle province de *Scytia Minor*. Pour la défense de cette nouvelle province, il créa aussi deux nouvelles légions — les premières créées par lui — *legio prima Jovia* et *legio secunda Herculea*. Il fortifia de nouveau les cités de ce *limes* qui était le plus menacé par les invasions d'au delà du Danube. Les travaux de fortification furent exécutés par les soldats des légions nouvellements créées.

Parmi les briques et les tuiles employées aux travaux de maçonnerie, j'ai découvert une série d'exemplaires, portant le timbre de la légion *prima Jovia* <sup>2</sup>, sous la forme suivante:

Leg(ionis) I Joviae Scy(ticae).



Ces briques sont d'autant plus importantes qu'elles sont les premiers documents épigraphiques certains ayant trait à la légion *prima Jovia* <sup>3</sup>. Elles nous montrent que le nom entier de la légion, à une certaine date était de *legio prima Jovia Scytica*.

<sup>1</sup> Cf. G h. Ș t e f a n, *Dinogetia I* dans *Dacia, Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie*, VII—VIII (1937—1940), pp. 401—425.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 409, fig. 12, 1—5.

<sup>3</sup> L'inscription de Cius (*CIL.*, III, 7494) nous donne une forme *primani* mais, en général, ce mot est interprété comme ayant trait aux soldats de la légion *prima Italica*.

La découverte de ces documents résout le problème du mot Scytica de l'*Itinerarium Antonini*. Si nous relions ce mot (225, 3) à la ligne précédente (225, 2) nous obtenons la lecture suivante: «Trosmis leg. I. Jovia Scytica». Transférons une rangée plus bas le chiffre qui indique la distance et modifions l'énumération des localités. Le mot Scytica a été écrit une rangée plus bas parce qu'il n'y avait pas de place dans la ligne précédente (225, 2). C'est aussi ce qui a eu lieu au No. 226, 1).

Selon notre correction, le texte aurait l'aspect suivant:

225, 1. Biroe,	m. p. XIII
2. Trosmis leg. I. Jovia	
Scytica,	m. p. XVIII
3. Arrubio,	m. p. VIII
4. Diniguttia,	m. p. VIII
226, 1. Novioduno leg. II.	

Herculea, m. p. XX

En ce qui concerne les deux épithètes de la légion prima Jovia Scytica, il n'y a que le deuxième qui comporte certaines discussions. En effet, le cognomen Jovius est l'épithète sacrée adoptée par Dioclétien tandis qu'on accorde à Maximien celui de Herculeus. Elles montrent que dans la tétrarchie créée par Dioclétien, lui-même et Maximien sont *Augustes*, mais Dioclétien est pourtant le premier des deux Augustes tout comme Jupiter est le roi des Dieux. Plusieurs légions reçurent l'épithète de *Jovia*, comme il arriva aussi avec l'épithète de *Herculea*.

Le cognomen «Scytica» paraît toutefois un peu étrange car à cette époque tardive, on ne connaît aucun cas de deux cognomens attribués à une seule légion. Ceci a été remarqué et m'a été communiqué par M. le Prof. R. Egger de l'Université de Vienne qui a vu les briques originales et a été d'accord avec ma lecture. Nous trouvons cependant dans *Notitia Dignitatum Occ. V*, 264, une *legio I Flavia Gallicana Constantia*<sup>1</sup>. Un seul exemple n'est pas sans doute suffisant mais il nous aide à établir au moins une analogie. D'autre part dans l'inscription *CIL, VI*, 2759 qui date justement de l'époque qui nous intéresse, on nous parle d'un Val. Tertius qui «militabit legione M(o)esiaca». Ritterling croit que cette *legio Moesiaca* est la *legio I Italica*<sup>2</sup>. On peut donc constater au début du quatrième

<sup>1</sup> Ritterling, *legio* dans *R. E.*, 1405, V.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 1415, 4.

quart du III<sup>e</sup> siècle une tendance à dénommer les légions avec un cognomen, d'après le nom de la province où elles siègent.

La légion I Jovia a peut-être été nommée Scytica pour éviter toute confusion entre cette nouvelle *legio prima* et celle dont les *vexillationes* avaient veillé à la défense de la province jusqu'à Dioclétien, à savoir la *legio prima Italica*. Le cognomen de Scytica attribué à cette nouvelle légion accentue le sentiment de sécurité de la nouvelle province appelée Scytia. Ses habitants pouvaient ajouter à ce sentiment de sécurité l'orgueil d'une légion propre qui porte le nom-même de la province. C'est un élément psychologique qui ne manque pas d'importance dans cette période dangereuse pour la Dobroudja du Nord. Les soldats de cette légion ainsi que ceux de la II-e légion *Herculea* sont des troupes de frontières (*milites limitanei* ou *ripenses*), étroitement liés à la province qu'elles défendent.

Pour finir, nous pouvons donc conclure au sujet du mot Scytica de l'*Itinerarium Antonini* ce qui suit:

1. Scytica n'est pas le nom d'une localité; 2. Ce n'est pas non plus un adjectif associé au substantif «provincia»; 3. C'est un second cognomen de la légion I. Jovia; 4. Le passage en question de l'*Itinerarium Antonini* est fort exact et ne nécessite que la correction proposée plus haut.

GH. ȘTEFAN

# LA CHRONIQUE DE LA MORÉE SUR LES COMBATS DE JEAN ASSEN AVEC LES LATINS

La Chronique de la Morée, qui raconte l'histoire de la Principauté fondée dans le Péloponnèse, après la quatrième Croisade, par les Français, nous fut conservée en quatre versions écrites en quatre langues différentes: en grec populaire, en français, en italien et en aragonais. Toutes les quatre versions ont à la base un prototype commun, qui, jusqu'à ce jour, n'a pas été découvert. De la version grecque, écrite en vers politiques, alors que les autres sont en prose, il nous est resté trois manuscrits, dont l'un se trouve à Copenhague (*Codex Havniensis*, 57), le second à Turin (*Codex Taurinensis*, B. II. I) et le troisième à Paris (*Codex Parisinus*, 2998). De ce dernier, il nous a été conservé aussi deux copies plus modernes, dont l'une se trouve à Paris (2753) et l'autre à Berne (509 grec). Des trois autres versions: française, italienne et aragonaise, nous ne possédons qu'un seul manuscrit. Le manuscrit français se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles (N°. 15.702), celui italien, à la Bibliothèque Marcienne de Venise (*Append. Ital.*, Cl. VIII, No. 712), tandis que le manuscrit aragonais se trouvait à la Bibliothèque du duc d'Ossuna et fut acheté, plus tard, par le gouvernement espagnol.

Toutes les quatre versions de la Chronique de la Morée ont été publiées. La version grecque a eu le plus grand nombre d'éditions. En 1825, J. A. Buchon a fait paraître, après le Parisinus, la première partie seulement de la Chronique, l'accompagnant en plus d'une traduction française<sup>1</sup>. En 1841, Buchon a publié une

<sup>1</sup> Le titre de cette édition est: *Chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée, écrite en vers politiques par un auteur*

nouvelle édition, qui, cette fois, contenait toute la chronique comprise dans le *Codex Parisinus*, accompagnée de la traduction française<sup>1</sup>. C'est encore Buchon qui a publié, en 1845, la version grecque aussi du *Codex Havniensis* 57, qui est plus ancien et plus complet par rapport au *Codex Parisinus*<sup>2</sup>. Le professeur J. Schmitt de l'Université de Leipzig a fait paraître, en 1904, une édition critique, en publiant parallèlement les deux principaux manuscrits grecs de Copenhague et de Paris, et donnant les variantes du *Codex Taurinensis*<sup>3</sup>. La dernière édition de la version grecque est celle de Kalonaris, qui fut publiée il y a cinq ans à Athènes<sup>4</sup>. C'est une

anonyme dans les premières années du XIV-ème siècle et traduite pour la première fois d'après le manuscrit grec inédit par J. A. Buchon, Paris, 1825. C'est le volume quatre de la *Collection des Chroniques nationales françaises*. Buchon a dédié cette édition « à la princesse Soutzo, à Ovidiopol sur les rives du Dniester », dont il dit, dans sa dédicace, que « familière avec la langue des chroniqueurs byzantins qu'avec celle d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon, et avec l'histoire de l'Occident qu'avec celle de l'Orient, vous verrez avec plaisir dans ce vieux monument, si longtemps oublié, les descendants de vos frères Spartiates refuser de courber la tête devant les conquérants, et, après avoir bravé avec leur tunique légère et leur flèche rapide l'épaisse cotte de mailles et la longue lance des chevaliers français, finir par les repousser des plaines et des châteaux forts et par y extirper les derniers germes et de la féodalité qu'ils avaient voulu y transplanter, et du jargon par lequel ils avaient déjà commencé à corrompre la belle langue d'Homère ».

<sup>1</sup> Cette édition a été publiée dans la collection *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII-e siècle publiées pour la première fois, élucidées et traduites par J. A. Buchon*, Paris, 1841, pp. I—XLIII et 1—216. D'après cette édition de Buchon, Ioan Grubea a publié en langue roumaine un résumé dans sa thèse: *Cronica anonimă a Romaniei și Moreei. Un document de viață franceză în Orient în sec. XIII*, Bucarest 1932, pp. 11—57, où il analyse surtout la vie française en Orient et notamment celle de Morée.

<sup>2</sup> Publiée dans les *Recherches historiques sur la Principauté française de Morée et ses hautes baronnies*, vol. 2, Paris, 1845, sous le titre: Βιβλίον τῆς Κουγκέστας, et autre poème grec inédit.

<sup>3</sup> L'édition de Schmitt a été publiée sous le titre: *The Chronicle of Morea, Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως. A history in political verse, relating the establishment of feudalism in Greece by the Franks in the thirteenth century. Edited in two parallel texts from the mss of Copenhagen and Paris, with introduction, critical notes and indices by John Schmitt, Ph. D. professor extraordinary at the University of Leipzig*, London, 1904.

<sup>4</sup> Le titre de l'édition de Kalonaris est: Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως. Τὸ ἑλληνικὸν κείμενον κατὰ τὸν κώδικα τῆς Κοπεγχάγης μετὰ συμπληρώσεων καὶ παραλλαγῶν ἐκ τοῦ Παρισινοῦ. Εἰσαγωγή, ὑποσημειώσεις καὶ ἐπεξεργασία ὑπὸ Πέτρου Π. Καλονάρου, διπλωματούχου τοῦ γαλλικοῦ Πανεπιστημίου Aix, καθηγητοῦ παρὰ τῇ Στρατ. Σχολῇ τῶν Εὐελπίδων, Athènes 1940.

édition critique et l'on y trouve publié le manuscrit de Copenhague, qui, quoique le plus complet, présente quelques lacunes. C'est pour-quoi, afin de rétablir le texte, l'éditeur y a introduit des vers du Parisinus, qui manquent dans le Havniensis. Ces vers ont été néanmoins imprimés en caractères cursifs, de sorte que le lecteur se rend de suite compte de ces intercalations. Dans l'annotation, se trouvent mentionnées les variantes et les lectures tirées de Parisinus, qui présentent aussi un intérêt linguistique.

La version française a été publiée deux fois: la première fois par J. A. Buchon et la seconde par Jean Lognon<sup>1</sup>. La version italienne a été publiée par Karl Hopf dans les *Chroniques gréco-romaines inédites ou peu connues* (Berlin, 1873). La version aragonaise a été publiée par Alfred Morel-Fatio, avec la traduction française en regard<sup>2</sup>. Presque toutes les éditions susmentionnées sont accompagnées d'introductions et de nombreuses notes.

Si nous faisons abstraction de la version italienne, qui est une paraphrase en prose de la version grecque, les trois autres versions se complètent, vu que dans chacune nous trouvons certaines informations qui ne sont point mentionnées dans les autres, alors que les versions écrites postérieurement continuent le récit. Ainsi, la version grecque s'arrête à l'année 1292, la version française va jusqu'à l'année 1305, la version aragonaise jusqu'en 1377. La date où furent écrites les versions grecque et française n'est pas exactement connue. De nombreuses discussions eurent lieu à ce sujet et diverses opinions furent exprimées. L'on croit que la version grecque fut écrite vers l'an 1388, la version française entre 1332—1346. Par contre, pour la version aragonaise, il nous est resté un précieux document qui nous montre quel fut le compilateur de la Chronique

<sup>1</sup> La première édition a été publiée dans le premier volume des *Recherches historiques sur la Principauté française de la Morée et des hautes baronnies*, sous le titre: *Le livre de la Conquête de la Princée de la Morée. Publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque des Ducs de Bourgogne à Bruxelles avec notes et éclaircissements par Buchon*, Paris, 1845, et la seconde édition porte le titre: *Livre de la Conquête de la Princée de l'Amorée. Chronique de Morée (1204 — 1305), publiée pour la Société de l'Histoire de France par Jean Lougnon*, Paris, 1911.

<sup>2</sup> Le titre de cette édition est: *Libro de los fechos et conquistas del Principado de la Morea, compilado por comandamento de Don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem. Chronique de Morée aux XIII-e et XIV-e siècle, publiée et traduite pour la première fois pour la Société de l'Orient Latin par Alfred Morel-Fatio*, Genève 1885.

et quand fut-elle achevée. La notice qui se trouve à la fin de la Chronique est ainsi rédigée en traduction française: « Ce livre des faits et conquêtes de la principauté de Morée fut fait et compilé par commandement du très révérend en Christ, père et seigneur, don Fr. Johan Ferrandez de Heredia, par la grâce de Dieu maître de l'hôpital de Saint Jean de Jérusalem. Et il fut terminé et achevé d'écrire jeudi, 24<sup>e</sup> jour du mois d'octobre de l'année de Notre Seigneur mil trois cent quatre-vingt-trois. Celui qui l'a écrit est dit Bernard. Qu'il soit béni ! Celui qui l'a écrit est nommé De Jaca. Qu'il soit béni ! Amen »<sup>1</sup>.

La Chronique de la Morée a circulé en manuscrit et parmi ceux qui l'ont utilisée comme source linguistique ou historique, l'on trouve le lexicographe Du Cange, dans son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, ainsi que l'historien Dorothée de Monembasie, dans son *Chronographe*, qui a été tiré en plusieurs éditions, fort répandues dans notre pays, étant traduit en roumain aussi<sup>2</sup>. Dorothée a donné à la fin de son *Chronographe* un résumé de la Chronique de la Morée, sous le titre Πότε ἐπείραν οἱ Φράγχοι τὸν Μωρέαν<sup>3</sup>, de sorte que nous pouvons affirmer que la Chronique de la Morée a été connue et lue, de manière indirecte, en Roumanie aussi. Goethe, à son tour, a tiré toujours du Chronographe de Dorothée plusieurs détails concernant la conquête de la Morée par les Français, qu'il a introduits dans *Faust*, 2-ème partie, acte II, dans la scène avec Hélène<sup>4</sup>.

Quoique l'on trouve dans la Chronique certaines données et quelques informations erronées, les savants qui se sont occupés d'elle ont reconnu sa valeur historique. Jean Lougnon, qui a publié la version française nous dit dans son introduction: « Ce n'est pas seulement sous les rapports des faits, qu'il faut considérer la valeur historique de la Chronique de la Morée. Pour les insti-

<sup>1</sup> *Libro de los fechos* etc., publiée par Alfred Morel-Fatio, Genève 1885, p. 160.

<sup>2</sup> Voir D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, p. 95 et Julian Ștefănescu <*Cronografele românești: tipul Danovici, partea I*> dans *Revista Istorică Română*, IX (1939), p. 17 et suiv.

<sup>3</sup> En ce qui concerne les rapports entre le Chronographe de Dorothée de Monembasie et la Chronique de la Morée, A. Adamantioiu s'en occupe au chapitre III de son étude Τα χρονικά τοῦ Μωρέως, voir Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἑθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος VI (1901), pp. 550—573.

<sup>4</sup> Voir D. Russo, *ouvr. cit.*, p. 83.

tutions, la vie publique et privée, comme pour la géographie de la Morée franque, elle est pleine de renseignements précieux. Toute l'organisation politique de la principauté s'y présente à nos yeux avec sa hiérarchie féodale et son administration militaire: le prince, les barons de conquête, les chevaliers et les sergents possédant fiefs reliés entre eux par le lien féodal; et d'un autre côté, les capitaines de provinces et les châtelains des forteresses gouvernant les différentes régions de la Morée au point de vue militaire; les villes avec leur bourgeoisie, le peuple des campagnes avec ses franchises; l'organisation ecclésiastique du pays et le rôle des ordres militaires; la cour avec les grands officiers: sénéchal, maréchal, chancelier: les jugements du Parlement de Morée dans plusieurs procès célèbres; les assises ou coutumes du pays »<sup>1</sup>.

Dans la Chronique de la Morée, il est souvent parlé de la Valachie, de Thessalie et de l'Épire, où sont amplement décrits les combats que Jean Assen a mené avec les Latins<sup>2</sup>. On y raconte la manière dont il a recruté son armée, quel était son armement, sa lutte contre Boniface et Baudouin, etc.

Les historiens roumains, A. D. Xenopol<sup>3</sup>, G. Murnu<sup>4</sup>, N. Iorga<sup>5</sup>, C. Brătescu<sup>6</sup>, Const. C. Giurescu<sup>7</sup>, I. Nistor<sup>8</sup>, N. Bă-

<sup>1</sup> *Chronique de la Morée*, édit. Jean Lounnon, Paris, 1911, pp. XL—XLI.

<sup>2</sup> Dans la version grecque, le chroniqueur confond Jean Assen avec l'ἄφεντης τῆς Βλαχίας καὶ ὅλης τῆς Ἑλλάδος, τῆς Ἀρτας καὶ τῶν Ἰωαννίνων καὶ ὅλου τοῦ Δεσποτάτου qui n'était pas Jean Vatatzès, ainsi que prétend le chroniqueur, mais bien Michel I-er, le fils illégitime de Jean Comnène le Sébastocrator.

<sup>3</sup> A. D. Xenopol, *L'Empire valacho-bulgare*, dans *Revue historique*, (Paris), XL (1891), pp. 277—308.

<sup>4</sup> G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind. Vlahia Mare* (980—1259). *Studiu istoric după izvoare bizantine* (L'histoire des Roumains du Pind. « La Grande Vlachie » (980—1259). Étude historique d'après les sources byzantines), Bucarest 1913, 231 p.

<sup>5</sup> N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică* (L'histoire des Roumains de la Péninsule Balkanique), Bucarest, 1919, 75 p.

<sup>6</sup> C. Brătescu, *Nume vechi a Dobrogei: Vlahia lui Assan, Vlahia Albă* (1180—sec. XIII) (Anciens noms de la Dobroudja: La Vlachie d'Assan, La Vlachie Blanche), dans *Analele Dobrogei*, II (1919), pp. 18—31.

<sup>7</sup> Constantin C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneștilor* (Autour de la Vlachie des Assénides), extrait des *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*, vol. IV, Cluj 1931, 18 p.

<sup>8</sup> Ion Nistor, *Transdanubia*, dans *Anal. Acad. Rom.*, mém. sect. hist., sér. III, tome XXIV (1942), pp. 517—552.



nescu<sup>1</sup>, G. Popa-Lisseanu<sup>2</sup> qui se sont occupés des Roumains de la Péninsule Balkanique, ont largement utilisé les écrivains byzantins, les chroniques françaises et d'autres sources étrangères, mais, d'après ce que nous savons, n'ont pas eu recours à la Chronique de la Morée.

Vu l'intérêt que présente pour l'histoire roumaine cette source dont les informations n'ont pas encore été mises à contribution par l'historiographie roumaine<sup>3</sup>, nous reproduirons le passage de la version grecque de la Chronique de la Morée, se référant aux luttes de Jean Assen avec les Latins. Par rapport aux autres versions, ce passage est plus développé. Nous reproduisons aussi la traduction du passage aragonais, qui est dépourvu des confusions auxquelles nous nous heurtons dans les autres versions.

### VERSION GRECQUE

(§ 69) Λοιπὸν ἐτότε ὅπου λαλῶ, εἰς τὸν καιρὸν ἐκεῖνον  
 ἦτον ἀφέντης τῆς Βλαχίας καὶ ὅλης τῆς Ἑλλάδος  
 τῆς Ἀρτας καὶ τῶν Γιαννινῶν καὶ ὅλου τοῦ Δεσποτάτου,  
 κύρ Ἰωάννην τὸν ὠνόμαζον, Βατάτσης εἶχεν τὸ ἐπὶ κλη.  
 Κι' ὥς ἤκουσεν καὶ ἔμαθεν καὶ ἐπληροφορήθη  
 τὸ πῶς οἱ Φράγχοι ἀπήρασιν τὴν ἀφεντίαν τῆς Πόλης,  
 καὶ ἐστέψασιν καὶ βασιλέαν, ἀπήρασιν τὸ κάστρη,  
 τὲς χῶρες ἐμερίσασιν ὅλης τῆς Ρωμανίας·  
 εὐθέως, σπουδαίως ἀπέστειλεν ἐκεῖ εἰς τὴν Κουμανίαν·  
 δέκα χιλιάδες ἤλθασιν, ὅλοι ἐκλεχτοὶ Κουμᾶνοι  
 μετὰ Τουρκουμάνους ἐκλεχτούς, ὅλοι ἐκαβαλλικεῦαν.

<sup>1</sup> N. Bănescu, *O problemă de istorie medievală: crearea și caracterul statului Asăneștilor* (1185) (Un problème d'histoire médiévale: la création et le caractère de l'État des Assénides), dans *Anal. Acad. Rom.*, mém. sect. hist., sér. III, tome XXV (1943), pp. 543—590.

<sup>2</sup> G. Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici. Autorii greci și bizantini* (La Dacie chez les auteurs classiques. Les auteurs grecs et byzantins), dans « *Academia Română, Studii și Cercetări*, LXV », Bucarest 1943, 191 p.

<sup>3</sup> Dans son étude: *Bizantino-turcica*, I. *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvolker*, Budapest 1942 (publiée dans la collection « *Études hungaro-grecques* » no. 20, à la page 120—121, le professeur G. Moravcsik s'occupe de la Chronique de la Morée: « Auch über die Türkvolker enthält die Chronik von Morea einige wichtige Angaben ». L'historien magyar nous montre que dans la Chronique de la Morée se trouvent des références concernant les Bulgares, les Coumans, les Turcomans, les Seldjoucides, les Hongrois, mais ne dit mot des Valaques, qui, par contre, sont mentionnés dans la Chronique.

Ἄρματα εἶχασιν καλά, διαρίχια ἐφοροῦσαν·  
 οἱ μὲν κοντάρια ἐβάσταιναν κ' οἱ ἕτεροι θεργίτες.  
 Ἐσώρεψεν καὶ τὸν λαὸν ὅλης τῆς ἀφεντίας του,  
 φουσσᾶτα ἐπεριεσώρεψεν μεγάλα κι' ἀντρεϊωμένα  
 κι' ἄρχισε μάχην δυνατὴν νὰ πολεμῇ τοὺς Φράγκους·  
 οὐχὶ γὰρ εἰς πρόσωπον, νὰ πολεμήσῃ εἰς κάμπον,  
 ἀλλὰ μὲ τρόπον μηχανίας ὥσαν τὸ κάμνουν οἱ Τοῦρκοι.  
 Διαβόντα γὰρ ἓνας καιρὸς, ἐγύρισεν ὁ ἄλλος·  
 μὲ πονηρίαν ἀπόστελνεν τοὺς καταπατητᾶδες  
 τοῦ νὰ μαθαίνῃ ἀδιάλειπτα τὲς τῶν Φραγκῶν γὰρ πράξεις.  
 (§ 70) Κι' ὥς ἔμαθεν πληροφορίαν τὸ ποῦ ἦτο ὁ Μπονοφάτσιος<sup>1</sup>  
 ὁ ρῆγας τοῦ Σαλονικίου, οὕτως τὸν ὠνομάζων,  
 τὲς νύχτες ἐπερπάτησεν ἕως οὗ νὰ ἐφτάσῃ ἐκεῖθεν.  
 Τὰ ἐγκρύμματα τοῦ ἔβαλεν εἰς ἐπιδέξιους τόπους·  
 καὶ ὅσον ἐξημέρωσεν κ' ἐπλάτυνεν ἡ ἡμέρα,  
 διακόσιους γὰρ ἐδιόρθωσεν ὅπου ἦσαν τὰ λαφρά τους  
 κ' ἐδράμασιν κ' ἐκούρσεψαν γῦρον τοῦ κάστρου ἐκείνου·  
 τὸ κοῦρσο ἐπεριμάζωζαν, ἀπήρασι, ὑπαγαίνουν.  
 Τὸ ἰδεῖ οἱ Λουμπάρδοι ὅπου ἦσασι ἐκεῖσε μὲ τὸν ρῆγαν,  
 σπουδαίως ἀπῆραν τ' ἄρματα, πηδοῦν, καβαλλικεύουν·  
 ἀτός του ὁ ρῆγας μετ' αὐτοὺς ἐξέβηκεν ὁμοίως  
 ὥς ἄνθρωποι ἀπαίδευτοι τῆς μάχης τῶν Ρωμαίων.  
 Ὅμπρὸς ὀπίσω ἐξέβαιναν πρὸς εἴκοσι καὶ τριάντα·  
 κ' ἐκεῖνοι ὅπου ἐκουρσέψασιν κ' ἐφεῦγαν μὲ τὸ κοῦρσο  
 ἕως οὗ νὰ τοὺς προσφέγουσιν ἀπέσω εἰς τὰς χωσίας·  
 Ἐνταῦθα ἀπεχωσιάσασιν γύρωθεν οἱ χωσίες  
 καὶ τοὺς Λουμπάρδους ἄρχασαν νὰ τοὺς θέλουν τοξεύει·  
 ἐδεῖχναν ὅτι φεύγουσιν ἐκεῖνοι οἱ Κουμᾶνοι  
 κ' ἐγύριζαν ὀπίσω τους καὶ τὰ φαρία ἐδοξεῦαν.  
 Οἱ δὲ Λουμπάρδοι ὥς εἶδασιν μετὰ τὸν Μπονοφάτσιον,  
 ἐκεῖνον τὸν ἀφέντην τους, τοῦ Σαλονικίου τὸν ρῆγα,  
 τὸ πῶς τοὺς ἐτριγύρισαν κ' ἐκατεδόξευάν τους,  
 ὅλοι ἐνομοῦ ἐσωρεύτησαν, νὰ ζήσουν κι' ἀποθάνουν.  
 Τὸ δὲ Κουμᾶνοι κ' οἱ Ρωμαῖοι οὐκ ἐζυγώνανέ τους·  
 μὲ τὰς σαγίττας ἀπὸ μακρὰ τοὺς ἐκατεδόξεῦαν  
 κι' οὕτως τοὺς ἀποκτεínaσιν κ' ἐθανατώσανέ τους

<sup>1</sup> Il s'agit ici d'une inversion chronologique des événements, que nous trouvons aussi dans les autres versions, exceptée celle aragonaise. En effet, Jean Assen partit en guerre d'abord contre Baudouin (1205) ensuite contre Boniface (1207).

Ἀπαύτου δὲ καὶ ἔμπροσθεν, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,  
 μὲ πονηρίαν καὶ μηχανίαν, ὡς τὸ ἔχουν οἱ Ρωμαῖοι,  
 τοὺς Φράγκους ἐμαχόντησαν, ἐπαῖρναν τοὺς καὶ ἐδίδαν,  
 καθὼς τὸ ἔχουν πανταχοῦ οἱ μάχες καὶ οἱ στρατεῖες,  
 ἕως ὅτου ἐπεράσασιν τῶν τριῶν χρόνων τὸ τέλος.  
 (§ 71) Κι' ἀφότου ἐπληρώθησαν οἱ τρεῖς χρόνοι κι' ἀπάνω,<sup>1</sup>  
 ὁ Βαλτουβῆς ὁ βασιλεὺς ὠρέχτηκεν νὰ ἀπέλθῃ  
 ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδριανόπολιν, χώρα μεγάλη ὑπάρχει.  
 Κι' ὥσάν ἐδιέβηκεν ἐκεῖ, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγοῦμαι,  
 ὁκάποιος τοῦ τὸ ἐμηνύτεψεν ἐκείνου τοῦ δεσπότη  
 τοῦ Καλοῖωάννη, σὲ λαλῶ, τοῦ ἀφέντου τῆς Βλαχίας·  
 κ' ἐκεῖνος, ὡς τὸ ἤκουσεν κι' ὡς τὸ ἐπληροφορέθῃ,  
 γοργόν, σπουδαίως, καὶ σύντομα, μὲ προθυμίαν μεγάλην,  
 καταπαντόθε ἐσώρεψεν ὅλα του τὰ φουσσᾶτα·  
 ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀνδριανούπολιν σπουδαίως ἐκατεφτάσεν.  
 Τί νὰ σὲ λέγω τὰ πολλὰ πολλάκις νὰ βαρειέσαι;  
 ἐπεὶ κ' ἐγὼ ὥσάν κ' ἐσὲν βαρειῶμαι νὰ τὰ γράφω·  
 ἀλλὰ διὰ συντομώτερον καὶ διὰ κοντοὺς τοὺς λόγους,  
 σὲ λέγω καὶ πληροφορῶ, μὲ ἀλήθειαν σὲ τὸ γράφω,  
 ὅτι, ὥσάν τὸ ἔποικεν ἐκείνου τοῦ μαρκέση,  
 τοῦ ρῆγα τοῦ Σαλονικίου, καθὼς σὲ τὸ ἀφηγήθην,  
 τὸ ἐποίησαν καὶ Μπαλτουῆ, τοῦ βασιλέως τῆς Πόλης·  
 μετὰ χωσῖες καὶ μηχανίες οὕτω τοὺς ἐπλανέσαν,  
 κ' ἐξέβησαν εἰς τὴν φωνὴν καὶ ταραχὴν ἐκείνην  
 ποῦ ἐλάλησαν καὶ εἶπασιν ὅτι ἦλθαν τὰ φουσσᾶτα  
 τοῦ Καλοῖωάννη, σὲ λαλῶ, ἐκείνου τοῦ δεσπότη.  
 Πενταχοσίους ἀπέστειλεν ἐκεῖνος ὁ δεσπότης,  
 ὅπου ἔδραμαν κ' ἐκούρσεψάν τοὺς κάμπους καὶ τοὺς τόπους  
 ἐκεῖ εἰς τὴν Ἀδριανόπολιν ποῦ ἦτον ὁ βασιλέας.  
 Ὡρῖσεν γὰρ ὁ βασιλέας τὸν πρωτοστράτοράν του  
 Καὶ τὰ σαλπίγγια ἐλάλησαν, πηδοῦν καβαλλικεύουν·  
 Φλαμέγκους εἶχε ἐξαχοσίους καὶ τριαχοσίους Φράγκους  
 ὅπου ἦσαν ὅλοι ἐκλεχτοί, φαρία ἐκαβαλλικεῦαν,  
 ἄρματα εἶχασιν λαμπρὰ ὡς τὰ ἔχουσιν οἱ Φράγκοι.  
 Ἀἵλλοι ζημία ὅπου ἐγένετον ἐκείνην τὴν ἡμέραν

<sup>1</sup> La lutte de Jean Assen avec Baudouin eut lieu deux années avant la mort de Boniface et non pas trois années après sa mort, comme l'affirme la Chronique Cf. Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, § 354—358, 360—343, 439, apud P. Kalonaris, *Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως*, p. 47.

'ς τέτοιους ἀνθρώπους θγενικούς ἀπ' τὸ ἄνθος τῆς Φραγκίας,  
 τὸ πῶς ἐκαταλύθησαν κι' ἀδίκως ἀποθάναν,  
 διατὶ οὐκ ἔξευραν καὶ ποσῶς τὴν μάχην τῶν Ρωμαίων.  
 "Ηλθασιν γὰρ οἱ ἄρχοντες οἱ Ἀνδριανοπολίτες  
 Καὶ λέγουσιν τοῦ βασιλέως· « — Ἀφέντη μας, δεσπότη,  
 « κράτησον τὰ φουσσᾶτα σου μηδὲν ἐβγουςιν ἔξω·  
 « ἐπεὶ αὐτοὶ, ὅπου θεωρεῖς, ὅτι ἤλθαν καὶ κουρσεύουν,  
 « ὡς πλάνοι ἤλθασιν κλεφτῶς νὰ μᾶς ἐξεμαυλίσουν·  
 « τὰ δὲ φουσσᾶτα ὅπου ἔχουσιν, ὅλοι εἶναι χωσιασμένοι  
 « καὶ ἀναμένουν ὡς διὰ ἐμᾶς νὰ μᾶς ὑπάουσι ἐκεῖσε.  
 « Αὐτοῦνοι γὰρ οὐ πολεμοῦν ὡσὰν ἐσεῖς οἱ Φράγκοι,  
 « εἰς κάμπον ν' ἀναμείνουσιν νὰ δώσουν κονταρέας,  
 « ἀλλὰ μὲ τὰ δοξάρια τοὺς φεύγοντα πολεμοῦσιν.  
 « Καὶ πρόσεχε, ἀφέντη μας καλέ, μηδὲν ἐβγῆς εἰς αὐτούς·  
 « ἂν μᾶς ἀπῆραν πρόβατα, ἄλογά τε καὶ βοῦδια,  
 « ὡς δανεικὰ ἄς τὰ ἐπάρουσιν, ἂν τύχη νὰ τὰ στρέψουν ».  
 'Ακούσων τοῦτο ὁ βασιλεὺς ἐκατηγόρησέ το,  
 χολιαστικὰ τοὺς ὥρισε πλέον νὰ μὴ τὸ εἰποῦσιν,  
 διότι πρᾶγμα λέγουσιν, κατηγορίαν μεγάλην.  
 « Νὰ ἐβλέπω μὲ τὰ ὀμμάτιά μου ἐμπρός μου τοὺς ἐχτροὺς μου  
 « ὅπου ζημιώνουν, καταλοῦν, τοὺς τόπους μου κουρσεύουν,  
 « κ' ἐγὼ νὰ στήκω ὡσὰν νεκρὸς καὶ νὰ τοὺς ὑπομένω;  
 « κάλλιον τὸ ἔχω, θάνατον σήμερον ν' ἀποθάνω  
 « περὶ νὰ εἰποῦσιν ἀλλαχοῦ νὰ μὲ κατηγορήσουν ».  
 "Ωρισεν ἐλαλήσασιν, καὶ εἶπαν τὰ σαλπύγια·  
 εἰς τρία ἀλλάγια ἐχώρισε τοὺς Φράγκους ὅπου εἶχεν,  
 καὶ τοὺς Ρωμαίους εἰς ἄλλα τρία κ' ἐξέβησαν στὸν κάμπον.  
 Τὸ ἰδεῖ τοὺς γὰρ οἱ Κούμανοι, ἐκεῖνοι ὅπου ἐκουρσεῦαν,  
 τὸ πῶς ἐξέβησαν 'ς αὐτούς, ἐχάρησαν μεγάλως,  
 ἔδοξαν ὅτι φεύγουσιν μὲ τὸ κοῦρσο ὅπου εἶχαν·  
 κ' οἱ Φράγκοι, ὡς ἀπαίδευτοι τῆς μάχης γὰρ ἐκείνης,  
 ἀρχίσαν νὰ τοὺς διώκουσιν διὰ νὰ τοὺς ἔχουν σώσει·  
 κ' ἐκεῖνοι πάλε φεύγοντα τοὺς ἐκατεδοξεῦαν  
 τὰ ἄλογα καὶ τὰ φαρία ὅπου ἐκαβαλλικεῦαν.  
 Τόσον τοὺς ἐπαράσυραν κ' ἐξεμαυλίσανέ τους,  
 ὅτι τοὺς ἀπεσώσασιν ἐκεῖσε εἰς τὴν χωσίαν·  
 εὐθὺς ἐχωσιάσασιν οἱ Τοῦρκοι κ' οἱ Κουμᾶνοι,  
 ἄρχισαν νὰ δοξεύουσιν τῶν Φραγκῶν τὰ φαρία.  
 Οἱ Φράγκοι γὰρ ἐλόγιασαν πόλεμον νὰ τοὺς ποιήσουν  
 μὲ τὰ κοντάρια καὶ σπαθία, ὡς ἦσαν μαθημένοι.

Οἱ δὲ Κουμᾶνοι ἐφεύγασιν κι' οὐδὲν τοὺς ἐπλησίαζαν,  
μόνο μὲ τὰ δοξάρια τοὺς τοὺς ἐκατεδοξεῦαν  
καὶ τόσα ἐκατεδόξεψαν ὅτι ἀπεκτείνανέ τοὺς·  
ἐψόφησαν γὰρ τὰ φαρία, οἱ καβαλλάροι ἐπέσαν.  
Σαλίβες εἶχαν τούρκικες ὁμοίως καὶ ἀπελατίκια·  
μὲ ἐκεῖνα τοὺς ἐσύχνασαν ἀπάνω εἰς τὰ κασσίδια  
κι' ἀπέκτειναν τὸν βασιλέαν κι' ὅλα του τὰ φουσσᾶτα,  
"Ἐδε ζημίᾳ ὅπου ἐγίνετον ἐκείνην τὴν ἡμέραν·  
πᾶσα στρατιώτης εὐγενῆς πρέπει νὰ τοὺς λυπᾶται  
διατὸ ἀπέθαναν ἄδικα δίχως νὰ πολεμήσουν.  
Οἱ δὲ Ρωμαῖοι ὅπου ἤσασιν μετὰ τὸν βασιλέα  
ἐκεῖ ἐκ τὴν Ἀνδριανόπολιν, ὀλίγους γὰρ ἐλάβαν,  
ἐπεῖν τὸ ἰδεῖ τὸν βασιλέα τὸ πῶς τὸν ἀπεκτεῖναν,  
ἔφυγαν, ὀπίσω ἐστράφησαν, ἐσέβησαν στὴν χώραν·  
μαντᾶτα ἐσυνεβγάλασιν στὴν Κωνσταντίνου πόλιν,  
τὸ πῶς ἐκαταλύσασιν τὸν βασιλέαν οἱ Τοῦρκοι<sup>1</sup>.

### *Traduction du texte grec* <sup>2</sup>

« Donc à l'époque dont nous parlons, toute la Valachie, la Grèce,  
« Arta, Ianina et tout le Despotat se trouvaient sous la domination  
« du Jean, surnommé Vatatzès. Et comme il avait entendu et  
« appris et ouï la nouvelle que les Français ont conquis Constanti-  
« nople, qu'ils ont couronné un empereur, qu'ils ont pris des cités  
« et ont partagé entre eux toutes les régions de la Romanie en-  
« tière, aussitôt il envoya un émissaire là-bas en Coumanie; dix  
« mille hommes sont venus, tous des Coumans et des Turcomans  
« choisis. Ils étaient tous à cheval et possédaient de bonnes armes;  
« les uns tenaient à la main de longues lances, et d'autres des petites.  
« Il réunit le peuple entier de tout le pays et forma une grande et  
« brave armée et commença une lutte acharnée contre les Français.  
« Il ne les attaquait pas de front et en rare campagne, mais par ruse,  
« à la manière des Turcs. De temps à autre il envoyait insidieuse-  
« ment des espions pour s'informer au sujet de ce que faisaient les  
« Français.

<sup>1</sup> Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως, éd. P. K a l o n a r i s, Athènes 1940, pp. 46—50.

<sup>2</sup> Dans la traduction qui suit j'ai essayé à ne pas m'éloigner du texte original.

« Lorsqu'il apprit où se trouvait Boniface, l'empereur de Sa-  
« lonique (comme ils l'appelaient), il marcha des nuits entières pour  
« y parvenir. Il plaça ses troupes d'élite dans des endroits favora-  
« bles, et, à la pointe du jour, lorsque le soleil se levait, deux cents  
« hommes de ses troupes légères se sont précipités et ont pillé les  
« alentours de cette cité; après avoir ramassé leur butin, ils s'en  
« retournèrent. Les Longobards, qui se trouvaient là-bas avec l'Em-  
« pereur, aussitôt qu'ils les virent, prirent aussitôt les armes, sau-  
« tèrent à cheval, et partirent avec le Roi en personne, étant des  
« hommes inexpérimentés dans la tactique des Grecs. A l'avant et  
« à l'arrière, marchaient de vingt à trente hommes, et ceux qui avaient  
« pillé fuyaient avec leur proie, jusqu'à ce qu'ils les eussent pris  
« au piège. Une fois l'ennemi pris au piège, ils commencèrent à  
« lancer leurs flèches contre les Longobards; cependant, les Cou-  
« mans faisant semblant de fuir, revenaient brusquement sur leurs  
« pas et transperçaient leurs chevaux. Alors les Longobards, lors-  
« qu'ils virent, avec leur souverain Boniface, roi de Salonique, com-  
« ment ils étaient encerclés et attaqués avec leurs flèches, ils se grou-  
« pèrent et prirent la décision de vivre ou de mourir.

« Or, les Coumans et les Romées ne s'approchaient point et,  
« de loin, ils les attaquent de leurs flèches et, de la sorte, les tuent.  
« Ainsi que je le raconte, les Romées combattaient les Français par  
« ruse et avec adresse, tantôt gagnant, tantôt perdant, comme il  
« arrive toujours aux armées qui sont en lutte, et cela durant trois ans.

« Lorsque trois années et plus même furent révolues, l'envie  
« lui vint au roi Baudouin de se rendre à la grande ville d'Andri-  
« nople. Une fois parvenu là, ainsi que je le raconte, quelqu'un  
« avertit ce despote Calojanis, autrement dit le souverain de la Va-  
« lachie, qui, aussitôt qu'il apprit et qu'il sut, réunit, en grande hâte,  
« avec beaucoup de zèle, de partout, toutes ses armées et rapide-  
« ment se rendit à Andrinople. Mais pourquoi prolonger cet an-  
« tretien et t'ennuyer? D'ailleurs, moi aussi, ainsi que toi, je m'en-  
« nue à écrire tout cela. Bref, et en peu de mots, je te dis et je t'in-  
« forme et je t'écris la vérité, à savoir que ce qu'ils ont fait avec le  
« marquis, Roi de Salonique, ainsi que je te l'ai raconté, ils ont  
« fait tout pareillement avec Baudouin, empereur de Constantinople.  
« Ainsi, il les a trompés avec des pièges et des ruses et ceux-ci sont  
« sortis troublés, disant et criant que les armées du despote Calo-  
« janis sont arrivées. Ce despote a envoyé cinq cents hommes qui  
« pillèrent les champs et les alentours d'Andrinople, où se

« trouvait l'Empereur. Alors l'Empereur donna ses ordres à son  
« général et les trompettes sonnèrent, cependant que les soldats  
« montaient à cheval. Il disposait de six cents Flamands et de trois  
« cents Français, tous cavaliers de choix, avec des armes merveil-  
« leuses, comme celles des Français. Hélas, quelles pertes durent  
« subir, ce jour-là, ces nobles gens, la fleur de la France; ils furent  
« exterminés et ils moururent injustement, car ils ignoraient complè-  
« tement le mode de combattre des Romées. Les notabilités d'An-  
« drinople vinrent alors dire à l'Empereur: « Seigneur et maître,  
« arrête tes troupes et ne les fais plus sortir, car ceux-là, qui, ainsi  
« que tu le crois, sont venus pour piller, comme des gens rusés sont  
« venus en voleurs nous leurrer, car toutes leurs troupes sont à  
« l'affût et attendent de nous attirer de leur côté. Ceux-là ne com-  
« battent pas comme nous, les Français; ils ne s'arrêtent pas, en  
« rase campagne, pour frapper de la lance, mais, en fuyant, lancent  
« leurs flèches. Sois, donc, attentif, notre bon maître, et ne sors  
« pas à leur rencontre. S'ils nous ont pris nos moutons, nos che-  
« vaux et nos boeufs, nous disons qu'ils nous les ont empruntés,  
« et que, peut-être, ils nous les rendront ».

« En entendant ces paroles, l'Empereur les a désapprouvées et  
« fort en colère ordonna qu'elles ne soient plus répétées: « Comment,  
« voir de mes propres yeux mes ennemis préjudicier, détruire et  
« piller mon territoire et que je demeure comme un mort et que  
« je supporte tout cela? Je préfère mourir aujourd'hui même que  
« me savoir diffamé ailleurs ».

« Aussitôt, à son ordre, les trompettes sonnèrent. Il répartit en  
« trois groupes les Français qu'il commandait, et en trois autres  
« groupes les Romées, et, à leur tête, il gagna la campagne.

« Aussitôt que les Coumans, qui étaient pour le pillage, les vi-  
« rent s'avancer contre eux, ils se réjouirent fort, simulant la fuite  
« avec le butin amassé. Les Français, inexpérimentés dans ce genre  
« de combat, se mirent à courir pour les rejoindre, alors que les  
« Coumans, pendant qu'ils fuyaient, frappaient de leurs flèches les  
« chevaux que montaient les Français. De la sorte ils les attirèrent  
« et les leurrèrent, en sorte qu'ils tombèrent au piège. À cet in-  
« stant, les Turcs et les Coumans qui se tenaient cachés, sortirent  
« et se mirent à tirer contre les chevaux des Français. Ceux-ci ju-  
« gèrent qu'ils devaient lutter contre eux à la lance et à l'épée comme  
« ils étaient habitués. Cependant les Coumans fuyaient, sans s'ap-  
« procher de leurs adversaires, se contentant de leur décocher des

« flèches, en les tuant de la sorte. Les chevaux tombaient percés  
« à mort, et leurs cavaliers avec eux. Les premiers étaient, en plus,  
« armés de piques turques ainsi que de massues, avec lesquelles  
« ils frappaient le casque de leurs ennemis. Ainsi, tuèrent-ils l'Em-  
« pereur et toutes ses troupes. Il fallait voir quel désastre, tout  
« soldat devait avoir pitié d'eux, parce qu'ils étaient morts injus-  
« tement, sans combattre. Le peu de Romées qui s'étaient rendus  
« avec leur Empereur à Andrinople et qui avaient vu comment il  
« était mort, ont pris la fuite à travers champs pour rentrer chez  
« eux, d'où ils envoyèrent la nouvelle à Constantinople, relatant la  
« manière dont les Turcs avaient tué l'Empereur ».

Voici, maintenant, le passage de la version aragonaise dans la traduction française de Alfred Morel-Fatio, passage qui est plus bref et sans confusions par rapport à la version grecque :

### VERSION ARAGONAISE

« L'Empereur Baudouin ayant conquis tout l'empire, et le mar-  
« quis tout le royaume de Salonique et la plus grande partie de la  
« Valachie, un empereur de Bulgarie, nommé Jean Assan, qui pos-  
« sédait de grands trésors et commandait à une grande quantité de  
« gens, craignant que l'empereur Baudouin, qui se trouvait sur les  
« frontières de ses terres, n'y entrât et ne prit son empire, comme  
« il avait pris celui des Grecs, fit venir des Alains et en prit bien  
« vingt-trois mille à sa solde.

« Et il alla de là vers Andrinople avec grand nombre de ces  
« soldats et de gens de sa terre. Et l'empereur Baudouin ayant su  
« cela, il réunit beaucoup de gens et s'en vint à Andrinople pour  
« défendre la ville et rencontrer ledit empereur de Bulgarie.

« Et ledit Baudouin étant à Andrinople avec ses gens, ledit  
« empereur de Bulgarie sortit à la campagne et demanda bataille  
« à l'empereur Baudouin. Et ledit Baudouin qui était très courageux  
« sortit dehors et combattit avec ledit empereur de Bulgarie. Et  
« Baudouin fut battu et toute son armée, et mourut avec une grande  
« partie de ses gens.

« Et l'empereur Baudouin étant mort, l'empereur de Bulgarie  
« chevaucha par toute la terre et détruisa beaucoup de terres et de  
« châteaux et ensuite s'en retourna à Salonique.



« Et, étant à Salonique, il combattit avec le marquis, et par des embûches qu'il lui rendit, il tua le marquis, et en même temps que les gens du marquis qui fuyait à la ville il entra avec ses gens dans la ville et la prit. Et Salonique ayant été ainsi perdue par les Francs, le despote d'Arta recouvra la Valachie pour les Grecs, et l'empereur de Bulgarie ayant pris Salonique, la laissa aux Grecs de la terre et lui retourna en son pays de Bulgarie »<sup>1</sup>.

NESTOR CAMARIANO

.

<sup>1</sup> *Libro de los fechos et conquistas des Principado de la Morea, compilado por comandamiento de Don Fray Johan Ferrandez de Heredia, maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem. Chronique de Morée aux XIII-e et XIV-e siècles*, publiée et traduite par Alfred Morel-Fatio, Genève 1885, pp. 16—17.

# A PROPOS D'UN FIRMAN DU SULTAN MUSTAFA III

## *I. Contribution à l'étude des rapports d'économie dirigée turco-roumains au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Le document que nous publions ci-dessous fait partie d'une liasse de minutes qui se trouvaient dans les archives de la légation royale de Roumanie à Constantinople. Des circonstances imprévues les avaient fait reléguer au grenier où M. Iurașco, ministre plénipotentiaire, avait le bonheur de les découvrir lors de la réouverture de notre légation après la première guerre mondiale. Grâce à son obligeante entremise, ces documents, transportés à Bucarest, ont été mis à notre disposition en vue d'une étude détaillée. Nous en détachons celui qui présente des données intéressant les rapports d'économie dirigée turco-roumains dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les études de MM. Hahn<sup>1</sup> et Brătianu<sup>2</sup> ont prouvé que la Constantinople des successeurs du Fâtîh, en digne héritière de la Byzance des Basileis, imposait à ses maîtres ottomans une politique alimentaire centralisée à base de prohibitions et de monopoles. La pieuvre ottomane — pour employer en lui donnant une autre localisation le célèbre mot de Duruy repris par M. Brătianu — pesait de tout son poids sur les provinces de l'empire dont elle ne se lassait point d'accaparer les ressources. Elle pesait surtout, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, sur les Principautés Danubiennes dans le commerce desquelles les Sultāns s'arrogeaient le droit d'in-

<sup>1</sup> W. H a h n, *Die Verpflegung Konstantinopels durch staatliche Zwangswirtschaft, nach türkischen Urkunden aus dem 16. Jahrhundert*, Stuttgart, 1926 (*Beihefte zur Vierteljahrschrift f. Sozial u. Wirtschaftsgeschichte*, VIII).

<sup>2</sup> G. B r ă t i a n u, *Études sur l'approvisionnement de Constantinople et le monopole du blé à l'époque byzantine et ottomane*, dans *Études byzantines*, Paris, 1938, pp. 129—181.

tervenir et finalement de décider. Car il est de toute évidence que la Moldavie et la Valachie faisaient partie de l'espace économique de l'Empire Ottoman avec mission principale d'assurer l'approvisionnement de Constantinople.

Le firman adressé conjointement aux princes Étienne Racovitza de Valachie (7 février 1764—29 août 1765) et Grégoire Alexandre Ghica de Moldavie (29 mars 1764—février 1767) durant la dernière décade de Dhu'l-ḥij̣dj̣e 1177 H. (21 juin 1764—1 juillet 1764) fournit un exemple frappant du régime de contrainte imposé aux principautés par les besoins alimentaires d'une capitale surpeuplée et improductive d'une part, et de l'autre par la nécessité de soutenir pour des raisons fiscales <sup>1</sup> les privilèges octroyés aux corporations commerciales (*eṣnāf*) de cette même capitale.

Pour assurer l'approvisionnement forcé de Constantinople qui subit les affres de la faim en 1751 <sup>2</sup>, 1756 <sup>3</sup>, 1758 <sup>4</sup>, 1761 <sup>5</sup> et 1764 <sup>6</sup> du fait du détournement de certains produits alimentaires valaques et moldaves — miel, cire, beurre, graisse, laine, peaux, viandes salées, séchées et bétail — qui sont exportées à l'étranger par des marchands grecs, arméniens et juifs <sup>7</sup>, les Sultāns Maḥmūd I (1730—1754), 'Osmān III (1754—1757) et Muṣṭafā III (1757—1773) interviennent à coups de décrets pour en raffermir le monopole (*mu-bāy'aa*). Notre firman contient tous les détails de la procédure employée en pareil cas.

En 1751 (1164 H.) sous le règne de Maḥmūd I, le Grand Douanier (Gümrük Emīnī) Ishāk Agha présentait au Kāḍī d'Istanbul un rapport basé sur les attestations de quarante-huit musulmans de Constantinople et de Galata « faisant souvent pour affaires de

<sup>1</sup> N. Iorga, *Documentele familiei Callimachi*, tomes I—II, Bucarest, 1902—1903, II, p. 417. Doc. no. 42 (16 mai 1761).

<sup>2</sup> Cf. le firman de Dhu'l-ḥij̣dj̣e 1177 H. plus bas p. 359.

<sup>3</sup> Dépêche de G. Ludolf du 24 janvier 1756 dans A. Oǧetea, *Contributions à la question d'Orient*, Bucarest, 1930, p. 168 no. XXI.

<sup>4</sup> Dépêche de Ludolf du 11 mars 1758, *ibid.*, p. 170, no. XXVI; N. Iorga, *Documents Callimachi*, II, p. 399 note 1, d'après une information de l'inter-nonce Schwachheim du 17 novembre 1758.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 413—414, doc. no. 36 (Ordonnance du Grand-Vizir, fin de Sha'bān 1174 H. = fin mars—début d'avril 1761); *Documents Hurmuzaki*, IX, p. 53, no. XLVIII (rapport de Francesco Foscari du 17 septembre 1761).

<sup>6</sup> Firman du Dhu'l-ḥij̣dj̣e 1177 H. l. c.

<sup>7</sup> *Ibid.*

commerce le voyage de Valachie, de Moldavie et des provinces sises sur le cours du Danube», signalant l'irrégularité de l'arrivage des approvisionnements. Le Grand Juge faisant droit à la demande, étaya son avis sur : a) l'ancien usage suivant lequel les produits précédemment cités étaient achetés par des marchands ottomans qui les embarquaient à destination de Constantinople ; b) l'accaparement de ces produits avec une hausse sensible des prix par des marchands étrangers : vénitiens, ragusains, arméniens et juifs de Pologne et c) la pénurie de vivres à Constantinople qui en découlait pour en réclamer, dans ses conclusions, la promulgation d'une Ordonnance Impériale destinée à renforcer les moyens d'approvisionnement de la capitale ottomane. Le firman portant le sceau (tughra) du Sultân Maḥmūd I vint à frapper d'interdiction l'exportation libre des produits roumains, le bétail notamment<sup>1</sup>. Les céréales n'entraient pas en ligne de compte, car sous le régime du monopole absolu d'un seul acheteur — l'État Ottoman — à un prix fixe imposé par ses agents, l'agriculture languissait par rapport à l'élevage dont les produits, d'une valeur plus grande, étaient en même temps plus faciles à dissimuler.

Pourtant, le firman de Maḥmūd I lésait non seulement les intérêts des grands propriétaires et même des paysans roumains, mais aussi ceux, autrement puissants, des marchands polonais qui se portaient acheteurs du bétail roumain et le faisait paître dans les provinces Danubiennes moyennant certaines redevances versées aux princes. Le gouverneur (*castellan*) de Cracovie, J. Potocki, se saisissant de cette restriction, intervint auprès du Grand Vizir Meḥmed Emīn Dīwīdār<sup>2</sup> pour en demander la levée<sup>3</sup>. Sur les suggestions du même personnage, le chargé d'affaire à Constantinople Frédéric Hübsch rappelait à son tour les services assez récents rendus à la Sublime Porte à l'aide des blés polonais<sup>4</sup> dans la question si ardue de son approvisionnement.

<sup>1</sup> Contrairement à ce que soutient N. Iorga, *Documents Hurmuzaki*, X, p. XVII.

<sup>2</sup> Grand Vizir du 23 Muḥarrem 1163 H. (= 3 janvier 1750) au 17 Sha'ban 1165 H. (= 30 juin 1752). J. H. VON HAMMER, *Histoire de l'Empire Ottoman*, II-e édition, XV, pp. 199, 22).

<sup>3</sup> HURMUZAKI, VII, p. 3, no. I (lettre du gouverneur (*castellan*) de Cracovie à Hübsch, le 25 mars 1751). N. Iorga, *Știri despre veacul al XVIII în țările noastre II*, dans les *Annales de l'Académie roumaine, Mémoires historiques*, 1999—1610 p. 572.

<sup>4</sup> *Ibid.*

Ce fut ainsi que l'intérêt croissant de la Sublime Porte de s'assurer de nouvelles possibilités d'approvisionnement par les blés étrangers, vu la ruine de ses provinces agricoles <sup>1</sup>, tout comme son rapprochement de la Pologne <sup>2</sup>, ouvrait une brèche dans la tentative de Maḥmūd I de conserver à sa capitale le monopole des produits d'élevage roumains. Car il est évident qu'à la suite des démarches du Grand Général Potocki, de Hübsch et du comte Branicki, les Polonais obtinrent une licence de commerce <sup>3</sup> malgré les conséquences qu'elle pouvait entraîner pour l'approvisionnement de Constantinople. En effet, un agent turc de Hotin (Khočin) note à cette époque que les exportations totales de la Valachie auraient pu à elles seules recouvrir la totalité des besoins de la capitale ottomane, n'était l'exportation à l'étranger, en Pologne notamment <sup>4</sup>. Car pour la Valachie aussi les interventions de l'internonce impérial, du général Braun et des *Ḳapū-keḥaya* de Grégoire Ghica soulevant la question du *kharādj*, remportaient gain de cause. Il en découle un bref délai de liberté relative dans la longue série des rapports d'économie dirigée turco-roumains.

Il est connu que la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle avait été marquée par le déploiement d'une activité commerciale turque des plus intenses. Non contents d'accaparer le commerce des principautés, les marchands turcs, les Lazes notamment, cherchaient à s'établir dans leurs villes les plus importantes (Bucarest, Târgoviște, Jassy, Botoșani, Roman, Huși, Bârlad, Focșani, Dorohoi, etc.) pour exercer à côté de leurs fructueuses missions d'intermédiaires de l'approvisionnement de Constantinople, aussi une activité commerciale pour leur propre compte. Bénéficiant, d'une part, des prix d'achat imposés pour les denrées dont ils assuraient l'exportation en Turquie, ils plaçaient leurs capitaux et faisaient valoir leur ac-

<sup>1</sup> Dépêche de G. Ludolf du 10 avril 1752, *ibid.*, p. 165.

<sup>2</sup> *Hurmuzaki* VII, p. 5, no. III (26 avril 1752); p. 13, no. XIV (29 juin-10 juillet 1754); cf. aussi le rapport du comte de Broglie aux Affaires étrangères, le 15 septembre 1754 dans I. Filitti, *Relations des Principautés Roumaines avec la France, 1728—1810*, Bucarest, 1915, p. 116, no. LXXXVI; p. 118—119, no. LXXXVII (lettre du comte Branicki du 18 septembre 1754).

<sup>3</sup> N. Iorga, *ibid.* p. 573 (rapport de Giuliani du 4 mai 1751). *Hurmuzaki*, Suppl. I<sup>1</sup>, p. 607, Doc. DCCCLXXX (lettre du Grand Vizir au comte Branicki d'octobre 1751); p. 602 doc. DCCCLXXIV (lettre de Desalleurs, le 21 août 1751).

<sup>4</sup> Relation sur les Principautés par un anonyme turc (en roumain) dans « *Revista Nouă* », III, p. 21.

tivité commerciale aux dépens des marchands roumains, juifs et arméniens <sup>1</sup> qui y perdaient parfois leur vie. Les Lazes pénétraient jusque dans les villages, forçaient les paysans à se reconnaître leurs débiteurs à des taux usuraires (4 paras par leu pour la durée d'un mois) <sup>2</sup> et les obligeaient à leur céder à la première échéance leurs produits — miel et bétail <sup>3</sup> — à des prix très modiques fixés par eux. Souvent ils s'en emparaient de vive force, surtout lorsqu'il s'agissait de moutons, fussent-ils même propriété des sujets transylvains du Saint-Empire <sup>4</sup>. Enfin ils affermaient des terres en Moldavie pour garder pendant l'hiver les nombreux troupeaux qu'ils embarquaient au printemps pour Constantinople <sup>5</sup>.

De même, en Valachie, les Lazes de concert avec certains Turcs des sandjaks de Ozu et de Nikopolis avaient poussé l'audace jusqu'à établir des quartiers d'hiver pour leur bétail dans la région danubienne à proximité de la frontière turque sur les propriétés des boyards et des paysans, notamment sur les terres voisines de la cité de Silistrie et à Zimnicea <sup>6</sup>. Leur [refus de payer au prince Constantin Mavrocordat (24 octobre 1731—16 avril 1733) le montant des taxes sur le bétail qu'ils extorquaient de force aux ra'âyā

<sup>1</sup> A Roman, les Turcs non contents de s'occuper de l'important commerce du miel, ouvraient des épicerie en y faisant une forte concurrence aux marchands moldaves et arméniens de la ville (N. Iorga, *Studii și documente*, VI, p. 244 (61), 25 janvier 1725 = 1742). A Jassy (*ibid.*, p. 290 (578), décembre 1742), à Dorohoi (*ibid.*, p. 357 (1081), 22 avril 1742), à Bârlad (*ibid.*, p. 289 (573), 1742) et à Focșani (*ibid.*, p. 244 (300), les Turcs possédaient des magasins (dugheni).

<sup>2</sup> Chronique de Ienachi Cogălniceanu (1733—1774), ed. M. Cogălniceanu, *Cronicele României sau Letopisețele Moldaviei și Valahiei*, ed. II, București 1874, vol. III, pp. 215—216.

<sup>3</sup> N. Iorga, *Studii și Documente*, p. 244 (302); pp. 355—356 (897), 9 février 1742; p. 359 (1098) d'après la « Condica de trebile Visteriei din anul d'intăiu a domnii Mării Sale domnului Constantin Necolae Voevoda ».

<sup>4</sup> Hurmuzaki, XV<sup>2</sup>, p. 1682, no. MMMCVII (11 mars v. st. 1749); cf. aussi le no. MMMCVIII.

<sup>5</sup> Suleimân Pasha de Diu (Viddin) avait affermé la terre de Toma Poenariul (N. Iorga, *Studii și Documente*, VI, p. 327 (118), 28 janvier 1760) pour 250 thalers. Un autre turc Chiurd (Khiḍr?) 'Osmân affermait une terre ecclésiastique (*ibid.*, p. 289 (574)). Les terres du monastère de Saint Sava à Soroca étaient, elles aussi, affermées aux Turcs (*ibid.*, l. c.).

<sup>6</sup> Firman adressé au Prince Grégoire II Ghica de Valachie dans la seconde décade du mois de Muḥarrem 1146 H. (3—13 juillet 1733), Académie Roumaine, Firmans Turcs, I, no. 8.

étant de nature à porter atteinte aux anciens règlements (*niẓm-iā kadim*) du pays et partant au paiement du *kharādj*, entraînait bientôt la promulgation du firman d'expulsion de *Redjeb* 1145 H. (18 décembre 1732—17 janvier 1733). *Ḥusein Čaush* était chargé de détruire les quartiers d'hiver des Lazes et de mettre fin à leurs empiètements et à leurs agressions injustes. Il fallu cependant un second firman adressé au successeur de Constantin Mavrocordat, Grégoire II Ghica (17 avril 1733—27 novembre 1735) dans la seconde décade de *Muḥarrem* 1146 H. (3—13 juillet 1733) lui enjoignant formellement de ne laisser désormais aucun d'entre eux « mettre le pied dans la province de Valachie »<sup>1</sup>, pour venir à bout des Lazes revenus à Zimnicea.

Quand à la Moldavie, ce fut toujours sous les règnes de Constantin Mavrocordat (septembre 1741—29 juin 1743; avril 1748—31 août 1749) et ensuite de Constantin Racovitza (31 août 1749—3 juillet 1753) que les marchands turcs devenus les crédeṭeurs<sup>2</sup> des boyards<sup>3</sup> et surtout des paysans,<sup>4</sup> par suite de leurs déprédations et de leurs excès<sup>5</sup>, furent chassés du pays.

Se saisissant des plaintes (*'arḍ*) du prince, des évêques, des boyards et des mazils moldaves, des lettres du Pasha de Hotin et des arguments sonnants des *Ḳapū-kehayā* (*Ḳapū Ketkhudā*), *Maḥmūd I* interdisait par *khatt-i humāyūn* l'établissement des Lazes en Moldavie<sup>6</sup>, conformément d'ailleurs aux prescriptions de la Loi. Un firman envoyé au pasha de Babadag, *'Alī Hekim-oghlu* — ami du prince Constantin Mavrocordat — lui ordonnait de les chasser du pays, vu qu'ils avaient transgressé les commandements de la re-

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> On connaît les noms de quelques-uns d'entre eux: *Küçük Murteḍā* (*Mur-tazi*) (*ibid.*, p. 53 (242), 7 novembre 7232), *Ḥasan Khidr oghlu* (*Kiuroḷu*) (*ibid.*, p. 40 (95); *Ḥādjdjī Emeneh* (*sic*), *ibid.*, p. 133 (65), 20 juin 7224 = 1716; *Maḥmūd*, *ibid.*, p. 229 (72). Notons aussi les marchands *Ḥādjdjī Ismā'īl* de Candie, *ibid.*, pp. 50—51 (234), 1719; *Ḥādjdjī 'Osmān* de *Yeñi Kioi*, *ibid.*, p. 52 (240), 11 octobre 7231 (1722).

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 133 (65), 20 juin 7224 = 1716; *ibid.*, p. 53 (242), 7 novembre 7232 = 1723; p. 229 (72).

<sup>4</sup> *N. Iorga*, *Studii și Documente*, V, p. 61 (278), 23 juin 7267 = 1759; *N. Iorga*, *Documentele Callimachi*, II, p. 131.

<sup>5</sup> *C. H. Peyssonnel*, *Traité sur le commerce de la Mer Noire*, Paris, 1787, II, pp. 203—204.

<sup>6</sup> *Chronique de Ienachi Cogălniceanu*, *ibid.*, p. 216.

ligion et de l'honneur, en se rendant coupables des trois graves péchés de l'homicide, de l'usure et du vol (*sārika*), sans compter la profanation de la pureté du sang musulman.

A l'échéance du délai fixé pour leur départ, les 40 *delibāshi* du *pasha* de Babadag conduits par un *mūbashir* et accompagnés du boyard Antioh Caragea, détruisaient de fond en comble les « *kaşaba* » de Vaslui, Bârlad, Focşani, Adjud, Tecuci et Galatz, vendaient les céréales et le bétail pour le compte du « *miri* » et emmenaient les Lazes à Jassy où ils étaient emprisonnés jusqu'à la complète restitution des biens volés.

Le même procédé était appliqué à Trotuş, Bacău, Roman, Piatra Neamţ, Suceava, Câmpu-Lung et Siret ce qui entraînait bientôt le départ des Lazes de Hârlău, Cernauţi et Dorohoi dans le *serhadd* de Hotin. D'autres Lazes se réfugiaient à Tomorova (Reni), Ismā'il ou Kîlî (Chilia) ou bien dans les districts de Lăpuşna, Orhei et Sorooca ou encore à Huşi <sup>1</sup>.

Toutefois, la menace laze n'en demeurait pas moins inquiétante. Aussi le nouveau prince Constantin Racovitza jugea-t-il opportun de mettre un frein à leur nouvelle extension dans les districts du nord de la Moldavie, Hârlău, Dorohoi et Botoşani <sup>2</sup>. Par suite d'un nouveau firman obtenu sur les instances des *Ķapū-kehayā* et à grand renfort d'argent, l'*agha* des janissaires de Hotin, *Ķāsim*, les faisait mettre aux fers ou même les massacrait. De son côté, le Prince ordonnait la destruction des enclôses pour bétail (*oda*) que les Turcs de Bender possédaient dans les districts de Orhei, Lăpuşna et Sorooca <sup>3</sup>. Les conséquences ne devaient pas tarder à se faire sentir : les Lazes des villes de Huşi, Lăpuşna, Chişinău et Sorooca quittaient pour toujours le sol de la Roumanie « *curăţându-se ȧara ca de mare răie ce avea* ».

Depuis lors, faute d'autochtones abiles, d'autres marchands étrangers, juifs et arméniens de Pologne, transylvains, ragusains, albanais ou même, à un certain moment, français, se partageront le commerce des principautés. Citons, à titre d'exemple, qu'après le départ des Lazes, des marchands français, les frères Linchou aidés par leurs compatriotes, les sieurs Couturier, Berlihé, Trulhier et

<sup>1</sup> Chronique de Ienachi Cogălniceanu, *ibid.*, p. 217.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 223.



Barbier<sup>1</sup> et des Transylvains tels que Georges de Făgăraș (Gheorghe Făgărășanul) et Luca Pop<sup>2</sup> en Moldavie ou des Ragusains<sup>3</sup> en Valachie accaparent l'important commerce du miel et de la cire.

Ces derniers, « gens pauvres, laborieux, infatigables, vivant de peu, exercés par l'apprentissage le plus dur, accoutumés à ne retirer pour de longs et pénibles travaux qu'un profit modique »<sup>4</sup>, partaient chaque année de Raguse aux mois d'août et septembre, avec un fond de 5000 à 6000 piastres chacun, placé en sequins vénitiens sur lesquels ils gagnaient au change 5 à 6 pour cent. A Viddin ou à Rūshcūk, ils donnaient des arrhes pour les peaux, la laine et la belle cire valaque qu'ils exportaient par Trieste, à Venise<sup>5</sup>.

Quand aux Aroumains de Janina et de Moscopole et aux Albanais de Scutari qui s'étaient portés acheteurs de ces produits dès le XVII<sup>e</sup> siècle, ils continuaient à les diriger pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup>, par Durazzo et Scutari, toujours vers la cité des lagunes<sup>6</sup>. Mais le manque de cire dont souffrait à partir de 1744 la capitale des Habsbourgs qui en imposaient l'arrêt en Transylvanie afin de la diriger sur Vienne<sup>7</sup>, ainsi que la hausse des taxes de transport exigées par les armateurs vénitiens, décidaient bientôt les marchands aroumains à abandonner Durazzo pour Belgrad et le marché vénitien pour celui hongrois, autrichien et allemand. L'appauvrissement du marché vénitien et la hausse des prix qui en découlait ne firent qu'encourager les Ragusains et les Albanais à

<sup>1</sup> Filitti, *op. cit.*, p. 90, no. LXVI, 4/15 juin 1753; p. 44, 3 février 1752., Cf. V. Mihordea, *Politica orientală franceză și țările române în sec. XVIII* București, 1837, pp. 161—164.

<sup>2</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 405, 27 septembre 1759; p. 466, no. 88, 17 octobre 1762.

<sup>3</sup> Hurmuzaki, *Supplément* I<sup>1</sup>, p. 609, no. DCCCLXXXIII, 1751. Cf. plus bas, p. 387 note 2.

<sup>4</sup> Cf. le *Mémoire sur le commerce des Ragusains en Valachie*, dans Hurmuzaki, *Suppl.*, I<sup>1</sup>, p. 611, no. MCCCLXXV, Constantinople, 1751.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, IX, p. 685, no. DCCXCIX, 18 mars 1744; *Suppl.*, I<sup>1</sup>, p. 609, no. DCCCLXXXIII, 1751.

<sup>6</sup> Cf. le rapport du consul français Comte à Durazzo, le 8 février 1699 (Archives des Affaires Étrangères, Correspondance consulaire, Durazzo (1700—1712) publié par Valeriu Papahagi, *Contribuții la istoria comerțului cu Peninsula Balcanică*, « Revista Istorică » (1933), p. 123.

<sup>7</sup> Hurmuzaki, IX<sup>1</sup>, p. 688, no. DCCCIII, 23 mai 1744. Cf. sur la mission de l'ambassadeur Contarini à Vienne, p. 685, no. DCCC, 18 avril 1744; p. 687, no. DCCCII, 9 mai 1744; pp. 688—689, no. DCCCIV.

persévérer dans leurs efforts de monopoliser la cire valaque<sup>1</sup>. Remarquons que, dans ces circonstances, l'ouverture de nouveaux débouchés allant de pair avec une sensible diminution de la production par suite des effets des rigoureux hivers de 1741, 1749—1750, justifie pleinement les clauses du firman de 1164 H. (1751) décrétant l'obligativité de ne vendre qu'à Constantinople la totalité de la récolte de cire des principautés<sup>2</sup>.

A leur tour, les juifs polonais, surtout ceux de Sniatyn qui avaient commencé, dès 1701, à acheter du miel moldave<sup>3</sup>, puis à s'associer aux marchands de Botoșani<sup>4</sup> en attendant de s'y installer à demeure<sup>5</sup>, s'adonnaient aux commerce de boeufs, de chevaux ou de moutons qui promettait de devenir un des plus lucratifs<sup>6</sup>.

Cependant les plus sérieux concurrents des Turcs restaient toujours, en Moldavie, les marchands arméniens de Pologne.

Rappelons que le prince Constantin Mavrocordat leur avait concédé, lors de son premier règne (16 avril 1733—27 novembre 1735), le droit de pratiquer le commerce des bestiaux<sup>7</sup> qu'ils revendaient en Pologne après les avoir achetés et élevés en territoire moldave. Désireux d'attirer ces marchands en plus grand nombre afin d'augmenter la prospérité économique du pays, ce prince les exemptait de toutes « hârtii » et « angarii », ne les soumettant dorénavant qu'au paiement de la douane, du « cornărit » et de la « cunița » (16 juin 1734)<sup>8</sup>. Son successeur, Grégoire Ghica (27 novembre 1735—24 septembre 1741) les affranchissait des taxes dûes au staroste de Cernovitz pour les chevaux provenant de leurs propres haras (14 avril 1737)<sup>9</sup>. Il précisait même dans les stipulations du privilège octroyé le 11 avril 1739, le montant de leurs

<sup>1</sup> Rapport d'Antonio Bartolovich, consul vénitien à Durazzo, le 8 février 1761, *ibid.*, p. 124.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, *Suppl.*, I<sup>1</sup>, pp. 609, no. DCCCLXXXIII.

<sup>3</sup> N. Iorga, *Studii și Doc.*, VI, p. 268 (473).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 345, p. 249.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 248 (337), p. 246 (316).

<sup>6</sup> *Ibid.*, VI, pp. 335—336.

<sup>7</sup> Doc. du 1 novembre 1733, 16 juin 1734, mars 1735, 11 avril 1739 (cf. I. Bîanu, *Catalogul manuscriptelor românești*, București, 1907, I, pp. 502—508).

<sup>8</sup> N. Iorga, *Studii și Documente*, V, pp. 271—272, doc. du 16 juin 1734 (7245).

<sup>9</sup> T. Bălan, *Documente bucovinene*, Cernăuți 1933—42, IV, pp. 129—130, doc. du 14 avril 1737; III, p. 142, doc. du 13 avril 1737; N. Iorga, *op. cit.*, VI, p. 436, no. 1641; I. Bîanu, *op. cit.*, I, p. 509.

contributions<sup>1</sup>, afin de les mettre à l'abri des exigences du staroste, du grand capitaine de Coțmani et des douaniers des gués de la frontière. De concert avec les Polonais, il s'évertuait à donner un nouvel essor au commerce des confins, en rouvrant la foire de Horodenka et en instituant une autre à Colacin<sup>2</sup>. Constantin Mavrocordat qui lui succédait (septembre 1741—29 juin 1743), y ajoutait un nouveau privilège portant sur l'exemption de fournir des chevaux de poste<sup>3</sup>.

L'ensemble de ces privilèges, confirmés successivement par les princes Jean Mavrocordat (29 juin 1743—mai 1747) et Constantin Racovitza (31 août 1743—3 juillet 1753; 19 février 1756—13 mars 1757), était finalement sanctionné par le Sultân en personne. Nous signalons à ce sujet les interventions réitérées du comte George Auguste de Mniszech, ambassadeur de Pologne à Constantinople (1755—1756)<sup>4</sup>, en faveur des marchands arméniens ressortissant des terres de son frère, le Palatin Constantin, et « des autres qui commercent depuis bien longtemps avec des chevaux, des boeufs et d'autres bétails, possédant des haras et des troupeaux en Moldavie »<sup>5</sup>. Les dits marchands qui faisaient appel à la protection de la Pologne pour assurer leur fructueux commerce, obtenaient ainsi la consécration officielle de leurs anciens privilèges portant sur le droit de pâturage et de commerce en Moldavie, sous forme de firman Impérial et à la suite des patentes délivrées

<sup>1</sup> Le « cornărit » était à un leu et à un potronic par tête de gros bétail et un leu de douane. La « cunița » était fixée à 40 bani par tête de jument (doc. du 11 avril 1739 dans N. Iorga, *op. cit.*, VI, pp. 438—439; T. Bălan, *op. cit.*, VI, pp. 153—154) et à 60 bani par tête de mouton; la « desetina » à un leu pour dix ruches (doc. du 9 juin 1742; N. Iorga, *ibid.*, p. 355).

<sup>2</sup> T. Bălan, *op. cit.*, III, p. 142, no. 5; N. Iorga, *ibid.*, VI, pp. 239—240, no. 252; T. Bălan, III, p. 143, no. 8 (1741—1742).

<sup>3</sup> N. Iorga, VI, p. 236.

<sup>4</sup> Cf. sur ce personnage le VII-e tome des publications de la Fondation Krasinski (pp. 15, 37, 40, 57 ss). Les actes se rapportant à son ambassade se trouvaient aux archives de Dresde (*Des litthanischen Kronkammerherrn, Grafen von Mniszech Verschickung nach Constantinopel, 1755—1756*, paquet 2956). Ses notes de voyage rédigées sous forme de journal par son fils ont été publiées par V. A. Urechîă, *Ateneul Român*, 1869, pp. 3—9; N. Iorga publie une autre version dûe à la plume de son secrétaire (*Călători, ambadori și misionari în țările noastre și asupra țărilor noastre*, București, 1899, pp. 33—42).

<sup>5</sup> N. Iorga, *Doc. Callimachi*, II, p. 242 (15 novembre 7268).

par le prince Constantin Racovitza <sup>1</sup>. La clef de ce surprenant succès résidait de nouveau dans l'obligation de recourir aux blés polonais pour parer à la misère croissante de Constantinople vu que les principautés danubiennes se trouvaient dans l'impossibilité de fournir les immenses quantités requises <sup>2</sup>. Notons en passant que ce fait ne fut pas étranger à l'introduction du nouveau système de la « zaherea ».

D'autre part, si l'on tient compte des inconvénients qu'entraînait l'application du système du monopole du blé — tels que l'altération des grains emmagasinés par ordre du Sultân <sup>3</sup>, les malversations de ses agents et la mauvaise qualité du pain — si l'on y ajoute certains accidents fortuits — une mauvaise récolte ou une invasion tartare en Moldavie — on comprend aisément que la Sublime Porte soit réduite, au cas où le blé viendrait à manquer, de recourir à des procédés souvent en opposition directe avec son propre système économique. Ces faits, intervenant à une époque de crise dans la production et de fléchissement du commerce ottoman, expliquent dans une large mesure les concessions accordées aux Polonais <sup>4</sup>. Quand aux intérêts de la Moldavie, ils comptaient assez peu en comparaison de l'impérieuse nécessité de parer à la terrible hausse du prix de la vie à Constantinople par de massifs achats de céréales en Pologne <sup>5</sup>.

Le fait devint évident lorsque le nouveau prince de Moldavie Jean Théodore Callimaki (août 1758—juin 1761) se mit en devoir de porter atteinte aux privilèges des marchands de Pologne en doublant l'impôt sur le bétail et l'exercice du négoce, en vue d'assurer

<sup>1</sup> Dépêche de Ludolf du 11 septembre 1756 dans A. Oțetea, *op. cit.*, p. 169, no. XXIV; N. Iorga, *Doc. Callimachi*, II, p. 250, no. 43 (lettre du Grand Vizir du 15 avril 1760).

<sup>2</sup> G. Ludolf assure qu'on demandait en 1756 à la Valachie 300.000 kila (chili) de blé et 200.000 kila d'orge et à la Moldavie 200.000 kila de blé et 100.000 kila d'orge (*ibid.*, p. 118, no. XXIX, 24 janvier 1756).

<sup>3</sup> Dépêche de G. Ludolf du 11 novembre 1758 dans A. Oțetea, *op. cit.*, p. 171, no. XXIX.

<sup>4</sup> Du point de vue des intérêts polonais nous signalons les propositions faites à la Sublime Porte en vue d'utiliser le cours du Dniestr et la navigation sur la Mer Noire comme voie régulière pour le transport des blés polonais. Cf. P e y s s o n n e l, *op. cit.*, II, p. 201.

<sup>5</sup> Le grand Vizir chargea le Prince de Moldavie, Scarlat Ghica (13 novembre 1757—début d'août 1758) de conclure l'affaire (cf. E. H u r m u z a k i, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, t. V, Bucarest, 1886, pp. 205—206).

le paiement régulier du *kharādj*, après l'invasion tartare de 1758. Forts de la bienveillance de la Sublime Porte, les marchands arméniens de Pologne sollicitaient par l'entremise des grands propriétaires de la frontière moldavo-polonaise — le Palatin de Mniszech<sup>1</sup>, le Palatin Ignace Potocki<sup>2</sup> et la Castellane de Cracovie<sup>2</sup> — un ordre d'Auguste III à l'ambassadeur de la République à Constantinople lui intimant d'obtenir du Sultān la suprême garantie politique de leur privilège sous forme de *khatt-i sherif*. Grâce aux efforts réitérés de l'ambassadeur Joseph Potocki « kuchinistrz » de Lituanie et de l'interprète Francesco Crescente Giuliani, les Polonais obtenaient finalement gain de cause sur presque tous les points<sup>3</sup>, à l'encontre des intérêts évidents de la capitale ottomane et de la trésorerie moldave.

N. Iorga publie dans ses *Études et Documents*<sup>4</sup> la rédaction latine du firman du Sultān Muṣṭafā III promulgué à cet effet, dans la seconde décade du mois de Shawwāl 1173 H. qui correspond à la période placée entre le 28 mai et le 5 juin 1760, et non 1762 comme le croyait N. Iorga. Le prince de Moldavie y recevait l'ordre de dédommager les juifs et les arméniens molestés par quelques uns de ses boyards : le vornic de Câmpulung Toader Giurgiuvanu, Gafenko et Kalmuski<sup>5</sup>. Un firman antérieur du début de Shawwāl 1173 H. (mai 1760) lui enjoignait de protéger les marchands polonais et arméniens conformément aux capitulations<sup>6</sup>. Le grand vizir Rāghib Pasha lui-même écrivait en ce sens au prince.

Enfin, grâce aux efforts de l'interprète Giuliani, les marchands polonais de Stanisławow, de Tyśmienica et de Sniatyn obtenaient un privilège pour la foire de Mohilew et l'assurance que leurs éven-

<sup>1</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 245—246, no. 32.

<sup>2</sup> *Ibid.*, II, p. 248, no. 35 (Constantinople, 1760); p. 249, no. 39 (14 mai 1760).

<sup>3</sup> Louise de Mniszeck, femme du Grand Général de la Couronne Potocki (doc. arménien de Lemberg publié par H. Dj. Siruni, *Legăturile seculare între armenii din Polonia și cei din Moldova*, dans *Ani*, Bucarest, 1942—1943, p. 194). N. Iorga, *ibid.*, II, pp. 245—246, no. 32 (mémoire pour Potocki).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 251, no. 46.

<sup>5</sup> N. Iorga, *Studii și Documente*, I—II, p. 438.

<sup>6</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 246—247, no. 33 (1759). Sur Giurgevano cf. « Condiția de venituri și cheltuieli a domnului Moldovei pe 1764 » dans N. Iorga, *Documente și cercetări asupra istoriei financiare și economice a principatelor române*, București, 1902, p. 32, no. XXI.

<sup>7</sup> N. Iorga, *Studii și Documente*, I. c.

tuels différends avec les Moldaves et les Lazes de Hotin seraient jugés par des tribunaux mixtes siégeant à Mohilew même et à Hotin <sup>1</sup>. Quand au célèbre khatt-i sherif sur le droit de libre paturage en Moldavie des marchands polonais, il était — selon la pittoresque expression de Giuliani — «arraché de la bouche du lion». Pour des raisons fiscales, les résidents du prince de Moldavie, Nicolas Suțu, Antioh et Manolaki Geanetul, s'y étaient opposés par tous les moyens possibles et avaient inutilement dépensé en présents jusqu'à 10000 écus pour y mettre obstacle <sup>2</sup>.

Nous ne nous arrêterons pas sur les autres points de la mission de Potocki portant sur le commerce du bois <sup>3</sup> et sur les taxes abusives des douanes de Galatz, d'Ishākçe, d'Ismā'il ou de Kili frappant l'exercice du commerce polonais avec le célèbre vin de Monastir et la morue <sup>4</sup> car ils dépassent le cadre de notre sujet.

Qu'il nous suffise de remarquer qu'à la suite de ces privilèges, l'élevage du bétail, sollicité par la demande de ses produits, s'orientait de plus en plus en Moldavie vers l'exportation. D'autant plus que le rachat des terres affermées aux Turcs — rachat qui était formellement ordonné en 1760 par la Sublime Porte <sup>5</sup> — tournait à l'avantage des marchands arméniens et juifs de Pologne qui continuaient à se prévaloir sans autres concurents du privilège dorénavant refusé aux Turcs. Aussi voit-on bientôt les produits d'élevage : miel, cire, beurre, suif, laine, viandes salées et séchées passer aisément en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, à Venise et à Ra-

<sup>1</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 250, no. 42 (lettre de K. Iwanoski à Giuliani du 11 avril 1760; *ibid.*, no. 43 (rapport de Giuliani du 3 mai 1760, adressé au premier ministre Brühl); cf. aussi I-er tome, p. 416 note 1.

<sup>2</sup> Cf. le rapport de Giuliani au maréchal de Pologne le 3 juillet 1760 dans N. Iorga; *op. cit.* II, p. 254—5 no. 52; p. 255 no. 53 (lettre de Giuliani à Brühl du 14 juillet 1760).

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 251, no. 46; p. 250, no. 43 (lettre du comte Potocki au Grand vizir Râghib Pasha du 15 avril 1760).

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 252—253, no. 49. Le khārādj se montait pour les marchands à 6 ou 7 piastres et pour les cochers à 3 piastres. Le cadeau obligatoire du mütévelli était de 50 à 60 ducats, celui du şubāshi, de 12 ducats. Les douanes tartares allaient jusqu'à 50 piastres et celles valaques à 2 ou 3 paras de mesure ou vadră).

<sup>5</sup> N. Iorga, *Studii și Documente*, VI, p. 327 (118), 28 janvier 1760; p. 289 (574).

guse<sup>1</sup> contre des prix sensiblement plus élevés à ceux imposés et artificiellement maintenus par les marchands turcs. Le bétail : chevaux, poulains, vaches, taureaux et brebis qu'on pouvait, à la rigueur, facilement leur dissimuler, prenait la même destination par les sentiers de montagnes<sup>2</sup>. Il passait par le bourg de Séreth (Siret) et le sentier de Vicov<sup>3</sup> en Hongrie; par le sentier de Berhomet qui longe le Séreth, en Pologne<sup>4</sup> ou gagnait — par Hotin, Kamieniec, Okappi, Milnitz, Grodek et Horodenka — l'Allemagne<sup>5</sup>, la Russie, l'Autriche, la Bohême, la Silésie, la Bosnie et même Rome (sic) à ce qu'assure un agent turc de Hotin<sup>6</sup>.

Mettant à profit la crise de production déclenchée par la guerre de sept ans (1756—1763), des négociants grecs tels que Jean Kasaklis, Pascal Nicolau, Theodosio et bien d'autres<sup>7</sup> ravitaillaient l'armée autrichienne avec du bétail moldave qu'ils menaient jusqu'à Prague et Ölmütz<sup>8</sup>. Forts de la protection de la Cour d'Allemagne, ils arrivaient dans les Principautés « munis des plus beaux firmans du monde »<sup>9</sup> ce qui leur facilitait grandement les affaires. Ils ne se faisaient pas faute non plus de rendre les mêmes services à l'armée prussienne opérant en Silésie. C'est du moins ce qui résulte de l'examen attentif des rapports de l'internonce Schwachheim au ministre autrichien Kaunitz<sup>10</sup> et des mémoires remis au Grand Vizir

<sup>1</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 413—414, no. 36 (sened du Grand Vizir Râghib Pasha, fin de Sha'bân 1174 H. = fin mars—début d'avril 1759). Peyssonnel, *op. cit.* II p. 198.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, p. 416, note 1; Anonyme turc, *ibid.*, pp. 20—21.

<sup>3</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, I, p. 434 (5 février 1759). T. Bălan *op. cit.* V p. 197.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 195. Pour les chevaux envoyés à Léopol via Cernowitz (Cernăuți)—cf. N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 302—303, no. 159 (18 octobre 1762, no. 162, p. 303 (8 novembre 1762); no. 166, p. 304 (29 novembre 1762); no. 174, p. 307.

<sup>5</sup> Relation de Wenzel von Brognard dans G. Netta, *Expansiunea economică a Austriei și explorările ei orientale*, București, 1931, p. 150.

<sup>6</sup> Anonyme turc, *ibid.*, p. 21.

<sup>7</sup> Pascal Teudori, Ioan Anton, Nicola Sava, Nicola Abrahamo, Tibodos Sava, Anton Avram et Juvan Nicola (N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 343; p. 439.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 414—415 (rapport de Schwachheim à Kaunitz du 16 avril 1761).

<sup>9</sup> I. C. Filitti, *op. cit.*, p. 153.

<sup>10</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 412, no. 33 (18 juin 1760); p. 414, no. 37 (4 avril 1761), *l. c.*, no. 38 (16 avril 1761); pp. 416—417, no. 40 (2 mai 1761); p. 417, no. 41 (16 mai); rapport à la Cour de Vienne, pp. 419—420,

concernant la confiscation par les Impériaux des boeufs moldaves destinés au ravitaillement de l'armée prusienne bloquée près de Rosemberg et de Brieg<sup>1</sup>. Le prix de la vente, réglée en monnaie prusienne d'une valeur égale à celle polonaise, était converti à Leipzig en marchandises à destination de la Moldavie<sup>2</sup>.

On peut juger de l'importance de ce commerce favorisé par l'état de guerre, d'après le nombre des nouveaux ponts créés sur le Dniester et les conflits qui en découlèrent bientôt. Citons à titre d'exemple, la tentative du chapitre de Kamieniec en vue de monopoliser le passage de fleuve entre Huşcie et Horoszcza et de s'approprier le bac de Cantacuzino-Paşcanu (Paszchan) du village de Sămuşeni construit par le père de ce dernier, Iordaki, 34 ans auparavant<sup>3</sup>.

Ou encore les quatre ponts bâtis par les Polonais en face de Svinitzza pour desservir une foire et une ville nouvellement créés et déjà très fréquentées<sup>4</sup>. Un document contemporain de Grégoire Callimaki ordonnant la construction dans les mêmes parages de quatre autres ponts pour les Moldaves, établit aussi le montant du péage (brudina): 6 potroniks pour un char à huit boeufs ou chevaux chargé de marchandises et 12 dinards pour le battelier; 3 pour un char à deux boeufs et 7½ pour un char chargé<sup>5</sup>.

Il y avait là certainement un trafic important qui étendait au loin son rayonnement. Si l'on y ajoute que les marchands grecs et juifs de l'Empire Ottoman continuaient à vendre à l'étranger les produits originaires de Roumélie, des ra'āyās du Danube et d'Oczakow, on comprend aisément la pénurie de vivres qui sévissait dans

no. 44 (4 juin); p. 423, no. 48 (4 juin); p. 423—424, no. 49 (15 juillet; pp. 427—428, no. 51 (1 août 1761); pp. 433—434, no. 53 (17 août 1761); pp. 438—439, no. 58 (17 octobre 1761); pp. 439—441, no. 59 (3 novembre 1761); pp. 442, no. 61 (4 novembre); pp. 442—443, no. 62 (17 novembre 1761).

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 415—416, no. 29 (30 avril 1761); pp. 425—427 (3 août 1761). Cf. aussi le rapport de Vergennes aux Affaires Étrangères dans Hurmuzaki *Suppl.*, I<sup>1</sup>, pp. 720—721, no. MXVIII (31 octobre 1761), et des doc. MXIX (16 novembre), MXX (1 février), MXXII (4 mars 1762), *ibid.*, pp. 422—424.

<sup>2</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 425—426 (3 août 1761).

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 246—247, no. 32. Le Pasha de Brăila (Ibrā'il) reçu, vers la fin de Dhu'l-hi'djje 1173 H. (fin juillet 1760) l'ordre d'établir une enquête. Cf. le résumé du rapport de Numma Mollā Meidanī-zāde, kâḍī de Ibrā'il (*ibid.*, p. 260, no. 64).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 188, no. 76 (14 juin 1763).

<sup>5</sup> *Ibid.*, l. c.



la capitale du Sultân. En effet, l'efflorescence du commerce grec, juif et arménien est tellement puissante à cette époque, qu'on voit, dès 1761, un an à peine après la fameuse mission de Potocki, la famine se déclarer à Constantinople<sup>1</sup>. Même le pain et le riz se font rares, chers et sont de mauvaises qualité.

Le peuple et les grands dignitaires de l'Empire qui avaient accaparé les branches les plus importantes du commerce, s'en plaignent. Le grand douanier Işâk Agha, saisi de la diminution de ses revenus, s'en émeut et demande avec insistance la suppression du régime de libre exportation des denrées alimentaires roumaines qui seraient dorénavant uniquement dirigées sur Constantinople. Plus de vingt marchands d'Istanbul et de Galata y ajoutant leurs instances, renchérisaient sur les mesures vexatoires des trafiquants grecs, arméniens et juifs à l'égard des marchands chargés de l'approvisionnement de la capitale. Le kâdî ul-'asker d'Anatolie, Ibrâhîm, exigeait, lui aussi, le rétablissement du monopole absolu de l'état. Aussi le Grand Vizir Râghib Pasha se vit-il contraint de décréter l'interdiction absolue d'exporter dorénavant à l'étranger — en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, à Venise et à Raguse — des produits d'élevage originaires des Principautés Danubiennes, de Roumélie (Rûm-Elî), des rives du Danube, d'Oczakow et des régions de l'Adriatique<sup>2</sup>. C'était là, tout comme dans le firman de Muştafâ III<sup>3</sup> un renforcement du régime protectioniste ayant comme but une véritable concentration des denrées sur le marché d'Istanbul. Les conséquences en furent immédiates. En Moldavie, le prince Jean Théodore Callimaki s'empressait d'interdire la sortie du gros bétail<sup>4</sup> tandis que le prince de Valachie, Scarlat Ghica (août 1758—16 juin 1761) faisait confisquer les troupeaux transylvains hivernant dans sa principauté<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. le rapport du baille vénitien à Constantinople (Hurmuzaki, IX, p. 53 no. XLVIII, 17 septembre 1761).

<sup>2</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 413—414, no. 36 (fin de Sha'bân 1174 = fin mars—début avril 1761).

<sup>3</sup> Cf. le rapport de Schwachheim à Kaunitz le 16 mai 1761 (*ibid.*, p. 417, no. 42).

<sup>4</sup> Cf. la lettre de l'abbé Betanski à Gerault du 6 avril 1761 dans V. Mihordea, *Raporturile lui Ioan Vodă Callimachi cu Polonii* (1758—1761), extras din « Revista Istorică », anul XXIII, no. 10—12, Vălenii de Munte, 1937, p. 21, anexa no. 8. Il y est dit que l'ordre arriva à Jassy le 9 mars.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, VII, pp. 26—27, no. XXV.

Cependant ni Rāghib, ni Muṣṭafā III n'avaient plus les moyens de maintenir longtemps le monopole exclusif de l'état alors que l'interdiction de l'exportation entravait non seulement le commerce moldavo-polonais mais aussi, fait plus grave, l'exercice du négoce des sujets ottomans et des sujets ressortissant des pays tributaires de la Porte avec l'Autriche. Car l'application stricte du monopole d'un seul acheteur à prix fixe qui frappait dans leurs intérêts deux importantes catégories économiques — les marchands étrangers représentant les exigences du commerce international et les grands propriétaires moldaves et valaques — risquaient de soulever des difficultés diplomatiques. D'autant plus que l'Autriche et sa rivale la Prusse avaient besoin de chevaux valaques et moldaves pour remonter leur cavalerie<sup>1</sup> et de bétail pour ravitailler leurs armées sur les champs de bataille.

Notons enfin que le renforcement du régime d'exclusivité commerciale constituait un obstacle à l'assainissement des finances des Principautés et partant, au paiement régulier du kharāj.

Ce fut grâce à cet argument soutenu par le prince de Moldavie<sup>2</sup> et sur les instances de l'envoyé du roi de Prusse, fort du récent traité d'amitié conclu avec la Porte (29 mars 1761 = 22 sha'bān 1174 H.), qu'on revint à l'ancien ordre de chose. Ce fait se produit en octobre 1762, moins d'un an et demi après la promulgation du firman de Muṣṭafā III et du sened de Rāghib<sup>3</sup>. Le gros bétail et les denrées moldaves<sup>4</sup> reprirent de nouveau le chemin de l'étranger, de Pologne notamment. D'après les informations de Ludolf et de Bošković, on y exportait annuellement jusqu'à 40.000 boeufs à 10 ducats la pièce et 10.000 chevaux moldaves à 20-30 ducats<sup>5</sup>. Quand aux moutons, ils continuaient à passer à Constantinople en nombre de 200.000 jusqu'à 300.000.

Bien plus, les Prussiens obtenaient, après bien des démarches, la faveur insigne d'acheter officiellement des chevaux en Moldavie

<sup>1</sup> Hurmuzaki, XV<sup>a</sup>, no. MMMCCXIX, p. 1719, 20 février 1762.

<sup>2</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 443—444, no. 63 (rapport de Schwachheim à Kaunitz du 5 décembre 1761); *ibid.*, p. 302, no. 158 (18 octobre 1762).

<sup>3</sup> *Ibid.*,

<sup>4</sup> *Ibid.*, II, pp. 302—303, no. 159 (18 octobre 1762); p. 303 (29 novembre 1762), p. 304, no. 166; p. 307, no. 174, pour les chevaux moldaves exportés à Léopol, via Cernowitz.

<sup>5</sup> A. Otetea, *op. cit.* no. CCCXLII p. 342; Bošković, *Voyage* Lausanne 1772 p. 249.

et en Valachie<sup>1</sup>. Il est bon de rappeler à ce sujet que depuis longtemps le serment que devait prêter tous les grands vizirs à leur entrée en charge prévoyait la promesse de ne jamais autoriser l'achat et l'exportation des chevaux des Principautés<sup>2</sup>. Pourtant les nécessités politiques de la deuxième moitié du XVIII-e siècle vinrent à briser le cadre de cette garantie suprême et d'ordre sacré.

A son tour, le nouvel internonce, Penkler obtenait un firman pour l'importation en Transylvanie des produits turcs et roumains qui seraient dorénavant soumis au même tarif douanier de 3% clause en vigueur pour les Français, la nation la plus favorisée<sup>3</sup>. A la demande du général Buccov, l'internonce, invoquant l'article 11 du traité de Belgrade et le précédent hollandais, se faisait aussi accorder des firmans autorisant l'achat de la cire — produit prohibé — dans les Principautés Danubiennes pour le compte du gouvernement de Transylvanie<sup>4</sup>. Les marchands Pierre Lucas et Constantin Bub en recevait la licence à la fin de Redjeb 1176 H. (5—15 janvier 1763)<sup>5</sup>. Enfin, d'autres marchands transylvains « Ioannes Dimitri, Michael Dimitri et Costa » l'obtiennent au milieu de Ramaḍān 1176 H. (entre le 25 mars—3 avril 1763)<sup>6</sup>.

A la même époque se précisait une dérivation du commerce valaque qui, s'étant à plusieurs reprises heurté à la fermeture pour raisons sanitaires des frontières de Transylvanie<sup>7</sup>, suivait le grand flux de l'approvisionnement des armées manœuvrant en Silésie. En dehors de l'important trafic de bétail, on signale à Zaleszczik<sup>8</sup> l'ac-

<sup>1</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 444—445, no. 73 (rapport de Penkler à Kaunitz du 1 décembre 1762).

<sup>2</sup> N. Iorga, *Acte și Fragmente*, I, p. 395, rapport de Von Zegelin à Frédéric II du 1 août 1767).

<sup>3</sup> Hurmuzaki, VII, pp. 28—30, no. XXVII (firman de la fin de Redjeb 1176 H. adressé aux pashas de Viddin et de Belgrad, aux agents de Varna, Zechnovi, Rushčuk, Yerköklü, Silistrie et aux princes de Valachie et de Moldavie); Hurmuzaki, XV<sup>1</sup>, p. 1721, no. MMMCCXXVII; p. 1764, no. MMCCCLVIII (24 mai 1769).

<sup>4</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, pp. 454—455, no. 79 (rapport de Penkler à Kaunitz du 16 avril 1763).

<sup>5</sup> Hurmuzaki, VII, pp. 28—30, no. XXVII.

<sup>6</sup> Hurmuzaki, VII, pp. 31—32, no. XXIX (milieu de Ramaḍān 1176 H.).

<sup>7</sup> En 1759, 1760, 1761 il y eut en Valachie des épidémies de peste et des épizooties (Hurmuzaki, XV<sup>2</sup>, p. 1712, no. MMMCCXXXIII, 15 juin 1759; p. 1714, no. MMMCXCIV, 20 mars 1760; p. 1718, no. MMMCCXI, 23 janvier 1761).

<sup>8</sup> N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 335, no. 237 (27 septembre 1763).

tivité incessante de nombreux marchands de Bucarest, de Galatz, de Jassy et même d'Istanbul attirés par la conjoncture favorable qui venait de s'ouvrir dans les relations économiques avec la Pologne<sup>1</sup>.

On semblait bien loin des Ordonnances de Maḥmūd I et de Muṣṭafā III. Et pourtant la gêne et la pénurie en matière alimentaire dont souffrait la population de la métropole<sup>2</sup> imposait de nouveau, un an plus tard, le retour à l'ancienne politique alimentaire étatique. Mais, dorénavant, il ne s'agit plus seulement d'encourager les marchands de Constantinople à se porter acheteurs des denrées des provinces danubiennes comme l'avait ordonné précédemment Muṣṭafā III. Il s'agit surtout, à une époque où le problème de l'élection d'un nouveau roi de Pologne, l'affaire de la Courlande et l'ancien différend turco-russe survenu au sujet des forteresses de la Petite Serbie créait une certaine tension à Constantinople, d'empêcher la fuite de ces denrées dans les pays étrangers qui pouvaient, d'un jour à l'autre, entrer en conflit avec la Sublime Porte.

Aussi le firman de la dernière décade de Dhu'l-hidjdje 1177 H. (20 juin—1 juillet 1764) prescrit-il aux princes Étienne Racovitza et Grégoire Alexandre Ghica de supprimer le commerce avec l'étranger, qualifié à présent d'illicite ; d'arrêter aux ports, aux défilés et aux confins du pays « les commerçants contrevenants des puissances étrangères ; de leur confisquer les marchandises et de marquer les bêtes au fer de l'état ; d'écrouer enfin en prison les vendeurs et les acheteurs et de les envoyer à Constantinople munis d'un relevé détaillé des taxes perçues et du genre et de la qualité des marchandises saisies »<sup>3</sup>.

Nous assistons ainsi aux soubressauts de l'étatisme le plus intransigeant, soutenant l'interventionisme économique dans sa lutte avec le commerce clandestin derrière lequel se cachent la contrebande de guerre, les intérêts des puissances étrangères et aussi ceux particuliers des Principautés Danubiennes.

Il y a lieu de faire une remarque. L'ensemble des faits exposés dans cette étude et résumés par le firman de 1177 H. montre que les différentes tentatives de monopole des produits d'élevage imposées aux Principautés Danubiennes par le gouvernement centralisateur d'Istanbul échouaient rapidement les unes après les au-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 337, no. 240 (lettre de Ottyker à Giuliani, reçue le 6 octobre 1763); pp. 338—339, no. 244, Varsovie, 19 octobre 1763.

<sup>2</sup> Cf. plus bas, p. 391.

<sup>3</sup> *Ibid.*

tres. Nous avons essayé d'en dégager les causes accidentelles liées aux expédients économiques, diplomatiques ou financiers de la Sublime Porte. Il est temps de se demander à présent si la façade de ces menus faits ne cache point une réalité plus profonde qui condamnait à l'avance toute tentative d'économie dirigée.

En effet, si l'on y regarde de près, on constate que les Principautés Danubiennes se trouvaient, sous le rapport des exigences de l'économie complémentaire turque, dans le stade de l'économie pastorale. Alors que la production des céréales s'y bornait presque exclusivement à satisfaire les besoins du marché local sans pouvoir subvenir à toutes les exigences de Constantinople, l'élevage des animaux et l'exploitation des matières premières qui en découlait dominaient par contre la vie économique des Principautés.

N'oublions pas que les demandes du marché de Constantinople avaient beaucoup contribué à les maintenir dans cette catégorie économique. En effet, durant la période qui va de la seconde moitié du XVI-e siècle jusqu'à l'époque des Phanariotes, pendant laquelle la théorie du monopole (*mubāya'a*) des denrées n'avait pas encore apparu dans les rapports économiques turco-roumains, les Principautés Danubiennes exportaient contre des prix rémunérateurs de grandes quantités de bétail — des moutons surtout — dans la Capitale ottomane. Citons à titre d'exemple qu'en 1591, sous le règne de Pierre le Boiteux, les *djellāb* et les *kaşşāb* n'en achetaient pas moins de 94.262 moutons sur les marchés de Moldavie dont 41.486 moutons et 300 boeufs sortaient seulement par les douanes d'*Ishāķçe* et de *Focşani*<sup>1</sup>.

Tandis qu'au XVIII-e siècle où les nouveaux rapports d'économie obligatoire étaient en vigueur, la situation était profondément changée quand aux conditions de la vente et au nombre exigé<sup>2</sup>. Car les *kaşşāb bāshi* (bouchers en chef du Palais Impérial) achetaient à eux seuls en Valachie, par l'entremise d'agents turcs et de *sā'idji*,

<sup>1</sup> Nous avons établi ces chiffres d'après les informations contenues dans la « Socoteala pentru goştină a oilor din Moldova cu lista cumpărătorilor gelepî » (*Hurmuzaki*, XI, pp. 221—230, no. CCCLIV, 12 (22) mai 1591). Signalons que les sommes globales mentionnées aux pages 229 et 230 ne sont pas exactes. Aussi avons-nous été obligé de refaire les calculs.

<sup>2</sup> En 1785, Hauterive notait qu'on vendait 300.000 moutons moldaves en Turquie (« La Moldavie en 1785 » dans Hauterive, *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie*, Bucarest, 1902, p. 975). Raicevich (*Osservazioni*, pp. 120, 115, 122) comptait de 5 à 600.000 pour les deux Principautés.

40.000 moutons par an « destinés à l'approvisionnement tant du nouveau Palais impérial que de l'ancien, ainsi que de Galata Serai, des corps (odjāk) des janissaires, de la garde impériale, des djebedjī, des artilleurs et d'autres services »<sup>1</sup>. Mais ce qui aggravait à présent la situation des principautés, c'était l'anarchie administrative qui affectait profondément la vie économique de l'Empire Ottoman.

En effet, à l'époque où l'Égypte cessait de fournir la subsistance de la Capitale et où la disette se faisait fréquemment sentir, cause de misère, les autorités établissaient des prix fixes, calculés au taux le plus modique et d'une manière arbitraire, afin d'enrayer la hausse croissante du prix de la vie et de prévenir ainsi les émeutes dans la Ville.

Le montant du prix des moutons était payé par traite aux Ḳapū-kehayā du prince qui devait les livrer à des termes fixes. Les djeleb ou les sā'idjī délégués par le Ḳaṣṣāb bāshi les rassemblaient et les faisaient parquer dans des quartiers d'hiver tel que celui de Wk. Metschka (Vely Meshe) d'où ils étaient expédiés dans la capitale afin d'être remis aux bouchers<sup>2</sup>. Ce n'est que lorsque les exigences de l'état venaient à être satisfaites que le reste pouvaient être librement vendu à la population d'Istanbul.

Ajoutons ensuite que le rituel musulman prescrivant le sacrifice pascal (ou l'immolation d'agneaux et de moutons le jour de la fête de l'Id-ādha ou Ḳurbān Bayrām, le 10 du mois de Dhu'l-ḥidjdje), ainsi que l'obligation d'en livrer un certain nombre au Ḳādī ou au Čaush ou encore la tradition qui imposait le sacrifice de moutons pour la célébration des événements publics (victoires, début de siège, construction de mosquées, etc.) expliquent les grandes exigences ottomanes. Il en résultait une très forte demande sur la place de Constantinople<sup>3</sup>.

D'autre part, pour les Principautés, la production en masse du grand bétail et des produits d'élevage était sollicitée, on l'a vu, par les débouchés rémunérateurs se trouvant à sa portée en Europe

<sup>1</sup> Firman adressé au Prince de Valachie dans la dernière décade du mois de Dhu'l-ḥidjdje 1201 H. (3—13 octobre 1787), Académie Roumaine. Firmans turcs, Doc. no. 27.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Ewliya Čelebi *Siyāhetnāme* ed. Nedīb 'Asim, Istanbul, 1314—1315, I, p. 561) soutient que la consommation normale de la capitale montait à 38.000 têtes de moutons par jour. Pour le Ḳurbān Bayrām il indique le chiffre de 80.000 qui nous paraît exagéré.

centrale, notamment à l'époque des licences d'importation accordées par le Grand Seigneur aux Polonais et aux Autrichiens <sup>1</sup>.

D'ailleurs et d'une manière permanente, l'élevage du grand bétail restait toujours intéressant vu que ses produits pouvaient facilement passer la frontière en pays chrétien sans être astreints à suivre des routes connues et que leur valeur était, par rapport à l'unité et au poids, de beaucoup supérieure à celle des céréales et des produits végétaux. Dans ce cas, l'interventionisme économique ottoman se voyait placé dans l'impossibilité d'exercer un contrôle rigoureux du commerce d'exportation roumain.

Nous trouvons ici la clef du problème que posaient les échecs réitérés de toutes les tentatives d'économie dirigée que nous avons analysées jusqu'à présent. Car c'est dans la structure et la souplesse de cette économie pastorale qui répondait si bien aux intérêts des classes productives valaques et moldaves que réside la raison dernière qui permit aux principautés de se soustraire partiellement aux exigences fiscales et administratives de l'économie dirigée imposée par Constantinople.

C'est du moins la conclusion qui nous semble devoir se dégager de l'ensemble des faits qui imposèrent la promulgation du firman de 1177 H. (1764).

<sup>1</sup> Voir aussi sur les différents articles et quantités de la production agricole roumaine exportés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage actuellement sous presse de M. C. C. Giurescu, «*Istoria Românilor* », tome III.

## II. Notice explicative

Dans les pages qui suivent nous présenterons une traduction française de ce firman établie d'après la copie levée par le fonctionnaire ottoman Karacash et le premier drogman de la Légation de Roumanie A. Lahaille<sup>1</sup> sur un des registres de firmans et autres ordonnances (ewāmir) provenant du bureau du Beylik de la Chancellerie Impériale (Dīwān-i hūmāyūm). La copie turque porte au haut de la page la mention : «Emr 'ali şuret dir» qui veut dire «copie de l'Ordre impérial». Elle est marquée à gauche du cachet à la cire rouge de la Légation de Roumanie. Du côté droit se trouve gravé le sceau officiel de la Sublime Porte dans la teneur suivante : Bāb-i 'Ali, Dā'ire-i Şadāret 'uzma, Diwān-i Humāyūn, c'est à dire «Sublime Porte, Grand vizirat, Divan impérial». La signature du ministre de Roumanie à Constantinople, T. Juvara, apposée le 26 novembre—8 décembre 1898 en certifie l'authenticité. Une note écrite sur le revers précise que le document fut traduit le 26 novembre—8 décembre 1898 sous le numéro 4357. Ce fait est confirmé par une note apposée à la minute appartenant à la collection de M. Iurasco et à la traduction officielle dressée par l'adjoint des Conseillers Légistes de la Sublime Porte, Nīchan Djivanian, revue par le premier drogman de la légation de Roumanie.

Cette traduction officielle en langue française portant en plus des signatures de Djivanian, de T. Juvara et de A. Lahaille aussi le cachet de la Légation de Roumanie, était envoyée avec la copie turque au Ministère des Affaires Etrangères de Roumanie qui les faisait remettre en dépôt à la Bibliothèque de l'Académie roumaine avec d'autres documents de même provenance.

<sup>1</sup> Cf. la copie de la Note no. 1182 du 31 octobre 1898 de la Légation de Roumanie à Constantinople, adressée au Ministère des Affaires Étrangères (Académie Roumaine, Firmans turcs, I).



Ajoutons que nous nous sommes permis de compléter la traduction de Nichan Djivanian en y ajoutant la traduction de la première ligne du texte turc ainsi que celle de la date, que le traducteur s'était contenté d'insérer dans le titre ajouté au firman et qui n'existe pas dans l'original turc.

Signalons aussi que le calcul des dates de l'Hégire, la transcription des noms propres turcs ainsi que l'introduction, dans la traduction, de termes turcs pour l'éclaircissement du texte, nous appartiennent en propre.

\* \* \*

III. *Firman adressé aux princes Étienne Racovitza de Valachie<sup>1</sup> et Grégoire Alexandre Ghica<sup>2</sup> de Moldavie dans le dernière décade de Dhu'l-hidjje 1177 H. (21 juin—1 juillet 1764).*

Ordre au Prince de Valachie (Eflāk Woïwodasi) Etienne Istefān fils de Michel<sup>3</sup> (Mikhal) et au prince de Moldavie ((Boghdān Woïwodasi) Grégoire (Lighor), fils de Scarlat<sup>4</sup> (Iskerlet), et aux capitaines (kapūdān) et aux chefs (bashluyan) des confins (sinur) de Valachie et de Moldavie: le miel<sup>5</sup>, la cire<sup>6</sup>, le beurre<sup>7</sup>, la graisse<sup>8</sup>, la laine<sup>9</sup>, les viandes salées et séchées<sup>10</sup>

<sup>1</sup> Étienne Racovitza, prince de Valachie du 7 février 1764 au 29 août 1765.

<sup>2</sup> Grégoire Alexandre Ghica, prince de Moldavie du 29 mars 1764 jusqu'au début de février 1767.

<sup>3</sup> Michel Racovitza (Racoviță), prince de Moldavie (septembre 1703—23 juillet 1705; 23 juillet 1707—28 octobre 1709; 27 janvier 1716—6 octobre 1726) et prince de Valachie (17 octobre 1730—24 octobre 1731).

<sup>4</sup> Scarlat Ghica, prince de Moldavie (13 mars 1757—début d'août 1758).

<sup>5</sup> Peyssonnel (*op. cit.*, II, p. 186) note que le miel moldave, de beaucoup supérieur à celui valaque qui ne cotait que 5 piastres par quintal, se vendait de 5½ à 6 piastres. La « Condica de venituri și cheltuieli a domnului Moldovei pe anul 1764 » (N: Iorga, *Documente și cercetări asupra istoriei financiare și economice a principatelor române*, p. 38) relate par contre que quatre ocques de miel coûtait 1 leu et 12 paras.

<sup>6</sup> Peyssonnel considère la cire comme l'article le plus important du commerce moldave et indique comme prix 40 à 45 paras l'ocque (*op. cit.*, II, pp. 197, 185) alors que la « Condica de venituri » pour l'année 1764 la cote à 52 paras (*ibid.*). Les prix notés dans un mémoire français de 1751 (50 ou 1 paras la « vadră ») ne paraissent pas exacts Hurmuzaki, Suppl. I<sup>1</sup>, p. 608, no. DCCCXXXII).

<sup>7</sup> Le beurre moldave était réputé pour le plus délicat de l'Empire Ottoman (Peyssonnel, *op. cit.*, p. 198). La « Condica de venituri » (*ibid.*), note l'ocque de beurre moldave à 40 bani. Peyssonnel soutient que son prix était, dans les villages, de 18 à 20 aspres pouvant monter jusqu'à huit paras dans les mar-

(pāsturma) les peaux<sup>1</sup>, et autres produits similaires provenant de la Valachie, de la Moldavie et des environs ainsi que les bourgs et villages sis sur les deux rives du Danube (Ṭuna<sup>2</sup>) et de toutes les provinces (elayet) de la Roumélie (Rūm-Elī) étaient achetés jadis par les négociants<sup>3</sup> se livrant au commerce d'importation de Constantinople et étaient transportés en cette ville. Mais depuis quelques années, certains mécréants<sup>4</sup> ou juifs avaient réussi — grâce à des appuis ou par la corruption (irtisha) — à accaparer des mains des commerçants de Ma Capitale (āsītane-i sa'adet) les pro-

chés tandis que le beurre valaque se vendait 8 et 10 paras l'ocque. Ces informations ne nous semblent pas fondées, par rapport à celles des rôles moldaves.

<sup>6</sup> Ce produit à base de graisse de chèvre mélangée avec du suif de boeuf et de la graisse de mouton se vendait dans les principautés danubiennes à 7 ou 8 paras l'ocque (Peyssonnel, *op. cit.*, II, pp. 186—187, 198).

<sup>9</sup> La laine valaque, coutant 9 à 10 paras l'ocque, était exportée en Allemagne et en Roumélie (Peyssonnel, *ibid.*, p. 186); celle moldave, de qualité inférieure, était employée dans les manufactures de Roumélie pour la fabrication des 'aba et des couvertures (*ibid.*, p. 197).

<sup>10</sup> Le commerce des pāsturma de boeuf, de mouton et de chèvre était très répandu dans « toute l'étendue de la Mer Noire ». Les frères Linchou voulaient en organiser l'exportation en France et faire venir des sauteurs de Marseille, lorsque la mort de Linchou aîné fit tomber ce projet.

<sup>1</sup> Peyssonnel note que les cuirs de boeufs moldaves étaient plus recherchés que ceux de Valachie. Ils pesaient jusqu'à 40 ocques et se vendaient de 3½ à 4 piastres, alors que les cuirs valaques pesant de 25 à 30 ocques coustaient de 2¾ à 3 piastres la pièce (II, p. 185). Les Ragusains les achetaient en concurrence avec les Hongrois et les Polonais (Hurmuzaki, *Suppl.* I<sup>1</sup>, p. 611, doc. DCCCLXXXV, 'mémoire de 1751).

<sup>2</sup> Signalons parmi les localités les plus importantes des rives du Danube: Viddin et Feth ul-Islām (Cladovo) dans le sandjāk de Pelwine (Plevna); Nikopolis, Zishtoŵ (Șiștov), Rūshçīūk, Yerkökü (Giurgiu), Raḥowo dans le sandjāk de Nikopolis; Silistria, Hirsowo (Hârșova), Ibrā'il (Brăila), Māçin (Măcin), Ishākçe (Isaccea), Tūlçe, Ismā'il (Ismail) et Kili (Chilia) dans le sandjāk de Ozu.

<sup>3</sup> Surtout des Kāpānlī, mélange de Turcs et de Grecs d'après Raicevich. « Costoro pure vengano con lettere del Grand vizir, e comprano il formaggio, burro, sago, cera, carne affumicata ec., al prezzo che piu loro aggrada (Raicevich, *Osservazioni storiche, naturali e politiche intorno la Valachia e Moldavia*, Milan 1822, p. 88).

<sup>4</sup> Les marchands grecs se rendaient par Galatz et Jassy en Pologne et de là à Vassilikova, à Kiev et à Nisna sur le Dniéper; ou bien ils suivaient l'itinéraire des juifs pour se rendre à Hotin, aux frontières de la Pologne (Hurmuzaki, *Supplement.*, I<sup>1</sup>, p. 607, n. DCCCLXXXII, 1751). Quand aux Ragusains qui jouissaient du privilège de ne payer la douane qu'à Constantinople, Andrinople et Brousse, ils venaient en août ou en septembre à Viddin et à Rūshçīūk pour donner des arrhes pour le caviar, la laine, la cire et les cuirs qu'ils

duits dont il s'agit, qu'ils exportaient en Pologne, en Hongrie, en Autriche, en Vénétie<sup>1</sup> et en Dobra Vénétie<sup>2</sup>.

De plus, moyennant cinq à six pièces d'or par tête de gros bétail<sup>3</sup>, ils auraient transporté et vendu, par an, aux pays beligérants (dar ül-harb)<sup>4</sup> une quantité innombrables d'animaux<sup>5</sup>, de sorte que les abattoirs de Valachie et de Moldavie, ainsi que ceux des rives du Danube, étaient depuis lors condamnés presque au chômage. De là, la rareté des produits en question dans Constantinople, notamment celle de la cire<sup>6</sup>, si nécessaire pour l'éclairage d'un grand

portaient à Trieste et à Venise (Hurmuzaki, *Supplément* I<sup>1</sup>, p. 607, no. DCCCLXXXIII, 1751; p. 611, no. DCCCLXXXV, 1751). L'ambassadeur français Castellane ateste qu'en 1747 la Bulgarie était « remplie de Ragusains qui y faisaient un commerce très considérable » (*ibid.*, p. 582, DCCCXLVI, 10 Février 1947) tout comme en Valachie (*ibid.*, p. 609, no. DCCCLXXXIII).

<sup>1</sup> L'anonyme turc (*ibid.*, pp. 20—21) précise qu'on exportait le bétail valaque en Russie, en Pologne, en Hongrie, à Dantzic, en Bohême, en Silésie, en Autriche, en Bosnie et même à Rome. Cf. aussi Peyssonnel, *op. cit.*, II, p. 198.

<sup>2</sup> C'est avec la république de Raguse que les Turcs avaient conclu leur premier traité de commerce (Abesci, *État actuel de l'Empire Ottoman*, Paris, 1792, II, pp. 99—100).

<sup>3</sup> En 1762, G. Ludolf note que les boeufs engraisés se vendaient à 10 ducats la pièce et les chevaux de 20 à 30 ducats la pièce (le ducat Ps 3, paras 37), A. Oțetea, *op. cit.*, no. CCCXLII, p. 342. Peyssonnel donne pour les boeufs le prix de 10—13 piastres (*ibid.*, II, p. 198).

<sup>4</sup> Djivanian traduit l'expression « dar ül-harb » « pays se trouvant en hostilité avec l'empire » car il croyait qu'à cette époque la Sublime Porte était en guerre avec la Russie, appuyée par l'Autriche (cf. la note ajoutée à sa traduction) En réalité, l'expression « dar ül-harb » qui signifie littéralement « théâtre de la guerre », se rapporte à la guerre de Sept Ans pendant laquelle les armées autrichiennes et prussiennes avaient été ravitaillées avec du bétail moldave (cf. plus haut p. 346 n. 10).

<sup>5</sup> G. Ludolf note que la Moldavie à elle seule, exportait 40.000 boeufs engraisés et 10.000 chevaux (*ibid.*, p. 342, no. CCCXLII) en 1762. Roșkovič, *ibid.*

<sup>6</sup> Un mémoire français rédigé à Constantinople en 1751 signale qu'en 1750 la cire roumaine avait monté au double « parce que la récolte a été médiocre l'année passée ». Une lettre de Linchou à l'ambassadeur français Desalleurs (I. C. Filitti, *op. cit.*, p. 23, no. XVIII, 1 octobre 1750) souligne qu'en 1750 la cire était très rare et très chère. En Valachie elle était enlevée par les Ragusains « qui la porte à Trieste, d'où elle passe à Venise » (Hurmuzaki, *Suppl.* I<sup>1</sup>, p. 609, no. DCCCLXXXIII, mémoire de 1751, ainsi que par les aroumains de Moscopole et Janina et les albanais de Scutari. Ajoutons que quelques années auparavant, en 1744 notamment, la cire valaque faisait l'objet des interventions diplomatiques de l'ambassadeur vénitien Contarini auprès de la Cour de Vienne qui avait fait arrêter ce produit en Transylvanie pour le diriger sur la capitale

nombre de mosquées et de chapelles musulmanes (mesdjid)<sup>1</sup>, du nouveau Palais Impérial (sarāi djedid-i asīr) et de l'ancien (sarāi 'atīk) de l'Amirauté (tersane) et pour les besoins des particuliers. Cet état de choses faisaient souffrir la population en même temps qu'il diminuait la recette de la douane (gümrük mal).

C'est pourquoi, sur un rapport du Grand Douanier (Gümrük Emīnī)<sup>2</sup> d'alors et sur l'attestation de plus de quarante huit musulmans (nefer) bien connus, habitant Constantinople et Galata et faisant souvent — pour affaires de commerce — le voyage de la Valachie (Eflāk), de la Moldavie (Boghdān) et des provinces sises sur le cours du Danube, le Kādī de Constantinople<sup>3</sup> avait rendu à cette époque une sentence constatant les faits ci-haut relatés, à savoir: 1) l'ancien usage d'après lequel les divers produits de la Valachie et de la Moldavie et des bourgs et villages sis sur les deux rives du Danube tels que miel, cire, beurre, boeufs, vaches, bouvillons, moutons et troupeaux de poulains étaient achetés par les négociants ottomans aux prix courants; les animaux de boucherie étaient livrés aux abattoirs et les peaux, la laine, la graisse, le suif, la viande salée et séchée, le beurre et la graisse de chèvre en provenant, étaient embarqués dans les ports du Danube en destination de Constantinople où ils étaient vendus et rendaient ainsi un grand service à l'entretien de la population; 2) l'apparition dans les dernières années sur les marchés de la Valachie et de la Moldavie de certains mécréants, négociants accapareurs trafiquant sur le théâtre de la guerre (dar ül-ḥarb) tels

(H u r m u z a k i, IX, p. 685, no. DCCXCIX, 18 mars 1744; no. DCCC, 18 avril 1744; p. 686, no. DCCC, 2 mai; p. 687, no. DCCCII, 9 mai; p. 688, no. DCCCIII, 23 mai 1744; pp. 688—689, no. DCCCIV, 1 août 1744). Quand à la cire moldave, c'était la nation française de Constantinople qui voulait l'acheter (V. M i h o r d e a, *Politica orientală franceză și țările române în secolul al XVIII-lea*, p. 161, note 4).

<sup>1</sup> Les mesdjid, temples musulmans de troisième ordre, se distinguaient des mosquées par l'interdiction d'y célébrer l'office du vendredi et des deux fêtes de Bayrām (l'Id-i fiṭr et le 'Id-i aḏḥa ou Ḳurbān Bayrām) et aussi pour le fait qu'ils n'ont qu'un seul minaret. Dès qu'on leur ordonne un kiātib, ils sont convertis en dġāmi'. Cf. d' O h s s o n, *Tableau général de l'Empire Ottoman*, Paris, 1788—1824, II, pp. 454—455.

<sup>2</sup> Ishaḳ aḡha qui mourut le 23 février 1763 (N. I o r g a, *Documentele Callimachi*, II, pp. 453—454, no. 78, rapport de Penkler à Kaunitz du 2 avril 1763). Il fut remplacé par son gendre.

<sup>3</sup> Il était du ressort du Kādī de Constantinople de contrôler le prix du pain et des denrées et d'empêcher la spéculation dans la ville (d' O h s s o n, *op. cit.*, IV, p. 43).

que Vénitiens<sup>1</sup>, Bosniaques, Arméniens et Juifs de Pologne qui avaient réussi à enlever en partie ou en entier ces denrées aux commerçants de Ma Capitale en renchérissant le prix et grâce à l'appui prêté par les princes (woïwodler<sup>2</sup>); 3) enfin les souffrances et la pénurie qui en étaient résultées pour la population de la capitale. Invoquant en même temps des précédents ordres souverains interdisant aux accapareurs l'exportation aux pays des belligérants (dar ül-ḥarb) des produits dont il s'agit et en s'appuyant sur le rapport précité du Grand Douanier, la sentence concluait pour la nécessité de la promulgation d'une Ordonnance Impériale (emr-i sherif) frappant d'interdiction le commerce illicite des accapareurs susdits, tout en écartant absolument les obstacles apportés à celui des négociants de Constantinople. A la suite de cette sentence une Ordonnance Impériale<sup>3</sup> a été, en effet, promulguée dans l'année 1164 de l'Hégire<sup>4</sup>.

Toute fois, avec le cours du temps, cette réglementation utile et avantageuse a été complètement oubliée et il est devenu patent et notoire que le commerce illicite auquel se livrent les mécréants et les juifs en question est cause de la gêne et de la pénurie en matière alimentaire dont souffre actuellement la population de la métropole<sup>5</sup>. Il devient, donc, urgent et nécessaire de l'interdire et de le supprimer encore une fois, comme par le passé.

Je l'avais déjà fait précédemment<sup>6</sup> et j'avais ordonné qu'on laissât libres les commerçants de Constantinople se porter acheteurs de denrées précitées. Je réitère et je confirme par la présente ce commandement.

<sup>1</sup> L'ambassadeur français à Constantinople, le comte Desalleurs confirme, dans sa lettre du 4 janvier 1754 adressée à St. Contest, que « les Allemands, les Venitiens, les Ragusais détournent avec avantage le commerce de la Valachie » (cf. V. Mihoarea, *op. cit.* p. 155 note 1),

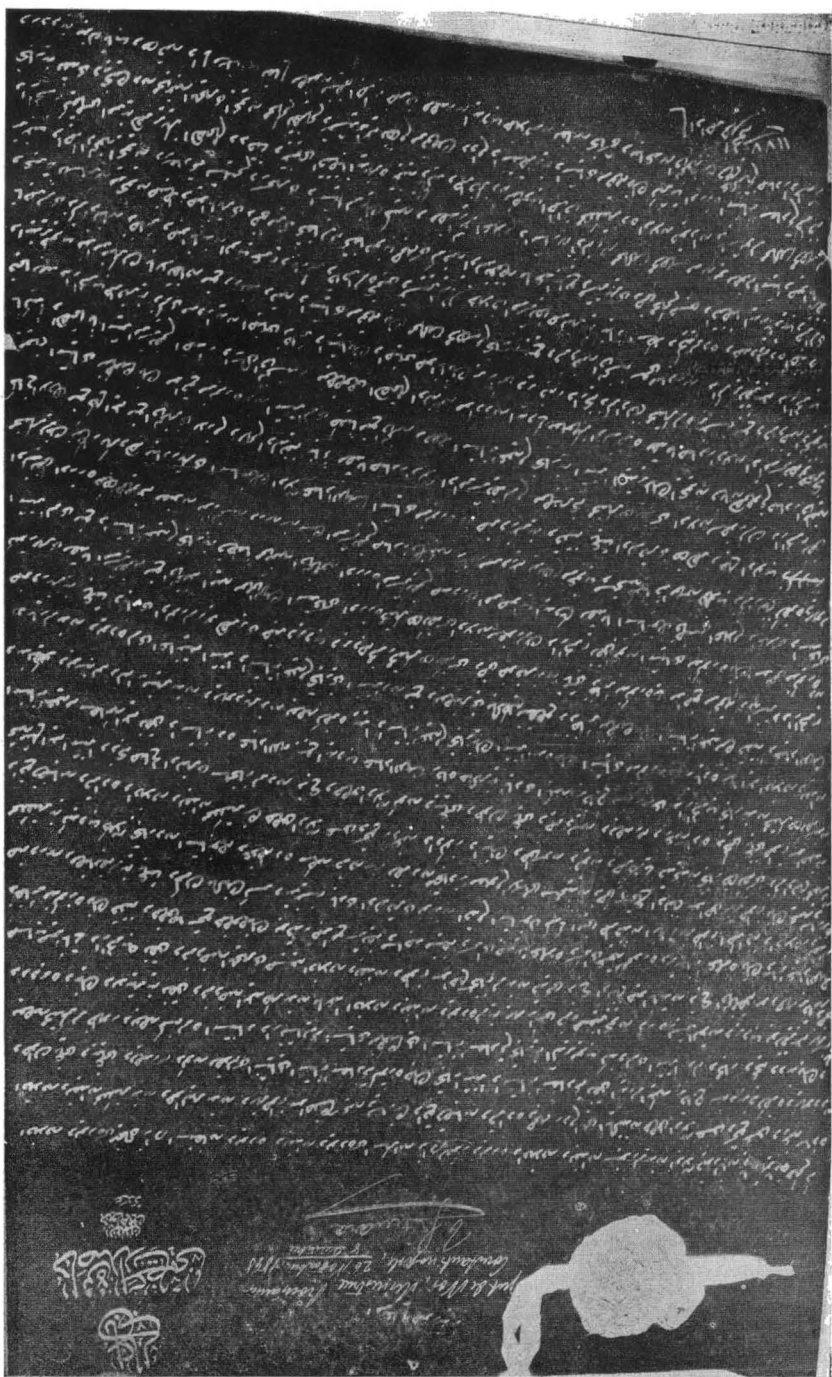
<sup>2</sup> La traduction de cette phrase a été rectifiée avec la collaboration de M. Abdurahman qui a d'ailleurs bien voulu contrôler avec nous le texte de Nican Djivanian. Nous lui en exprimons nos remerciements les plus vifs.

<sup>3</sup> Cette ordonnance est confirmée par la lettre de J. Potocki (Hurmuzaki, VII, p. 3, no. 1, 25 mars 1751), par celle de Desalleurs (Hurmuzaki, Supp., I<sup>1</sup>, p. 602, no. DCCCLXXIV, 21 avril 1751) et par un mémoire français de 1751 (*ibid.*, p. 609, no. DCCCLXXXIII).

<sup>4</sup> 30 novembre 1750—20 novembre 1751.

<sup>5</sup> Cf. les dépêches de G. Ludolf du 24 janvier 1756 (A. Oțetea, *op. cit.*, p. 168, no. XXI), du 21 mars 1758 (*ibid.*, p. 170, no. XXVI) et du 11 novembre 1758 (*ibid.*, p. 171, no. XXIX). Cf. aussi N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 399 note 1 (17 novembre 1758), pp. 413—414 no. 36 (fin de Sha'ban 1174 H.), Hurmuzaki, IX, p. 53, no. XLVIII (17 septembre 1761).

<sup>6</sup> Cf. N. Iorga, *Documentele Callimachi*, II, p. 417, no. 42 (16 mars 1761).



Firman de Muṣṭafā Dhu'l-hididje 1177 H.

(Acad. Roumaine).

## UNE DÉCOUVERTE D'ORFÈVRERIE ANCIENNE DANS L'ANTIQUE CALLATIS

Pendant les fouilles et études archéologiques que nous avons exécutées en 1930 à Mangalia, l'antique Callatis, furent découverts, à 2,40 m de profondeur, des objets en or, à l'extérieur et près du mur d'enceinte ouest de l'acropole de Callatis.

Le terrain à bâtir, ancienne propriété de feu docteur Buteresco, se trouve derrière l'auberge Stamatopol.

La trouvaille<sup>1</sup> consiste en plusieurs fragments de pièces rondes, creuses, en argent plaqué d'or, en une tige d'or lisse et en une tige creusée de sillons perlés, qui depuis ont été déposés au Musée National d'Antiquités de Bucarest.

Grâce à l'amabilité de l'ancien directeur, Mr. Vladimir Dumitrescu, le Musée nous a confié, en vue d'une étude plus détaillée, 4 des 17 fragments constituant la trouvaille. (Voir la figure No. 1).

La partie la plus intéressante de ce trésor est constituée par une tige ronde, lisse et souple, en or titrant 24 carats, longue de 623 mm, épaisse de 3 mm. A l'une des extrémités de cette tige se trouve soudé un manchon creux de 14 mm de long et de 15 mm de diamètre.

A première vue, on a l'impression que ce manchon présente, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, les cannelures d'une vis. Un examen plus attentif montre pourtant qu'il est constitué par trois anneaux de 5 mm, 3,5 mm et 6,5 mm de largeur et de 2,2—3 mm d'épaisseur.

L'épaisseur de la paroi du manchon est de 2,2 mm à l'une de ses extrémités; l'épaisseur de l'autre extrémité a été diminuée, de l'extérieur, de sorte que de 3 mm elle y est réduite à moins de 1 mm.

<sup>1</sup> Nous reviendrons plus longuement, une autre fois, sur les circonstances de la découverte.

Les trois anneaux sont solidaires et montrent une mauvaise soudure rectiligne suivant la génératrice de cylindre où baille une assez grande fissure. Une fissure du même genre se remarque aussi entre l'un des anneaux terminaux et l'anneau central.

Les deux anneaux terminaux du manchon présentent dans leur milieu une rainure lisse et convexe, tandis que l'anneau central a une surface convexe unie.

L'une des extrémités de la tige d'or de 10 mm de longueur est fixée à l'intérieur du cylindre, sur la ligne de soudure de celui-ci.

L'autre extrémité possède une mince (0,5 mm) tôle d'or, de forme trapézoïdale, dont les côtés opposés ont 2 mm et 6 mm de longueur d'une part, 9 mm et 11 mm de l'autre.

L'extrémité qui porte la tôle d'or était probablement reliée à la partie inférieure, à part cela lisse, du manchon, car nous y constatons la présence de restes soudés d'une tôle d'or rompue; mais aujourd'hui nous ne pouvons plus savoir si le contact avait lieu par, ou sous, l'intermédiaire d'une autre pièce.

Une autre tige d'or, mais plus rigide, dont nous possédons 9 fragments de 3 mm d'épaisseur et de 115 mm de longueur totale, a la même épaisseur que la tige d'or plus souple décrite ci-dessus.

Ces 9 fragments sont ornés d'une sorte de sillons circulaires et constituent une tige creusée de sillons circulaires « perlés ».

Cette tige d'or a peut-être eu, en liaison avec la tige d'or lisse déjà décrite, la mission de rehausser l'effet de cette parure d'or par l'interposition alternante de tiges d'or à surface unie et de tiges ornées de sillons circulaires.

Le fragment no. 3 de la gravure a une longueur de 44,5 mm; il présente une cassure à chaque bout et montre à l'une de ses extrémités des restes de chlorure d'argent.

En plus de la tige unie et de celle qui est ornée de sillons circulaires, nous possédons 4 fragments courbes plus épais.

Ces morceaux qui ont une épaisseur de 9 mm et qui ont respectivement 114,5 mm, 155,1 mm et 50 mm de longueur, sont constitués par une enveloppe d'or mince, de 0,2 mm d'épaisseur, renfermant un noyau métallique qui à première vue paraissait être du plomb.

A l'endroit où se joignent les bords, qui en se touchant ont donné naissance au rouleau, endroit où court aussi la ligne de soudure qui n'est pas toujours impeccable, cette enveloppe d'or montre des nervures: une série de quelques petits plis obliques et parallèles



qui courent assez serrés les uns à côté des autres. Cette sorte de petits plis nous font penser à la gravure 4 a de l'étude de A. Kalitinsky concernant *Les fibulae* du Caucase, parue dans le *Recueil d'Etudes dédiées à la memoire de N. P. Kondakov*, Prague 1926 (*Seminarium Kondakovianum*).

Ces nervures, qu'on les regarde comme un enjolivement voulu ou comme une suite inhérente au pliage, servent, en tout cas, à l'ornementation, accompagnées qu'elles sont, à des intervalles donnés, de lignes de points repoussés qui courent parallèlement aux nervures et qui, ayant une teinte plus foncée, tranchent sur la couleur de l'or.

Si cet enjolivement à nervures s'explique par une légère torsion de l'enveloppe d'or, nous devons penser que les fragments que nous venons de décrire, étaient utilisés comme torques-torquis, qui passaient chez les Grecs, ainsi que chez les Romains, pour une parure de Barbares, et qui étaient portés surtout par les Perses et les Scythes du Bosphore cimmérien; d'ailleurs on en trouve encore aujourd'hui, dans ces contrées, sous le nom de grivna<sup>1</sup>, mais il y en a également au-delà des frontières scythes et jusqu'en Irlande. D'origine barbare, le torque a joui d'une grande vogue chez les tribus celtiques, tout comme chez les tribus celtisées établies dans la région du Danube; c'était encore un signe distinctif chez les Gaulois et il a fini par devenir une décoration romaine, accordée d'abord seulement aux troupes auxiliaires non-romaines, et plus tard, au temps des empereurs romains, même aux nobles romains.

Quant à se parer le cou d'un collier, c'est à la mode chez la plupart des races et des peuples<sup>2</sup>.

Nous avons remis à l'Institut de Chimie anorganique de la Faculté des Sciences de notre Université de Bucarest, dirigé par le professeur G. Spacu, un petit morceau du noyau métallique contenu dans l'enveloppe d'or, numérotée 1, à fin d'examen. Le résultat de cet examen fut que le métal, enrobé dans cette enveloppe d'or, contenait 97% d'argent, environ 2% de fer et environ 1% de cuivre et pas la moindre trace de plomb. La conclusion qu'il s'agissait d'argent nous a été communiquée par Mr. Théodore Pirtea,

<sup>1</sup> S. Reinach, dans Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, V, p. 375 et suiv.

<sup>2</sup> M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in south Russia*, Oxford 1922, p. 124, planche XXIV, nr. 2 et 3.

chef de travaux à l'Institut de Chimie anorganique, dès avant analyse chimique, car, disait-il, le brillant de l'une des extrémités, du fragment liné par lui, ne permettait aucun doute à cet égard.

L'extrémité presque noire de l'autre morceau du torques, munie d'un renflement, se compose, d'après les résultats de l'analyse chimique, d'environ 99,5% de chlorure d'argent fondu et d'environ 0,5% de cuivre et de soufre comptés ensemble.

Je profite de l'occasion pour présenter ici à Mr. G. Spacu, ainsi qu'à Mr. Th. Pirtea, mes bien vifs remerciements pour la bonne grâce avec laquelle ils se sont prêtés à ma demande, car leur analyse nous a donné la possibilité de constater clairement, que de l'argent a été plaqué d'or afin d'économiser le métal précieux qu'est l'or <sup>1</sup>.

Le fragment no. 4 a une longueur de 50 mm et présente à l'un de ses bouts, sur une longueur de 20 mm, un renflement de 15 mm à l'endroit le plus épais. L'enveloppe d'or manque à cet endroit et on peut y reconnaître l'ébauche d'une tête d'un d'animal.

Les extrémités de telles parures antiques ont, le plus souvent, lorsqu'elles ne sont pas épaissies ou lorsqu'elles sont en forme de revers, la forme d'une tête de lion, cerf, antilope, béliér, sanglier ou serpent <sup>2</sup>. A l'extrémité de notre fragment nous avons probablement l'ébauche d'une tête de béliér <sup>3</sup>. La matière dont est constituée cette tête a la couleur du plomb, mais les recherches faites par l'Institut ci-dessus mentionné ont montré que dans notre cas il s'agissait de chlorure d'argent.

Nous avons trouvé des traces de la même substance également sur l'enveloppe en or de l'autre extrémité du même fragment, ainsi que sur plusieurs autres fragments.

Ces fragments ont une longueur totale de 403,5 mm, longueur à peine suffisante pour entourer un cou de moyenne grosseur.

Aujourd'hui, il ne nous est plus possible de déterminer si quelque chose, et combien, manque de cette parure d'or; nous ne savons pas davantage qu'elle était sa forme initiale.

<sup>1</sup> Au sujet du cuivre plaqué d'argent, v. M. Rostowzew, *Skythien und der Bosporus*, I, 1931, p. 594.

<sup>2</sup> M. Rostowzew, *Skythien u. der Bosporus*, I, 1931, p. 242, 247 s. 266, 342, 362, 532 s., 553, 561, 577, 581.

<sup>3</sup> M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in south Russia*, Oxford 1922, montre un bracelet scythe en argent, avec têtes de béliér aux extrémités, trouvé dans la presqu'île de Taman, datant des Ve—IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., se trouvant aujourd'hui au musée de l'Ermitage, t. XV, no. 2.

En tout cas nous devons admettre, qu'il s'agisse ici d'un torques-collier ou que nous ayons affaire à des fragments d'un ou de plusieurs bracelets, que cette parure d'or a dû avoir, en plus de l'extrémité conservée qui porte une tête d'animal, une autre extrémité correspondant à la première. Nous ne voudrions pas nous laisser entraîner à des suppositions au sujet du fermoir de ces deux extrémités, mais probablement que ce collier avait à ses deux extrémités de légers plis, des torsades, dont les spirales couraient en sens contraire à chaque extrémité.

Pour une détermination plus précise de la nature de cette parure d'or on devrait disposer de matériaux archéologiques plus riches que ceux trouvés chez nous<sup>1</sup>.

Des découvertes plus importantes dans cette direction ont été faites dans de nombreuses nécropoles de différents districts russes de la Mer Noire. Celles-ci ont été partiellement publiées dans les «Otcetia imp. arch. Comis.»

Il ne nous a été possible de feuilleter que les années 1907 (découvertes de l'année 1904), 1912 (découvertes de 1908) et 1914 (découvertes de 1911), de cette publication de la Commission archéologique russe de St.-Petersbourg, et notre attention a été attirée par le bracelet de Chersonèse, décrit dans l'Otcetia de 1912 (découvertes de 1908), St. Petersburg, p. 104, gravure 113 et p. 185, gravure 248; v. aussi Otcetia 1914 (découvertes de 1911), p. 79, gravure 124<sup>2</sup>.

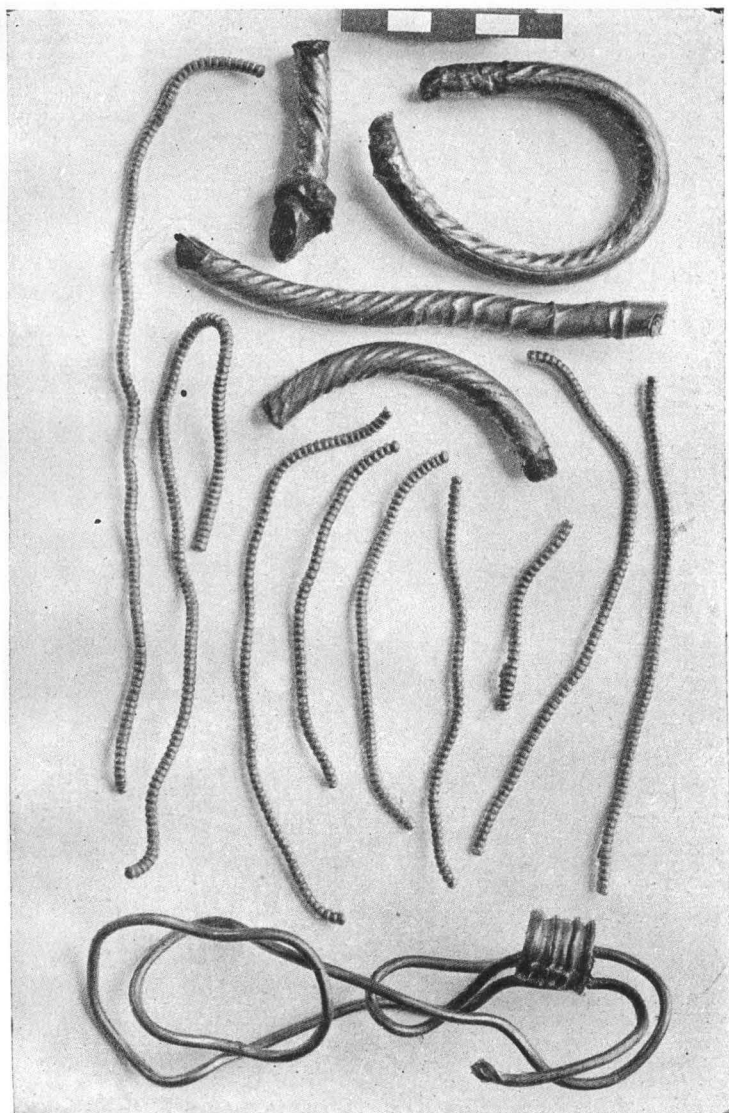
Nous laissons à de plus qualifiés que nous, le soin de juger avec plus de compétence cette découverte d'orfèvrerie et pensons avoir rempli notre devoir en rendant publique, quoique avec quelque retard, cette découverte.

THÉOPHILE SAUCIUȚ-SĂVEANU

Professeur à l'Université de Bucarest.

<sup>1</sup> N. Kondakov, I. Tolstoy et S. Reinach, *Antiquités de la Russie Méridionale*, Paris 1891; S. Reinach, *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, Paris 1892; Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge 1913; M. Rostovtzeff, *The Greeks and the Iranians in South Russia*, Petrograd 1918; M. Ebert, *Südrußland im Altertum*, 1921; M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford 1922; M. Rostowzew, *Skythien und der Bosphorus*, I, Berlin, 1931.

<sup>2</sup> V. aussi M. Abramîč, *Führer durch Poetovio* (oesterr. arch. Institut), p. 124, gravure 85.



Sur la cavité du couvercle, ressort très en relief, une belle *croix byzantine*, décorée de pois et d'entrelacs (Fig. 2). Les bras de la croix (longs de 4,4 cm et 3,3 cm) s'entrecoupent sur l'orifice d'approvisionnement *qui les perfore sans les séparer complètement*. L'or-

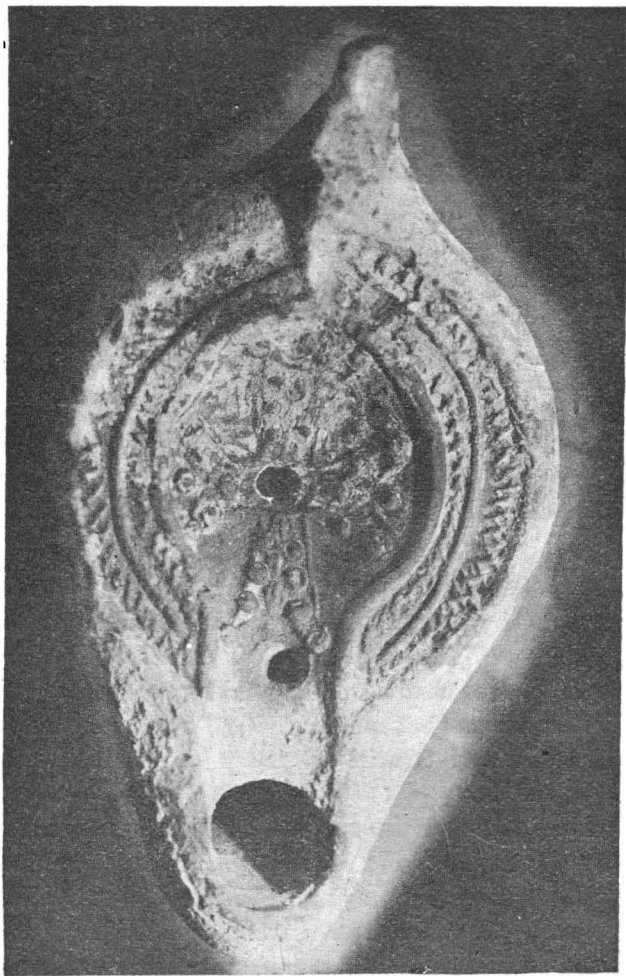


Fig. 1 — Constantinople

nementation de la croix est formée de pois marginaux imitant des perles. Sur chacun des bras longs se trouvent 8 pois et sur chacun des courts, 6 pois. Dans l'encoche des extrémités des bras se trouve également une perle. Au milieu des bras de la croix se voient des nervures en relief cherchant à imiter un entrelacs. En général, la dis-

position des perles et des entrelacs est asymétrique. L'anse (*ansa*) de la lampe est moulée, pleine et fait corps commun avec le bassin dont elle se détache.

Sur la lampe décrite ci-dessus, il n'a été donné, jusqu'ici, que des indications sommaires<sup>1</sup>. Une publication systématique de cet objet, intéresse non seulement à titre de monument chrétien, mais aussi pour la clarification de certaines controverses, en rapport avec la représentation des croix sur les lampes des IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.

Comme forme, la lampe constantinopolitaine n'offre rien de nouveau. Elle est spécifique à l'époque à laquelle elle appartient, époque où la plupart des lampes sont moulées avec une silhouette allongée. Cependant, on rencontre aussi des types arrondis (voir plus bas). Celle-ci est une lampe allongée, en forme de poire et plus utilisée au V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.<sup>2</sup>. Ce type de lampe est caractéristique par la décoration du couvercle où nous trouvons un champ circulaire au centre, réservé à l'iconographie ou au symbolisme chrétien et circonscrit de deux bandes arquées en forme de fer à cheval. La plupart du temps, la lampe est garnie

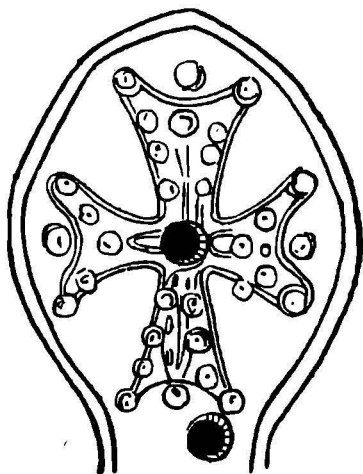


Fig. 2.

<sup>1</sup> D. Tudor, dans *Arh. Olt.*, XII (1933), p. 212, note 3 et J. Barnea, dans *Rev. Ist. Rom.*, XIV, 2 (1944), p. 169. Une photographie ou un dessin de la lampe n'a pas été publié.

<sup>2</sup> Delattre R. P., *Lampes chrétiennes de Carthage*, dans *Rev. de l'Art chrét.*, II (1891), p. 29 et suiv., nos. 137, 138, 150, 155, 199, 334; p. 296, nos. 346, 446, 458 et 493 (Tome I — 1890 — nous manque); J. Toutain s. v. *Lucerna* dans Daremberg et Saglio, *Dict. d. Ant.*, III, 2, p. 1323 et fig. 45; C. M. Kaufmann, *Handbuch der christlichen Archäologie*, Paderborn, 1913, pp. 323, 329, 600 et fig. 242, a; V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II, 1, p. 311 et pl. XXXI, 1 (*An. Ac. Rom.*, Mem. Sect. Ist., Tome XXXVI, 1913); Fr. J. Dölger, *IXΘΥΣ*, V, 2, Münster in Westf., 1937, p. 145 et suiv., avec pl. 298; Dora Iványi, *Die pannonischen Lampen*, Budapest, 1935, type XII, pl. XXXIX—XL (*Dissertationes Pannonicae*, no. 2); D. Tudor, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), p. 381 avec fig. 21, et aussi J. Barnea, *Opaște creștine din Scythia Minor* (Lampes chrétiennes de la Scythie Mineure), dans *Rev. Ist. Rom.*, XIV, 2 (1944), p. 173 avec fig. 2, et p. 176 avec fig. 7.

de deux-trois orifices sur le disque et une rigole qui conduit près de l'endroit de la flamme. La fabrication en masse de ces lampes est liée au triomphe du christianisme et est spécifique au début de l'Empire byzantin (V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.). L'aire de diffusion des formes plus caractéristiques, reste en général l'Orient et l'Afrique du nord.

Si la forme de la lampe ne présente pas d'éléments pour permettre de la dater d'une façon plus précise, par contre, la croix sur le couvercle nous amène, par ses éléments décoratifs, à des analogies de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. Le meilleur rapprochement peut être fait avec une croix bien connue, la *Crux Vaticana*, offerte au Pape par l'Empereur Justin <sup>1</sup>. La forme et la richesse des perles sont communes à ces deux croix. Les mêmes caractéristiques décoratives et la silhouette donnée au signe chrétien se voient également sur la croix de Caire du V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècle, confectionnée pur le repos de l'âme du défunt Didyn <sup>2</sup>. La croix de Didyn porte, elle aussi, une perle fixée sur l'angle des bras avec la pointe concave de la croix.

Les bandes des entrelacs qui remplissent les bras de la croix sur la lampe constantinopolitaine, nous n'avons pas pu les trouver sur le signe chrétien d'autres lampes. Mais une telle ornementation est spécifique au décor des croix appelées *croix lombardes*, datées jusque vers la fin du V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. <sup>3</sup>.

De l'analyse et des analogies faites ci-dessus, il résulte que la lampe conservée à Turnu-Severin a été moulée probablement à Constantinople (en tout cas en Orient) dans les premières décades du V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.

La contribution importante de notre lampe reste en liaison avec la perforation de la croix sur le couvercle. On a affirmé, relativement à une lampe chrétienne de Romula (à ce sujet, voir plus bas) que «*jamais l'ornement d'importance chrétienne* (croix, monogramme ou

<sup>1</sup> H. Leclercq, s. v. *croix*, dans *Dict. arch. chrét. et Liturg.*, XII, 2 col. 3110 et suiv. avec fig. 3411. Relativement à l'identification de l'empereur (Justin I, 518—527 ou Justin II, 565—578) les avis sont partagés. Cf. aussi K a u f m a n n, *ouvr. cit.*, p. 559 et suiv.

<sup>2</sup> Leclercq, *art. cit.* col. 3125 avec fig. 3421. Pour d'autres croix perlées de lampes, cf. le même s. v. *Lampes*, dans *Dict. arch. chrét.*, VIII, 1, col. 1125, fig. 6607 (2) et 6613 (3); et Delattre, *ouvr. cit.*, II (1891), nos. 493, 499, 598, 600, 693, et IV (1893), no. 28.

<sup>3</sup> Leclercq, *ouvr. cit.* (III, 2), col. 3097 avec fig. 3394—3396, etc.

autres figures symboliques chrétiennes) *n'est troué par l'orifice de versement de l'huile* »<sup>1</sup>.

Un examen sérieux de cette théorie catégorique, montre par des exemples archéologiques qu'elle ne correspond pas à la vérité. Son manque de fondement a été récemment démontré par M. Barnea<sup>2</sup> qui indique de nombreux monuments chrétiens sur lesquels la croix apparaît perforée. Tout aussi inexacte est également l'affirmation qu'aucun autre symbole ou figures chrétiennes n'étaient troués par l'orifice de versement de l'huile. Pour cela il suffit seulement d'indiquer deux exemples ayant les principaux symboles chrétiens perforés :

a) Une lampe chrétienne de Koptos a le couvercle décoré d'un monogramme chrétien perforé<sup>3</sup>.

b) Sur une lampe chrétienne d'Athènes, nous trouvons le dessin d'un poisson troué par l'orifice d'aération<sup>4</sup>.

Par conséquent, le percement des symboles chrétiens, ne constitue pas un *sacrilège* de la part des fabricants de lampes. Ils évitaient de les perforer, seulement pour ne pas défigurer l'esthétique du symbole ou de la scène chrétienne sur la lampe. Mais alors quand la bouche d'alimentation de combustible pouvait percer la représentation sainte, ils l'exécutaient sans pensée d'impiété. La meilleure preuve, dans ce sens, nous est donnée par la lampe de Constanti-

<sup>1</sup> C. Daicoviciu, dans *An. Inst. Studii Clasice, Cluj*, IV, 1941—1943, p. 299. Les passages soulignés de la citation sont de M. Daicoviciu. On peut citer de nombreux exemples de lampes chrétiennes ornées avec une croix perforée, tous inconnus à M. Daicoviciu : N. Pokrovski, *Tzarko no-arh. Muzei St. Petersburg*, St. Petersburg, 1909, p. 2, pl. I, 7; APX. ΔΕΑΤΙΟΝ, III (1917), p. 105, fig. 76, Nos 1, 3, 4, 5, 6; p. 106, No. 1, fig. 77 (Thèbe) et I. Welkow, dans *Germania*, XIX (1935), pl. XX, 5 et 9 (Sadowetz en Bulgarie).

<sup>2</sup> *Art. cit.*, p. 166 et suiv. Une lampe de Berzdorf a, au centre de la croix, sur le couvercle une anse. Cf. Dölger, *ouvr. cit.*, p. 177 et suiv. et pl. 245, 1.

<sup>3</sup> Kaufmann, *ouvr. cit.*, p. 600 avec fig. 242, a. Cf. aussi Barnea, *Art. cit.*, p. 169.

<sup>4</sup> Dölger, *ouvr. cit.*, p. 145 et suiv. avec pl. 298. Une lampe chrétienne de Ulmetum (cf. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, III, p. 284, no. 1 avec pl. VI) n'a pas « quatre rhombes » autour de l'orifice de versement de l'huile. M. Barnea voit dans ces rhombes « les bras originaux d'une croix du temps de Justinien » (*Art. cit.*, p. 169). En examinant l'original du Musée National des Antiquités de Bucarest, nous avons constaté que nous avons en réalité quatre A qui forment une croix autour de l'orifice, perforée à l'endroit de liaison de la pointe aigüe des lettres.



nople où l'orifice de versement d'huile est harmonieusement fixé dans le centre de la croix. Observons que pour les dimensions qui sont données à cet orifice, il y aurait eu suffisamment de place sur n'importe lequel des quatre champs angulaires et lisses, situés entre les bras de la croix. Cependant la place de l'orifice a été choisie au centre de la croix.

La croix perforée dans le centre par l'orifice de combustible se rencontre aussi sur des lampes plus anciennes que celle de Constantinople. On en connaît jusqu'à présent trois exemplaires découverts dans le bassin inférieur du Danube et un quatrième d'Ephèse, tous appartenant au IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.

En 1931, on a découvert à Romula (Reșca, départ. de Romanați) une lampe portant sur le couvercle, une *crux gemmata*, trouée au centre par l'orifice de l'huile (Fig. 3). Le signe saint a les bras formés chacun de trois raies (celle du centre est plus épaisse), les bords avec une ligne de pois, imitant des perles. Un double cercle en relief enferme la croix. Près de l'orifice de la flamme on voit un ornement formé d'une entaille bordée de deux petits cercles concentriques. La lampe représente une découverte fortuite, car suivant l'affirmation de celui qui l'a découverte, elle se serait trouvée dans un tombeau avec plusieurs objets de bronze, trois vases d'argile, un miroir de zinc et quatre monnaies de bronze <sup>1</sup>. L'enquête sur ces découvertes n'a pas permis de savoir exactement comment les objets ont été trouvés <sup>2</sup>. Avant d'établir la chronologie du matériel funéraire et d'identifier ces quatre monnaies, nous affirmions dans la première notice que nous avons donnée, que la lampe avec croix appartenait au IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. et nous l'avons mise en liaison avec les réannexions faites en Dacie par Constantin le Grand <sup>3</sup>. D'après l'identification du matériel numismatique et tenant compte de la forme ronde très répandue dans les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles apr.

<sup>1</sup> La description avec illustration au moyen de dessins ou de photographies de ce matériel a été publiée dans *Arh. Olt.*, XII (1933), p. 214 et suiv., fig. 3—5 et *Bul. Comis. Monum. Ist.*, XXVI (1933), p. 81, fig. 7.

<sup>2</sup> Tudor, *Arh. Olt.*, 1933, p. 214. Nous avons communiqué l'incertitude de la découverte dans une lettre du 24.I.1937 à Fr. J. Dölger, cf. IXΘYC, V, 2, p. 177, n. 23; Tudor, *Dacia*, VII—VIII, p. 381, n. 2 et *Oltenia romană*, Bucarest, 1942, p. 317 n. 1.

<sup>3</sup> Tudor, *Cetatea Romula*, Craiova, 1932, p. 19 avec fig. 6. Pour les annexions constantiniennes dans la plaine d'Olténie, cf. Tudor, dans *Rev. Ist. Rom.*, XI—XIII (1941—1942), p. 134 et suiv.

J.-C. nous croyons pouvoir en faire remonter la date jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.<sup>1</sup>. Nous présentions cependant cette hypothèse sous toute réserve parce que « la lampe, elle non plus, ne peut rien nous préciser étant donné que jusqu'à présent [1933], nous ne savons pas s'il existe une étude détaillée sur les lampes chrétiennes. C'est pourquoi toute hypothèse ou considération générale serait risquée »<sup>2</sup>. En réalité, toute l'incertitude provient du manque de connaissances précises sur la manière dont la lampe a été découverte. Le paysan duquel on a acquis ce matériel, nous a donné des indications erronées et la découverte des monnaies mentionnées, près de la lampe, ne correspond pas à la vérité. C'est pourquoi, faire remonter la lampe au III<sup>e</sup> siècle était trop prématuré<sup>3</sup>, étant donné que la croix n'apparaît sur les lampes qu'au siècle suivant<sup>4</sup>.

Mais nous n'avons pas pu accepter l'opinion que, sur la lampe de Romula, la croix ne serait pas un symbole chrétien, mais « un ornement cruciforme »<sup>5</sup>. Comme il n'a pas été fait, jusqu'ici, de découvertes similaires, nous nous sommes contentés de la dater postérieure au III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.<sup>6</sup>, et nous nous

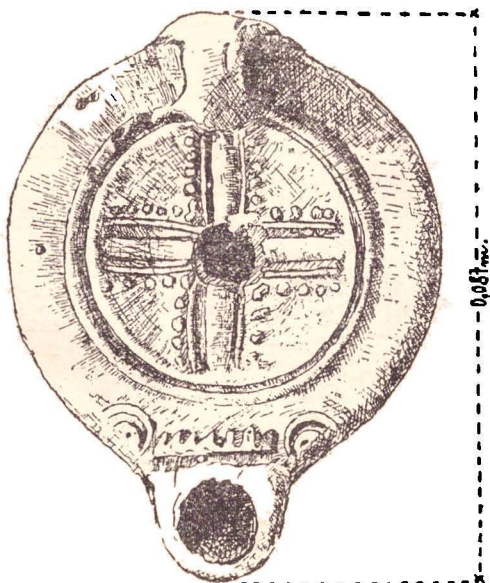


Fig. 3. — *Romula*

<sup>1</sup> *Arh. Olt.*, 1933, p. 217 et *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1933, p. 79.

<sup>2</sup> *Arh. Olt.*, 1933, p. 219.

<sup>3</sup> Daicoviciu, dans *An. Inst. Studii Clasice*, II (1933—1935), p. 201 et suiv.

<sup>4</sup> M. Schultzberger, dans *Byzantion*, II (1925), p. 386; Hug s. v. *Lucerna* dans *RE.*, XIII, col. 1577 et Leclercq, *ouvr. cit.*, VIII, 1, col. 1089.

<sup>5</sup> Daicoviciu, *lieu cit.*

<sup>6</sup> *Arh. Olt.*, 1940, p. 22, no. 83; *Dacia*, VII—VIII, p. 381, no. 2 et *Oltenia romană*, p. 317, no. 1.

sommes adressés à Fr. J. Dölger, l'un des plus grands connaisseurs des antiquités chrétiennes. Le savant allemand a eu à sa disposition, envoyés par nous, une description détaillée, une photographie et un dessin de la lampe. Se rendant compte de l'importance qu'elle présentait, il lui a réservé une page dans son grand ouvrage dédié au symbole du poisson, et a donné la conclusion suivante en ce qui concerne le caractère chrétien et la chronologie :

« Jedenfalls haben wir einmal eine völlig echte Lampe mit einer Kreuzform, die dem Kreuz auf der Lampe von Berzdorf entspricht. Der Form nach wird man die Lampe von Romula kaum später aussetzen dürfen als Ende des vierten oder Anfang der fünften Jahrhundert »<sup>1</sup>.

En 1935, la découverte d'une lampe similaire, à Butovo, en Bulgarie, remettait en discussion le caractère de celle de Romula. L'éditeur de la lampe de Butovo (Fig. 4) la présente comme une découverte faite par hasard, à l'occasion du piochement d'une route. Elle pouvait être issue d'un tombeau de pierre et de brique, avec quelques monnaies, fragments de parures en or, lampes de



Fig. 4. — Butovo.

terre, vases, petits vases en forme de buste féminin et une lampe avec une rosette et des petites étoiles sur le couvercle<sup>2</sup>. La diversité de ce matériel semble inaccoutumée pour un tombeau et il est regrettable qu'il soit, aujourd'hui, perdu en grande partie. La lampe de Butovo porte sur le couvercle une croix perforée au centre et avec les bras composés de trois raies parallèles, celle du milieu étant plus épaisse (de même que sur la lampe de Romula !). Entre les bras de la croix, se trouve une perle formée de deux cercles concentriques. Le cadre de la croix est fermé par deux cercles concen-

<sup>1</sup> Dölger, *ouvr. cit.*, p. 178 (ce travail est resté inconnu à Mr. Daicoviciu). Le caractère chrétien de notre lampe est admis aussi par M. Em. Condurachi, *Monumenti cristiani nell' Illirico*, Roma 1940, p. 39 (extr. de l'*Eph. Daco-rom.* IX).

<sup>2</sup> D. Tzonev, dans *Izvestija. Bul. Inst. Arch. Bulg.*, VIII (1934), p. 456.

triques incisés. Les bords du couvercle sont décorés d'une ligne en zigzag, accompagnée de pois imitant une vrille de vigne <sup>1</sup>. Ce qui est digne d'être retenu, c'est l'enfilade des pois et des anneaux placés près de l'orifice de la flamme qui, par sa disposition et son esquissage, rappelle l'ornement en crénelures flanqué d'anneaux de la lampe de Romula.

Bien qu'entre la lampe de Romula et celle de Butovo existent de visibles similitudes, qu'elles possèdent assez d'indices pour être considérées comme lampes chrétiennes, M. Daicoviciu s'est empressé de les repousser <sup>2</sup>.

Aux découvertes de Romula et de Butovo, s'en est ajouté récemment une autre, celle de Tomi, qui apporte une nouvelle lumière. Il s'agit d'une lampe, qui a la même forme (collection du Dr. Slobozianu) <sup>3</sup>.

La lampe de Tomis possède, elle aussi, sur le couvercle une croix perforée au centre avec les bras formés de deux raies parallèles terminées à l'extrémité par des pois. Quatre autres pois restent entre les bras de la croix (Pl. 5). Au fond, la lampe de Tomi possède une seconde croix à bras égaux et enfermée dans un cercle à côté duquel se trouvent les lettres EI <sup>4</sup>. On ne saurait nier que nous avons affaire à une lampe chrétienne et de *forme parfaitement ronde*, comme celles de Romula et de Butovo !

<sup>1</sup> Élément décoratif rencontré sur les lampes de basse époque. Cf. P a r n a n, *ouvr. cit.*, II, pl. XXX, 8.

<sup>2</sup> *An. Inst. Studii Clasice*, II, p. 201 et IV, p. 299.

<sup>3</sup> B a r n e a, *Art. cit.*, p. 167 et suiv. La lampe a été signalée pour la première fois par nous; cf. *Arh. Olt.*, 1940, p. 22; *Dacia*, VI—VIII, p. 381 et *Oltenia romană*, p. 317. Sur cet objet Mr. Daicoviciu (*ouvr. cit.*, p. 299) affirme catégoriquement: « Mais je sais que le Dr. Slobozianu ne possède pas une telle lampe dans sa collection », pour revenir, dans le même ouvrage (p. 315), écrivant qu'elle existe et est « en vérité vraiment chrétienne et qu'elle a sur le disque un ornement à peu près identique à celui qui orne la lampe de Romula ». Que croire ? La description de la lampe, de même que les observations sur l'ornement du disque sont erronées, d'autant plus que M. D. n'a pas vu cette lampe, pas même d'après une photographie. Pour documentation, comparer avec la présentation faite par M. B a r n e a (*Art. cit.*).

<sup>4</sup> B a r n e a, *lieu cit.* Les lettres EI, pourraient être une marque du fabricant, mais en aucun cas un numéro inversé, parce qu'il aurait été imprimé inversement: ÆI. Nous croyons que l'inscription pourrait rendre, en abrégé, la formule bien connue ἐν εἰρήνῃ, rédigée aussi sous la forme EN IPHNH, cf. K a u f m a n n, *ouvr. cit.*, pp. 489 et 688 (avec fig. 187); O. M a r u c c h i, *Manuale di archeologia cristiana*, ed. IV, Rome, 1933, pp. 258 et 342, et le même, *Epi-grafia cristiana*, Milano, 1910, p. 52.

Le cercle de ces trois lampes: Romula-Butovo-Tomi a été élargi par M. Barnea, par l'addition d'une lampe identique à celle de Tomi, découverte à Ephèse<sup>1</sup>. Le caractère sûrement chrétien de ces lampes, prouvé par la croix qu'elles portent sur le couvercle, a été montré avec des arguments catégoriques, par Fr. J. Dölger<sup>2</sup> et ensuite par M. Barnea<sup>3</sup>. C'est pourquoi nous n'ajouterons que quelques compléments à cette thèse déjà gagnée.

Il s'agit tout d'abord de la *forme ronde* de ces lampes, sur laquelle on a écrit que «ce type de lampe est le type oriental bien connu des lucernes qui ne remontent pas plus tard qu'au III<sup>e</sup> siècle et forment le type X et XI des lampes publiées par Dora Iványi, *Die pann. Lampen*»<sup>4</sup>. En premier lieu, la lampe de Tomis infirme cette affirmation. La lampe ronde a été conservée jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.<sup>5</sup>. Cette forme, nous la rencontrons dans le nord de l'Afrique<sup>6</sup>, à Sucidava en Dacie<sup>7</sup>, à Tomi<sup>8</sup>, Ulmetum<sup>9</sup>, etc. et a été largement utilisée dans la fabrication des lampes chrétiennes du IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.<sup>10</sup>. Sans doute, c'est le type X et XI (pl. XXXIV—XXXIX) de Pannonie, d'après la classification que leur a donnée Dora Iványi, qui montre clairement qu'elles ont évolué du I<sup>e</sup>—IV<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.<sup>11</sup>. Donc la forme ronde des lampes de Romula, Tomi, Butovo et Ephèse n'apporte au-

<sup>1</sup> *Art. cit.*, p. 171 et suiv.

<sup>2</sup> *Art. cit.*, p. 178.

<sup>3</sup> *Art. cit.*, p. 172.

<sup>4</sup> Daicovicu, *ouvr. cit.*, p. 299 (les mots en italiques sont de M. Daicovicu).

<sup>5</sup> Barnea, *art. cit.*, p. 168.

<sup>6</sup> Delattre, *ouvr. cit.*, III (1892) nos. 9, 19, 21, 668, 669, 702, etc.

<sup>7</sup> Tudor, *Dacia*, V—VI, fig. 14, 5—6; 19, 7; VII—VIII, fig. 12, a—d, j et k. Celles découvertes de 1942 à 1945 sont inédites au Musée National des Antiquités de Bucarest.

<sup>8</sup> Tudor, *An. Dobrogei*, XVI (1935), nos. 5—6.

<sup>9</sup> Párvan, *ouvr. cit.*, II, 1, pl. XXIX, 7; XXX, 11 et XXXI, 5.

<sup>10</sup> Leclercq, *ouvr. cit.*, VIII, 1, fig. 6674 (3); 6675 (7); 6676 (6), etc., le même, *Manuel d'Archéologie chrétienne*, Paris, 1907, vol. II, p. 509 (t. 2, fig. 339); Toutain, *ouvr. cit.*, p. 1323 (typ. B., fig. 4573); d'autres exemples chez Barnea, *art. cit.*, p. 168. Pour multiplier ces exemples, nous n'avons pas eu en main les travaux de O. Wulff.

<sup>11</sup> Dora Iványi, *ouvr. cit.*, p. 14 (typ. X): «Aber schon in antoninischer Zeit also in der 2. Hälfte des II. Jahrh. beginnt ein Degenerations-Prozess, der durch das III. und IV. Jahrh. hindurch andauernd eine lange Reihe von Varianten, darunter auch die folgende erzeugt». Typus XI: «Darnach war die Form also im III. eventuell auch im IV. Jahrh. verbreitet» Mr. Daicovicu n'a

cune entrave pour qu'elles soient estimées comme chrétiennes. On ne saurait donc accepter l'opinion de Mr. Daicoviciu selon lequel l'ornement qui décore les couvercles de ces lampes, ne doit pas être considéré comme des croix, mais comme « un simple ornement, une rosette simplifiée » <sup>1</sup>. Ce que nous demandons c'est qu'on nous indique des exemples de lampes païennes des I<sup>e</sup>—III<sup>e</sup> siècles apr. J.-C. où apparaissent des ornements cruciformes semblables à ceux-ci. C'est seulement avec la bibliographie que nous avons eue sous la main, que nous avons pu trouver quelque chose à ce sujet. Par contre, les rosettes qui ornent les couvercles des lampes païennes ou chrétiennes ne prennent jamais une forme comme celle trouvée sur les lampes de Romula, Butovo et Tomi. La rosette n'est pas formée de pétales composées de raies (2—3) parallèles et terminées en entailles ou avec des pois à l'extrémité. Les pétales des rosettes sur les lampes païennes sont tracées élipsoïdalement, n'ont pas de perles sur les bords ou dans le champ libre entre les bras <sup>1</sup>. Au sujet de la croix sur le disque de la lampe de Romula, Dölger s'est prononcé catégoriquement, attirant l'attention sur les raies (Balken) des bras, bordés de « perlenartige Gebilde, die kaum etwas anderes als den Perlen-oder Edelsteinbesatz des Kreuzes kennzeichnen sollen » <sup>3</sup>. Le motif décoratif des perles est fréquent dans les lampes avec croix des IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.

Les lampes de Romula, Butovo, Tomi et Ephèse, sont toutes des lampes chrétiennes. Elles forment, en ce qui concerne la forme et le signe de la croix sur le couvercle, un type qui entre dans le cercle oriental de la production des lampes. Comme date, elles appartiennent à la fin du IV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. De plus amples considérations pourront être faites seulement lorsque s'élargira et se complètera le cercle de diffusion de ces lampes, qui jusqu'ici sont parmi les plus anciennes lampes chrétiennes.

D. TUDOR.

pas lu avec attention ce passage. Pour des autres lampes rondes chrétiennes, voir: Leclercq, *Dict. arch. chrét.* I, 2, col. 2228 fig. 758—759 (Le Bon Pasteur); col 3010, fig. 1040; II, 2, col. 1802, fig. 1981 (le sacrifice d'Abraham), etc.

<sup>1</sup> *Ouvr. cit.*, pp. 229, 315 et suiv.

<sup>2</sup> H. B. Walters, *Catalogue of the greek and roman lamps in the British Museum*, London, 1914, pl. XXXVII, 810, et Dora Iványi, *ouvr. cit.*, pl. XIV, 2-4 et 6.

<sup>3</sup> *Ouvr. cit.* p. 178.



*Tami* (collection Dr. H. Slobozeanu).

## CHAPITEAUX À PROTOMES DE BÉLIERS DE LA SCYTHIE MINEURE

Nous nous proposons, à la lumière des dernières études et découvertes, d'examiner ici un chapiteau trouvé à Mangalia (ancienne Callatis) et publié par O. Tafrali dans la revue *Arta și Arheologia* I (1927), pp. 54—55, ainsi que d'autres fragments de chapiteaux trouvés en 1904 et 1907 à Adamclissi (ancien Tropaeum Trajani) et publiés par G. Murnu dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, VI (1913), pp. 117—118. Ceux-ci aussi bien que celui-la nous évoquent d'une manière concrète les rapports intimes unissant Constantinople et Salonique aussi que leurs environs avec la florissante Scythie Mineure de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle après J.-C. et de la première moitié du VI<sup>e</sup>.

Le chapiteau de Mangalia (fig. 1—5), aujourd'hui au Musée National d'Antiquités de Bucarest<sup>1</sup>, appartient au groupe de chapiteaux à deux étages ou zones superposées, dont la rangée supérieure de feuilles d'acanthé, caractéristique au chapiteau théodosien<sup>2</sup>, se trouve remplacée ici par des figures d'animaux et des motifs végétaux, dus, semble-t-il, au contact toujours plus accentué du monde

<sup>1</sup> Nous nous faisons un devoir de remercier ici le directeur du Musée, M. Th. Sauciuc-Săveanu qui a bien voulu nous autoriser à étudier et publier ce chapiteau, ainsi que le professeur I. Nestor qui a mis à notre disposition les clichés des photographies que nous publions. En dehors de la publication de Tafrali, on trouve encore une photographie du chapiteau de Mangalia donnée par M. Th. Sauciuc-Săveanu dans son article sur *Callatis* (fig. 31), publié dans *L'Archéologie en Roumanie*, Bucarest, 1938 (Académie Roumaine).

<sup>2</sup> Pour ce type de chapiteaux voir G. de Jerphanion S. J., *Le chapiteau théodosien* dans *La Voix des Monuments*, Paris, 1930, pp. 96—119, publié dans *Bessarione*, 38 (1922).



byzantin avec le monde oriental. Il fut découvert dans les fouilles de Callatis, à l'endroit communément appelé les « thermes », et c'est le seul exemplaire qui nous soit parvenu dans un meilleur état de conservation, les proéminences exceptées, qui, trop fragiles, se sont cassées et perdues presque entièrement. L'hauteur est de 45 cm. Le diamètre de la base a 37 cm. et la longueur de chaque côté de l'abaque est de 55 cm. cependant que la diagonale allant d'un sommet de l'abaque à l'autre est de 70 cm. A la partie inférieure, l'astragale qui pour la première fois dans l'évolution du chapiteau théodosien quitte le sommet de la colonne proprement dite pour faire corps avec le chapiteau, se trouve remplacé par un tore de feuilles d'acanthé pointant en bas et penchées à gauche.

Au-dessus, la zone inférieure du corps du chapiteau est formée (exactement comme aux chapiteaux théodosiens) d'un couronnement de huit grandes feuilles d'acanthé disposées en sens vertical, à la pointe recourbée en dehors. La zone supérieure a quatre faces latérales. Aux quatre angles surgissent les têtes cornues, les portraits et les membres antérieurs de quatre béliers en saillie sur le pourtour, dont un seul demeure et encore sensiblement mutilé (fig. 5). Les béliers étaient agenouillés les genoux appuyés à la pointe d'une feuille d'acanthé. Un seul de ces genoux s'est conservé (fig. 4—5). Quant aux faces latérales, celles-ci présentent alternativement des aigles et des cornes d'abondance. En effet sur chacune des deux faces opposées se dresse un aigle aux ailes repliées, à la tête tournée à droite. L'un d'eux enfonce puissamment ses deux serres dans l'échine d'un bœuf deux fois plus petit que lui (fig. 1). L'autre tient dans ses serres un oiseau ou un animal, la nature de cette proie ne pouvant être trop bien déterminée (fig. 2). Sur les autres deux faces opposées figurent des cornes d'abondance dont l'une ornée sur sa marge supérieure d'une couronne de feuilles imbriquées. Son corps en relief est également décoré des mêmes feuilles, selon toute apparence, mais disposées en sens vertical. L'autre corne d'abondance, également ornée de feuilles d'acanthé, présente sur sa marge supérieure trois oves (fig. 4). L'abaque est simplement sillonné d'une légère rainure.

La qualité du marbre blanc et dur fait supposer qu'il fut apporté du Proconnèse. Nous inclinons même à croire qu'il fut importé tout sculpté. On sait que du Proconnèse s'exportaient partout des pièces de sculpture, ou même, lorsque des motifs d'économie imposaient

l'emploi du marbre local, des modèles, d'après lesquels devaient être exécutées les sculptures voulues <sup>1</sup>.

L'exécution du chapiteau de Mangalia relève en bonne partie de la technique impressionniste, en honneur dans la sculpture byzantine du V<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, dont le procédé consiste à suggérer le relief par un contraste de lumière <sup>2</sup>. Pourtant notre sculpteur n'a usé du trépan que dans une mesure infiniment plus réduite que tant d'autres sculpteurs de chapiteaux du temps de Théodose II, lorsque cet instrument était employé non seulement pour le contour dentelé des feuilles, comme ici, mais aussi pour marquer leurs nervures. En sorte que par ce procédé technique de l'emploi plus fréquent du ciseau que du trépan, le sculpteur du chapiteau de Mangalia se réclame plutôt du style classique dont il s'éloigne par contre par l'adoption des motifs animaux ou végétaux. La dureté du marbre n'a point permis au sculpteur de traiter trop aisément les détails: les têtes des deux aigles et du béliet, qui nous sont conservées, sont grossièrement exécutées. Les plumes des deux aigles ne comportent nul détail, on les croirait inachevées quoique l'on possède la preuve que ce chapiteau ait servi. Pourtant les stries transversales des cornes du béliet sont rendues de manière fort naturaliste. La feuille d'acanthé est assez habilement ciselée, pourtant le sculpteur a réalisé une acanthé pointue et rigide, et non molle et arrondie comme on en voit sur tant de chapiteaux théodosiens, et ceci toujours à cause de la dureté du marbre.

En même temps que le chapiteau de Mangalia, on découvrit, selon O. Tafrali, aussi d'autres fragments d'un chapiteau identique dont le sort ultérieur nous demeure inconnu.

A Adamclissi on découvrit cinq fragments de protomes de béliets en pierre calcaire d'Asarlîc (Cetatea = Civitas Ausdecensis). Tous furent mis au jour à l'occasion des fouilles de la « basilique-citerne », dont les colonnes sont faites d'une même matière. Parmi tous ces fragments un seul conservait encore un morceau d'abaque, révélant ainsi sa véritable destination de manière indubitable. « Sous l'angle de l'abaque (notre citation est empruntée à l'étude de Murnu, *o. c.*, p. 117) surgit de face la tête de béliet dont on conserve le front situé au même niveau que l'angle de l'abaque, les yeux, et une partie

<sup>1</sup> P. Lemerle, *Chapiteaux chrétiens à protomes de béliets*, dans 'Αρχαιολογική Εφημερίς 1937 (τόμος εκατονταετηρίδος) Athènes, 1938, pp. 298—299.

<sup>2</sup> L. Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs byzantins*, Paris, 1936, p. 11.

des cornes et des oreilles qui s'étendent parallèlement de part et d'autre, ainsi que des ailes vers les côtés de l'abaque ». En ce qui nous concerne, nous ne pouvons, faute de preuves plus précises, nous prononcer sur l'emploi des chapiteaux de Mangalia comme modèles de ceux d'Adamclissi, en raison de leur voisinage, ou s'il faut songer à des modèles venant d'ailleurs.

Des chapiteaux analogues à nos exemplaires de Mangalia et d'Adamclissi ont encore été découverts en nombre modéré, suffisant toutefois pour pouvoir établir leur origine. L'œuvre de synthèse de Rudolf Kautzsch sur les chapiteaux d'Orient aux IV<sup>e</sup> — VII<sup>e</sup> siècles <sup>1</sup> (où ne figure aucun chapiteau de la Dobroudja) et l'étude déjà citée de Paul Lemerle, comprenant la liste de tous les chapiteaux à protomes de bélier découverts en Grèce, nous fournissent tout le matériel de ce genre connu jusqu'ici, à l'exception toutefois des monuments de la Dobroudja, ainsi que d'un exemplaire parvenu au musée d'Arles et publié après la parution de ces études <sup>2</sup>. D'après celles-ci, la plupart des chapiteaux à protomes de béliers furent trouvés à Constantinople, à Salonique, et en Macédoine. Des exemplaires isolés se trouvent en Palestine (à Jerusalem), en Syrie, en Asie Mineure, en Egypte et à Carthage. Celui de Sant' Apollinare in Classe et les trois de Saint Marc de Venise sont, à n'en pas douter, venus d'Orient <sup>3</sup>, mais d'un plus proche Orient que la Syrie ou la Palestine, à savoir Constantinople ou ses environs. A une plus grande proximité de nos régions, deux autres chapiteaux de ce genre furent trouvés en Bulgarie — l'un d'eux dans le temple de Jupiter de Kosjak, au nord de Mésembrie sur le littoral de la Mer Noire, l'autre dans les fouilles de la ville même de Sofia <sup>4</sup>. De tous les chapiteaux à protomes de bélier connus jusqu'ici, ceux qui rappellent le plus notre exemplaire de Mangalia sont les trois chapiteaux de la basilique

<sup>1</sup> *Kapitellstudien. Beiträge zu einer Geschichte des spätantiken Kapitells im Osten vom vierten bis ins siebente Jahrhundert* (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, 9), Berlin-Leipzig, 1936, pp. 156—158.

<sup>2</sup> Fern. Benoît, *Chapiteau byzantin à tête de bélier du musée d'Arles*, dans le *Bulletin Monumental*, 97 (1938), pp. 137—144.

<sup>3</sup> P. Lemerle, *ouvr. cit.*, p. 299. En parlant d'un chapiteau à protomes de bélier de Ravenne, Emmerich Schaffran le croit d'origine lombarde (1) : *Die Kunst der Langobarden in Italien*, Jena-Leipzig, 1941, p. 92; pl. 39 b.

<sup>4</sup> J. Strzygowski, *Ein Christusrelief und altchristliche Kapitelle in Moesien*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, I, (Berlin, 1920,) pp. 23—24, fig. 6.

de Saint Démétrius de Salonique, celui de l'église Saint Grégoire Palamas provenant de cette même ville, aujourd'hui au Musée byzantin d'Athènes, puis un autre qui figure dans le catholicon du monastère d'Ivir au Mont Athos<sup>1</sup> et enfin deux chapiteaux de Constantinople<sup>2</sup>. Tous ceux-ci ont à leur base un tore de feuilles d'acanthé disposées obliquement et pointant en bas, surmonté d'une zone de huit feuilles d'acanthé verticales, celle-ci couronnée enfin d'une zone supérieure à décor animalo-végétal, constitué par les protomes de béliet des angles et par les aigles alternant avec les cornes d'abondance des quatre faces. Les aigles du chapiteau du monastère d'Ivir, ainsi que celui du Musée d'Istamboul tiennent leur proie dans leurs serres à l'instar de l'aigle de Mangalia. L'un des chapiteaux de Saint-Démétrius de Salonique a la corne d'abondance ornée sur sa marge supérieure de trois oves, exactement comme l'exemplaire de Mangalia (fig. 4). Quant aux membres antérieurs des béliets surgissant aux quatre angles, ceux-ci sont identiques à ceux du chapiteau d'Ivir. Les stries horizontales des cornes des béliets sont identiques aux chapiteaux de Philippes en Macédoine<sup>3</sup> et de Mangalia. Sur un seul chapiteau datant certainement du V<sup>e</sup> siècle après J.-C., appartenant à la basilique de Sikyone, à l'ouest de Corinthe, la proie de l'un des aigles est toujours un bœuf<sup>4</sup> comme au chapiteau de Mangalia (fig. 1). Les autres éléments décoratifs, et spécialement les feuilles d'acanthé à la pointe renversée, mais verticales et non obliques comme à Mangalia, ornant le tore de la base, le différencient de notre exemplaire.

La technique employée dans la sculpture de ces derniers chapiteaux et le réalisme caractérisant les figures d'animaux, nous permettent d'y voir des exemplaires moins éloignés de la sculpture hellénistique, et de les considérer comme prototypes de tous les autres exemplaires du même genre qui se rapprochent encore plus de la sculpture byzantine proprement dite. Presque toutes ces œuvres datent de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, et le chapiteau de Man-

<sup>1</sup> P. Lemerle, *ouvr. cit.*, pp. 293—294, fig. 1—2. Cf. Kautzsch, *ouvr. cit.*, p. 157.

<sup>2</sup> Kautzsch, *ouvr. cit.*, p. 156 (489) et 158 (499). Cf. aussi *ibid.*, p. 156 (490, pl. 30) et 157 (494, pl. 30).

<sup>3</sup> Lemerle, *ouvr. cit.*, pl. I en bas.

<sup>4</sup> A. Orlandos, dans *Πρατικά της 'Αρχ. 'Εταιρείας* 1933, p. 85, fig. 4; cité d'après Lemerle, *ouvr. cit.*, pp. 294-295.

galia s'identifie avec elles comme décor et technique sculpturale, et conséquemment aussi comme date. Les données historiques confirment cette opinion, car durant la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, à l'exception des troubles causés par la révolte du général Vitalien, les cités de la Dobroudja en général et tout d'abord la cité de Callatis du littoral, suivie de près par la cité de Tropaeum Trajani de l'intérieur, jouirent d'une période de calme et de prospérité<sup>1</sup>.

Dérivant du chapiteau théodosien par une évolution immédiate et doué d'une vie tout aussi brève (puisque ses premiers exemplaires datent de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, et les derniers ne dépassent pas, semble-t-il, la date de la fondation de Sainte Sophie), le chapiteau à protomes de bélier dut naître, croyons-nous, à Constantinople ou dans ses environs, patrie du chapiteau théodosien. Ce type de chapiteau, ainsi que les autres chapiteaux à figures animales, est une reprise sous un aspect nouveau et donc non dépourvu d'originalité, d'un type existant auparavant en Orient, et depuis aussi en Occident.<sup>2</sup> En l'empruntant à l'art antique à côté d'autres éléments n'ayant point leur place ici, l'art paléochrétien avait employé la tête des béliers aux coins des sarcophages, à la place des têtes de lion. L'exemple le plus illustré nous est fourni par le sarcophage de la *via Salaria*, aujourd'hui au Musée du Latran (III<sup>e</sup> siècle après J.-C.).<sup>3</sup> Nous ne pouvons savoir si sous ce motif ornemental le sculpteur chrétien a entrevu une idée symbolique, c'est-à-dire si le bélier doit être considéré ici aussi comme un symbole du Christ, comme dans la scène du sacrifice d'Abraham, ou encore si les cornes doivent être comparés à la couronne d'épines, selon la comparaison

<sup>1</sup> Voir Radu Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, dans *La Dobroudja* (Académie Roumaine) Bucarest, 1938, pp. 324—326, 343. V. Pârvan plaçait la construction de la basilique-citerne également « vers la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle ». *Cetatea Tropaeum*, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 4 (1911), p. 185.

<sup>2</sup> Le chapiteau à protomes de bélier du temple de la Concorde, aujourd'hui au Tabularium à Rome. Kautzsch, *ouvr. cit.*, p. 153, n. 3. À juger d'après leur composition moins simple et moins précise, les chapiteaux d'Égypte, cités par P. Lemerle (*ouvr. cité*, pp. 297—298), d'après J. Strzygowski et d'après Clédât, nous paraissent plutôt postérieurs au groupe de chapiteaux similaires de Constantinople et de Salonique (c'est le cas du chapiteau de Lavra; *ibidem*, p. 295).

<sup>3</sup> Voir Fr. Gerke, *Die christlichen Sarkophage der vorkonstantinischen Zeit* (Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, 11), Berlin, 1940, pp. 295—300, pl. 51<sup>5</sup>.

de Tertullien.<sup>1</sup> Il nous suffit d'observer que les volutes ioniques sont admirablement remplacées par les cornes de cet animal. La seule différence consisterait dans le fait què les volutes s'enroulent vers l'intérieur du chapiteau, tandisque les cornes de bélier sont tournées vers l'extérieur. Dans certains cas toutefois, comme par exemple sur l'un des chapiteaux de Saint Marc de Venise, les cornes du bélier se recourbent vers l'intérieur du capiteau absolument comme des volutes.

Après ce rapprochement que nous voyons exister tout particulièrement entre les chapiteaux à protomes de bélier de la Scythie Mineure et ceux de Constantinople, de Salonique et du monastère d'Ivir (qui sans nul doute tire son origine de l'un de ces deux premiers centres d'art byzantin ou de leurs environs), un rapprochement entre les monuments de la Dobroudja en général et ceux de Callatis et du Tropaeum Trajani en particulier avec ceux de ces mêmes centres grecs ou de quelques autres centres avoisinants, nous éviterait, croyons-nous, la peine de chercher des ressemblances dans des endroits trop éloignés de nos monuments. Pourquoi donc courir jusqu'en Syrie ou même dans la Pisidie ou la Pamphylie d'Asie Mineure à la recherche de la basilique « à double transept », comme on s'est plu à désigner assez confusément, selon nous, la basilique « byzantine » de Tropaeum, quand ceux qui l'ont construite semblent bien avoir connu et imité la célèbre basilique de Saint Démétrius de Salonique? <sup>2</sup> La crypte de sous l'autel de

<sup>1</sup> *Adversus Iudaeos*, XIII, dans Migne, P. L., t. II, col. 676. Cf. L. Bréhier, *L'art chrétien, son développement iconographique des origines à nos jours*, <sup>2</sup>, Paris, 1928, p. 65.

<sup>2</sup> V. Pârvan, *ouvr. cit.*, pp. 182—183, fut le premier à trouver des ressemblances entre les basiliques d'Asie Mineure (Sagalassos, Begetjö-Kosu) et celle byzantine de Tropaeum Trajani. Cf. J. Strzygowski, *Kleinasiens, ein Neuland der Kunstgeschichte*, Leipzig, 1903, pp. 49—50, fig. 36—37, p. 177. Plus récemment, Em. Condurachi a vu une influence des basiliques syriennes transmise en Dobroudja en passant par l'Asie Mineure: *Eléments syriens dans l'architecture chrétienne d'Illyrie*, dans *Atti del V Congresso Internazionale di studi bizantini*, II (Studi bizantini e neoellenici, vol. VI), Rome, 1940, pp. 78—86; v. tout particulièrement p. 84. Dans son récent manuel: *Χριστιανική καὶ βυζαντινὴ Ἀρχιτεκτονική*, Athènes, 1942, p. 310, G. A. Sotiriou établit un même rapprochement que V. Pârvan entre la basilique de Saint Démétrius et celle de Tropaeum, dont il a déjà été question ci-dessus, mais il n'insiste pas, à l'exemple du savant roumain, lui trouvant plus de ressemblances avec une basilique de Perga en Pamphylie.

cette dernière pouvait fort bien servir de modèle à la crypte de sous l'autel de la basilique « byzantine » de Tropaeum. Il se peut que les pastophoria (?) que l'on voit des deux côtés de l'abside de la « basilique de marbre » de Tropaeum<sup>1</sup> tirent leur origine de la Syrie, comme tant d'autres éléments architectoniques paléochrétiens, mais au VI<sup>e</sup> siècle, date de la construction de notre basilique, ceux-ci s'étaient répandus aussi en Asie Mineure et en Grèce. Les pièces rectangulaires, à la gauche de la « basilique byzantine » et à la droite de la « basilique forensis ou simple (?) »<sup>2</sup>, constituant peut-être dans le premier cas un baptistère, et dans le second un diaconicon, ne forment point exclusivement une caractéristique des basiliques syriennes, puisqu'on les trouve dans des centres beaucoup plus rapprochés de la Scythie Mineure<sup>3</sup>.

Enfin un trait qui nous semble significatif c'est leur confusion avec les thermes de certains établissements chrétiens de Callatis, lieu de provenance de notre chapiteau<sup>4</sup>. Rappelons à ce sujet l'exemple de la basilique A de Nea Anchialos en Grèce, où en dehors de tout un ensemble de constructions aux alentours de la grande basilique

Sans nier l'existence de cette ressemblance entre les basiliques susdites d'Asie Mineure et celle byzantine de Tropaeum, nous constatons une plus grande analogie avec la basilique de Saint Démétrius de Salonique. (V<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> s.). En effet, ni dans la basilique de Sagalassos, ni dans celle de Perga, autant qu'on peut en juger, les colonnes de la nef longitudinale ne se prolongent point dans le transept ainsi que cela se passe à Tropaeum et à Saint Démétrius (de même que dans la basilique des *Saints Apôtres de Constantinople*, bâtie par Constantin le Grand, et dans la basilique d'Arcadius de Karm-Abu-Mina, en Égypte). Nous arrivons de la sorte à établir les rapports qui nous semblent plus naturels entre les monuments plus rapprochés, sans partager toutefois entièrement l'opinion que Hans Christ oppose à Strzygowski touchant l'origine de la basilique en forme de T, dans son étude: *Zur Erklärung des T-förmigen Grundrisses der Konstantinischen Peterskirche in Rom*, publié dans la *Rivista di archeologia cristiana*, XII (1935), 3—4, pp. 293—311. Pour les basiliques à transept de la Grèce, voir G. A. Sotiriu, *Die altchristlichen Baiken Griechenlands*, dans *Atti del IV Congresso internazionale di archeologia cristiana I* (Città del Vaticano, 1940) pp. 367-376

<sup>1</sup> *Ibid.*, fig. 28—29 (p. 182) et R. Netzhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha*, Bucarest, 1918, pp. 190—192.

<sup>2</sup> Pârvan, *ouvr. cit.*, fig. 15 et 20 (pp. 176 et 178).

<sup>3</sup> Voir G. Sotiriu, *Αἱ χριστιανικαὶ Θῆβαι τῆς Θεσσαλίας καὶ αἱ παλαιο-χριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Ἑλλάδος*, extrait de *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*, 1929, *passim*.

<sup>4</sup> O. Tafrafi, *ouvr. cit.*, p. 48 et suiv. Cf. R. Vulpe, *ouvr. cit.*, pp. 343—344.

on découvrit juste en face toute une installation de thermes avec des conduites de circulation, permettant d'envoyer l'eau chaude et l'eau froide jusqu'à la phiale (cantharus) de l'atrium et au baptistère situé à la gauche de la basilique <sup>1</sup>.

Voici très brièvement quelques observations sur les monuments que nous présentons ici et sur les rapports qui semblent avoir existé dans la dernière période d'épanouissement et d'existence de la Scythie Mineure, entre cette province septentrionale de l'empire byzantin et les plus brillants centres de l'intérieur, à commencer par Constantinople et Salonique.

## I. BARNEA

<sup>1</sup> Voir G. Sotiriou, Χριστιανική και βυζαντινή 'Αρχαιολογία, fig. 99.





Fig. 1. Un aigle enfonce puissamment ses serres dans l'échine d'un boeuf.

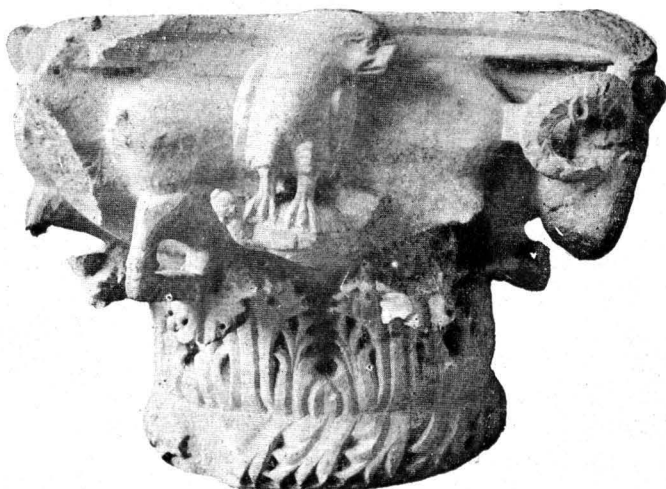


Fig. 2. Le second aigle tient dans ses serres la proie.



Fig. 3. Sur l'une des faces laterales une corne d'abondance.



Fig. 4. Sur l'autre face laterale la seconde corne d'abondance.



Fig. 5. Des quatre têtes de beliers il ne reste plus que celui-ci.

## LA TRAGÉDIE «*LA SOLTANE*» DE GABRIEL BOÛNIN (1561) ET SES SOURCES

En 1553, la Porte ottomane fut témoin d'un tragique événement qui déchaîna au plus haut degré l'imagination des contemporains. Le fils aîné de Soliman le Magnifique, le jeune prince Mustapha Muklissi, pacha d'Amasie, fut appelé au camp de son père, alors que celui-ci se dirigeait avec son armée vers les frontières de la Perse, et il y fut étranglé par les sept esclaves muets du sultan, sous le regard impitoyable de ce dernier. Jeune homme de 23 ans, de nature chevaleresque, enclin à la poésie — car sous le pseudonyme de Muklissi (le Sincère), Mustapha a composé trois divanys ou collections de gazels et plusieurs commentaires et travaux grammaticaux — le prince héritier de l'immense empire de Soliman était aussi très aimé des janissaires. Une révolte particulièrement menaçante, provoquée par ces janissaires, s'esquissa d'ailleurs aussitôt que se répandit la nouvelle de cette exécution, et pour l'apaiser Soliman dut leur accorder certaines concessions dont la plus importante fut l'éloignement, tout au moins pour la forme, du G and Vizir Rustan, son gendre et le principal accusateur de Mustapha.

Bien que le monde fût habitué à ces sortes de disputes autour du trône turc et à leurs suites sanglantes, l'événement dépassait l'imagination, surtout par l'atmosphère dramatique des circonstances.

Il s'agissait tout d'abord d'un père qui tuait son fils et l'héritier, pour une raison d'état, qui supprimait donc ce que tout souverain désire le plus, l'assurance de sa propre continuité. Pareille chose ne s'était pas encore rencontrée jusque là, mais elle se répétera quelques années plus tard, lors de l'arrestation de don Carlos par son père — et nous croyons que dans cette sombre décision de Philippe II le souvenir de l'acte de Soliman s'est élevé comme une secrète justification.

Ensuite, les dessous de cette exécution cachaient une intrigue courtisane que toute l'Europe allait très vite apprendre. Mustapha était le fils de Soliman et d'une esclave que le sultan avait ensuite abandonnée, selon l'usage. Mais par la suite il fut victime d'une violente passion pour une nouvelle favorite, une esclave russe, désignée de ce fait, par certains historiens occidentaux, sous le nom de *la Russe* ou *la Rossa* et plus tard, par corruption, *Roxelane*. A la Porte on la désignait simplement sous l'appellation de *Khasseki Khurram* ou la « Joyeuse Favorite ». Son pouvoir sur le Sultan fut si grand qu'elle arriva, à l'encontre de toutes les traditions de la Porte, à obtenir son mariage légal avec Soliman, par un stratagème non dénué d'ingéniosité.

Alors qu'elle n'était encore qu'une esclave du Sultan, elle désira élever une mosquée à la gloire d'Allah. Mais un moslem qu'elle interrogea lui répondit qu'étant donnée sa situation d'esclave, sa bonne action ne se reflètera pas sur elle-même mais sur son maître, qui seul aura droit ensuite à la suprême récompense. Affligée de cette prédiction, la favorite fit comprendre au Sultan la cause de ses tourments et celui-ci par amour pour elle, ne voulut pas la laisser souffrir plus longtemps et lui accorda la liberté. Mais à peine sortie du rang des esclaves, Rossa refusa toutes relations avec le Sultan et trouva, dans ce but, une excuse par la bouche du bienveillant moslem qui précisa qu'une femme libre commettrait un péché si elle répondait aux désirs du Sultan, autrement que dans les limites légitimes du mariage. Aveuglé par son amour pour Rossa, Suleiman la prit pour épouse et lui fit une dot de 5000 sultans d'or de revenu. Leurs quatre fils furent promus à de hauts postes et leur fille mariée à Rustan Pacha, frère du célèbre Sinan. Ainsi Rossa vit son rêve se réaliser, et devint la véritable souveraine de l'empire, disposant la destitution du Grand Vizir qu'elle ne voyait pas d'un bon oeil et qu'elle fit remplacer par Rustan; elle jouit jusqu'à sa mort de la plus grande faveur auprès de son époux.

Un seul désir lui restait encore à accomplir : évincer Mustapha de l'héritage du trône et assurer ce dernier à l'un de ses propres fils. Ce projet était difficile à réaliser. Mustapha se trouvait loin de la Porte, dans son gouvernement d'Amasie, et sa conduite ne laissait rien à désirer; d'autre part il était difficile de supposer que Soliman pourrait se décider à prendre lui-même d'aussi sévères mesures contre son propre fils. Cependant après une tentative infructueuse d'empoisonner Mustapha, Rossa fut obligée de recourir à ce moyen

pour éloigner le prince héritier de l'amour de son père, lui attribuant des plans et des complots dont on ne sait jusqu'à quel point ils étaient réels. Il est probable que ce travail secret d'ébranlement des sentiments de Soliman dura plusieurs années, pendant lesquelles nous voyons Mustapha presque continuellement éloigné de la Porte, mais en même temps presque unanimement considéré comme le successeur de son père. D'autre part Rossa avait peut-être effrayé le Sultan en lui rappelant le sort de son grand-père Bajazet II que Selim II détrôna avec l'aide des janissaires et qu'il finit par empoisonner. Quoiqu'il en soit, il est certain que, craignant d'être détrôné par son propre fils, Soliman préféra le supprimer le premier. Cette funeste décision fut prise alors que Rossa, d'accord avec Rustan, combinait une lettre dans laquelle étaient révélées les coupables relations entre Mustapha et la Perse, avec laquelle la Porte était continuellement en guerre. Cet acte d'accusation effaçait toute trace d'hésitation dans l'esprit soupçonneux du Sultan, qui, ainsi que nous l'avons vu, entendit être lui-même présent au meurtre de son fils.

Il semble cependant que quelque chose de l'esprit intrépide et chevaleresque du grand Soliman soit passé, non seulement dans l'âme de Mustapha, mais aussi dans celle des fils de Rossa. Loin de se réjouir de la mort de leur frère et de la perspective du trône qui s'ouvrait ainsi pour eux, l'annonce de la mort de Mustapha les remplit de douleur. L'un d'eux, Selim, qui était pacha en Caramanie, répondit à cette nouvelle en faisant pendre le courrier qui la lui apportait, pour montrer ainsi son chagrin. Le plus jeune des fils de Rossa, Zéangir, ou le Bossu, qui aimait beaucoup son frère, mourut de douleur, ou, selon une autre version, se suicida sur le corps de Mustapha.

La fin de ce dernier constitue un épisode tragique qui ne pouvait manquer d'éveiller l'intérêt et la curiosité des amateurs de sujets dramatiques. Il n'est donc pas surprenant que son histoire et celle des intrigues de Rossa ou Roxelane se retrouve plusieurs fois contée par les anciens auteurs dramatiques. Les pièces relatives à la triste fin de Mustapha sont très nombreuses dans la littérature française et pourraient faire l'objet d'une étude comparative. Parmi les premières se place la tragédie intitulée *Le Grand et dernier Soliman ou la mort de Mustapha*, de Jean Mairet. Jouée en 1630 et publiée en 1639, cette tragédie constitue cependant une violente déformation de l'histoire au profit de la littérature : Roxelane ourdit, comme en réalité,

la perte de Mustapha, mais sans savoir qui il est, et n'apprend, qu'après avoir obtenu sa mort, que Mustapha est son propre fils et celui de Soliman, qui leur a été ravi en bas âge. Semblable doit être le sujet de la tragicomédie *Roxelane* de Desmarres, jouée et imprimée en 1643<sup>1</sup>. Une pièce représentée en 1705, à Berlin, sous le titre de *Mustapha et Zéangir* et sous le nom de Belin, a eu d'autant plus de succès qu'elle a été attribuée à la collaboration de cet écrivain avec la duchesse de Bouillon. Son sujet et son titre ont été repris en 1777, dans la tragédie qui devait être le premier titre de gloire du célèbre Chamfort. Dans cette dernière, l'action historique se retrouve dans ses grandes lignes, simplifiée du fait que les quatre fils de Roxelane se réduisent à un seul, Zéangir, aussi désespéré de la mort de son frère, et en même temps elle se complique d'une intrigue sentimentale qui est la double passion des deux frères pour la princesse persane, leur prisonnière. Enfin en 1785, on représente à Paris une nouvelle tragédie, avec le même sujet, intitulée *Roxelane et Mustapha* et due à un certain Maisonneuve, qui semble avoir attendu une vingtaine d'années les honneurs de la scène.

En même temps, à côté de ces tragédies à caractère historique évident, fleurit une autre littérature, parallèle, alliant les réalités historiques à la fiction et ayant surtout à sa base le roman de Mlle de Scudéry, intitulé *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*. Dans ce dernier l'auteur avait réalisé une sorte de fusion entre l'épisode de la fin de Mustapha et l'histoire de la belle carrière militaire d'Ibrahim Pacha, son contemporain; ne faisant de ces deux personnages qu'un seul et mettant au compte de son héros une rivalité sentimentale avec le Sultan, elle terminait son roman par la défaite de Roxelane. Ce roman a servi de point de départ d'abord à la tragicomédie de Georges de Scudéry, frère de l'auteur, et un peu plus tard aux tragédies de *Soliman ou l'Esclave généreuse* de Jacquelin (1652) et *Soliman* de l'abbé Abeille (1680) jouée sous le nom de l'acteur La Thuillerie et attribuée parfois au poète jésuite Larue.

On voit donc que l'histoire tragique de Mustapha est loin d'être restée sans écho dans la littérature dramatique française. Mais plus intéressante encore que cette production tardive, qui ne se sert des

<sup>1</sup> Dans La Vallière, *Bibliothèque du théâtre français*, Dresden 1768, III, p. 34, on donne pour *Roxelane* la date erronée de 1613, d'autant plus impossible que Desmarres mourut en 1717. Du reste, la vraie date se trouve aussi dans M o u h y, *Abrégé d'histoire du théâtre françois*, Paris 1780, I, 423.

réalités historiques que comme point de départ pour le développement du conflit passionnel, nous semble l'apparition, huit ans à peine après la mort de Mustapha, du même thème dans la tragédie si peu connue : *La Soltane* de Gabriel Bounin (1561).

De ce dernier écrivain nous savons qu'il a vécu vers 1530—1587, occupant successivement les postes d'avocat au Parlement de Paris, de bailli de Chateauroux et maître des requêtes du roi Charles IX. En dehors d'une traduction des *Économiques* d'Aristote qui peut être considérée comme une oeuvre de jeunesse, et de la pièce mentionnée, ses autres écrits ont en général un caractère politique ou de circonstance<sup>1</sup>. Nous ne savons donc pas sous quelle impulsion il a écrit cette tragédie. Les anciens bibliographes prétendent qu'elle a été représentée devant Catherine de Médicis, mais nous ne savons pas d'une manière certaine sur quelles bases repose une telle affirmation. Le texte même de la tragédie a été très peu étudié<sup>2</sup>, bien qu'il ait fait, en 1888 et en Allemagne, le sujet d'une thèse du professeur Johannes Venema<sup>3</sup>. Ce professeur publia, la même

<sup>1</sup> La liste complète des oeuvres de Bounin n'a jamais été dressée. Elle devrait comprendre au moins les travaux suivants :

1. Aristote, *Les Oeconomiques*, Paris 1554 (d'après La Croix du Maine).
2. *La Soltane*, tragédie, Paris 1561.
3. *Harangue au Roy, à la Royné et aux hommes françois, sur l'entretenement et réconciliation de la Paix et entrées dudit Seigneur en ses villes*, Paris 1565.
4. *Les joies et allegresses pour le bienveignement et entrée de Monseigneur, Filz de France et frère unique du Roy, en sa ville de Bourges*, Paris 1576 (autres éditions : Lyon 1576; Bourges 1576).
5. *Tragédie sur la défaite et occision de la Piaffe et la Picquorie et bannissement de Mars à l'introduction de la Paix et sainte Justice*, Paris 1579.
6. *Satyre au Roy, contre les Républicains. Avec l'Alectriomachie ou joutte des Coqs*, Paris 1586.
7. *Traité sur les cessions et banqueroutes et les causes qui ont meu le Sénat et Parlement de Paris de confirmer le jugement du juge de Laval sur ce qu'il auroit condamné un cedant aux biens à porter le bonnet verd, et savoir s'il se peut donner à tous cedans, et aux fermes*, Paris 1586.

<sup>2</sup> Il n'est pas mentionné par Faguet, *La Tragédie française au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1912. Quelques pages lui sont consacrées dans Adolf Ebert, *Entwicklungsgeschichte der französischen Tragödie*, Gotha 1856, pp. 134—136 et dans Karl Böhm, *Beiträge zur Kenntnis der Einflüsse Senecas auf die in der Zeit von 1552 bis 1562 erschienenen französischen Tragödien*, Erlangen-Leipzig 1902, pp. 51—52.

<sup>3</sup> *Ueber die Soltane, Trauerspiel von Gabriel Bounin. Paris, 1561. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doctorwürde bei der hohen Philosophischen Facultät der Universität Marburg*. Marburg 1888. Il ne s'agit en réalité que d'un extrait de la publication qui suit.



année, une nouvelle édition complète de la tragédie *La Soltane*<sup>1</sup>, qui peut être considérée comme un modèle de médiocrité et un exemple de ce qu'un éditeur ne devrait jamais faire<sup>2</sup>. Mais cependant la mauvaise édition de Venema est très utile, car le texte de l'édition originale est d'une extrême rareté, même dans les grandes bibliothèques parisiennes.

La pièce aurait mérité cependant plus d'attention de la part des chercheurs, ne serait-ce seulement que pour la raison qu'elle est la première des tragédies qui ait choisi son sujet dans l'actualité immédiate et dans le monde pittoresque de l'Orient. Il est vrai qu'en dehors de ces mérites, le travail de Bounin n'en présente pas d'autres. Le développement de l'intrigue, de même que la versification, sont d'une platitude rare, même dans les tragédies contemporaines, et se résument à une froide déclamation complètement dénuée d'intérêt dramatique. Le premier acte contient les longues lamentations de Rossa relatives au mauvais sort qui fit de Mustapha un obstacle sur le chemin de ses fils; le second expose l'invention de Rustan pour compromettre Mustapha aux yeux de son père, c'est-à-dire la fausse lettre combinée comme venant de Mustapha par laquelle il demande en mariage la fille du roi de Perse. Le troisième acte est la scène dans laquelle Rossa dévoile au Sultan le complot présumé de son fils; le quatrième montre Mustapha indécis s'il doit ou non répondre à l'appel de son père, et le cinquième amène un rêve tragique de Mustapha, ressort ordinaire et presque obligatoire dans le théâtre contemporain; ce rêve ne l'empêche pas d'obéir à la volonté paternelle et d'aller ainsi au-devant de la mort préparée par sa marâtre.

De ce bref examen du plan de la tragédie, on peut arriver immédiatement à deux conclusions. La première, qui nous intéresse moins ici, c'est que nous sommes en présence d'une pièce statique, sans action et faite seulement de tirades, comme cela se produit d'ail-

<sup>1</sup> *La Soltane. Trauerspiel von Gabriel Bounin. Paris, 1641. Neudruck besorgt von E. Stengel und J. Venema, mit einer literarischen Einleitung von Johannes Venema, Marburg, 1888. (Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie, LXXXI).*

<sup>2</sup> Les fautes d'impression commencent par le titre même, sur lequel la tragédie porte la date de 1641 au lieu de 1561. Les fautes d'impression de l'original ne sont jamais corrigées, mais signalées par des signes d'interrogation ou d'exclamation. Ainsi au v. 42: *eétranger* (!)? au lieu de *étranger*; v. 119: *euuoier* au lieu de *envoier*; etc.

leurs dans tout le théâtre de la Renaissance où prédomine l'influence strictement rhétorique de Sénèque. La seconde, c'est que la marche des événements, tels qu'ils se présentent dans la tragédie, correspond aux données historiques. Il serait d'ailleurs difficile de supposer une déformation littéraire des faits, dans une pièce de théâtre venant si peu de temps après leur accomplissement, — 8 ans ou même 7 ans — s'il est vrai que la tragédie a été représentée déjà en 1560.

Ce qui nous intéresse maintenant, c'est de savoir quelle est la source historique de cette pièce de théâtre. Le problème ne manque pas d'intérêt en tant que la source historique a dû être sous la main de Bounin entre 1553, date du meurtre de Mustapha et 1561, date de l'impression de sa tragédie. Mais pendant tout cet intervalle, nous ne connaissons aucune relation imprimée sur la mort de Mustapha et sur les complots de Rossa. Bounin, par conséquent, n'a pas pu prendre d'information d'après une autre publication. Il paraîtrait donc que le problème de ses sources se complique. Mais en réalité il est très simple, car on peut aisément établir que les informations dont disposait l'écrivain français se retrouvent dans une des plus anciennes publications, postérieure cependant à sa tragédie.

Cette publication est la collection bien connue de Girolamo Ruscelli, intitulée *Lettres de Princes* dont il a paru des éditions en 1562, 1564, 1570 et 1581. Au fol. 169 de ce recueil se trouve une relation sur les complots de Rossa et la mort de Mustapha, écrite par Michel de Codignac, représentant de la France à la Porte, datée d'Andrinople, 3 octobre 1553 et adressée à l'évêque de Lodève, ambassadeur de France à Venise. La relation est certainement apocryphe, tout au moins en ce qui concerne la date. En effet, le 8 octobre 1553, Codignac ne se trouvait pas à Andrinople, mais à Venise, d'où il n'est parti que le 7 janvier suivant<sup>1</sup>. De plus, l'ambassadeur de France à Venise, à cette date, était Georges de Selve, évêque de Lavaur et non pas Dominique de Gabre, évêque de Lodève, qui n'a reçu cette charge qu'en 1555. D'autre part, à la fin de l'année 1553, G. de Selve fit, de Venise, un rapport au roi de France sur la mort de Mustapha, mais sans connaître aucun des détails mentionnés dans la lettre de Codignac, de sorte qu'il est incontestable que cette dernière est d'une date postérieure à celle qu'elle porte dans le recueil de Ruscelli.

<sup>1</sup> Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, II, 299.

Il est probable que ce rapport, qui n'a pas un caractère d'actualité et semble plutôt un référé historique, prenant le problème à ses débuts, a été demandé par Selve à Codignac, au départ de celui-ci de Venise vers Constantinople, pour mettre toute la question en pleine lumière. Ceci se devine de la phrase contenue dans un des rapports de Selve à Henri II : « Par le séjour qu'il a fait en ceste ville, le sieur de Cottignac a eu ample information de l'estat où il trouvera les choses de là, qui le fera arriver plus instruit de ce qu'il aura à faire pour vostre service dès qu'il sera sur le lieu, où les choses semblent si perplexes et si troublées à cause des grandes et soubdaines mutations qui y sont survenues »<sup>1</sup>. Ces changements inattendus et récents à la date à laquelle écrivait Georges de Selve, ne peuvent être que ceux qu'avait provoqués la surprenante condamnation de l'héritier de l'empire ottoman. Codignac, arrivé à Constantinople, rédigea son rapport sur les faits sur lesquels on lui demandait de plus amples informations et le transmit au successeur de Selve à l'ambassade de Venise, Dominique de Gabre, d'où il n'est pas surprenant que ce rapport soit arrivé entre les mains de Ruscelli, entrant ainsi dans son recueil de lettres. La date la plus probable du rapport du Codignac doit être 1555, si l'on tient compte de la nécessité de mettre d'accord la présence de Codignac à la Porte, avec celle de Dominique de Gabre à Venise.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le rapport de Codignac publié par Ruscelli en traduction italienne, reste à la base de la pièce de Gabriel Bounin. Les informations sont sensiblement identiques même lorsqu'il s'agit de détails de peu d'importance, qui ne se retrouvent pas dans d'autres sources contemporaines. Ainsi quand Rose, l'héroïne de Bounin, déclare recevoir de Soliman *cinq mille sultains* (v. 26), ce détail ne se retrouve que dans Codignac : « Volse per contratto matrimoniale farle contradotte di cinque mila sultanini d'entrata ». Quand Rose parle de « mes chers fils » (v. 10) de « mes quatre fils » (v. 82), Bounin ne fait que répéter les informations de Codignac qui donne aussi les noms de ces fils, mais il n'a pas remarqué que l'un d'entre eux, Mehmet, était mort à l'époque où se situe l'action, de sorte qu'en réalité Rose n'avait plus que trois fils. Quand Rose conjure Rustan :

pour cest amour fealle

Que tu porte à leur seur, ton épouse loyalle (v. 319—20).

<sup>1</sup> Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, II, 294.

l'information provient également de Codignac : « La femina fu data per moglie a Rustan Bassa, il quale fu fatto Visir ». L'humble origine de Mustapha, « filz-natif de la terre » (v. 11) « vulgaire-né » (v. 17), ainsi que le poste de gouverneur d'Amasie, qui lui avait été confié (v. 276—7), se retrouvent dans le rapport de Codignac.

Certaines phrases sont directement traduites de ce dernier. Ainsi lorsque Rose rappelle à son gendre le mécontentement qu'il a provoqué parmi les sandjaks et les janissaires par son administration,

souvin-toy de la haine chienine  
 Qui contre toy recuit dans sa sainte poitrine  
 Au prouffit de Soltan, dont tu voulus oser  
 Des Sangaces mutins les foudres rabaisser.  
 Oui, oui, dont tu voulus moindrir les foudres chères  
 Des hautains Sangachis et guerriers Janicheres (v. 307—12).

Tout n'est que la reprise des idées exprimées par Codignac : « Costui diminuendo le paghe ai Gianizzeri e le usate provisioni a'Sangiacchi... trasse grandemente l'animo del Signore ad amarlo, poco curandosi che a tutti altri si facesse odiosissimo ».

L'idée suggérée à Rustan par Rose, qu'il est préférable pour elle d'avoir comme empereur un beau-frère plutôt que Mustapha, est toujours une simple traduction :

Las dons ! S'il parvenoit un jour à estre Roy,  
 Ores penses, Rustan, mais penses à part toy  
 Quel moyen il auroit de ceste malveuillance  
 De prendre contre toy desirable vengeance.  
 Et puis, et puis, Rustan, n'aime-tu pas trop mieus  
 Voir les frères mes fils gouverneurs de ces lieux ? (v. 313—8).

Dans le texte italien de Codignac, l'idée est ainsi exprimée : « Per ogni debito di ragione era da credere che sempra più tosto desiderasse di vedere un cognato suo Imperatore, che Mustafa, appresso del quale si sapea certo essere odiosissimo et in sommo dispetto... et che quando fosse salito a quel grado sarebbe non solamente levato di Visir, ma di vita ancora ».

Comme nous l'avons dit plus haut, la cause de la perte de Mustapha a été une lettre par laquelle la Porte a été avisée qu'il pro-

jetai d'épouser la fille du roi de Perse. Ce fait nous est exprimé par Rustan dans la tragédie, où nous le voyons en train de demander

de son Bascha, son total gouverneur,  
Un cartel par lequel il donn'ra à entendre  
Que Moustapha hautain veut à épouse prendre  
Izabel, fill'uniq' du prince Persien (v. 392—5).

Les choses nous sont présentées de la même manière dans le rapport cité : « La Fortuna, volendo favorire i disegni della donna, fece nascere una lettera del Bassa che era al governo di Mustafa . . . nella qual lettera si conteneva che trattandosi di conchiuder le nozze fra Mustafa et una figliuola del re di Persia, esso Bassa haveva d'ogni cosa voluto riverentemente avisar la Porta ».

Courroucé, le Sultan convoque Mustapha à *Alape*, dans le texte français, à Aleppo, dans le texte italien. Mais un Ahmet Pacha avertit Mustapha, dans les deux versions, qu'il ne doit pas obéir aux ordres paternels, car il mettrait sa vie en danger. Ainsi prévenu, Mustapha hésite entre sa sécurité personnelle et son devoir de soumission filiale. Une discussion a lieu entre lui et un sage ami, discussion largement rendue par Codignac, et dramatisée par Bounin dans le sens qu'il oblige les deux interlocuteurs à prendre des positions antithétiques. Ensuite Mustapha fait un rêve dans lequel Mahomet lui montre le séjour des justes et des méchants; quelque curieux que nous paraisse le rêve lui-même, il est raconté avec beaucoup de sérieux par Codignac, en des termes exactement semblables à ceux employés après lui par Bounin. Tout aussi semblables sont les circonstances de l'exécution de Mustapha, à laquelle prennent part « li sette muti », dans la relation historique, « les muets » dans la tragédie.

De toute cette similitude de détails, on peut déduire en toute certitude la dette de l'écrivain français envers le rapport diplomatique de Codignac. Ceci n'a rien de surprenant, car en réalité ce rapport est le document le plus important concernant ce considérable événement historique. La forme la plus connue des relations sur le meurtre de Mustapha est certainement celle que donne Ascanio Centorio degli Hortensii<sup>1</sup>; or, celle-ci a paru pour la première fois en 1566, dans une chronique des événements de Transylvanie avec laquelle elle n'avait aucun rapport, y étant introduite

<sup>1</sup> *Commentarii della guerra di Transilvania*, 1566, pp. 253—265.

d'une manière tout-à-fait artificielle. Ce récit de Centorio est lui-même la fidèle reproduction, presque sans modifications, du texte de Codignac. Les emprunts qu'y a fait le célèbre de Thou sont également importants et se sont retransmis par lui à tous les grands historiens des affaires de Turquie, jusqu'à Hammer et Ranke.

Ainsi le modeste rapport diplomatique de Codignac, fait du reste avec beaucoup d'habileté et dans une forme attrayante, a eu le mérite d'alimenter par ses informations, une des apparitions les plus curieuses de la tragédie française du XVI<sup>e</sup> siècle. De quelle manière arriva-t-il entre les mains de Bounin, avant d'avoir été imprimé, c'est ce qu'on ne saurait préciser maintenant; mais ceci n'a rien de surprenant, et des cas semblables sont assez connus. Par les relations diplomatiques entre la France et la Porte, par l'intérêt politique provoqué par la politique de François I-er pour les affaires d'Orient, on peut expliquer ainsi une apparition littéraire, qui peut sembler singulière à cette époque, mais qui ne restera pas sans suites, car elle suscitera toute une littérature qui atteindra son point culminant au siècle suivant avec *Bajazet* de Racine et *Mahomet* de Voltaire.

AL. CIORĂNESCU

# LA GENÈSE DU PSAUTIER DE DOSITHÉE

## NOTES POUR SERVIR À L'ÉTUDE DE LA POÉSIE ROUMAINE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Lorsque Jan Kochanowski, le plus grand lyrique de la Pologne humaniste, se prit à traduire les psaumes, il avait dépassé la quarantaine, il avait acquis une complète maîtrise dans le maniement du vers, il était mûri par une riche expérience. À ce moment le grand poète épicurien n'était pas devenu tout à coup profondément religieux par l'effet de quelque conversion subite, comme voudrait nous le faire accroire Aleksander Brückner<sup>1</sup> — loin de là. Dans la lettre même où il annonce à Stanisław Fogelweder, secrétaire du roi, qu'il s'est mis à cette pieuse tâche (Czarnolas, 6 octobre 1571)<sup>2</sup>, notre viveur couronné de lauriers n'hésite pas à invoquer le nom de Vénus. Peu après il va quitter son bénéfice ecclésiastique de Poznań (où il avait mené, nous semble-t-il, plutôt la vie d'un moine de l'abbaye de Thélème) et il va convoler en justes noces avec Dorota Podlowska (1575). Tout en continuant la traduction du texte sacré, il écrit pour le théâtre, il se préoccupe de donner la forme définitive à son admirable « *Odprawa posłów greckich* », pur joyau du classicisme païen (1578), il prépare l'édition de son « *Lycorum Libellus* » et de ses « *Fraszki* », parmi lesquelles on trouve les morceaux les plus franchement érotiques qu'il ait jamais écrits (1580) — et enfin, en 1584, il va publier quatre livres d'élégies. Le ton des poésies profanes qui furent composées dans l'intervalle de 1571 à 1579 (l'année de l'apparition des psaumes) est passablement leste; son existence dans sa propriété de Czarnolas, bien que paisible et modeste (car notre poète détestait

<sup>1</sup> Aleksander Brückner, Jan Kochanowski, *Pisma zbiorowe*, Warszawa, 1924, tome I, wstęp, p. 69.

<sup>2</sup> *Ibidem*, tome II, pp. 373—374.

le bruit des grandes villes et l'éclat de la cour — les visites qu'il devait rendre à son protecteur par ailleurs si aimé, l'évêque Piotr Myszkowski, lui étaient une corvée), n'en était pas moins celle d'un joyeux vivant. Ce n'est pas le fait d'un converti, encore moins d'un mystique et ce ne fut pas — à notre avis — le sentiment religieux qui le détermina à traduire les psaumes.

Mais il avait intensément vécu, il avait accru son expérience dans ses voyages et enrichi sa sensibilité par ses malheurs; pendant les huit années qui séparent la date du message à Fogelweder de la publication du « Psalterz Dawidów », et pendant lesquelles il n'a cessé de parfaire, de ciseler, d'embellir cette œuvre capitale, il avait perdu un frère chéri (1577)<sup>1</sup>, il avait perdu deux de ses filles, dont l'aînée, Orszulka, était, paraît-il, très douée, malgré son jeune âge — et bouleversé, écrasé, enfin douloureusement résigné, il mit le meilleur de son âme et de son talent à cette traduction qui devait lui assurer l'immortalité. D'autres que lui s'y étaient essayé auparavant en Pologne: le fameux Rej d'abord, son secrétaire Lubelczyk, puis Wojewódka, Trzeciecki<sup>2</sup>, mais aucun de ces écrivains n'avait rien d'un artiste, leur dessein était, avant tout, de servir le mouvement de la propagande religieuse. Pourtant, leurs tentatives plus ou moins réussies n'en avaient pas moins stimulé Kochanowski. D'ailleurs, le poète lui-même ne pouvait oublier les leçons littéraires de sa jeunesse: jadis, en France, il avait lu et admiré les psaumes de Clément Marot et de Théodore de Bèze<sup>3</sup>; son premier grand poème, le splendide « Hymn do Boga », est une brillante paraphrase — non pas chrétienne, il est vrai, mais panthéiste — du psaume 24. Absolument indifférent en matière de religion, esprit bien trop critique pour se laisser ravir par ce mysticisme fumeux qui était alors à la mode, tant du côté catholique que du côté protestant, il avait saisi tout de même quelle incomparable source d'inspiration pouvait être pour un vrai poète le « psautier de David ». Et lorsqu'il se crut maître de la forme et de l'expression, lorsqu'il se sentit arrivé au parfait équilibre intellectuel, il prit la résolution de créer une version polonaise, à la fois libre et fidèle, du psautier hébraïque

<sup>1</sup> Brückner, *ouvr. cité*, p. 79; ce frère se nommait Kasper et il était « pisar » de Sandomierz; v. son épitaphe écrite par Kochanowski dans *Pisma*, II, p. 27.

<sup>2</sup> Brückner, *ouvr. cité*, I, p. 65 et G. Korbut, *Literatura polska ...* Warszawa, 1929, I, p. 291.

<sup>3</sup> Brückner, *ouvr. cité*, pp. 64—69.



— magnifique œuvre d'imagination, de sagesse et d'humanité. Il dédia cette version à son protecteur, à l'évêque de Cracovie, Myszkowski — et, la considérant comme son premier ouvrage important, il la présente au saint personnage par ces mots: « *Żniwa swego pierwszy snop tobie ofiaruję* » (= Je vous offre la première gerbe de mes moissons) <sup>1</sup>.

Et cent ans plus tard, Dosithée, évêque de Roman, bien qu'il ne fût pas lui non plus un débutant dans le métier des lettres; en dédiant l'adaptation roumaine des psaumes au Voévode Georges Duca, emploie justement les mêmes paroles: « *rugându-ne Măriei Tale... ca să o primești Măria Ta, ca snopul cel dintâi de grâu* » <sup>2</sup>. Soit qu'en écrivant cette première préface de 1667 il eût sous les yeux le chef-d'œuvre de Kochanowski, et que, sans le vouloir, il eût imité cette expression de son modèle, soit que toujours à l'instar du maître de Czarnolas, il considérât « *Psaltirea* » comme son premier écrit d'incontestable valeur, il est clair que Dosithée était parfaitement conscient du mérite et de l'importance de son courageux essai. Car lui non plus n'avait pas traduit littéralement les psaumes, il ne s'était point proposé d'offrir à ses ouailles un livre d'heures ou de méditations religieuses: grand personnage et puissante personnalité, connaisseur du monde et des hommes, à quarante ans, comme Jan Kochanowski, il s'est dit que les psaumes constituaient le plus parfait accord littéraire de la pensée éternelle et de la fragile sensibilité — et dans ce moule classique, il coula ses vers, les premiers vers roumains; et parfois aux aspirations, aux élans du psalmiste, il a prêté l'accent de son sentiment personnel. Kochanowski avait senti et agi de même, naguère.

Que la lecture du « *Psalterz Davidów* » eût suggéré à Dosithée l'idée de réaliser une traduction libre et versifiée du texte biblique, cette hypothèse avait été à peu près admise par nos historiens littéraires, — à grand regret, toutefois, comme si d'avoir reconnu l'influence de Kochanowski, cela allait amoindrir la gloire du métropolitain. Un rapide examen va nous montrer les différents points de vue sous lesquels on a étudié chez nous ce problème.

I. Bianu, d'abord, avoue que la facture des vers de Dosithée est celle du psautier kochanowskien, que surtout sous le rapport des rimes, notre poète a respecté son modèle en utilisant la rime

<sup>1</sup> *Pisma*, II, p. 101.

<sup>2</sup> *Psaltirea în versuri întocmită...* (ed. I. B i a n u, București, 1887), p. 5.

féminine<sup>1</sup>, que la majorité des psaumes roumains sont écrits en vers décasyllabiques et que pour trente-huit autres le métropolitain a employé le vers de douze syllabes — rythmes chers à Kochanowski<sup>2</sup>. Comme pour ne pas ternir le mérite d'originalité du disciple, Bianu s'empresse d'ajouter: « Dosithée a imité de près, sans traduire; il a suivi son modèle d'une façon très indépendante... »<sup>3</sup>. Autrement dit, entre les deux psautiers il n'y a d'autre analogie que celle de la forme, analogie que Bianu déplore d'ailleurs, parce que — prétend-il — l'exemple du vers polonais quantitatif a faussé la versification roumaine en lui imposant un caractère impropre et parce que Dosithée, en respectant l'égalité du nombre des syllabes, a méconnu la valeur de l'accent tonique<sup>4</sup>. Tout compte fait, la nature de l'influence de l'œuvre kochanowskienne n'a résidé que dans la forme; elle s'est trouvée plus nuisible qu'utile — et malgré toute son importance historique, « Psaltirea în versuri » est à peu près dénuée de beauté littéraire. Tel est du moins l'avis de Bianu.

Quant à notre vénéré et incomparable professeur N. Iorga, qui appréciait hautement « Psaltirea »<sup>5</sup> — la version dosithéenne du « Super flumina Babylonis » était un de ses morceaux favoris et qu'il citait le plus volontiers — il ne supposait même pas qu'on pût contester l'originalité de cette œuvre, il ne reconnaissait aucune influence étrangère qui en eût déterminé l'éclosion, tout au contraire; il la jugeait transformée par le génie personnel du métropolitain, qui donna au cadre classique et biblique le fond de sa propre vie intérieure: dans beaucoup de psaumes traduits par Dosithée, le professeur aimait à découvrir un écho des sentiments, des réflexions du prélat sur les événements contemporains<sup>6</sup>. Et ses éloges les plus sincères vont aux psaumes écrits en rythme populaire<sup>7</sup>.

Les jugements portés sur « Psaltirea în versuri... » par d'autres de nos historiens, ne diffèrent pas des opinions citées plus haut. Sextil Pușcariu se met d'accord avec I. Bianu pour reconnaître l'in-

<sup>1</sup> *Ibidem*, pp. XXVIII—XXIX.

<sup>2</sup> *Ibidem*, pp. XX—XXI.

<sup>3</sup> *Ibidem*, pp. XXX—XXXI; v. aussi S t. Ł u k a s i k, *Pologne et Roumanie*, Paris-Cracovie, 1938, p. 117.

<sup>4</sup> *Psaltirea în versuri*, pp. XVI, XVIII—XIX.

<sup>5</sup> V. sur Dosithée son *Istoria Literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), II-e éd., București, 1925, vol. I, pp. 369—391.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 378.

<sup>7</sup> *Ibidem*, pp. 375—377.

fluence de la versification kochanowskienne (« même longueur de vers, même division par strophes et rimes identiques »), mais l'influence capitale, pense-t-il, reste celle du vers populaire<sup>1</sup>; voilà pourquoi il loue exagérément le psaume 46<sup>2</sup>. D'ailleurs la courte étude consacrée à Dosithée par Sextil Pușcariu dans son « *Istoria literaturii române* » est plutôt superficielle: l'auteur nous semble s'être borné à relire la préface de Bianu, si solide, si bien informée, malgré quelques erreurs dont nous parlerons plus loin — sans vérifier par lui-même les deux textes.

Dans son « *Histoire de la littérature roumaine ancienne* », N. Cartoian reprend la même théorie presque dans les mêmes termes: on cite l'opinion de Bianu, on avoue — non sans un soupir — que Dosithée a imité la versification de Kochanowski — vers plats (1—2, 3—4) rimes féminines, etc. Et l'auteur conclue: « le fond de la traduction n'est pas contaminé par l'influence polonaise »<sup>3</sup>. D'ailleurs, le professeur Cartoian s'est montré un juge trop sévère — et injuste — à l'égard du chantre de Czarnolas, en l'accusant de ne pas avoir respecté la couleur orientale, l'éclat superbe de l'imagination mystique<sup>4</sup>. Le reproche n'est pas mérité: car bien que Jan Kochanowski ait mis beaucoup de son âme d'homme de la Renaissance dans ses versets immortels, il n'avait garde d'omettre cette parure du style imagé, ces nuances éblouissantes et chatoyantes, cette veine de mysticisme qui constituent une des beautés littéraires incontestées de l'original — et non des moindres. Il n'y a qu'à relire attentivement le « *Psalterz Dawidów* » et surtout les psaumes 45 et 76, pour se convaincre de la fausseté, de l'injustice de cette affirmation.

Enfin, dans les deux pages de son « *Istoria Literaturii Române dela origini până în prezent* », qui esquissent d'une façon assez sommaire le rôle de Dosithée et l'importance de « *Psaltirea în versuri* », le professeur G. Călinescu répète naturellement la tradition consacrée: la version kochanowskienne a servi plus ou moins d'exemple<sup>5</sup>, mais le métropolitain n'en est pas moins un véritable créateur

<sup>1</sup> Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române. Epoca veche* (Histoire de la littérature roumaine. L'époque ancienne), II-e éd., Sibiu, 1930, pp. 123—124; v. la bibliographie aux pp. 233—234.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 126.

<sup>3</sup> N. Cartoian, *Istoria literaturii române vechi*, București, 1942, II, p. 119.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> G. Călinescu, *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), București, 1941, p. 53.

par sa vision plastique, un innovateur par la variété des mètres <sup>1</sup>. Et la formule adoptée par l'auteur pour déterminer le caractère essentiel de l'œuvre est la suivante: «variation libre autour du texte» <sup>2</sup>. Nous verrons tout à l'heure que même dans cette apparente liberté, Dosithée est resté fidèle à son maître.

En un mot, ces diverses critiques littéraires ne diffèrent presque pas les unes des autres; sur un point au moins, tous les historiens que nous avons cités plus haut se sont trouvés d'accord: ils affirment la supériorité des psaumes écrits en rythme populaire sur tous les autres, ils louent avec chaleur cette *heureuse hardiesse* qui leur paraît unique parmi les œuvres poétiques antérieures et contemporaines: et que ce fût l'instinct personnel le plus intime, le plus profond qui ait inspiré à Dosithée l'emploi du vers octosyllabe, si vif et si souple à la fois, aucun n'en éprouve le doute le plus léger. Voilà pourquoi tous nos historiens citent avec beaucoup d'éloges — trop d'éloges — les psaumes 48, 94, 98 et naturellement, comme l'invention la plus rare, le psaume 46, construit en vers de six syllabes, dont on n'oublie jamais de mentionner l'introduction parmi les noëls populaires, comme si cela constituait un brevet de valeur littéraire.

Pourtant cette prétendue originalité, ce prétendu mérite d'innovateur attribués à Dosithée appartiennent en propre à Kochanowski et ce ne fut pas le moins du monde l'instinct poétique national qui poussa le métropolitain à adopter la forme populaire. Au contraire, il a imité encore et toujours son modèle: des 150 psaumes qu'avait traduits Kochanowski, 24 sont écrits en vers de huit syllabes, les psaumes 43 et 97 en vers de 7 syllabes (comme le célèbre «Zegar» des «Pieśni», I, 24) et le vers du psaume 64 en a six, comme le trop souvent cité «Limbile să salte...»; Dosithée a dû être si charmé par la sonorité légère de ces petits poèmes qu'il en a imité le mètre dans 38 de ses psaumes et il a employé deux fois encore le vers de 6 syllabes dans les psaumes 47 et 53. Que maître Jan ait introduit cette forme nouvelle dans la littérature savante, il n'y a pas lieu de s'étonner: car le poète a vécu dans un parfait enchantement parmi les bois sauvages et les pittoresques clairières de Pologne, il a inauguré avec «Sobótka» le genre de la pastorale rustique, il s'est inspiré des chansons paysannes qu'il avait entendues à Czar-

<sup>1</sup> *Ibidem*, pp. 54—55.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 54.

nolas ou ailleurs<sup>1</sup>. Et puis, son œuvre n'était pas écrite seulement pour les érudits ou les amateurs de belles-lettres; son caractère si largement humain la destinait aussi aux lecteurs plus modestes, Kochanowski s'en était rendu compte — et voilà pourquoi il versifia 25 de ses psaumes dans une forme qui devait être plus familière aux masses. Mais Dosithée, homme des villes, ne connaissait pas la poésie rustique; de sa jeunesse à Lwów, il ne devait garder en matière de versification — sans parler de Kochanowski — d'autre souvenir que celui des alexandrins ronflants et passablement monotones des épopées alors à la mode; dont le genre fut illustré par Wacław Potocki. En lisant Kochanowski, il a dû saisir combien ce vers de huit ou de six syllabes offrait de possibilités, combien il était facile à manier par un véritable poète. Pourtant, d'employer cette forme avec désinvolture, Kochanowski, rompu aux mètres classiques les plus compliqués, pouvait s'en permettre la liberté; mais Dosithée, apprenti-poète, ne possédait pas l'aisance nécessaire pour donner aux psaumes ce rythme en apparence fort simple et si difficile en réalité. Ses vers, soi-disant populaires (par exemple, « Słobozi, Doamne, 'n urechi sfinte » — le psaume 5 — a exactement le même rythme dans Kochanowski: « Przypuść, Panie, w uszy swoje... »), sont beaucoup trop lourds comme expression, sans parler de la mesure forcée qui blesse l'ouïe. Bianu reproche à Dosithée de n'avoir eu la moindre idée de l'accent tonique et de son importance: ses vers sont écrits d'une manière automate, d'après le dénombrement mécanique des syllabes<sup>2</sup>. A notre avis, le prélat-poète possédait une conception très claire de la structure des vers tant classiques que populaires et s'il n'a pas toujours tenu compte de l'accent tonique, ce fut à cause des difficultés d'expression dans une langue qui n'était pas formée encore. Tout aussi injuste nous semble de la part de Bianu, l'accusation d'avoir fait rimer la même forme grammaticale de deux mots différents et d'avoir employé les assonances<sup>3</sup>, bien que ce défaut soit commun à Kochanowski, le modèle, qui était, lui, un poète d'une toute autre envergure que son

<sup>1</sup> D'ailleurs, la vie polonaise a eu surtout au XVI-e siècle ce trait patriarcal et campagnard, dont les poèmes de Kochanowski se firent le plus puissant écho (v. Wł. Łoziński, *Życie polskie w dawnych wiekach*, Kraków, 1912, pp. 49—50).

<sup>2</sup> *Psaltirea în versuri*, p. XVI; le jugement sévère de Bianu est entièrement partagé par St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 118.

<sup>3</sup> *Ibidem*, pp. XIX, XXII.

disciple — et pour Dosithée il faudra user de quelque indulgence. Mais de ces qualités ou défauts purement stylistiques, nous allons reparler plus loin.

Tout compte fait, nos historiens littéraires — Bianu surtout et le professeur Cartojan — se sont plus à comparer les psaumes des deux auteurs; parfois à la versification classique dans Kochanowski, correspond une forme populaire dans « Psaltirea în versuri » ou réciproquement; voilà un argument sérieux — prétendent nos critiques — qui soutient la thèse de la non-imitation. Mais l'objection nous semble fragile et facile à réfuter: Dosithée n'était pas un imitateur vulgaire, il n'a jamais calqué ses vers sur ceux du poète polonais; il n'en a pas moins trouvé dans le « Psalterz Dawidów » la source de son inspiration intime, après que sa lecture eût constitué pour lui l'impulsion initiale. Que les rapports entre les deux psautiers sont beaucoup moins superficiels qu'on ne le remarque d'habitude, qu'ils ont une signification plus profonde et une importance plus accentuée, voilà ce que nous tâcherons de préciser au cours des pages suivantes.

Tout d'abord, il nous faut spécifier ce détail: le texte qui servit aux deux auteurs comme base essentielle de la traduction fut le même; il s'agit du fameux psautier slavon, texte classique de l'église orientale, que Dosithée dans ses préfaces dit avoir utilisé — ce qui était fort naturel de la part d'un prélat orthodoxe. Mais ce texte traduit avec une parfaite exactitude du grec en slavon et du slavon retraduit en polonais, connu en Pologne sous le nom de « Psalterz cerkiewny », a été mis par Jacques Uchański, l'hétérodoxe archevêque de Gniezno, à la disposition de Kochanowski; et c'est justement ce « Psalterz cerkiewny » qui servit au poète humaniste pour réaliser son adaptation <sup>1</sup>. Dosithée, en sa qualité d'homme d'église, avait toutes les possibilités de consulter les versions grecque et hébraïque, pourtant il gardait en permanence sous les yeux le chef-d'oeuvre de Kochanowski. Stanislas Łukasik prétend qu'un métropolitain orthodoxe ne pouvait se permettre d'utiliser un psautier catholique <sup>2</sup>, mais nous ne saurions prêter à Dosithée de ces scru-

<sup>1</sup> Brückner, I, pp. 66—67; Kochanowski a consulté pareillement la « Vulgate » et des versions partielles du texte hébraïque; il avait demandé un psautier protestant de Genève à St. Fogelweder, mais on ne sait pas si cet ouvrage lui parvint jamais (*Pisma*, II, p. 373).

<sup>2</sup> St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 117.

pules exagérés, d'autant plus que toujours à l'exemple de Kochanowski, il n'écrivit point un livre ecclésiastique, mais un livre littéraire: pour les besoins de l'église, il publia les psaumes dans une version en prose (Jassy, 1680) tandis que la paraphrase d'après le « Psalterz » lui fut un exercice littéraire d'une haute qualité. Kochanowski cite toujours au début les premiers mots du psaume de la Vulgate, Dosithée cite à son tour le « Psalterz cerkiewny »; après avoir donné cette marque de déférence aux vénérables traductions, les deux poètes s'accordent toute liberté envers le texte sacré. Et chaque fois que maître Jan s'éloigne de l'original, le métropolitite suit la version kochanowskienne et non pas le texte slavon; en comparant les psaumes 2, 4, 5, 10 (—11 chez Kochanowski; le poète polonais avait adopté l'énumération hébraïque, usitée chez les protestants), 15 (—16 chez Kochanowski), 31 (—32), 50 (—51), 92 (—93), 97 (—98), 99 (—100), 112 (—113), 118 (—119), 130 (—131), 143 (—144), 146 (—147), il est facile de constater l'étroite dépendance qui unit « Psaltirea în versuri » au « Psalterz Dawidów ». Et même, nous avons parfois l'impression que Dosithée a parcouru fort négligemment la version slavone; sa connaissance du polonais (admirable d'ailleurs: tous nos historiens sont d'accord là-dessus)<sup>1</sup> lui fit traduire d'une façon erronée beaucoup de termes slaves qu'il confondait avec des mots polonais presque identiques quant à la forme, mais d'un sens différent; par exemple, dans le premier verset du psaume 86, il rend le mot slavon « *ОСНОВАНИЕ* » (= fondement) par « *urzături* » (= trames), parce qu'il l'a confondu avec le polonais « *osnowa* ». On ne peut pas imputer à Dosithée de n'avoir connu le slavon, langue officielle de l'église, mais il faut bien qu'il ait considéré le psautier de maître Jan Kochanowski comme le vrai, le seul modèle à suivre, pour s'être permis de pareilles inadvertances dans la traduction du texte slavon, au risque d'en altérer complètement le fond.

Voyons maintenant si l'influence de Kochanowski sur « *Psaltirea în versuri* » se réduit simplement à ce rôle superficiel d'avoir offert au prélat moldave un type, une forme à imiter. On sait que la

<sup>1</sup> B i a n u, *ouvr. cité*, pp. VII, IX; C a r t o j a n, *ouvr. cit.*, pp. 116—117, etc.; le professeur Ș t. C i o b a n u a publié des vers polonais octosyllabes écrits par Dosithée sur le jugement dernier, dont la facture est tout à fait kochanowskienne et la langue parfaite (*Versuri necunoscute în opera Mitropolitului Moldovei Dosoftei*) (Vers inédits du métropolitite de Moldavie, Dosithée), Bucarest, extrait des « *Mélanges Drăuhet* », 1940, pp. 10—11.

perfection de la forme des psaumes kochanowskiens est incontestable, que jamais le chantre de Czarnolas n'a déployé une pareille maîtrise, une pareille variété à manier tous les rythmes, et tant de raffinement dans les tournures d'expression<sup>1</sup>. Les mètres les plus fréquemment utilisés dans le psautier de 1579 sont les suivants: vers décasyllabes, hendécasyllabes, alexandrins de douze et de treize syllabes, une sorte d'alexandrin fort curieux de quatorze syllabes avec la césure placée après l'avant-dernier pied (psaumes 80 et 99) — vers que nous croyons tout à fait de l'invention du poète, imité par Dosithée dans le psaume 55; huit psaumes sont composés en strophes saphiques, enfin pour quelques autres, Kochanowski a combiné des alexandrins de treize syllabes avec des décasyllabes ou des asclépiades mineurs. Naturellement, Dosithée n'osa point braver de telles difficultés d'ordre technique, peut-être aussi les vers saphiques et les asclépiades lui semblèrent-ils d'un goût trop païen, toujours est-il qu'il employa le plus volontiers le vers décasyllabe; il adopta pour 38 psaumes l'alexandrin dodécasyllabe, pour cinq autres celui de 13 syllabes, enfin il a créé un rythme très singulier, que nous croyons unique dans la poésie roumaine, nous entendons parler du vers de seize syllabes (psaume 33) que Bianu prétend composé de deux octosyllabes — et dont nous allons nous occuper tout à l'heure. Un examen un peu plus détaillé au point de vue de la métrique, du style et de la conception artistique ainsi qu'une analyse comparée des deux psautiers, vont nous prouver qu'il ne s'agit point ici d'un plagiat ni d'une imitation simplement formale, mais au contraire d'un accord intérieur, nous dirons presque d'une parenté spirituelle entre les deux écrivains qui vécurent à un siècle de distance, — et qu'en lisant Kochanowski, Dosithée s'est découvert lui-même. Que la veine poétique du métropolitain ait été soutenue par le rare talent de Kochanowski, que le sens esthétique du premier ait été stimulé par les dons du second, la preuve en est claire: à chaque psaume paraphrasé avec éclat par Kochanowski correspond dans « Psaltirea în versuri... » une adaptation correcte, solide, magnifique parfois, non point égale en beauté à la traduction polonaise, mais toujours supérieure aux psaumes dont le modèle kochanowskien est moins remarquable; qu'on ne nous dise pas que la raison de cette supé-

<sup>1</sup> On a prétendu — bien à tort — que ces diverses qualités du « Psalterz Dawidów » étaient dues à l'imitation très stricte de la « Paraphrasis Psalmorum » de George Buchanan (v. *Kwartalnik historyczny*, Lwów (1894,) t. VIII, pp. 101—102.



riorité consiste dans la perfection des versets respectifs de l'original; nous n'avons qu'à citer le fameux psaume 50 (51 chez Kochanowski) « Miserere mei, Domine... », qui se pouvait prêter à un développement si riche, si expressif, et qui est tout à fait insignifiant dans nos deux psautiers (« Boże w miłosierdziu swoim nieprzebrany » = « Fie-ți milă, Doamne, de mă iartă... »). La même insignifiance serait à signaler dans les traductions du non moins fameux « De profundis » (psaume 129 chez Dosithée, 130 chez Kochanowski); le psaume polonais débute ainsi: « plongé dans de profonds soucis, je crie vers toi, mon Dieu... », ce qui affaiblit complètement la signification de l'original; la suite chez les deux poètes est encore plus fade et conventionnelle. Nous ne saurons partager le regret de certains critiques littéraires, que Dosithée ait utilisé le décasyllabe et le dodécasyllabe polonais jugés trop discordants en roumain: au contraire, les meilleurs vers du métropolitain se trouvent justement être ceux écrits — moulés, dirons-nous — d'après ce modèle métrique classique et polonais par excellence. Sans conteste, les poèmes de Dosithée sont généralement un peu diffus, délayés dans une sorte de verbiage prolix, tandis que la pensée de Kochanowski est d'habitude plus concise, exprimée en quelques mots presque lapidaires, sertie dans de vers bien construits; ce défaut du premier et ce mérite du second apparaissent plus évidents surtout dans le psaume 10 (—11 chez Kochanowski) beaucoup trop amplifié chez Dosithée (26 vers, tandis que dans le « Psalterz » il n'y en a que 12), le psaume 73 (—74) excessivement long et confus dans « Psaltirea », et le psaume 75 (—76). Le développement de la pensée du psalmiste est presque toujours fidèlement suivi par Kochanowski; Dosithée, malheureusement, ayant le souffle trop court et l'expression poétique plus défaillante, se perd dans une prolixité incohérente et plate à la fois. Mais cela est rare.

Il n'y a qu'à relire le psaume 8 (« Doamne-Domnul nostru, cum ți-ai făcut nume... » = « Wszechmogący Panie, wiekuisty Boże... ») pour constater combien le sens musical était développé chez Dosithée: il s'est fort judicieusement rendu compte que de couper le dodécasyllabe en deux hémistiches égaux, cela donne au vers une oscillation régulière, grave et douce, tout à fait propre à la prière, et il adopta ce mètre essentiellement polonais sans dénaturer le moins du monde le caractère tonique du roumain. Dosithée nous semble avoir été obsédé par cette élégante symétrie rythmique du dodécasyllabe kochanowskien, qu'il reprit dans le psaume 23 (« A ta este,

Doamne, lumea și pământul...») dont certains accents de musique solennelle et de conception panthéiste nous font supposer que la brillante paraphrase du même psaume (« Czego chcesz od nas, Panie, za twe hojne dary...») œuvre de jeunesse du poète polonais, n'était pas inconnue de Dosithée. Ce n'est là d'ailleurs qu'une hypothèse.

Mais il y a d'autres poèmes où la mesure devient hésitante : voici le psaume 31 (« Ferice de cine-i slobod de păcate... » = « Szczęśliwy komu grzechy odpuszczono... »); notre poète a dû être dérouté par ce vers saphique coupé en trois parties égales d'après l'exemple du « Jam satis terris nivis atque dirae... » (Horace, I, 2) si cher à Kochanowski — et il crut pouvoir combiner les deux mètres, l'hendécasyllabe et le dodécasyllabe, auxquels il gardait une prédilection particulière; la mesure est hésitante et forcée, nous l'avons dit; pourtant les césures se trouvent à leurs places normales, la résonnance est celle du psaume kochanowskien; on n'a qu'à supprimer une syllabe parasite et on s'aperçoit que Dosithée a introduit — sans le vouloir — le vers saphique dans la poésie roumaine.

Il a été moins heureux lorsqu'il voulut adopter l'alexandrin de treize syllabes (psaumes 12: « Pînă când, milostive, nu-ți aduci aminte... » = « Dokąd mię chcesz zapomnieć? Dokąd świętą swoje... » et 28: « Aduceți pominoace și veniți la Domnul... » = « Nieście chwaę, mocarze, Panu mocniejszemu... »). Ici l'effort est évident; si le début du psaume 12 supporte la lecture grâce à sa vigueur d'expression — Dosithée a très bien rendu ce ton d'interrogation pathétique — le reste est illisible; quant au psaume 28, il est d'un bout à l'autre une pure monstruosité; car l'alexandrin de treize syllabes en roumain doit normalement finir par une syllabe accentuée (— rime masculine), tandis qu'en polonais c'est le contraire qui arrive; ainsi Dosithée, en essayant de créer un vers roumain de treize syllabes terminé par une rime féminine, selon le type kochanowskien, a réalisé un véritable record de contre-sens rythmique.

Mais combien de fois son instinct poétique l'a beaucoup mieux servi ! Même lorsqu'à l'hendécasyllabe saphique de Kochanowski Dosithée fait correspondre son bien-aimé dodécasyllabe régulier, dont il appréciait le balancement symétrique, on saisit l'écho particulier du modèle; tels sont les psaumes 36 (« Să nu rîvnești sporul a om fără lege... » = « Nie obruszaj się że kto niewstydliwie... », 41 (« In ce chip dorește cerbul de fîntînă... ») admirables chez les deux poètes qui, au lieu de rendre exactement l'ardente nostalgie et l'exaltation mystique dont s'imprègne l'original, se sont plus à

peindre leurs sentiments personnels, presque leurs impressions (lorsque maître Jan décrit la biche aux abois à travers les forêts solitaires: — «Jako na puszczy prędkimi psy szczwana, — Strumienia szuka łani zmordowana...», on voit que c'est le chasseur qui parle, qui se rappelle un souvenir de passionnante chasse à courre) leurs élans purement contemplatifs, nuancés de mélancolie discrète, où chaque symbole devient une image sentie. L'adresse technique est naturellement plus grande chez Kochanowski, pourtant le psaume de Dosithée se trouve remarquablement rythmé et rimé lui aussi. Tel est le magnifique psaume 44 («Inima mea scoate cuvîntul cel dulce...» = «Serce mi każe śpiewać Panu swemu...»); bien que le mètre soit différent, il y a dans les deux psaumes une cadence de badinerie caressante, comme un jeu d'eurythmie. Qu'on lise les vers 39—40 (Dosithée):

«Te 'ndrăgi 'mpăratul || pentru-a ta frumsețe,  
«Că ți-i Domn || și lui te 'nchină || cu blândețe...»

L'auteur s'est donné la liberté de briser le vers 40 non pas à la place où devait tomber normalement la césure, mais après la troisième syllabe pour mieux accentuer les paroles solennelles: «Că ți-i Domn...»; tandis que l'autre césure (après la huitième syllabe) marque une sorte de pause musicale, comme une humble et gracieuse révérence: «...și lui te 'nchină || cu blândețe...». Nous trouvons chez Kochanowski le même procédé — double brisement d'un vers qui, régulièrement, ne devrait posséder que deux hémistiches — dans le même psaume (vers 49—50):

«Taka, o królu || wszechmożniejszy ||, żona  
«Dnia dzisiejszego tobie || przyniesiona...».

Le mot déterminant «wszechmożniejszy», serti entre les deux césures irrégulières, réussit à accentuer encore le caractère grandiose de ces deux vers. D'ailleurs, l'atmosphère d'éblouissante sérénité, le coloris si franchement oriental, l'apparition de la fiancée «în veșmînt de aur, în scumpă podoabă,» splendide et fragile à la fois, tout nous semble également digne d'éloges chez le maître et chez son disciple. Quoi de plus beau en effet, de plus plastique et de plus classiquement construit que le vers 15: «Ți-i sprintenă mâna când slobozi săgeata...». Mais nous nous arrêtons — car ces deux psaumes seraient à citer en entier.

À citer aussi le cantique du désespoir (psaume 68: « O, Dumnezeu sfinte, tu mă scoate... » = « Ratuj mię, Panie, bo złych przygód nawalności... »). Mais l'exemple éclatant de l'influence kochanowskienne sur Dosithée, de l'habileté dont usa notre poète pour recréer la tonalité musicale de Kochanowski avec une mesure différente, c'est le psaume 75 (« Știut este Dumnezeu în jidovime... » = « Znaczny jest Bóg w żydowskiej krainie... ») où le maître et le disciple ont réalisé pleinement ce tempo de marche guerrière, cette cadence vigoureuse qui exprime l'ardeur du combat.

Dosithée se donna aussi la tâche d'adopter le décasyllabe kochanowskien formé de deux hémistiches égaux et souvent il l'employa pour les mêmes psaumes que le poète polonais: il obtint par ce moyen le même ton de plainte discrète qui s'élève peu à peu jusqu'à la plus poignante lamentation (psaume 16: « Ascultă-mi, Doamne, de dereptate... » = « Placz sprawiedliwy i skargę moję... », psaume 126: « Că de nu va zidi casă Domnul... » = « Jeśli domu sam Pan nie zbuduje... »). Bien des fois il usa de ce même rythme lorsqu'il se rendit compte que l'accent de la plainte passionnée s'accordait mieux en roumain au décasyllabe qu'à l'hendécasyllabe ou l'alexandrin polonais; tels sont les psaumes 107 et 143 (« Să-mi ascuți făgăda, Doamne sfinte... » = « Wysłuchaj, wieczny Boże, prośby moje... »). Mais — surtout pour le premier de ces poèmes — la construction générale reste celle de Kochanowski; comparons le début du psaume 107:

« Ochotna myśl, ochotne serce w sobie czuję,  
 « Nowy psalm Panu swemu, nowy pieśń gotuję,  
 « Powstań, uciecho, powstań, lutni moja... »  
 « Inema mea mi-i, Doamne, gătată,  
 « Mi-i inema gata de te-așteaptă,  
 « Ca să-ți cânt într'a mea, Doamne, slavă,  
 « Scoală, slava mea, fără zăbavă,  
 « Scoală-te, psaltire și dulceată... ».

Cette gradation classique par excellence des anaphores, (qui n'existent pas dans l'original) est tout à fait dans le goût kochanowskien, comme pareillement ce « Powstań, uciecho, powstań, lutni moja... » rendu avec tant d'intime compréhension par: « Scoală-te, psaltire și dulceată... ». Ce dernier vers exprimant le sentiment du poète envers ses dons personnels qui constituent pour lui la meilleure consolation (« uciecha » = « dulceată »), on ne le trouve non plus

dans le texte biblique; on voit que Dosithée a su rejoindre son maître par l'entière conscience qu'il avait de son talent.

Si Kochanowski a créé en polonais l'alexandrin de quatorze syllabes (psaumes 80 et 99), Dosithée a fidèlement suivi son exemple (psaume 55). La forme en est tout à fait curieuse et le son étrange; voici d'abord les deux poèmes polonais:

« Słysz, Pasterzu izraelski, nasz głos żałości || wy,

« Który, jako stado, wodzisz naród swój właści || wy... » (ps. 80)

« Pan króluje, który włada anioły lotne || mi:

« Łękajcie się, państwa wielkie, bój się, wszystka zie || mi... » (ps. 99)

Et maintenant le psaume 55 de Dosithée:

« Dintr'a ta milostivire mă rog, Doamne sfin || te,

« Milă să-ți fie de mine, să mă iai amin || te... »

Le développement uniforme du vers jusqu'à la treizième syllabe où les deux auteurs ont placé la césure qui tombe d'une allure glissante et sautillante à la fois, prête à ces poèmes un accent de rare monotonie; nous ne croyons pas qu'après Dosithée on ait utilisé cette forme en roumain, où l'alexandrin de quatorze syllabes possède une souplesse extraordinaire (« Măreț, adînc și luciu călătorește Rinul... »), (« Miroase-adormitoare văzduhul îl îngreun... »); en polonais elle a été reprise au siècle dernier par Kornel Ujejski, à cause de ses effets onomatopéïques. Il n'en est pas moins curieux de constater l'intérêt de Dosithée pour les innovations les plus hardies de son maître et ses tentatives de les transposer en roumain.

L'enjambement, si fréquemment employé par le poète de Czarnolas, a trouvé un manieur moins expert dans son émule, bien que celui-ci ait reconnu parfois l'importance de cet artifice, lorsqu'il fallait attirer l'attention du lecteur sur certain mot qui, de ce fait, prend une valeur particulière et détermine le sens d'un poème entier: qu'on relise le psaume 56, dont la tonalité de cantique glorieux est encore rehaussée par cet enjambement final qui met l'accent sur le mot « slavă... »:

« Și suind la cer, să-ți crească

« Slava || 'n țara creștinească ».

« Okaż swoją wielmożność; rozpostrzy szeroko

« Sławę swoją || niech będzie widoma na oko ».

Pour les strophes, notre poète a suivi également les types kochanowskiens — pas tous, car le « Psalterz » offrait des combinaisons

trop variées pour les moyens plus modestes du métropolite; la forme du quatrain à rimes plates est la plus fréquente, puis le quatrain à rimes croisées, ou bien à rimes embrassées (le psaume 53 est particulièrement bien rimé) comme le psaume 2 chez Kochanowski et comme son illustre paraphrase d'après Horace «*Patrzej jako śnieg po góry się bieli...*» des «*Pieśni*». Et à ce propos, nous nous hasardons à faire observer que la rime de «*Psaltirea în versuri*» n'est pas si pauvre, ni tellement banale, qu'on s'est appliqué à le soutenir d'habitude, qu'elle est le plus souvent correcte, parfois heureuse et neuve même; sous ce rapport, le psaume 41 demanderait une étude spéciale. Le professeur G. Călinescu est le premier qui ait remarqué la richesse des rimes dosithéennes, mais il a cité les psaumes écrits en vers populaires<sup>1</sup>, où il y a vraiment trop d'assonnances et dont la forme est par trop lourde. Dosithée, nous le répétons, ne nous semble pas avoir été doué pour le vers octosyllabique; s'il en a par hasard composé quelques-uns de très réussis (psaumes 92 et 103), combien plus nombreux sont d'autres vraiment pénibles à lire, surtout comparés aux octosyllabes vifs et ailés qui leur correspondent dans le «*Psalterz Dawidów*» (psaumes 5, 88 (—89), 95 (—96), 97 (—98), etc.). Nous professons la plus grande admiration à l'égard des vers populaires, mais lorsque nous lisons par exemple le début du psaume 47: «*Domnul este mare || Lăudat și tare...*», nous rendons grâce aux muses classiques de ce que notre poète ne se soit pas toujours laissé prendre à la tentation du génie pastoral. Pourtant, il les a très habilement combinés quelquefois avec les dodécasyllabes, dans les strophes de six vers du psaume 56 («*Fie-ți milă, Doamne sfinte, fie-ți milă...*») dont le modèle semble avoir été offert par les psaumes 70 et 87 et peut-être aussi le psaume 108, déjà cité, de Kochanowski; mais ces strophes-là n'ont plus du tout le caractère de la poésie campagnarde, au contraire.

Enfin, Dosithée a tenté une création personnelle: il a inventé l'alexandrin de seize syllabes coupé par deux césures, après la huitième et la treizième syllabe (psaume 33, «*Blagoslovi-voi pre Domnul || toată vremea || și 'n tot ceasul...*»). En roumain la place normale des césures seraient après la troisième et la huitième syllabe («*De pe deal || răsar luna || ca o vatră de jeratec...*»), toutefois l'invention du métropolite ne manque pas d'une certaine résonnance

<sup>1</sup> G. Călinescu, *ouvr. cit.*, p. 54.

étrangement puissante; qu'on lise plutôt (nous avons choisi un des vers les plus solidement construits):

« Năzuit-am către Domnul ||, și l-am cercatu-l || cu rugă... » (vers 7)

Ne dirait-on pas un long gémissément à peine étouffé qui monte vers le ciel comme un élan nostalgique ?

Nous avons à ajouter quelques mots sur le goût des métaphores chez Kochanowski et que son émule a traduit parfois avec une adresse — et même une hardiesse — incontestable: si l'auteur du « Psalterz », soutenu par sa vision plastique, écrit: « ...odział się zaćnością, — Okrył się męstwem wszystek i dzielnością... », Dosithée transforme l'image en métaphore et la métaphore en allégorie et réalise ceci:

« Și s'au îmbrăcat să-l vază  
« Toată lumea 'n cuviință,  
« Invăscut cu biruință,  
« Și cu brîu de 'mpărăție,  
« S'au încins — țara să-și ție ». (psaume 92)

Cet accord entre l'image physique et la signification abstraite, ne nous donne-t-elle pas un avant-goût de la poésie hugolienne (« vêtu de probité candide et de lin blanc »)?

Veut-on le souffle épique dans la description des forces naturelles, les images à la fois grandioses et familières de l'Iliade, non sans l'intervention des éléments du folklore autochtone? Qu'on lise le début du psaume 104 dans le « Psalterz » (« Duszo, śpiewaj Panu pieśń... »). Et cela devient chez Dosithée, dans le langage le mieux approprié à cette évocation féérique:

« Nourii ți-ai pusă-ți scară,  
« Când vei să cobori în țară,  
« Caii îți sînt iuți ca vîntul,  
« De mărg unde ți-i cuvîntul,  
« Și ca gîndul mărg de tare  
« Ingerii tăi cei călare ». (psaume 103, v. 13-18).

Veut-on de ces constructions rigoureusement cadencées dont les images se répondent d'une manière symétrique dans les deux hémistiches, selon la meilleure tradition des poètes rhéteurs du XVI-e siècle polonais? Kochanowski en fut l'initiateur; d'autres perfectionnèrent le procédé qui va devenir la note dominante du style

rhétorique vers la fin du siècle. Quand Dosithée lit dans le « Psalterz Dawidów » de telles strophes :

« ... Twój czyn jest niebo, Twoich rąk robota

« Gwiazdy jaśniejsze wybranego złota... » (psaume 8, v. 13-14)

ou bien :

« ... Przedsię Bóg jest na niebie, a stamtąd wszystko widzi,

« Sprawiedliwych doświadcza, nieprawymi się hydzi... »

(psaume 11, vers 7-8)

il écrit à son tour :

« ... Când vii să cerci iadul, să legi pre vrăjmașul,

« Să-i culegi dobînda și să-i strici sălașul —

« Văz că-i făcut cerul de mânule tale

« Cu toată podoaba — și-i pornit cu cale.

« Ai tocmit și luna să crească, să scază,

« Să-și ia dela soare lucoare și rază,

« Stele luminate ce lucesc pe noapte... » (psaume 8, vers 5-11)

et aussi :

« ... Și iată păgânii încordară arce,

« Pun săgeți în tulbe, se grijesc de lance... » (psaume 10,

v. 7-8).

Ce goût des symétries et des antithèses est dû à l'influence incontestable de Kochanowski, c'est tout à fait son style et ce sont ses procédés, que les poètes du baroque vont exploiter de leur mieux. Dosithée n'a-t-il connu aussi l'œuvre de Sęp Szarzyński ? On serait tenté de le croire, après avoir lu des vers comme ceux que nous venons de citer.

\* \* \*

Nous espérons que cette modeste contribution servira à élucider quelques points restés passablement obscurs dans l'histoire de la poésie roumaine au XVII<sup>e</sup> siècle. Bien entendu, nous ne prétendons pas en avoir dit le dernier mot, mais peut-être, grâce aux détails que nous nous sommes permis de signaler, va-t-on étudier désormais l'œuvre dosithéenne d'une manière un peu plus large. Que nos remarques concernant les rapports d'étroite dépendance qui existent entre les deux psautiers ne soient pas considérées comme une atteinte portée à la gloire littéraire de notre poète, mais au contraire, que d'avoir choisi pour modèle un chef-d'œuvre de la Pologne humaniste soit compté à Dosithée comme un impérissable mérite. Si Miron Costin, celui qu'on a nommé « le premier théori-



cien de la versification roumaine » <sup>1</sup>, a introduit en Moldavie le goût du baroque, dont la splendeur pathétique et surchargée imprègne tous ses ouvrages <sup>2</sup>, l'auteur de « Psaltirea în versuri », grâce à Kochanowski, y « fit sentir la juste cadence » et la beauté classique d'un humanisme tardif, mais vivifiant encore. Et le mérite de Jan Kochanowski n'est pas moins grand, d'avoir été l'inspirateur du métropolitaine Dosithée.

R. CIOCAN

<sup>1</sup> St. Łukasik, *ouvr. cit.*, p. 116.

<sup>2</sup> Surtout l'*Hystorya polskimi rymami, Wołoskiej ziemi i Moltanskiej*, qui exigerait une nouvelle traduction et une analyse plus approfondie.

## LE LIVRE GREC EN ROUMANIE (PROBLÈMES BIBLIOGRAPHIQUES)

Pour être bien comprise, notre communication <sup>1</sup> pourrait s'intituler: incertitudes bibliographiques concernant le livre grec en Roumanie entre les années 1642—1830, incertitudes qui nous sont continuellement apparues lors de la rédaction des deux derniers volumes de la *Bibliographie roumaine ancienne*.

Mais avant de discuter et de solutionner ces incertitudes, nous estimons nécessaire de faire un bref aperçu critique des bibliographies dans lesquelles nous pouvons trouver des informations concernant les livres grecs en Roumanie à l'époque ancienne.

On pourrait dire, sans exagérer, que la littérature et la culture grecques dans les pays roumains, constituent un important chapitre de l'histoire de la littérature néo-grecque en général. C'est pourquoi les premières informations relatives aux imprimés grecs dans notre pays, se trouvent dans les traités grecs consacrés à la littérature néo-grecque. Mais dans ces histoires littéraires, la partie bibliographique n'est pas nettement précisée et se réduit à de vagues énumérations de titres, parfois même incomplets. Il en est ainsi de la *Νεοελληνική Φιλολογία (La littérature néo-grecque)* de Const. Sathas, publiée à Athènes en 1868, ouvrage qui entasse, avec une méthode dénuée de discernement critique, un riche matériel informatif relatif aux bibliographies et aux œuvres des auteurs grecs, à partir de la suppression de la puissance byzantine en 1453, jusqu'au réveil de la conscience nationale grecque en 1821.

Le livre de Georges Zaviras, *Νέα Ἑλλάς ἢ ἐλληνικὸν θέατρον (La Grèce Nouvelle ou tableau hellénique)*, bien que paru à Athènes

<sup>1</sup> Communication faite à l'*Institut d'Études et Recherches Balkaniques*.

(1872) quatre ans après l'ouvrage de Sathas, avait circulé cependant bien avant en manuscrit (Zaviras mourut en 1804), de sorte qu'il a été bien souvent utilisé par Sathas, sans que celui-ci en fasse mention; le matériel présenté est beaucoup plus pauvre, les fautes plus nombreuses, les affirmations moins documentées (à retenir que l'auteur a été négociant au XVIII<sup>e</sup> siècle), défauts dénoncés, sans ménagements mais cependant avec urbanité, par Emile Legrand. D'autres histoires littéraires connues, telles que celles de Nicolai<sup>1</sup>, Néroulos<sup>2</sup>, Hesseling<sup>3</sup>, Voutiéridis<sup>4</sup>, Campanis<sup>5</sup>, interprètent la littérature néo-grecque dans le cadre de son développement historique et au point de vue esthétique, de sorte que les données bibliographiques concernant la culture gréco-roumaine, sont de plus en plus sommaires et générales.

La seconde source d'informations est constituée par les œuvres d'intérêt strictement bibliographiques dont la plus ancienne, publiée à Athènes en 1854—1857, en 2 volumes, est d'André Papadopoulos-Vréto, *Νεοελληνική φιλολογία, ἤτοι κατάλογος τῆς ἀπὸ πτώσεως τῆς βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας μέχρι ἐγκαθιδρύσεως τῆς ἐν Ἑλλάδι βασιλείας τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ἑλλήνων εἰς τὴν ὀμιλουμένην ἢ εἰς τὴν ἀρχαίαν Ἑλληνικὴν γλῶσσαν* (*Littérature néo-grecque ou catalogue des livres imprimés par des Grecs en langue grecque parlée ou en grec ancien, depuis la chute de la puissance byzantine jusqu'à l'instauration de la royauté en Grèce*), c'est-à-dire entre les années 1476—1832. La *Bibliographie* de P.-Vréto, réimpression avec additions, d'un plus ancien *Catalogue des livres imprimés en grec moderne et en grec ancien par des Grecs* (1854), contient la bibliographie de 1278 volumes. L'auteur divise tout ce matériel en deux parties: les livres à contenu religieux au nombre de 466 et ceux à contenu profane (littéraires, historiques, scientifiques) s'élevant à 812. Plus qu'une bibliographie, chaque partie est suivie d'une table alphabétique avec la biographie des auteurs, des tra-

<sup>1</sup> R. Nicolai, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig, 1876.

<sup>2</sup> Rizos Néroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, 2-ème édit. Paris, 1828.

<sup>3</sup> D. C. Hesseling, *Histoire de la littérature grecque moderne*, traduite du néerlandais par H. Pernot, Paris, 1924.

<sup>4</sup> Élie Voutiéridis, *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας* 2 volumes, Athènes, 1927 et *Σύντομη ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας 1000—1930*, Athènes 1934.

<sup>5</sup> A. Campanis, *Ἱστορία τῆς νέας ἐλληνικῆς λογοτεχνίας*, Athènes, s. d.

ducteurs et des éditeurs mentionnée aux différents titres et dans laquelle nous trouvons, de même que dans le traité de Const. Sathas, de nombreuses informations sur les écrivains grecs dont l'activité s'est déployée, au moins en partie, dans les pays roumains. Ainsi, pour le XVII<sup>e</sup> siècle, nous trouvons des informations sur: Cyrille Lucaris, Théophile Corydalée, Mélétiüs Syrigos, Païsios Ligaridis, Nectarius et Dosithée, Patriarches de Jérusalem, Nicolas Kérameus, Jean Caryophyle, Jean Commène et Alexandre Mavrocordat. Parmi les écrivains grecs et macédoniens du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui nous intéressent, sont cités: Nicolas Mavrocordat, Chrisant Notaras, Démètre Procopios, Th. Cavaliotis, César Dapontès, Neophyte le Causocalivite, Joseph Misiódax et Démètre Darvari.

Parmi les écrivains les plus importants du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui intéressent le livre imprimé, nous citerons: Jean Villara, Polyzoïs Contos, Neophyte Ducas, Daniël Philippide, Dionysios Fotino, Démètre Panaïotad Gobdela, Athanase Christopulos et Constantin Vardalah. Dans la formation intellectuelle de chacun de ces auteurs, dans leur activité comme publicistes, les pays roumains ont joué un rôle important et c'est pourquoi la *Bibliographie* de P.-Vrétoş est un précieux auxiliaire pour l'étude de la littérature gréco-roumaine. D'ailleurs cet intérêt se reflète sur d'autres pays de l'Ouest et de l'Est de l'Europe qui avaient offert l'hospitalité aux Grecs pendant la domination ottomane. Par exemple, en Russie, dans les séances du 8 et 22 février 1856, de la Section Historique, Philosophique et Politique de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg, on examine la première partie de la *Bibliographie* de P.-Vrétoş, ainsi que le projet de l'auteur d'imprimer la deuxième partie à St. Pétersbourg. La commission des spécialistes, sous la présidence du conte Bludoff, constate «une importance spéciale à posséder une liste des ouvrages grecs publiés sur son territoire (de Russie), et qui, depuis l'incendie de Moscou, constituent une rareté bibliographique»<sup>1</sup>.

Mais le livre de P.-Vrétoş présente de nombreux défauts: la classification par livres religieux et livres profanes, discutable et malaisée lorsqu'on procède à l'examen chronologique des imprimés; les titres fantaisistes reconstitués d'après les catalogues dépourvus d'exactitude scientifique des libraires, comme par exemple le *Manuel du libraire* de Brunot; les descriptions absolument

<sup>1</sup> A. P. - V r é t o ş, *ouvr. cité*, II-ème partie, pp. 17—18'

incomplètes (sans indication des pages pour la plupart des publications), les dates et les lieux erronés (Nr. 79 et 101 de la I-ère partie, etc.)<sup>1</sup>.

L'ouvrage bibliographique le plus scientifique et employé par tous les spécialistes, nous a été donné par Emile Legrand, sous le titre de *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV-e et XVI-e siècles*, Vol 1—2 Paris 1885, vol. 3, Paris 1903 et vol. 4, Paris 1906. Comme on le peut voir, dans les volumes 1 et 2, le domaine est restreint uniquement aux ouvrages imprimés et publiés par des Grecs en langue grecque. Les œuvres latines de Visarion, Athanasie Calkéopulos, Georges de Trébizonde, Jean Argyropulos ont été omises par l'auteur, à regret, bien que dans sa préface il se soit rendu compte combien ce principe bibliographique était arbitraire. Legrand lui-même, dans les volumes 3 et 4, contenant des additions et rectifications relatives aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, change de principe bibliographique et mentionne, comme nous le verrons, aussi les livres écrits en d'autres langues, mais par des auteurs grecs.

Legrand n'a pas conçu un ouvrage strictement bibliographique, c'est-à-dire un catalogue de titres, mais une bibliographie utile, indispensable pour les recherches sur la littérature néo-grecque. C'est pourquoi il entend reproduire intégralement les pages liminaires et finales qui, habituellement, contiennent les préfaces des auteurs, les notes des éditeurs, les épigrammes encomastiques adressées aux personnes ayant supporté les frais d'impression, en un mot, la partie la plus vivante des livres anciens qui sont, la plupart du temps, dans le restant de leurs pages, monotones et d'un scholasticisme rigide. Legrand plaint des Grecs qui, pour avoir des informations sur la vie et les œuvres de leurs devanciers au temps de la domination ottomane, compulsent leurs propres histoires littéraires et leurs bibliographies. Il qualifie ces histoires littéraires et ces bibliographies des Grecs, « d'indigestes compilations bâclées à la hâte, sans soin, sans méthode, sans critique; inextricable fouillis d'assertions hasardées, de contradictions flagrantes, d'erreurs chronologiques, de traductions fautives et parfois burlesques de textes latins, d'exagérations audacieuses et d'omissions calculées »<sup>2</sup>. Visant

<sup>1</sup> Émile Legrand, *Bibliographie hellénique aux XV-e et XVI-e siècles* Paris, 1885, vol. I, préface.

<sup>2</sup> Émile Legrand, *ouvr. cité*, p. I (préface).

donc à ce que la bibliographie soit un important apport à l'histoire littéraire, Legrand, de même que Sathas et P.-Vrétos, accompagnent les volumes de la biographie des écrivains dont l'activité a déterminé des époques et des courants littéraires; de plus, il publie en regard, des documents et des lettres d'écrivains grecs. Ceci étant le point de vue historico-littéraire, il n'est pas surprenant que Legrand soit revenu dans les volumes III et IV, sur les livres grecs aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, écrits en d'autres langues que le grec, parce que ces livres aussi complètent et expliquent le nouvel aspect de la littérature néo-grecque. Du reste, Legrand dans ses cinq volumes consacrés aux livres du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> étend le principe bibliographique, décrivant tous les livres publiés par des Grecs, quelle que soit la langue dans laquelle ils ont été écrits et le pays où ils ont été imprimés. Le principe est bon et appréciable surtout pour les bibliographies des peuples qui n'ont pas joui de la liberté d'écrire et d'imprimer. Les écrivains grecs, répandus dans différents pays d'Europe, ont entretenu durant des siècles, pendant la domination ottomane, une continuité de la tradition littéraire et culturelle, digne d'admiration. Leurs œuvres, même écrites en d'autres langues, en latin par exemple, font partie du patrimoine spirituel grec. Mais Legrand dépasse les limites admissibles et insère dans les bibliographies, « tout ouvrage ayant un grec pour auteur *ou éditeur*, tout ouvrage auquel le nom d'un Grec est attaché *d'une façon quelconque*. Nous y avons même donné place aux ouvrages consacrés par des étrangers à l'étude du grec vulgaire ». Ce point de vue n'est pas valable parce que dans le domaine intellectuel grec n'entre pas l'affaire strictement commerciale d'un imprimeur grec de Venise, par exemple, serait-il même Nicolas Glykis, quand celui-ci imprime des livres italiens d'un auteur italien. Ou alors, la science philologique des Grecs peut-elle s'enorgueillir des glossaires de Jean Meursius, Nicolas Rigault, Girolamo Germano, ou de ceux de Du Cange, figurant cependant dans la bibliographie d'Emile Legrand?

L'œuvre de Legrand a été continuée dans le même esprit et avec la même haute tenue scientifique par Louis Petit et Hubert

<sup>1</sup> Émile Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-septième siècle*, vol. I et II, Paris, 1894; vol. III, 1895 et vol. IV, 1896, ce dernier n'ayant que des notices bibliographiques, Vol. V, Paris, 1903, avec additions.

Pernot pour le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le dernier livre décrit par eux date de l'année 1790<sup>1</sup>.

Les livres présentés par Legrand-Petit-Pernot, sont, pour les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, au nombre de 1159 ; pour le XVII<sup>e</sup> siècle, de 987, et pour les huit premières décades du XVIII<sup>e</sup> siècle, de 1260, soit au total 3406 ouvrages représentant la production spirituelle grecque, imprimée entre les années 1467—1790. Quoique le matériel présenté soit immense, l'attention des auteurs n'a cependant pas faibli un moment, tout détail passant sous un contrôle sévère et toute affirmation s'appuyant sur un document authentique.

Une autre bibliographie dans laquelle le livre grec en Roumanie est amplement représenté est celle qui a été publiée sous les auspices de l'Académie grecque d'Athènes, par Démètre Ghinis et Valérie Mexas (+ 1937), conçue en 3 volumes, dont deux seulement ont paru: 'Ελληνική βιβλιογραφία 1800—1863. 'Αναγραφή τῶν κατὰ τὴν χρονικὴν ταύτην περίοδον ὅπου δῆποτε ἑλληνιστὶ ἐκδοθέντων βιβλίων καὶ ἐντύπων ἐν γένει μετὰ πίνακος τῶν ἐφημερίδων καὶ περιοδικῶν τῆς περιόδου ταύτης ὑπὸ... Βραβευθεῖσα ὑπὸ τῆς 'Ακαδημίας 'Αθηνῶν. Τόμος πρῶτος 1800—1839; [τόμ. δεύτερος 1840—1855]. 'εν 'Αθήναις 1939 καὶ 1940. (*Bibliographie grecque 1800—1860. Description des livres et imprimés en général, qui ont été publiés en langue grecque dans ce laps de temps, avec un tableau des journaux et revues de cette période, composée par... Oeuvre couronnée par l'Académie d'Athènes*, Tome I, 1800—1839; (Tome II, 1840—1855), Athènes 1939 et 1940.

Leur œuvre se proposait d'englober tous les livres publiés entre 1800—1863, soit un total approximatif de 10.000 titres, mais dans les volumes parus jusqu'ici, nous n'avons que les livres imprimés entre 1800 et 1855. Conçue dans le genre d'un catalogue, elle n'enregistre que le titre des ouvrages. Malgré les moyens dont disposaient les auteurs qui avaient sous la main le dépôt de la Bibliothèque Nationale et d'autres bibliothèques d'Athènes et de Grèce, on y constate cependant de grandes lacunes. Nous ne connaissons pas d'une manière précise les additions apportées par Fanis Mihailopoulos et André Horváth, mais, pour nous faire une idée des dif-

<sup>1</sup> Mgr. Louis Petit et Hubert Pernot, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-huitième siècle par Emile Legrand*, œuvre posthume complétée et publiée par..., Paris, 1918 (vol. I), 1928 (vol. II).

ficultés rencontrées dans la rédaction d'une bibliographie des livres grecs imprimés et répandus dans tant de pays, il suffit simplement de dire que M. Nestor Camariano, à lui seul, a apporté 94 titres de livres parus entre 1800—1855, la plupart d'entre eux se trouvant dans la bibliothèque particulière du regretté professeur Démosthène Russo<sup>1</sup>.

Un livre grec très répandu parmi les Roumains, réimprimé souvent à Bucarest et à Jassy, constitue ce qu'on appelle les *Acolouthies* (du grec Ἀκολουθία ἀκολουθεῖν = suivre). C'est un livre religieux comprenant l'ordonnance de la fête d'un saint avec l'ensemble des prières et des hymnes chantés ou récités dans la stalle. L'intérêt pratique des Acolouthies réside en ce qu'au lieu de rechercher l'office religieux dans le *Ménologue*, qui est un livre volumineux, on peut l'avoir dans ce petit résumé, aussi bien en ce qui concerne la partie hymnographique que le sinaxaire, c'est-à-dire le récit abrégé de la vie du saint respectif, placé entre la 6-ème et la 7-ème ode du Canon du saint. Une bibliographie des Acolouthies grecques a été publiée par Mgr. Louis Petit sous le titre de *Bibliographie des Acolouthies grecques*, Bruxelles 1926, modèle de bibliographie spéciale, parue sous les auspices de la Société des Bollandistes.

Parmi les Acolouthies imprimés dans notre pays, beaucoup ont un caractère spécifique, non rencontré dans les Ménologues, comme par exemple Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Γερασίου (*Office de notre révérend Père Ghérasim*), un nouveau saint du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la petite ville de Macariotissa (imprimé à Jassy en 1820, ou Ἀκολουθία ἐπιτάφιοι διγλωττοι (Jassy 1820), avec traduction roumaine du versificateur peu talentueux Ioan Prale, *Urmări pe mormânturi* (*Suites sur les tombeaux*), qui n'est autre que l'office (prohode) de la mise au tombeau du Christ le Samedi-saint et l'office de l'Assomption de la Vierge (15 août).

Et maintenant, avant de passer à l'étude des bibliographies dressées par les Roumains pour les livres grecs, nous estimons nécessaire d'énumérer les constatations auxquelles nous avons abouti en étudiant les bibliographies étrangères concernant les livres grecs.

1. Il existe des bibliographies générales et des bibliographies spéciales. Lorsqu'un genre d'écrits est richement représenté, nous

<sup>1</sup> Voy. les compte-rendus de Nestor Camariano, dans *Revista Istorică Română*, vol. X (1940), pp. 400—401 et vol. XIII (1943), pp. 99—101. Le même dans *Tò νέον κράτος*, vol. IV, fascicule 37, du 30 septembre 1940, pp. 879—897.



pouvons préférer les bibliographies spéciales pour leur avantage pratique;

2. La classification par siècles est plus rationnelle et plus objective que par époques, courants ou même par matières, qui présente des difficultés pour les recherches chronologiques;

3. La bibliographie genre histoire littéraire avec reproduction in-extenso des pages liminaires et finales (préfaces et épilogues) doit être préférée à la bibliographie genre-catalogue qui n'enregistre que les titres, ce que nous trouvons aussi dans les fiches des bibliothèques.

4. Legrand lui-même, le plus important bibliographe des livres grecs a été indécis sur la manière de fixer le critérium de participation des écrivains grecs, car, si au début, il avait omis dans sa bibliographie des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, les Grecs qui ont écrit en d'autres langues que le grec, par contre, dans la bibliographie du XVII<sup>e</sup> siècle, non seulement il les a englobés, mais encore il y a introduit aussi les écrivains étrangers qui ont fait imprimer chez des éditeurs grecs, ou qui ont écrit sur le dialecte populaire grec.

\* \* \*

Quel a été, en Roumanie, le critérium de sélection et l'attitude des bibliographes roumains envers le livre grec ?

Constantin Erbiceanu est le promoteur des études néo-helléniques en Roumanie, mais ses études ne pourraient pas trop bénéficier de notre confiance, car ses affirmations ne s'appuyent pas sur les documents indiqués. Il ne tire pas non plus les conclusions imposées par une méthode rigoureusement scientifique. Son ouvrage qui nous intéresse est la *Bibliografia greacă sau cărțile grecești imprimate în Principatele Române în epoca fanariotă și dedicate Domnitorilor și boierilor români. Studii literare*. (Bibliographie grecque, où les livres grecs imprimés dans les Principautés Roumaines à l'époque des Phanariotes et dédiés aux Princes et boyards roumains. Etudes littéraires), comme il l'appelle lui-même; se compose de plusieurs articles publiés d'abord dans la revue *Biserica ortodoxă română* et réunis ensuite en un volume, à Bucarest, en 1903.

Ce n'est pas une bibliographie dans le sens scientifique du mot. L'auteur reproduit les titres en grec et les traduit en roumain, rendant par ses traductions un immense service à ceux qui ne connaissent pas le grec. Le titre n'est pas toujours suivi de la description

bibliographique, et même lorsqu'elle existe, elle est incomplète et inconséquente quant à la méthode. Parfois elle reproduit des préfaces, des annotations d'intérêt culturel, littéraire ou historique mais seulement en traduction roumaine, bien que les études d'autres spécialistes<sup>1</sup> montrent, à juste titre, quelques suspicions en ce qui concerne la connaissance de la langue grecque, de la part de l'auteur. Or, une vérification, absolument nécessaire, de la traduction par rapport à l'original n'est pas possible d'après sa *Bibliographie*. Dans d'autres cas, mais sans norme précise et conséquente, il résume les préfaces, les commente, donne des détails sur la vie des auteurs, des éditeurs, mais sans indiquer les sources sur lesquelles il fonde ses affirmations. Le but de l'ouvrage n'est pas strictement scientifique, mais plutôt rhétorique, tendant à nous convaincre (parfois sous une forme naïve et sentimentale qui compromet l'idée, bonne en elle-même), de l'utilité de la culture grecque en Roumanie : « Les fils des Roumains entendant de telles idées patriotiques qui jaillissent de milliers de cœurs de professeurs (grecs) étouffés par la tyrannie turque au-delà du Danube, ces fils des Roumains ne seront-ils pas enthousiasmés, eux aussi, par ce sentiment patriotique ? Je me souviens de ce que j'ai ressenti à l'école, et mes collègues aussi, au temps de l'Union des Principautés, en écoutant certains de nos professeurs unionistes » (pag. V). C. Erbiceanu était membre de l'Académie Roumaine et le seul helléniste considéré comme autorité en la matière, lorsque Ion Bianu présenta le 20 février 1895, à l'Académie Roumaine, le rapport pour l'élaboration d'une bibliographie générale roumaine dont la première partie devait comprendre la *Bibliographie roumaine ancienne* entre 1508 et 1830 et être suivie d'une seconde partie la : *Bibliographie Roumaine Moderne* de 1831 à nos jours. Les conseils de C. Erbiceanu ont été certainement appréciés et mis en application par Ion Bianu et Nerva Hodoș, (conseils auxquels sont venus s'ajouter les modèles de bibliographies offerts par Legrand, et Emile Picot dans : *Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Ivir*, Paris 1886), parce que, en ce qui concerne le principe selon lequel les livres grecs ont été englobés, il est le même dans la *Bibliographie grecque* de Erbiceanu que dans la *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne) 1508—1830 de Ion Bianu, Nerva Hodoș et Dan Simonescu

<sup>1</sup> D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, Tome II, pp. 482—483.

(Bucarest, Vol. I, 1903; Vol. 2, 1910; Vol. 3, 1936 et Vol. 4, 1944).

D'après le plan des bibliographes de l'Académie Roumaine, le livre gréco-roumain à l'époque ancienne comprend le période 1642—1830. En ce qui concerne la date de cette époque que nous connaissons mieux, nous ferons dès le début, certaines réserves. Si la première date s'explique d'elle-même, en marquant le commencement de l'activité typographique en langue grecque dans les Principautés Roumaines, puisqu'en 1642 parut à Jassy la première publication grecque: *Le Décret du Patriarche Parthénios à Constantinople, avec les décisions du Synode de Constantinople* (Mai 1642) et *les remerciements des participants étrangers au Synode de Jassy*, — il faut reconnaître, par contre, l'arbitraire de la dernière date 1830, après laquelle suit la *Bibliographie roumaine moderne*. Elle a été choisie, comme nous l'avons dit, comme date ultime de la *Bibliographie roumaine ancienne* par Ion Bianu et Nerva Hodoş, mais nous, continuateur de leurs travaux bibliographiques à l'Académie Roumaine, nous avons dû nous soumettre dans le Vol. III, fasc. 3—8 et dans le Vol. IV, au plan initialement fixé. Cependant nous ne sommes pas convaincu que l'écrivain roumain se soit débarrassé avec le dernier sommeil de l'année 1830 de tout ce qui appartenait au long Moyen-Âge roumain et se soit réveillé le lendemain, au premier matin de l'année nouvelle, 1831, un homme nouveau, brusquement taillé selon l'esprit du « Siècle des lumières ».

Dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle surgit, dans les pays roumains, un fort courant de modernisation selon l'esprit occidental et particulièrement l'esprit français<sup>1</sup>. Le livre grec passe outre les intérêts strictement ecclésiastiques, de sorte que les livres liturgiques et dogmatiques, nombreux jusque là, diminuent de plus en plus, pour céder la place aux livres grecs profanes écrits dans une langue populaire, accessible à tous. Des œuvres comme *Σημειώσεις φυσιολογικαὶ* (*Notes physiologiques*) imprimées par Joseph Misioudax, à Bucarest en 1684; *Λόγος κατὰ νικοτιανῆς* (*Discours contre la nicotine*), œuvre du prince N. Mavrocordat, imprimée seulement en 1786, à Jassy; *Περιγραφή τῆς Βλαχίας* (*Description de la Valachie*), la traduction des mémoires historiques et géographiques rédigés en français par le Général Bauer, ou le recueil de poésies encomastiques

<sup>1</sup> D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1945, in 8°, VII + 516 p.

dédié, à Bucarest en 1789, à Nicolas Pierre Mavrogheni, et dû à des écrivains tels que le grand Caminar Manolache Persiano, Filaret, évêque de Râmnic, le comise Alex. Calfoglu, Gheorghe et Scarlat Slatineanu, pour louer les faits du prince régnant (Συνοπτική περίληψις τῶν ἡρωϊκῶν κατορθωμάτων τοῦ... Νικολάου Πέτρου Μαυρογενή Βοεβόδα) — tout ceci ne constitue que quelques exemples de livres auxquels on pourrait en ajouter d'autres, parus avant 1830 et qui, cependant font montre d'un esprit d'européénisation, plus moderne, différent de celui des anciens commentateurs et dogmatistes ecclésiastiques. Mais plus arbitraire encore nous paraît le choix de l'année 1830 comme point de démarcation entre l'ancien et le nouveau livre, si nous observons que cette année sépare les traductions patristiques faites du grec en roumain par le même auteur. En quoi les traductions faites après 1830, par le prolifique et talentueux métropolite Grégoire IV «Dascălul», telles que les paroles de saint Jean Chrysostome, connues sous le titre de «*Puțul*» (la *Fontaine*, Buzeu 1833), ou «*Impărțire de grâu*» (*Distribution du blé*, Buzeu 1833) sont-elles plus modernes que les traductions du même Grégoire IV «Dascălul» *Cuvintele...* (*les Paroles*) de Saint Basile-le-Grand et de Saint Grégoire-le-théologien, imprimées en 1826? L'œuvre de Véniamin Costache se trouve elle aussi, coupée en deux et séparée par cette date arbitraire, d'après laquelle nous devrions considérer comme vétuste *l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, parce que parue à Jassy en 1824 — et comme produit d'un courant de... risorgimento, la traduction par ce même, de Sergio Macreu (+ 1816) *Iubitorul de înțelepciune* (*l'Amateur de sagesse*), parce que ce livre a paru, toujours à Jassy, non pas en 1830, mais en 1831 ! Voilà pourquoi le système de division bibliographique par siècles, adopté par Emile Legrand dans sa *Bibliographie hellénique*, nous paraît infiniment plus rationnel et plus scientifique. La méthode de Legrand n'implique, pour les livres décrits, aucune distinction au point de vue de l'esprit, ancien ou moderne, dans lequel l'ouvrage est composé, distinction difficile à établir pour les ouvrages écrits à des époques de transition.

La *Bibliographie roumaine ancienne* a été très appréciée des savants étrangers dans les comptes-rendus publiés, aussi bien que dans un nombre important de lettres adressées aux auteurs et conservées par la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Nous les avons lues et nous pensons que *l'Institut d'études et recherches balkaniques*

pourra y recueillir de nombreuses informations utiles, car on y trouve les opinions d'orientalistes renommés, tels que: H. Delehay, A. Dirr, A. I. Iacimirski, Emile Legrand, W. Vondrak, Ch. V. Langlois, Henri Stein (bibliographe), concernant le rôle de la Roumanie dans le développement des études balkaniques. Les érudits grecs, M. G. Sotiriou (lettre adressée à moi-même d'Athènes, le 17 juin 1937), Dimitrie Ghinis ('Ελληνικά, 10 (1937), pp. 182—185) et Cl. Tsurkas, directeur du journal Νέα 'Ελλάς de Bucarest, relèvent particulièrement la présence de livres grecs dans la *Bibliographie roumaine ancienne*:

Ἐνδιαφέρει ἀπὸ πάσης ἀπόψεως τὴν ἱστορίαν τῶν ἐλληνικῶν γραμμάτων, διότι περιλαμβάνει ὅλα τὰ βιβλία ποὺ ἐξεδόθησαν εἰς τὰ τυπογραφεῖα τῶν πριγκηπάτων ἑλληνιστὶ ἢ τὰ βιβλία ποὺ μεταφράσθησαν εἰς τὴν ρουμανικὴν. . . (Κλ. Τσοῦρκας, dans 'Ελευθερον Βῆμα, 9 avril 1939). (Ceci intéresse à tous points de vue l'histoire de la littérature hellénique, car elle comprend tous les livres édités en langue grecque dans les Principautés, ou les livres traduits en roumain).

C'est pourquoi nous croyons nécessaire de traiter aussi cette seconde incertitude: dans quelle mesure les œuvres éditées par des écrivains grecs, ou de langue grecque, peuvent-elles figurer dans le cadre de la bibliographie roumaine?

Erbiceanu, dans sa *Bibliographie grecque* va plus loin encore, il y introduit aussi les œuvres grecques imprimées à l'étranger, mais dédiées à des princes régnants ou à des boyards roumains, soit que ceux-ci aient supporté les frais d'impression, soit que leur haute situation politique et leur protection éventuelle leur aient valu ces témoignages administratifs. Par exemple: Ἡ Θεία Γραφή (*La Sainte Ecriture*), Venise 1685, dédiée au Prince Șerban Cantacuzino, livre contenant une préface de grande importance pour les Roumains, parce qu'on leur y reconnaît le rôle de sauveur de « l'illustre nation des Grecs; tandis que d'autres peuples se sont humiliés, ton peuple illustre, est demeuré et demeurera éternellement au-dessus des tempêtes, des attaques et des tentations qui s'opposèrent à lui » (C. Erbiceanu, *ouvr. cité*, p. 11).

Mais Erbiceanu n'a pas été conséquent avec ce principe bibliographique, car il a omis d'autres livres grecs de la même catégorie, tels que: Βιβλίον ἱστορικὸν du Métropolite Dorothé de Monembasie, imprimé à Venise en 1631, dédié à Alexandre Coconul, Prince de Valachie (1623—1627), livre qui aurait eu plus de droit de figurer dans la bibliographie gréco-roumaine, parce que:

a) Le manuscrit de cet ouvrage a été composé à la cour de Pierre le Boiteux, Prince de Moldavie (1574—1579 et 1582—1591)<sup>1</sup>;

b) Les frais de cette œuvre ont été supportés par Zotu Tzigara, gendre de Pierre le Boiteux;

c) Apostol Tzigara, l'éditeur de 1631, était le frère de Zotu Tzigara;

d) Cette chronographie contient de nombreux récits concernant Pierre le Boiteux, la Moldavie et Jassy<sup>1</sup>.

Erbiceanu a englobé aussi dans sa *Bibliographie* la Chronique de Mathieu d'Amyralithia (édition de Venise 1683), et la Chronique de Stavrinou (Venise 1683), probablement parce que, la première contient l'histoire de la Valachie de Radu Șerban à Gavril Movila (1602—1619), et la seconde, le récit des faits d'armes de Michel le Brave. Un motif supplémentaire a été, selon nous, le fait que ces deux auteurs ont vécu en Valachie.

Ion Bianu, Nerva Hodoș, Dan Simonescu ne font pas figurer dans leur *Bibliographie*, les livres grecs dédiés aux Voévodes et boyards roumains, lorsque ces livres sont écrits par des étrangers et imprimés en dehors du pays. Ils ont raison, parce que de tels livres ne sont pas le produit de l'esprit roumain et l'avoir intellectuel national ne peut ni s'accroître, ni se vanter des productions spirituelles des autres nations, même si par la suite l'humanité tout entière en bénéficiait. Ceci ne signifie pas que nous ne reconnaissons l'immense importance de cette catégorie d'ouvrages pour la culture et la littérature roumaine ancienne. *L'Institut d'Etudes et de Recherches balkaniques* pourrait même réaliser une bibliographie de haute valeur scientifique et très utile, en réunissant tous les livres grecs ayant exprimé l'hommage de leurs auteurs, dédiés, soit aux Princes régnants roumains pour leur magnanime libéralité comme c'est le cas des livres étrangers dédiés à Const. Brâncoveanu (1688—1714), soit aux boyards roumains pour leur sagesse (comme c'est le cas pour les livres étrangers dédiés au Stolnic Const. Cantacuzino (vers 1650—1716).

Ion Bianu, Nerva Hodoș, Dan Simonescu ne citent pas non plus, dans leur *Bibliographie* les œuvres genre-Stavrinou, Palamède, Mathieu d'Amyralithia, etc., parce que, d'après leur plan, publié dans:

<sup>1</sup> Voir D. Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, vol. I, p. 69.

<sup>2</sup> Voir V. Grecu, *Cronograful lui Dorothei al Monembasiei. Probitatea științelor contemporane*, dans *Codrul Cosminului*, 2—3 (1925—1926), pp. 537—556.

la *Bibliographie roumaine ancienne*, I, p. VII, celles-ci doivent figurer dans la troisième partie projetée de la *Bibliographie générale roumaine*, sous le titre de: Livres étrangers concernant les Roumains. Ion Bianu et Nerva Hodoş, dans la préface explicative n'ont pas fixé les normes d'après lesquelles ils devaient introduire les imprimés grecs dans le cadre de la *Bibliographie roumaine ancienne*. De l'examen des volumes I et II, qu'ils ont publiés et des conseils oraux que nous a donnés le regretté Ion Bianu, lorsque nous avons entrepris la rédaction du Vol. 3, fasc. III—VIII, on peut cependant entrevoir les normes directives. Ils étaient d'avis que devaient y figurer:

1. Tout livre grec imprimé sur territoire roumain, indifféremment de la nationalité de l'auteur, par exemple, Nicolas Mavrocordat, *Περὶ τῶν καθήκόντων βίβλος*, Bucarest 1719; Ştefan Brâncoveanu, *Λόγος πανηγυρικὸς εἰς τὸν Ἱσαπόστολον Μέγαν Κωνσταντῖνον*, Bucarest, 1701. Ce point de vue absolument fondé, ne saurait plus être discuté.

2. Les livres grecs rédigés par des auteurs d'origine roumano-macédonienne, indifféremment du lieu d'impression, comme, par exemple, l'œuvre de Michel Partzula, (*Γραμματικὴ γαλλικὴ*, Vienne 1814), de Darvari, (*Σύντομος γενικὴ ἱστορία*, Vienne 1817), de Constantin Ucuta (*Νέα Παιδαγωγία*, Vienne 1797) et de nombreux autres écrits de Gh. Roja, Th. Cavalliotis, Dim. Caracaş, Daniil Moscopoleanu, Zenobius Pop et Mihail Bojagi.

A ce point de vue également les auteurs ont procédé scientifiquement et avec discernement critique, de sorte que leur attitude ne peut donner lieu à aucune incertitude.

3. Tout livre grec, indifféremment du lieu d'impression, écrit par des Roumains. Par exemple: *Ἀκολουθία τοῦ ἐν ἁγίοις Πατρὸς ἡμῶν Ἀλεξάνδρου Ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως*, Venise 1711, livre qui semble n'avoir rien de commun avec la spiritualité roumaine, et qui cependant a été imprimé par les soins et le zèle (*σπουδῇ καὶ ἐπιμελείᾳ*) d'Ienăchiţă Văcărescu. De tels cas sont rares et certainement les auteurs ont fait un choix judicieux.

4. Tout livre grec, indifféremment du lieu d'impression, écrit par des Grecs ayant occupé, dans les pays roumains, des dignités politiques ou spirituelles, tels que voévodes, administrateurs, clercs, précepteurs dans les écoles publiques ou dans des maisons particulières. Par exemple Constantin Vardalah, *Φυσικὴ πειραματικὴ* (Physique expérimentale, Vienne 1812) ou, du même, *Ῥητορικὴ τέχνη*

(L'art de la rhétorique, Vienne 1815); l'auteur était professeur à Bucarest. Athanase Christopulos, Λυρικᾶ, Vienne 1818. L'auteur a été « căminar » (Fermier des impôts) et professeur à la Cour Princière de Moruzi. De même sont enregistrés les ouvrages dûs à Polyzois Condos (professeur à Bucarest et à Ploesti), Panait Nitzoglu, qui devint professeur à Moscou, mais était né à Bucarest, où il avait fait ses études, Dionysios Fotino, Daniël Philippide, etc.

Dans l'application de ce critérium, les auteurs de la *Bibliographie* ont été très inconséquents et Ion Bianu, que nous avons interrogé, ne répondit que par des arguments très subjectifs et sans orientation précise. Et ni les conseils, ni les questions par écrit, fort judicieuses, du savant Démosthène Russo, n'ont réussi à lui faire préciser son attitude. Pourquoi, par exemple, les œuvres de Dimitrie Procopie, ont-elles été omises? Il a été cependant „dregător“ (haut fonctionnaire), secrétaire et docteur de Nic. Mavrocordat. Pourquoi n'ont-ils mentionné aucune des œuvres de Neophyte Duca? Celui-ci (1760—1845) a été le successeur de Lambros Photiadès à l'École Princière de Bucarest, où il enseignait d'après ses manuels imprimés à Vienne. Pourquoi, nous demande D. Ghinis (Ἑλληνικά, 10 (1937), p. 182—185), si nous avons enregistré deux éditions de Λυρικᾶ de Atanasie Christopulos (Vienne 1818 et 1821) n'avons nous pas mentionné également les éditions qui ont paru en 1811, 1814, 1817, 1825, 1826 et 1828, imprimées à Corfou, Vienne et Paris?

Les arguments de Bianu étaient d'ordre national: tous ces auteurs étaient des Grecs qui ont fait de longs séjours en Roumanie, s'y sont acclimatés, ont témoigné dans leurs œuvres une sympathie pour le peuple roumain, écrivant pour les Roumains soit des manuels didactiques, soit des livres ecclésiastiques, soit des hymnes dédiés à nos grands hommes. D'autres, par contre, sont restés peu de temps dans notre pays et leurs ouvrages ne présentent aucun contact avec l'âme roumaine à laquelle ils sont demeurés étrangers. Et à ce point de vue le vieux et vénérable bibliographe montrait un certain mépris pour l'œuvre de Neophyte Duca, qui, d'après son opinion, voulait gréciser l'enseignement roumain par des œuvres compilées, insipides et pédantes.

Quant à nous, nous pensons que les écrits de ces Grecs, obligés par les événements à vivre périodiquement en Valachie, et qui ont édité leurs œuvres en pays étrangers (à Budapest, Vienne, Leipzig, Moscou, Paris, Venise), par conséquent après avoir quitté notre pays, ne devaient pas figurer dans la *Bibliographie roumaine*



*ancienne* ; ils n'appartiennent à la culture grecque de Roumanie, que pendant la période où ils y ont activé comme professeurs, clercs, etc.

Leurs œuvres appartiennent, en premier lieu, au fond culturel grec qui les a créés, et en second lieu, au point de vue bibliographique, au pays qui leur a facilité et donné la possibilité matérielle et technique de réaliser ces idées et sentiments. Si ce critérium bibliographique était strictement appliqué, on éviterait les répétitions inutiles des bibliographies. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, le livre de vers Βόσπορος ἐν Βορυσθέλει (le Bosphore en Borysthène, Moscou 1810), figure tour à tour dans les bibliographies grecques, parce que l'auteur Alex. I. Mavrocordat, était Grec; dans les bibliographies roumaines, parce qu'il a été Prince de Moldavie, d'où il s'est enfui en Russie, et enfin dans les bibliographies russes parce qu'il a fait imprimer son livre à Moscou.

*L'Institut d'Etudes et de Recherches balkaniques*, acquerra un titre de gloire de plus quand il mettra scientifiquement en ordre le matériel spirituel resté à l'état chaotique par suite de l'interpénétration des peuples dans les Balkans.

En ce qui concerne le livre grec, imprimé en Roumanie, il est représenté, selon les données de la *Bibliographie roumaine ancienne* par 178 ouvrages, imprimés pendant une période de 188 années (1642—1830) et répartis comme suit : 18 au XVII<sup>e</sup> siècle, 73 au XVIII<sup>e</sup> siècle, 87 dans les trente premières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

Comme centres typographiques, nous citerons dans l'ordre de leur importance : Bucarest, Jassy, Snagov, Râmnicu-Vâlcea, Târgoviște, Sibiu et tout particulièrement Moscopoli.

Comme langue d'expression, en dehors du grec qui se retrouve dans la majorité des cas, nous trouvons des ouvrages bilingues, le grec étant associé au roumain, au slavons, à l'arabe, au géorgien, au turc, au français et à l'allemand. Nous relevons des curiosités orthographiques, dans la série des *Catavasiare-s*, imprimées au XVIII<sup>e</sup> à Râmnic et même au XIX<sup>e</sup> siècle à Sibiu, où le texte grec est écrit en lettres cyrilliques.

Quant à leur contenu, il est très varié, toujours nouveau, vivant. Ces genres d'écrits peuvent être divisés, d'après leur ordre numérique en livres : religieux, didactiques (manuels) historiques, philosophiques, littéraires, philologiques, juridiques, médicaux, calendriers, politiques, administratifs et géographiques.

Les livres grecs imprimés dans notre pays étaient distribués dans tout l'Orient orthodoxe. Pour ne citer qu'un exemple, rappelons que le premier livre grec imprimé à Bucarest en 1690, Ἐγχειρίδιον κατὰ τοῦ σχίσματος τῶν Παπιστῶν (Manuel contre le schisme des Papistes), rédigé par Maxime du Péloponèse, était devenu, en vingt années à peine, une rareté bibliographique, de sorte qu'Alex. Helladius, un grand connaisseur de l'Eglise Orientale, dit: « hic liber inter eruditos in Europa, albo corvo rarior est »<sup>1</sup>. Donc, même sur la table de travail des savants d'Europe, ce livre gréco-roumain était une rareté. Pour leur précieux contenu, ces livres grecs étaient traduits en roumain, comme par exemple ce livre de Maxime, traduit sous le titre de: *Carte sau lumină cu dreptă dovădin din dogmele Răsăritului asupra dejghinării Papistașilor* (Livre ou lumière sur les justes preuves des Dogmes de l'Orient sur les désaccords des Papistes) à Snagov, 1699.

Les livres grecs étaient très répandus dans nos pays. Le plus grand helléniste roumain, qui, à notre avis, n'a encore jamais été surpassé, le stolnic Const. Cantacuzino, a des paroles de profonde admiration pour la culture hellénique ancienne: « Je disais donc ce que ces Hellènes furent jadis...; et beaucoup plus nobles et plus dignes de louange ont été leurs œuvres et leurs actions, dont les restes qui sont parvenus jusqu'à nous, selon ce que disent toutes les histoires et tous les écrits faits par eux ou sur eux, les montrant plus éclatants que la lumière du soleil et prouvant ce qu'ils ont été et à quel point ils furent grands et savants... Jadis tous les enfants des grands hommes et les nobles de Rome allaient en Grèce, à Athènes pour apprendre le savoir des Grecs et c'est là qu'ils étudiaient toutes les sciences. Beaucoup de grands hommes et de grands seigneurs, comme Pompée-le-Grand et Cicéron et nombre d'autres et des empereurs, comme: Auguste, César, Trajan, Hadrien, étaient des savants en grec, c'est-à-dire dans la langue de Hellènes dans laquelle nous avons, jusqu'à ce jour [le XVII<sup>e</sup> siècle], leurs livres »<sup>2</sup>.

Dans cette débordante admiration qui dépasse jusqu'aux possibilités d'expression d'un lettré, tel que le Stolnic Cantacuzino, nous apercevons, non pas le snobisme de la xénophilie, mais la conviction

<sup>1</sup> Alexandre Helladius, *Status Praesens Ecclesiae graecae*, Impressus A. R. S., MDCCXIV, p. 81.

<sup>2</sup> Stolnicul Const. Cantacuzino, *Istoria Țării Rumânești*, éd. par N. Cartoian et Dan Simonescu, Craiova, Scrisul Românesc, 1944, pp. 53—55.

profonde qu'assimiler les éléments de la culture grecque, signifiait dans les principautés roumaines d'il y a deux siècles, gravir les degrés les plus élevés des aspirations intellectuelles. Voici pourquoi sur les listes des abonnés, « les payants » désireux d'acheter des livres grecs, étaient portés surtout les boyards et les lettrés roumains. Le livre grec avait son prestige transmis par une tradition culturelle millénaire.

DAN SIMONESCU

Professeur à l'Université de Iassy

## LES SLAVES EN GRÈCE ET EN DACIE

La théorie de Fallmerayer était évidemment erronée. Les descendants des Grecs anciens n'ont pas été exterminés. Ils constituent encore de nos jours le gros de la population grecque. Les Grecs modernes ne sont pas par conséquent tous des Slaves et des Albanais grécisés.

En revanche, la théorie de quelques chercheurs grecs qui ont essayé de nier la présence des Slaves dans la Grèce médiévale doit être rejetée aussi. A partir du VII<sup>e</sup> siècle au plus tard il y a des Slaves partout en Grèce, même dans les régions les plus méridionales et dans les îles. Le nombre de ces Slaves a dû être considérable; les si nombreux noms de lieux de la Grèce d'origine slave en sont la preuve.

L'étude toponomastique consciencieuse, claire, méthodique et objective de M. Max Vasmer, *Die Slaven in Griechenland* (*Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1941, Philosophisch-historische Klasse, Nr. 12), Berlin 1941, aboutit à des conclusions qui concordent avec celles qui se dégagent de l'étude des sources historiques. L'aspect phonétique archaïque des toponymes d'origine slave dans les régions méridionales de la Grèce (cf. Γαρδίκι < \**Gordiki* = *Gradici* en Arcadie, Messénie, Épire méridionale, etc., Ἀβανῖνος < \**Avorinŭ* en Messénie, Σαλμενῖκον < \**Solmīnikŭ* en Achaïe, Καροῦτες < \**Koryto* en Phocide, Βελισκός < \**Běliškŭ* en Attique, Ζόμπος < \**Zobŭ* en Acarnanie-Étolie, Δερμποῦνη < \**Terbyni* . \**Trěbyni* en Arcadie, etc., etc., voir. p. 267 et suiv.) prouve que le grec a reconquis dans les régions méridionales assez tôt, peut-être déjà au VIII<sup>e</sup> siècle, le terrain perdu pendant le siècle précédent. Ce n'est que dans le Nord que les Slaves ont pu se maintenir plus longtemps, fait prouvé par l'aspect phonétique plus moderne des toponymes slaves.

Le caractère archaïque de la toponymie slave de la Grèce peut-être mise en évidence surtout en le comparant à celui de la topo-

nymie slave d'autres pays non slaves de l'Europe du Sud-Est, par ex. de la Roumanie. Les noms de lieux roumains d'origine slave ne présentent ni le traitement *a* de l'*o* slave, ni le traitement *u*, *i* des jers, ni celui de *u* du jery (*y*); en revanche, la métathèse des liquides, la troisième palatalisation des vélaires et la chute des jers en position faible n'offrent aucune exception dans la toponymie de la Roumanie<sup>1</sup>. Cela prouve que la dénationalisation des Slaves dans les pays roumains s'est accomplie après le IX<sup>e</sup> siècle. D'autre part, comme les voyelles nasales ne sont pas dénasalisées dans les noms géographiques roumains d'origine slave (*Glîmboaca*, *Glîmboca*, *Glîmboceni*, *Lindina*, *Luncavița*, *Indol*, *Gîmbuț*, *Pîncota* < sl. \**Glq-boka*, \**Glqbočane*, \**ŷdolŭ*, \**Lędina*\* *Lqkavica*, \**Gpbovici*, \**Pqkota*, cf. Γλουμπουτσάριον, Λαγγαβίτσα, Λεντίνη, Λιαντίνη, Vasmer, p. 29, 83, 92, 169, 275) et comme la dénasalisation des voyelles nasales chez les Slaves assimilés par les Roumains (et les Hongrois) s'est faite peut-être au XI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, on peut conjecturer que c'est au cours de ce siècle que les Slaves de Dacie ont été romanisés<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Des noms de lieux comme *Baltele*, en hongrois *Báltyele* (district d'Arad), *Balta* (disséminé dans tout le pays), *Bălțișul* (districts de Ialomița, Prahova, Râmnicul-Sărat), *Bălteni* (disséminé), *Băltăria* (district de Botoșani) reposent sur les noms communs roumains *baltă* « étang, mare », *bălțiș* « marécage », *băltărie* = *bălțiș* (voir I o r g u I o r d a n, *Rumänische Toponomastik*, Bonn-Leipzig 1924, pp. 19, 156, 198). Cf. les toponymes grecs Βάλτα (V a s m e r, pp. 79, 146, 202, 310), Βάλτος (V a s m e r, pp. 22, 66, 114, 124, 129, 174, 232, 310), Βάλτες (V a s m e r, p. 79), Ξηρόβαλτος (V a s m e r, p. 310), Ἀσπροβάλτα (V a s m e r, pp. 202, 310), etc. qui reposent sur les noms communs grecs βάλτα, βάλτος « marécage ». Les noms communs roum. *baltă* et gr. βάλτα, βάλτος sont peut-être d'origine slave, mais les toponymes roumains et grecs mentionnées ci-dessus ont été créés par des Roumains et par des Grecs. Pour l'étymologie de *baltă* voir A. I. R o s e t t i, *Bulletin linguistique*, VII, p. 118 et suiv.

M. A. T. I l i e v, dans son travail intitulé *Romănska toponimija ot slavjano-bălgarski proizhod*, paru dans *Sbornik na bălgarskata Akademijska nauka*, kniga XVII, klon ist.-filolog. i filosof-obšt. 11, donne (s. v. *Balta*, p. 8) une trentaine de noms de lieux de la Valachie et de la Moldavie qui reposent sur le nom commun roumain *baltă* et même sur l'adjectif *bălțat* « bariolé » < lat. *balteatus*) et qu'il considère d'origine « slavo-bulgare ». Évidemment, c'est une grave erreur de méthode, même si l'on compte *baltă* parmi les éléments slaves du roumain. Cf. aussi T a g l i a v i n i, dans *Studi rumeni*, III, p. 161.

<sup>2</sup> I. K n i e z s a, *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert*, Budapest, 1938, p. 9 et suiv.

<sup>3</sup> E. P e t r o v i c i, *Daco-slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 375 et suiv. Pour *Pîncota*, voir *Balcama*, VI, p. 504. Pour le problème des Slaves de Dacie, voir

Des restes de ces Slaves ont pu se maintenir dans certaines régions même après le XI<sup>e</sup> siècle par ex. dans le nord-est du Banat, ce qui se reflète dans le phonétisme plus récent de la toponymie slave de la région (cf. *Mîtnic* < sl. \**Mōtīnikŭ* : *Glîmboaca* < sl. \**Glg-boka*), tout comme en Grèce du Nord (cf. *Μπόζετο* < sl. \**Bŭzici* : *Γαρδίκι* < sl. \**Gordiki*, *Gradici*<sup>1</sup>).

On peut constater aussi d'autres concordances entre la toponymie slave de la Grèce et celle de la Roumanie. Ainsi, pour un Roumain, l'impression d'ensemble qui se dégage de la masse des noms de lieux slaves de la Grèce est que les mêmes toponymes se retrouvent dans les pays roumains: *Κόζια* - *Cozia* (distr. de Hunedoara, Argeș, Fălciu, Ilfov, Teleorman, Vâlcea), *Λοσνά* - *Lozna* (distr. de Someș, Severin, Dorohoi), *Τσεροβᾶς* - *Țărova* (distr. de Caraș), *Χέρσοβα* - *Hîrsova*<sup>2</sup> (distr. de Constanța), *Βριάζα*, *Μπριάζα* - *Breaza* (distr. de Făgăraș, Buzău, Neamțu, Prahova, Suceava, Vlașca), *Δοβρᾶ*, *Ντοβρᾶ* - *Dobra* (distr. de Hunedoara, Satu-Mare, Sibiu, etc.), *Ζλάταινα*, *Σκλάταινα* - *Slatina* (distr. de Maramureș, Arad, Severin, etc.), *Γκουβόζδα*, *Καβόζδα* - *Găvoșdia* (distr. de Severin, Arad, Hunedoara), *Γοβογδία* (distr. d'Arad), *Πράδαλλα* - *Predeal* (distr. de Brașov, Prahova), *Πιστιανά*, *Πεστιανά* - *Peșteana* (distr. de Hunedoara, Gorj, Mehedinți, Vâlcea), *Τούρνοβον*, *Τέρνοβ* - *Tîrnova* (distr. de Caraș, Arad, Neamțu, Vâlcea), *Βλαχά* - *Vlaha* (distr. de Cluj), *Ράκοβα* - *Racova* (distr. de Satu-Mare, Bacău, Mehedinți, Suceava, Tulcea, Vaslui), *Βιστρίτσα* - *Bistrița*, *Βερζοβᾶ* - *Breazova*<sup>3</sup>, etc., etc. On rencontre parfois, en Grèce et en Roumanie, les mêmes toponymes slaves présentant les mêmes difficultés étymologiques. (Ainsi *Οὔγγρα* qui, d'après M. Vasmer, rappelle le s.-cr. *ugār*. En Roumanie *Ungra* (distr. de Târnava-Mare), ayant la même forme, doit

C. Daicoviciu, *Siebenburgen im Altertum*, Bucarest, p. 200; id., *Bemerkungen zur Frage der « Slavischen » Bodenfunde aus Dazien* (extrait de « Anuarul Institutului de Studii Clasice », vol. IV, 1941-42); H. Koch, *Die ältere Geschichte der Slaven*, dans « Neue Propyläenweltgeschichte », II, p. 505; E. Petrovici, *Simbioza româno-slavă în Transilvania*, dans « Transilvania », 73, p. 149 et suiv.; id., *Continuitatea daco-romană și Slavii*, dans « Transilvania », 73, p. 864 et suiv.

<sup>1</sup> *Dacoromania*, X, p. 247 et suiv.; Vasmer, p. 198, 278 et suiv.

<sup>2</sup> La forme officielle est *Hîrșova* qui s'oppose à la forme populaire *Hîrsova* < nom de personne *Hîrsu* + *ovo*, voir Iordan, *ouvr. cité*, p. 262.

<sup>3</sup> Les toponymes transylvains sont cités d'après Moldovan-Togan, *Dicționarul numirilor de localități cu populațiune română din Ungaria*, Sibiu, 1909,

avoir la même étymologie en jugeant d'après la forme hongroise *Ugra*<sup>1</sup>.

Une autre forme énigmatique de toponyme slave est celle de *Πρεσλόπ*. M. Vasmer (p. 228) croit pouvoir le comparer au s.-cr, *Preslap*. Il aurait été préférable de le comparer au roum. *Prislöp*, *Prislopul* (distr. de Năsăud, Satu-Mare, Argeş, Muşcel, Prahova, Vâlcea)<sup>2</sup> ou plutôt au vocable géographique s.-cr. *Preslop* qui est assez répandu dans les pays serbes et croates (voir le Dictionnaire de L'Acad. yougosl. s. v. *Preslop* et *Prijeslop*). En bulgare aussi il y a deux mots topographiques qui rappellent les noms de lieux grecs, roumains et serbo-croates cités ci-dessus, *preslab*, *preslap* et *preslop*, *preslom*<sup>3</sup> dont le sens est identique à celui de s.-cr. *preslap*, notamment « col, passage entre deux montagnes; ligne de faite »<sup>4</sup>.

Les ressemblances entre la toponymie slave de la Grèce et celle de la Roumanie ne sont pas seulement apparentes. La nomenclature géographique d'origine slave des deux pays présente des caractères dialectaux presque identiques, notamment des caractères

<sup>1</sup> Les Saxons de Transylvanie appellent le même village *Gelt* (forme littéraire *Galt*) < allemand *galt* « infertile ». Les deux noms du même village ont donc à l'origine à peu près le même sens. M. W. S c h e i n e r, dans *Balkan-Archiv*, II (1926), p. 55, donne comme étymologie des formes *Ungra*, *Ugra* le nom commun hongrois *ugar* « jachère » (sl. \**ugarü*). Si j'ai bien compris M. S c h e i n e r, les Hongrois auraient traduit la forme allemande *Galt* en appelant le village \**Ugar* et les Roumains auraient emprunté le toponyme hongrois en y ajoutant un -a. La forme roumaine \**Ugra* (qui a été reprise par les Hongrois sous la forme *Ugra*) aurait ensuite subi l'attraction de *ungur* « hongrois » et serait devenue *Ungra*. J'avoue que je ne peux pas m'expliquer l'a final et la syncope de l'a de la deuxième syllabe du mot \**ugarü* dans les formes Οὔγγρα, *Ungra* et *Ugra*. Si le roum. *Ungra* a éprouvé l'attraction de *ungur*, quel a été le mot dont l'attraction a pu avoir comme résultat la forme Οὔγγρα?

<sup>2</sup> Le traitement *i* du *ě* slave est dû au fait que le *ě* était en position atone (cf. sl. \**prěšeka* < roum. *prisăcă*, sl. \**prěmždije* < roum. *primėjdie*), voir *Dacomania* X, p. 270 et suiv. Cf. aussi I o r d a n, *ouvr. cité*, p. 216. Pour l'étymologie de \**prěšlopü*, voir M i k l o s i c h, *Die Bildung der slav. Personen- und Ortsnamen*, Heidelberg, 1927, p. 303 (221) et surtout le Dictionnaire de l'Académie yougoslave, s. v. *Preslop* et *Preslap*.

<sup>3</sup> Voir S t. M l a d e n o v, *Etimologičen i pravopisen rečnik na bđlgarskija knižoven ezik*, Sofia, 1941, s. v.

<sup>4</sup> Pour l'extension de \**prěšlopü* dans les Carpathes voir D r ä g a n u, *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticej* (Les Roumains aux I X<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles d'après la toponymie et l'onomastique), Bucarest, 1933, p. 210, 394, 472; id., *Toponimie și istorie*, Cluj, 1928, p. 95 et D. C r â n j a l ă, *Rumunské vlivy v Karpatech*, Prague, 1938, pp. 89, 93, 94, 363.

bulgares<sup>1</sup>. Cependant pour la Roumanie il faut tenir compte des colonisations plus récentes serbe (dans l'Ouest) et petite russe (dans l'Est)<sup>2</sup>.

D'une grande importance pour la méthode me paraît la différence que fait M. Vasmer entre les toponymes de formation slave et les toponymes de formation grecque reposant sur des noms communs ou noms propres grecs d'origine slave<sup>3</sup>. En effet beaucoup de noms de lieux de la Grèce ont pu être formés par les Grecs à l'aide d'éléments tirés du stoc des mots d'origine slave des parlers grecs. Ainsi Βούζι, Γκουσταρίτσα, Γρανίτσα, Μπουστερή, Λογγός, Λογγίτσι, Μαγούλα, etc. ont à leur base les appellatifs grecs βούζι, γουστερίτσα, γρανίτσα, μπιστερή, λόγγος, μαγούλα, etc. < sl. \**Bŭzŭ*, \**guščerica*, bulg. *granica*, *peštera*, sl. \**logŭ*, \**mogyla*, etc.<sup>4</sup>. J'y ajouterais aussi Μπρούφλιανη, (p. 107) qui n'est peut-être que le gr. μπρούσλιανη « lierre » < bulg. *bršljan* « id. » (p. 251).

Comme le roumain a beaucoup plus d'éléments d'origine slave que le grec, le nombre des toponymes formés par les Roumains à l'aide de mots ou de noms propres roumains d'origine slave est beaucoup plus grand que celui des toponymes grecs d'apparence slave mais de formation grecque. Ainsi les noms de lieux roumains *Lunca*, *Dumbrava*, *Dumbrăvița*, *Izvor*, *Poiana*, *Peștera*, *Slatina*, *Laz*, *Ponor*, *Vârtoș*, *Ostrov*, *Toplița*, etc., etc. qu'on trouve par dizaines dans les pays roumains, ont été créés par des Roumains. Naturellement, à l'exception des cas où le suffixe roumain ajouté à une base slave indique indubitablement l'origine roumaine du toponyme, on ne

<sup>1</sup> Vasmer, p. 319 et suiv.; E. Petrovici, *Daco-slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 264 et suiv. M. A. M. Seliščev, dans *Slavjanskoe naselenie v Albanii*, Sofia, 1931, p. 245, donne le nom de « *slavjane dakijskomizijskie* » aux Slaves qui se sont établis — au VII<sup>e</sup> siècle — en Dacie et en Mésie. C'est la même vague slave qui a déferlé aussi sur la Macédoine, l'Albanie et la Grèce.

<sup>2</sup> *Dacoromania*, X, 250 et suiv.

Si les toponymes slaves de Grèce présentent des caractères bulgares, on pourrait se demander pourquoi M. Vasmer compare les formes grecques d'habitude d'abord aux formes serbo-croates et seulement en deuxième lieu aux formes bulgares. Ainsi par exemple à la page 80, M. Vasmer fait précéder le s.-cr. *stôg* au bulg. *stog*, à la p. 92 le s.-cr. *Lukavica* au *Lŭkavica*, à la p. 120 le s.-cr. *topôla* au bulg. *topôla*, etc. etc. On devrait citer en premier lieu la forme bulgare, ensuite les formes serbo-croate, slovène, etc.

<sup>3</sup> Cf. p. 9: « Das durch Griechen verbreitete slavische Namengut muss von dem unmittelbar auf Slaven zurück gehenden geschieden werden ».

<sup>4</sup> Voir Vasmer, pp. 310—313.



peut jamais exclure la possibilité qu'un pareil nom de lieu ait été donné par des Slaves<sup>1</sup>.

Les noms de lieux en dernière analyse d'origine slave en Grèce peuvent être dus aussi à l'intermédiaire de la population albanaise ou roumaine. Pourquoi alors M. Vasmer ne croit pas que Βορτόπια, Βορτόπι aient été formés par des Vlaques? <sup>2</sup>. Il est vrai que le mot roumain *vîrtop* est d'origine slave, cela n'empêchera pas les Roumains de nommer un endroit quelconque *Vîrtop*. L'intermédiaire roumain est donc possible <sup>3</sup>.

Pour les noms géographiques slaves de Roumanie aussi il faut souvent poser le problème par quelle filière a passé la forme actuelle d'un toponyme quelconque. Ainsi la forme roumaine *Orbou* (nom d'un village du distr. de Sălaj) ne dérive pas directement du slavé \**Vřibovo*; l'aspect phonétique de ce toponyme est dû à la filière hongroise: *Orbó*. Le sl. \**Vřibovo* a donné en roumain, sans intermédiaire hongrois, *Gîrbova* (trois villages et cours d'eau dans les distr. de Sibiu et Alba) et *Gîrbovița* (distr. d'Alba). Le *g* initial de ces formes est dû sans doute à une dissimilation (*v - v > g - v*) ou bien à l'attraction du mot *gîrbov* « voûté » < sl. \**grûbavŭ* <sup>4</sup>.

En revanche, des formes hongroises comme hongr. *Glimboka* (distr. de Sibiu), hongr. *Gladna* (deux villages dans le distr. de Severin), hongr. *Lapusnik* (distr. de Caraș et de Severin) etc. sont empruntées au roumain: roum. *Glîmboca*, *Gladna*, *Lăpușnic* < sl. \**Glôboka*, \**Gladîna*, \**Lapușînikŭ* <sup>5</sup>. Il est évident que la toponymie

<sup>1</sup> *Dacoromania*, X, p. 240 et suiv.

Il me semble tout à fait contraire à la bonne méthode de considérer les toponymes roumains de ce genre comme slaves sans faire la moindre allusion au fait que les noms communs qui sont à leur base existent dans les parlers roumains. Cf. ci-dessus, p. 2, la note concernant le travail de M. I l i e v. L'erreur est encore plus évidente dans le cas des toponymes formés par des suffixes roumains: *Vîlcănești*, *Stăneasca*, *Siliștioara*, *Podișor*, *Osebiți*, *Drăgăneasa*, *Colibași*, *Stejărei*, *Stoienoaia*, *Șipoteț*, *Gunoios*, *Gîrluța*, etc. etc.

<sup>2</sup> Voir p. 24: « Es ist aber nicht glaubhaft, trotz Sulis, dass sie durch Vlachén vermittelt sind, da das entsprechende vlachische Wort selbst slavischer Herkunft sein muss ».

<sup>3</sup> M. V a s m e r lui-même (p. 80) admet pour *Grebani* l'intermédiaire vénitien, quoique le mot vénitien soit à son tour d'origine slave.

<sup>4</sup> Voir *Balkan-Archiv*, I, p. 10. M. S c h e i n e r (*Balkan-Archiv*, II, p. 151) suppose à tort que la forme roumaine *Gîrbova* a passé par la filière hongroise *Orbó*.

<sup>5</sup> Cf. le toponyme s.-cr. *Lapușnik* (*Rečnik Mesta*, Beograd, 1925, vol. II, p. 232).

slave de Transylvanie prise par les Roumains directement aux Slaves (cf. roum. *Bălgrad* - hongr. *Gyulafehérvár*, roum. *Târnava* - hongr. *Küküllő*, etc., etc. prouve qu'il y a existé, avant l'arrivée des Hongrois, une symbiose slavo-roumaine<sup>1</sup>.

Des noms de lieux d'origine slave peuvent être repris par une population slave colonisée plus tard dans une région où des Slaves disparus ont laissé des vestiges dans la toponymie. C'est le cas de quelques régions de la Macédoine (voir Vasmer, p. 178 et suiv.).

En Roumanie aussi il y a des colonies slaves plus récentes qui — naturellement — ont repris la nomenclature géographique slave des Roumains. Contentons-nous d'un seul exemple. Le nom de village roum. *Dolaț* < sl. \**Dolci* a un aspect phonétique serbo-croate à cause du traitement *i* > s.cr. *a*. Je l'ai donc considéré d'origine serbe (voir *Dacoromania*, X, p. 259 et suiv.). Cependant le toponyme est attesté dès 1343 sous la forme *Dowch* (*Docz* en 1483, *Dolcz* en 1489)<sup>2</sup>, par conséquent d'avant la colonisation serbe du Banat occidental qui n'a commencé qu'au XV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Les Serbes n'ont pu entendre lors de leur arrivée dans le Banat (XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles) que la forme roumaine *Dolț* ou la forme hongroise *Dolcz*, *Dócz*. De la forme roumaine ou hongroise qui reposent sur les cas obliques de \**Dolci* (gén. \**Dolca*, dat. \**Dolcu*, etc.), ils ont refait la forme serbe moderne *Dolac* qui a été adopté par les officialités autrichienne, hongroise et roumaine.

Souvent un toponyme slave en Grèce en explique un de Roumanie et inversement. Ainsi M. Vasmer se demande (p. 90—91) si Ζγκάρη repose sur sl. *Sûgarŭ* ou bien sur sl. \**Izgarŭ*. Le nom de village *Izgar* du district de Severin fait pencher la balance pour ce dernier.

<sup>1</sup> Voir Drăganu, *Rom. în v. IX—XIV*, ouvr. cité, pp. 435, 499, 506, 559; E. Petrovici, *Dacoromania*, X, 267, 276. Pour le district de Bihor, M. Schwartz suppose, dans *Südost-Forschungen*, VII, p. 713, une colonisation roumaine plus ancienne que le XII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle les Slaves ont disparu de la région, « denn sonst ist eine Übernahme der slawischen Orts- und Personennamen nicht zu erklären ».

<sup>2</sup> Voir Csánki D., *Magyarország történelmi földrajza*, Budapest, vol. II (1894), p. 34. La forme populaire de ce nom de lieu est *Dolț*. L'administration emploie *Dolaț* qui n'est que l'ancienne forme officielle hongroise *Doldcz* (changée en 1910 en *Docz*) < serbe *Dolac*.

<sup>3</sup> S. Dragomir, *Vechimea elementului românesc și colonizările străine în Banat* (L'ancienneté de l'élément roumain et les colonisations étrangères dans le Banat), extrait de *Anuarul Inst. de Ist. Naț.*, Cluj, 1924, p. 8.

M. Vasmer ne trouve pas de forme bulgare ou serbo-croate correspondante au slovène *drn*, russe *děrn*, qui doit être mise à la base de Δερνίτσα (p. 104). Dans le district de Bihor il y a deux villages, roum. *Derna* et *Dernișoara* (hongr. *Felsőderna*, *Alsóderna*) et un ruisseau, roum. hongr. *Derna*, dont le nom pourrait être considéré comme appartenant à un parler de caractère slave méridional <sup>1</sup>.

La labialisation d'un *e* précédé de la mi-occlusive *č* dans Τζιουμέρκα, Τζουμέρνικον < sl. \**Čemerika*, \**Čemerinikŭ* se retrouve aussi dans un toponyme roumain ayant la même étymologie, *Ciurmărna* <sup>2</sup> (distr. de Sălaj (< sl. \**Čemerina*). D'ailleurs la même forme avec labialisation de l'*e* existe aussi en Bulgarie <sup>3</sup>. Il est possible que les Grecs et les Roumains aient emprunté les formes déjà labialisées.

Pour Τοπάλοβον (p. 222), cf. les formes roumaines *Topal* (distr. de Tighina et *Topalu* (distr. de Constanța). Il s'agit sans doute d'un nom de personne et non pas de l'adj. sl. *toplŭ* comme l'enseigne M. I. Iordan <sup>4</sup>.

Le problème des établissements slaves en Grèce et en Roumanie au moyen-âge ne présente pas cependant que des analogies. On sait par exemple que, malgré le nombre assez considérable des Slaves disparus au sein du peuple grec, l'influence slave sur la langue grecque est sans importance. En aucun cas elle ne peut pas être comparée à l'influence qu'à subie le roumain de la part des parlers slaves. L'explication de cette différence est facile à donner. En Grèce, les Slaves n'ont jamais pu prendre et occuper les villes où la civilisation byzantine a continué de fleurir. Il est tout naturel qu'une langue de grand prestige comme le grec — parlée par des citadins possédant une culture à laquelle ne peut pas être comparée la civilisation primitive et archaïque des conquérants venus du Nord — n'ait subi qu'en une faible mesure l'influence des parlers slaves. Le roumain au contraire était en état d'infériorité par rapport au slave; c'était la langue d'une population instable de bergers et d'agriculteurs <sup>5</sup>, dépourvue de tout prestige, tandis que le slave était la langue des chefs, plus tard celle de l'État et de l'Église <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Voir E. M o o r, ZONF, VI, pp. 20, 122.

<sup>2</sup> Hongr. *Csömörleő*.

<sup>3</sup> Voir Č a n k o v, *ouvr. cité*, p. 326 *Čumerna*.

<sup>4</sup> Voir I o r d a n, *ouvr. cité*, p. 40.

<sup>5</sup> K o c h, *ouvr. cit.*, *lieu cit.*

<sup>6</sup> *Dacoromania*, X, p. 130 et suiv.

En Grèce, la dénationalisation des Slaves s'est faite en partant des villes de la côte orientale vers les régions montagneuses du centre et vers la côte occidentale dépourvue de villes importantes <sup>1</sup>. En Roumanie, la romanisation du pays s'est effectuée par la descente lente et irrésistible des montagnards roumains de leurs nids carpathiques vers les vallées et les dépressions du centre de la Transylvanie et vers les plateaux et les plaines qui entourent la couronne montagneuse de la Dacie <sup>2</sup>.

ÉMILE PETROVICI

Professeur à l'Université de Cluj

<sup>1</sup> Vasmer, *ouvr. cit.*, p. 324 et suiv.

<sup>2</sup> E. Petrovici, *Siebenbürgen als Kernland der nordlich der Donau gesprochenen rumänischen Mundarten*, dans *Siebenbürgen*, Bucarest 1943.

# VESTIGES DES PARLERS SLAVES REEMPLACÉS PAR LE ROUMAIN<sup>1</sup>

## II

### P O J O G A

Le nom de village *Pojoga* (district de Severin) serait, d'après M. János Melich (*A honfoglaláskori Magyarország*, Budapest 1925, p. 96 et suiv.) d'origine slave méridionale. Ce toponyme aurait passé en roumain par la filière hongroise. Une forme slave méridionale non attestée \**Pozěga* (< \**pozěga* «endroit défriché par le feu») aurait donné en hongrois *Poszoga*<sup>2</sup> et cette forme aurait été empruntée par les Roumains aux Hongrois.

Cependant la forme roumaine est passée directement du slave en roumain. Les toponymes *Pojorîta* des districts de Dâmbovița, Suceava et Tecuci et *Pojorîtele* du district de Teleorman, que M. Iorgu Iordan (*Rumänische Toponomastik*, Bonn - Leipzig 1924, p. 127, 230, 263 explique par le participe passé \**pojorît* (du verbe disparu \**pojorâsc* < \**pojârâsc* «brûler, incendier», < *pojar* «feu, incendie» < sl. *požarŭ* «id.»), prouvent que le nom de lieu *Pojoga* doit sa forme à un développement phonétique roumain. Le *a* accentué du nom *pojar* en perdant l'accent est devenu *ă* (\**pojârâsc*); cet *ă* s'est ensuite assimilé à l'*o* de la syllabe initiale qui portait un accent secondaire (*ô* - *ă* > *ô* - *o*). De même dans la forme \**Pojega*, le *e* précédé d'une chuintante est devenu d'abord *ă*<sup>3</sup> (\**Pojăga*) et

<sup>1</sup> Voir *Balcenia*, VI, p. 489 et suiv.

<sup>2</sup> Voir De z ö C s á n k i, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában*, Budapest, 1890—1913, vol. I, p. 777 et vol. V, p. 129: *Posga*, *Posoga*, *Pasega* (1366, 1455, 1468).

<sup>3</sup> Cette «loi phonétique», d'après laquelle le *e* et le *i* passent à *ă* et à *î* après chuintante est valable dans la plupart des parlers daco-roumains et dans celui du Banat aussi. Cf. S. P o p, *Micul Atlas linguistic român*, partea I (ALRMI), vol. I, carte no. 93 et 205.

ensuite *o* par l'action assimilatrice du *o* de la première syllabe. C'est plutôt la forme hongroise *Pozsoga* qui est empruntée au roumain et non inversement, car en hongrois on s'attendrait à une forme \**Pazsaga*<sup>1</sup>.

M. Melich suppose que la forme \**požega* a existé dans les parlers slaves du Sud, car il y a un toponyme *Požega* en Slavonie et un autre en Serbie<sup>2</sup>. Les Slaves du Sud qui se seraient établis aux XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècle dans le Nord du Banat auraient fondé le village de *Požega* et lui auraient donné le nom. Cependant les documents ne parlent d'aucune colonisation slave dans le Nord du Banat avant le XV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Le toponyme *Požega*<sup>4</sup> provient donc de cette population « daco-slave » du Nord du Banat dont le parler présentait des traits « bulgares ». Ainsi les noms de lieux roum. *Glîmboca* (< sl. \**Glôboka*), roum. *Mîtniç* (< sl. \**Mq̃t̃nikŭ*), roum. *Bucoveț* (< sl. \**Bukoviči*), etc. situés non loin de Pojoga, par le traitement *q* > *în*, *i* et *ĩ* (jer mou) > *e*, sont nettement bulgares<sup>5</sup>. Dans ce parler « daco-slave » du Nord du Banat a dû donc exister l'appellatif \**požega* au sens de « lieu défriché par le feu »<sup>6</sup>. M. Melich (*ouvr. cité*, p. 96) remarque que cet appellatif ne se rencontre aujourd'hui

<sup>1</sup> Le village de *Pojoga* se trouve entre les villages de *Căprioara* (hongr. *Kapriora*), attesté en 1337 sous la forme *Caprewar*, et *Sălciva* (hongr. *Szelcsova*), attesté en 1455 et 1468 sous les formes *Zacswa*, *Zalchwa*. Or ces deux noms de lieux sont de formation roumaine: *căprioară* « chevreuil », (apă) *sălcie* « (eau) ayant un goût saumâtre », cf. *Balkan-Archiv*, I, p. 24 et III, p. 67.

<sup>2</sup> Le dictionnaire de l'Académie yougoslave de Zagreb (*Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika na svijet izdaje Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti*) connaît cependant une forme *požega*, attestée d'ailleurs une seule fois, ayant le sens de « chaleur du soleil ». D'après *Rječnik Mjesta*, Beograd, 1925, vol. II, p. 326, il y a en Yougoslavie quatre localités du nom de *Požega* dans les districts d'Užice, Maribor, Čačak et Osijek, et une autre du nom de *Požegina*, dans le district d'Užice.

<sup>3</sup> Les « sclavi districtus de Lippua » (roum. *Lipova*, hongr. mod. *Lippa*) sont peut-être les descendants de l'ancienne population slave de la région roumainisée seulement au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. Cf. E. Petrovici, *Dacoromania*, X, p. 247 et suiv.

<sup>4</sup> Le nom de \**Požega* a été appliqué d'abord à un lieu dit; ce n'est que plus tard qu'a été créé un village dans cette clairière défrichée par le feu.

<sup>5</sup> Cf. *Dacoromania*, X, p. 246 et suiv., p. 259 et suiv.

<sup>6</sup> En petit-russe *požéha* « incendie, feu », en grand-russe *požega* « id. », en polonais *pozoga* « action de mettre le feu, d'allumer un incendie, de détruire par le feu ».

qu'en russe et en polonais<sup>1</sup>. Dans une époque reculée, l'aire du mot \**požega* s'étendait sans doute, en couvrant la Transylvanie, le Bihor et le Banat aussi, jusqu'en Serbie, en Slavonie et en Slovénie où se trouvent les localités appelées *Požega* et *Požegina*. D'ailleurs, même si le mot ne se retrouvait pas dans les parlers slaves du Sud, il n'y aurait rien d'étonnant de trouver dans les parlers de caractère « bulgare » de la Dacie des faits qui nous rappellent tantôt les langues slaves de l'Est, tantôt celles de l'Ouest<sup>2</sup>.

## PAINJINĂ

Dans le village de Prundul-Bârgăului (district de Năsăud), j'ai noté la forme *patnjini* (pl.)<sup>3</sup> désignant les deux ou plusieurs paires de perches qui pendent du sommet de la meule de foin sur ses côtés pour retenir le foin. L'étymologie de ce mot est sans aucun doute le sl. \**paŕzina* qui explique les formes s.-cr. *pāuzina* (*ṭāuzina*) « perche qu'on met sur le foin qu'on transporte dans un char », slovène *pavoztna* « bâton », ucr. *pauzyna* « perche », hongr. *pózna* « perche »<sup>4</sup>.

Le mot est connu aussi dans d'autres régions de la Transylvanie et du Banat. Ainsi par ex. dans le Banat où il a la forme *păunjeni*, *panjăni* présentant le même sens<sup>5</sup> et dans le district d'Hunedoara, village de Clopotiva, sous la forme *păunji*<sup>6</sup> désignant les perches qui pendent sur le chaume des maisons.

<sup>1</sup> Le parler slave du district de Bihor a connu aussi ce mot. Dans un document de 1508, le nom d'un village — qui s'est confondu avec le village actuel de Ceişoara — est noté *Posga*. Voir ci-dessus p. 475 note 2.

<sup>2</sup> Jagiĉ considérait le dialecte slave de Dacie comme un chaînon intermédiaire entre les parlers bulgares et les parlers petits-russes (*Die Kultur der Gegenwart*, Teil I, Abteilung IX, Berlin-Leipzig, 1908, p. 6): « Durch die allmähliche Rumänisierung der dakischen Slawen, die in Siebenbürgen, Bukowina und Walachei ansässig waren, war das Band zerissen, das einst die östlichen Südslawen, nach heutiger Benennung Bulgaren, mit den südlichen Ostslawen (den Stämmen wie Tiverci, Uliĉi) verknüpfte ».

<sup>3</sup> E. Petrovici, *Texte dialectale* (ALRT., II), Sibiu-Leipzig, 1943, p. 98, ligne 8.

<sup>4</sup> Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*, Vienne, 1886, s. v. *enz*.

<sup>5</sup> Costin, *Graiul bănăţean*, II, Turnu-Severin, 1934, p. 146, 148.

<sup>6</sup> *Clopotiva, un sat din Haţeg*, Bucarest, s. a., vol. I, fig. 18 et 91.

Il a dû y avoir deux formes primitives roumaines: \**păunzină* et \**păinzină*. Le *j* (= *ž*) des formes actuelles est dû à l'influence de *painjină* « toile d'araignée » < sl. \**pajožina* (cf. bulg. *pajažina*). Le traitement *in* de *o* prouve que dans un des prototypes slaves du mot roumain la nasale a été précédée d'un élément palatal: cf. sl. \**pajogŭ* > roum. *paing* « araignée », sl. \**pajožina* (bulg. *pajažina*) > roum. *painjină* « toile d'araignée », sl. \**ŷodolŭ* > roum. *Indol* « nom de village »<sup>1</sup>. L'un des prototypes « daco-slaves » du mot roumain a été par conséquent \**pajožina*. Le slave de Dacie, d'ailleurs tout comme celui de Mésie, évitait l'hiatus entre *a* et *o* par un *j*. Cf. \**pajogu*<sup>2</sup>, \**pajožina*, bulg. *pajak*, *pajažina*. (Cf. aussi slovène *pajok*, *pajčina*, pol. *pajak*, *pajeczyna*). Au slovène *pavok*, *pavočina*, s.-cr. *pauk*, *paučina*, tchèque *pavouk*, *pavučina*, russe *pauk*, *pautina*, ucr. *pau.*, *pavuk*, *paučyna*, *pavučyna* correspond l'autre prototype « daco-slave » \**paqzina* > roum. *păunjenă*.

L'aire de \**paqzina* (\**pajožina*) a donc couvert les pays slovènes, serbo-croates, le Banat, la Transylvanie, peut-être aussi la plaine hongroise<sup>3</sup> et les territoires ukrainiens. Comme dans le cas de \**požega* dont nous venons de nous occuper, là aussi le « daco-slave », tout en faisant partie du groupe des parlers slaves « daco-mésiques » auquel il est rattaché par un grand nombre de lignes d'isoglosse, représente le chaînon intermédiaire qui relie les parlers slaves du Sud aux parlers slaves de l'Est. Comme pour \**požega*, pour \**paqzina* (\**pajožina*) aussi la ligne d'isoglosse réunit les parlers serbo-croates « daco-slaves » et ukrainiens en laissant de côté les parlers bulgares.

## Z A D I E

Le tablier s'appelle, dans les régions nord-ouest du territoire linguistique roumain, *zădie*. Ce mot a été expliqué par N. Drăganu dans *Dacoromania*, I, pp. 306—307. Ce serait le russe (ru-

<sup>1</sup> Cf. DR., X, p. 236.

<sup>2</sup> Les formes roumaines *paing*, *paingăn*, *painjin*, *păianjen*, *păiajen* « araignée », *painjină*, *painjiniș* « toile d'araignée » font supposer que la forme « daco-slave » du nom de l'araignée était \**pajogŭ*. D'ailleurs le *ž* de la forme bulgare *pajažina* « toile d'araignée », en face de *pajačina*, montre aussi que dans le slave « daco-mésique » il y avait une forme à *g* de ce mot.

<sup>3</sup> D'après Miklosich (*ibid.* et *Die slavischen Elemente im Magyarischen*, II<sup>e</sup> éd., Vienne-Teschén, 1884, p. 100) le hongr. *pózna* est un emprunt petit-russe. Il peut cependant reposer aussi sur \**paqzina* < (cf. sl. \**paqkŭ* < hongr. *pók* « araignée », *Rocznik Slawistyczny*, XI, p. 193). A. H o r g e r, dans *Magyar Nyelv*, XXVI, p. 193.





La carte ci-jointe No. 1 qui montre dans quelles régions s'emploie le mot *zadie* au sens de « tablier, tablier de derrière, tablier de devant » nous fait douter de l'origine « ruthène » de ce mot. En effet, l'aire des éléments ucrainiens recouvre d'habitude les régions orientales du territoire roumain : Bessarabie, Bucovine et Moldavie <sup>1</sup>.

Parfois l'aire d'un élément petit-russe dépasse la frontière de la Transylvanie et s'étend aussi sur les régions orientales et septentrionales de cette province jusqu'à la frontière nord-ouest du territoire linguistique roumain, comme par ex. pour les mots *bortă* « trou, carie des dents » < ucr. *borta*, *bort* et *cori* « rougeole » < ucr. *kir*, *koru* (russe *koř* (« id. ») <sup>2</sup>. D'habitude cependant un élément petit-russe ne s'est pas répandu à l'ouest des Carpathes <sup>3</sup>. Et même si ce cas se présente, d'ailleurs assez rarement, ce n'est que sur une aire relativement peu étendue en comparaison avec celle de l'est des Carpathes qui comprend le plus souvent la Moldavie, la Bucovine et la Bessarabie. Je ne connais pas un autre exemple d'un élément petit-russe dont l'aire soit réduite au coin nord-ouest du territoire linguistique roumain sans passer aussi à l'est des Carpathes. Tout au plus trouve-t-on des éléments ruthènes dans le parler roumain du Maramureş et de Țara Oașului mais l'aire de ceux-là ne dépasse pas les limites de ces régions. Ainsi l'aire du mot *cușăiesc* « je goûte » < ucr. *kúšaty* : ALRM I, vol. I, carte 125. (Cf. Ernst Gamillscheg, *Über die Herkunft der Rumänen*, Berlin 1940, p. 11, tirage à part de *Jahrbuch der Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1940).

<sup>1</sup> Cf. S. Pușcariu, *Limba română*, I, Bucarest, 1940, pp. 293—294 et les cartes 14 (pp. 200—201); E. Petrovici, dans *Siebenbürgen*, Bucarest, 1943, I, p. 313 et dans *Dacoromania*, X, p. 274.

<sup>2</sup> ALRM., vol. I, carte 74 et ALRM., I, vol. I, carte 160. Cf. G. Reichenkron, *Der rumänische Sprachatlas und seine Bedeutung für die Slavistik*, dans *Zeitschrift für slavische Philologie*, XVII, pp. 144, et 147 et suiv.

<sup>3</sup> Cf. ALRM., I, vol. I, carte 68 (*plămâni albe*, *maierele albe*, « poumons », calqué sur ucr. *potrux bilyj* « id. »; carte 69 (*maiă negru*, *maieră neagră*, *plămâni negre* « foie », calqué sur ucr. *potrux čornyj* « id. », cf. B. Cazacu, *Les dénominations roumaines du foie et des poumons d'après l'ALR.*, dans *Bulletin Linguistique*, IX, p. 89); carte 184 (*lip*, *lep* « crasse » < ucr. *lip* « argile »); ALRM., II, vol. I, carte 258 (*buhaiu* « instrument imitant le beuglement du boeuf » < ucr. *buhaj* « taureau »); *lărțuh* « chaîne » ucr. *lancuh* « id. »); etc. Pour les éléments ucrainiens en roumain voir H. Brüske, dans *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig*, XXVI—XXIX, p. 1 et suiv. et D. Schelludko, dans *Balkan-Archiv*, I, p. 153 et suiv.

Le mot *zadie* ne peut pas être par conséquent d'origine ucrainienne (« ruthène »). Son aire correspond au territoire du sous-dialecte daco-roumain du Nord-Ouest dont le noyau a dû se trouver dans les montagnes qui séparent la Transylvanie de la plaine de la Tisa <sup>1</sup>. Ce sont les Slaves qui ont vécu, mélangés aux Roumains, dans cette région montagneuse du Nord-Ouest de la Transylvanie qui ont appelé le tablier de derrière *zadňa* (sc. *sukňa*) <sup>2</sup>. Ces Slaves, comme le montrent les noms de lieux qui proviennent d'eux (par ex. *Moigrad* < sl. \**Mojigradŭ*, *Pociovelište* < sl. \**Počivalište*, *Indol* < sl. \**Ĵdolŭ*, *Prislop* < sl. \**Prěslopŭ*, *Măhaciu* < sl. \**Mŭxaci*, *Bozna* < sl. \**Bŭžina*, *Ciumărna* < sl. \**Ĉemerĭna*, etc., etc., cf. E. Petrovici, *Dacoromania*, X, p. 242 et suiv.) ont parlé un dialecte slave méridional présentant des caractères « bulgares ». C'est de ce parler « daco-slave » du Nord-Ouest de la Transylvanie que les Roumains ont emprunté le mot *zadie* < daco-slave \**zadňa* <sup>3</sup>.

### PÎȘCĂV « (PAIN) MOISI »

Cet adjectif est répandu, comme le montre l'ALR, dans le Nord du Banat <sup>4</sup>. Je le connais de mon village natal, Toracul-Mic (district de Torontal dans le Banat yougoslave), où on dit *pită pîșcavă* « pain moisi ». Le dictionnaire de Candrea-Adamescu (*Dictionarul enciclopedic ilustrat « Cartea Românească »*) connaît un verbe *a se pîșcăvi* « s'altérer (se dit dans le Banat du fromage quand il se couvre de moisissure) » <sup>5</sup>.

Cet adjectif rappelle les radicaux slaves *pŭx* - et *pax* -, le premier au sens de « souffler » et le second au sens de « souffler, dégager une odeur » <sup>6</sup>. Le sens primitif des deux radicaux a été celui

<sup>1</sup> Cf. E. Petrovici, dans *Transilvania*, 72, pp. 102—106 et pp. 515—558; *Dacoromania*, X, p. 121 et suiv.; *Siebenbürgen*, ouvr. cité, p. 311.

<sup>2</sup> Cf. S k o k, dans *Slavia*, IV, p. 336.

<sup>3</sup> Le groupe *d + ŋ*, inusité en roumain, a été réduit à *d + i*.

<sup>4</sup> *ALR.*, II, vol. I, p. 7, question (6847) et *ALRM.*, II, vol. I, carte 22, points 47, 76.

<sup>5</sup> Dans le parler de mon village natal on prononce *a să pîșcăvi*. Cf. aussi L u c i a n C o s t i n, *Graiul bândăean*, I, Timișoara, 1926, p. 155: *a se pîșcăvi*, *a se împîșcăvi*.

<sup>6</sup> Cf. bulg. *pāham*, *pāhvam*, *da pāhna*, *pāhnuvam* « respirer à peine », *pāhtja* « haleter », *pāškam* « respirer péniblement, gémir » (M i k l o s i c h, *Etym. Wörterb. d. sl. Spr.*, s. v. *pŭch-*), s.-cr. *pahati*, *paškati*, russe *paxnut'*, ucr. *pachaty*, tchèque *páchnouti*, pol. *pachnąć* « dégager une odeur ».

de « souffler ». On peut supposer que dans le parler slave d'où provient le mot roumain *îșcăv*, la base *pŭx-* a pris aussi le sens de « dégager une odeur », tout comme *pax-* (et comme *dŭx-*)<sup>1</sup>. Le prototype slave de l'adjectif roumain dont nous nous occupons a été \**pŭšikavŭ* au sens de « puant, (aliment) altéré, moisi ».

Le traitement du jer dans les mots *îșcăv*, *a se îșcăvi*, *pășcăv* est celui que l'on constate dans les autres éléments slaves du roumain<sup>2</sup>. L'aire des formes *îșcăv*, *a se îșcăvi* coïncide à peu près avec celle du mot *voreș* « cour »<sup>3</sup>. Le traitement *ă*, *î* du jer dur (*ŭ*) et *e* du jer mou (*i*) est un indice sûr que le parler « daco-slave » du Nord du Banat présentait des traits « bulgares »<sup>4</sup>. Ce n'est qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle qu'y apparaissent des Slaves présentant dans leur parler des traits « serbes »<sup>5</sup>.

## O B R E J A

Dans l'étude intitulée *Cheie pentru înțelegerea continuității noastre în Dacia, prin limbă și toponimie* (Clef pour l'intelligence de notre continuité en Dacie, par la langue et la toponymie), parue dans *Geopolitica și geoistoria*, Bucarest, III (1944), pp. 13 et suiv., M. G. Giuglea affirme (p. 62) que dans le Nord de la Transylvanie, notamment dans le district de Năsăud, la toponymie d'origine slave démontre qu'il n'y a pas eu de population slave agricole ou, du moins, qu'elle n'a pas laissé de traces dans la toponymie. L'argument qu'il invoque à l'appui de sa thèse est le manque, dans cette contrée, de la dénomination géographique *Obreja* qui signifierait, d'après l'auteur, « versant d'une montagne ou d'une colline exposé au soleil, adret », correspondant slave du roum. *față* (qui s'oppose à *dos* « versant d'une montagne tourné au Nord, ubac »). Comme l'insolation d'un flanc de montagne intéresse particulièrement l'agriculteur, le manque du toponyme *Obreja* dans la ré-

<sup>1</sup> Pour le développement sémantique « souffle » < « odeur, puanteur » cf. Berneker, *Sl. etym. Wörterb.*, s. v. *dŭchŭ*.

<sup>2</sup> Cf. *vŭzduxŭ* < *vŭzduh*, *sŭvrŭšiti* < *sŭvrŭši*, *bŭtŭ* < *bŭt*, *bŭtă*, *rŭtŭ* < *rŭt*, Densușianu, *Hist. de la langue roum.*, I, p. 275. (Le jer dur présente aussi le traitement *o*: *dobytŭkŭ* < *dobitoc*, Rosetti, *Ist. l. rom.*, III, p. 52).

<sup>3</sup> Cf. *Dacoromania*, X, p. 341 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. *Dacoromania*, X, p. 247 et suiv., 259. Cf. aussi E. Moðr, *ZONF.*, VI, pp. 137, 138.

<sup>5</sup> Cf. *Dacoromania*, X, pp. 250, 255, 260.

gion<sup>1</sup> mentionnée plus haut prouverait l'absence dans le passé d'agriculteurs slaves dans ces parages.

Cependant cette argumentation est inacceptable pour plusieurs raisons bien probantes. D'abord un toponyme *Obreja* — plusieurs villages, dans toute la Roumanie, portent ce nom, notamment dans les districts d'Alba, Severin, Gorj, Râmnicul-Sărat (*Obrejița*) — n'est pas une preuve pour l'existence, dans le passé, d'une population slave dans la région, car ce nom de lieu peut être de formation roumaine, cf. roum. *obrejă, obrejie, obreajă, obreajie* « pente abrupte au bord d'une rivière; faite d'une colline formé par le contact d'un plateau et d'une pente abrupte, d'habitude près d'une rivière; plateau (plaine située sur une colline ou sur une montagne); plaine inondable, etc. <sup>1</sup>. En second lieu, le sens primitif de ce vocable géographique, comme on peut se rendre compte aussi d'après les significations qu'il a en roumain, n'est pas celui de « adret » mais bien celui de « littoral, région au bord d'une rivière » <sup>2</sup>. En effet, l'étymologie de l'appellatif et du toponyme roumain est sl. *obrěžije*, qui est un dérivé de *bregŭ* « rive » formé à l'aide de la préposition *o-* (*ob-*) et du suffixe *-ije* <sup>3</sup>.

Le dictionnaire de Candrea - Adamescu <sup>4</sup> donne le nom commun *obreaje* comme étant un emprunt fait au serbe. Cependant la répartition géographique de ce vocable topographique sur tout le territoire linguistique daco-roumain nous fait penser plutôt à un

<sup>1</sup> Cf. les dictionnaires de Scriban, Candrea - Adamescu, Damé, Const. Șăineanu.

Les deux villages appelés *Obreja* que je connais, c'est-à-dire celui du district d'Alba et celui du district de Severin, sont situés chacun sur un plateau qui domine, l'un la rivière Târnava et l'autre la rivière Bistra. Les autres *Obreja* ont sans doute le même site.

<sup>2</sup> Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum*: *obrěžije* « littus ».

<sup>3</sup> Cf. *ob* + *vrŭxŭ* + *ije* < \**obrŭsije* < roum. *obîrșie* « source d'une rivière, vallée, origine ». Pour l'étymologie de *obrejă* voir les dictionnaires de Scriban, de Candrea - Adamescu et de Cihac. Dans ce dernier (*Dictionnaire d'étymologie daco-romane, Elements slaves, magyars, turcs, grecs-modernes et albanais*, Frankfurt s. M., 1876, p. 449), le mot roumain est considéré — à tort — comme étant un dérivé de *vrŭxŭ*.

M. Giuglea a cru sans doute reconnaître, dans le toponyme *Obreja* le mot sl. *obrazŭ* « forme, figure, image, etc. » (>roum. *obraz* « visage, figure, face »). C'est ce qui explique pourquoi il le considère comme étant le correspondant slave du roum. *față* « adret ».

<sup>4</sup> *Dicționarul enciclopedic ilustrat « Cartea Românească »*, București, 1931, s. v. *obreaje*.

prototype « daco-slave ». L'aire de \**obrěžije* réunissait les parlers serbo-croates et les parlers slaves de Dacie en laissant de côté les parlers bulgares <sup>1</sup>.

L'adret et l'ubac sont désignés en slave méridional, le premier, par le terme de \**prisoje*, \**prisoji* (cf. bulg. *prisoe*, *prisoj*, *prisójka* *prisójna*, s.-cr. *prisoj*, *prisojelt* le second, par celui de \**osoje*, \**osoji* (cf. bulg. *osoe*, *osoj*, *osója*, *usója*, s.-cr. *osoj*, *osoje*). Pour pouvoir conclure qu'il n'y a pas de toponyme slave, dans la région de Năsăud, ayant trait à l'insolation des versants, M. Giuglea aurait dû chercher des noms de lieux rappelant les deux appellatifs slaves \**prisoji* et \**osoji*. Dans l'article suivant nous nous occuperons justement de quelques noms de lieux de la région de Năsăud appartenant à cette catégorie de toponymes.

## O S O I U

Dans la liste des noms géographiques de la région de Năsăud publiée par M. Giuglea dans *Geopolitica și geoistoria*, III, p. 45 et suiv., nous rencontrons plusieurs fois la dénomination géographique *Osoiu* : *Coasta Osoiului* (p. 45), *In Osoiu cel Mare* (p. 49), *Intre Osoie* (p. 50). Ce toponyme se retrouve aussi dans d'autres régions roumaines. Ainsi il y a en Roumanie plusieurs villages du nom de *Osoiu* (districts de Someș <sup>2</sup>, Baia, Iași : deux villages). Une multitude de montagnes ou de collines sont appelés *Osoiu*, *Usoiu*, *Osoie*, *Osoielul*, *Dealul Osoiului*, *Coasta Osoilor*, *Curtea Osoilor*, *Vârful Osoii*, *Osoiul Curat*, *Osoiul Lung*, *Osoiul Petricelii*, *Usoiul Butii* <sup>3</sup>. Les formes *Osoiu*, *Osoie*, *Usoiu* reposent sur sl. \**Osoji*, \**Osoja*,

<sup>1</sup> Cf. plus haut l'article *Painjind*.

<sup>2</sup> Le village *Osoiu* du district de Someș s'appelle en hongrois *Aszó*. C'est le roum. *Osoiu* rapproché, par étymologie populaire, de l'appellatif hongrois *aszó* « vallis arida » (v. G o m b o c z - M e l i c h, *Lexicon critico-etymologicum linguae hungaricae*, Budapest, 1914, fasc. I, p. 159 et suiv.). Si la forme primitive de ce nom de lieu avait été *Aszó*, la forme roumaine aurait dû être \**Asău* (cf. hongr. *Hosszúaszó* < roum. *Hususău*, nom de village, distr. de Bihor, hongr. *Szarvaszó* < roum. *Sarasău*, nom de village, distr. de Maramureș, hongr. \**Aszó* < roum. *Asău* « village et cours d'eau dans le district de Bacău »).

<sup>3</sup> On peut se rendre compte de la fréquence de ce vocable géographique en consultant les cartes militaires autrichiennes et roumaines, de même que *Marele Dicționar Geografic al României*, I—V, Bucarest, 1898—1902. J'en ai compté une cinquantaine.

\**Osojĭ*, ce que M. Giuglea aurait très bien pu apprendre de I. Iordan, *Rumänische Toponomastik*, Bonn-Leipzig 1924, p. 37, 213, 250<sup>1</sup>.

L'aire des oronymes *Osoiu*, *Osoie* s'étend sur les districts de Bihor, Sălaj, Sătmar, Ugocea<sup>2</sup>, Someș, Năsăud, Mureș, Câmpulung, Rădăuți, Suceava, Baia, Neamțu, Bacău, Iași, Fălciu. Evidemment c'est un emprunt fait au slave qui a été parlé dans le Nord et le Nord-Ouest de la Dacie et qui était sans aucun doute un parler slave méridional<sup>3</sup>. Comme le terme slave \**Osojĭ* n'est représenté que dans le bulgare, le serbo-croate et le slovène<sup>4</sup>, l'oronyme formé de cette base peut-être considéré lui aussi comme une nouvelle preuve pour le caractère slave méridional des parlers slaves de Dacie.

Cependant l'aire de \**Osojĭ* s'étend aussi sur des territoires qui ont été ou sont encore ukrainiens<sup>5</sup>. A l'est des Carpathes en Moldavie, les toponymes ayant à leur base des mots slaves à polnoglasie dénotent que la population slave qui les a créés était ukrainienne<sup>6</sup>.

Comment expliquer les oronymes *Osoiu* (ucr. *Ósoj*) en Moldavie et en Bucovine? Faut-il supposer pour ces deux provinces aussi, comme pour le Nord de la Transylvanie<sup>7</sup>, deux couches slaves: une plus ancienne, de caractère slave méridional et une autre plus récente, de caractère russe (ukrainien)? Dans ce cas les oronymes *Osoiu* dateraient du temps — VII<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècle — où la population slave qui habitait la région comprise entre les Carpathes et la rivière Prut n'était composée que de Slaves appartenant aux tribus qui ont peuplé la Péninsule balkanique et qui, en passant par les pays aujourd'hui roumains, y ont laissé des fragments de population disparus plus tard. Les Slaves de caractère russe (ukrainien)

<sup>1</sup> Cf. *Anuarul Arhivei de Folklor*, VI, pp. 128 et 274.

<sup>2</sup> Cf. E. Petrovici, *Daco-Slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 269.

<sup>3</sup> Cf. Miklosich, *Etym. Wörterb. d. sl. Spr.*, s. v. *si*'.

<sup>4</sup> Dans le dictionnaire de Želechowski il y a un mot *Ósoj* glosé « Name eines Berges ». Il semble que la montagne appelée *Ósoj* se trouve en Bucovine, cf. Miklosich, *Die Bildung d. sl. Personen- und Ortsnamen*, p. 292 (210): *Osoj* « Berg in der Bukovina ».

<sup>5</sup> Cf. Margareta Ștefănescu, dans *Arhiva*, XXVIII, p. 76 et suiv., 218 et suiv.; Reichenkron, dans *Zeitschrift f. sl. Phil.*, XVII, p. 144 et suiv., p. 147 et suiv.

<sup>6</sup> Cf. *Dacoromania*, X, pp. 251, 269.

<sup>7</sup> Cf. Scheludko, dans *Balkan-Archiv*, I, p. 159.

ne s'y sont établis qu'à partir du XII<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>; c'est de ces derniers que proviennent les toponymes plus récents à polnoglasie.

D'autre part il n'est pas exclu qu'il ait existé, dans les parlers roumains du Nord de la Transylvanie et de la Crișana, de même que dans ceux de la Moldavie et de la Bucovine, un appellatif \**osoiu* « ubac ». Dans ce cas les oronymes *Osoiu* peuvent tous être de formation roumaine, même dans les régions à population aujourd'hui ukrainienne. C'est par conséquent un élément roumain en ukrainien et non pas un emprunt ukrainien en roumain (I. Iordan, *ouvr. cité*, 37 et 250).

Comme l'oronyme *Osoiu* est peut-être de formation roumaine et comme, d'autre part, même s'il a été donné par des Slaves, il ne peut pas être considéré comme ayant un caractère agricole, car l'insolation en montagne intéresse plutôt les éleveurs et non pas les agriculteurs, il faut chercher s'il n'y a pas d'autre toponymes d'origine slave dans la région de Năsăud dont le caractère agricole est indubitable. Un tel toponyme est *Parina* dont nous nous occuperons dans l'article suivant.

## P A R I N A

Avant d'affirmer que l'agriculteur slave n'a pas laissé de trace dans la toponymie de la région de Năsăud<sup>2</sup>, M. Giuglea aurait dû se méfier de ses connaissances en matière de slavistique. Il aurait pu éviter les graves erreurs qu'il a commis en ce qui concerne le sens et l'étymologie de *obrejă* (toponyme *Obreja*) et de *Osoiu*. De même il aurait pu facilement trouver au moins un toponyme slave d'origine agricole dans la liste des noms lieux de la région de Năsăud. Ainsi sur le territoire du village de Parva, un lieudit s'appelle *Parina*<sup>3</sup>. Evidemment c'est un toponyme d'origine slave, plus spécialement ukrainien: cf. ucr. *páryna* « jachère ». Étant donné que ce mot n'existe pas comme appellatif dans le parler de Năsăud, on peut considérer l'existence dans le passé d'une population ukrainienne agricole dans la région de Năsăud comme étant prouvée

<sup>1</sup> M. Giuglea semble suggérer que l'oronyme *Osoiu* a pour base l'appellatif roumain *osoî* = *piatră verzuie* « pierre verdâtre » (*ouvr. cité*, p. 45). Notons cependant que cet appellatif roumain n'est attesté nulle part.

<sup>2</sup> *Geopolitica și geoistoria*, III, p. 62.

<sup>3</sup> *Ibid.* p., 35.



par la toponymie. Si dans le Nord-Est de la Bucovine, à Boian, village situé à la frontière septentrionale du territoire linguistique roumain, la jachère s'appelle *párină*<sup>1</sup>, cela doit être un emprunt tout récent fait à l'ucrainien parlé dans le voisinage immédiat de Boian<sup>2</sup>.

Il va sans dire que le toponyme *Parina* provient de la seconde couche de population slave qui s'est établie dans le Nord de la Dacie à partir du XII<sup>e</sup> siècle et qui était de caractère ukrainien.

## ROZAVLEA

Un autre vestige de la population ukrainienne disparue dans la masse roumaine d'une région voisine de celle de Năsăud est le nom de village *Rozavlea* du district de Maramureș<sup>3</sup>. La plus ancienne attestation de ce nom de lieu est de 1390: *Hrozawlea*<sup>4</sup>. C'est évidemment un dérivé ukrainien à suffixe -*žo-* (-*jŭ* masc., -*ja* fem., *je* neutre), un adjectif possessif tiré d'un nom de personne \**Hrozav* < roum. *Grozav*<sup>5</sup>.

La forme \**Hrozav*'a (entre la labiale et le yod, il s'est développé nécessairement un *l* épenthétique) correspond donc aux noms

<sup>1</sup> E. Petrovici, *Texte dialectale*, ouvr. cité, p. 170, ligne 16.

<sup>2</sup> Pour les colonies ruthènes (ucrainiennes) dans la région de Năsăud, cf. N. Drăganu, *Toponimie și istorie* (Universitatea Regele Ferdinand, I, Cluj, Biblioteca Institutului de Istorie Națională, I), Cluj, 1928, p. 74 et suiv., 86, 88, 94, 151; du même, *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*, București, 1933, p. 455 et suiv.

Il est étonnant comment M. G. Giuglea a pu passer sous silence — dans l'article dont nous nous occupons — surtout le premier des deux ouvrages du regretté N. Drăganu qui traite justement de la toponymie de la région de Năsăud. La consultation assidue des oeuvres de toponomastique de Drăganu et de I. Iordan est indispensable à quiconque veut étudier la toponymie roumaine.

<sup>3</sup> Moldovan-Togan, *Dicționarul numirilor de localități cu populațiune română din Ungaria* (Dictionnaire des noms des localités à population roumaine de Hongrie), Sibiu, 1909, s. v.

<sup>4</sup> *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, Budapest, 1941, p. 379. Csánki, ouvr. cité, I, p. 451: 1390 *Hrozwla* (sic), 1411 *Rozaulay*, 1469 *Rozaullya*, 1473 *Horozlaulye*, XIX<sup>e</sup> siècle *Rozavlya*. La forme moderne hongroise *Rozália* n'est qu'une création officielle tout à fait récente due à une étymologie populaire (cf. *Rozália* « nom de sainte et nom de femme, fréquent chez les Hongrois = *Rosalie* »).

<sup>5</sup> Cf. *Grozavu*, nom d'un « hetman » d'Étienne-le-Grand, Iordan, *Rum. Topon.*, p. 54.

de lieux roumains *Grozăvești* (districts d'Ilfov, Romanați, Tecuciu, Vlașca) <sup>1</sup>.

A l'ouest de *Rozavlea*, dans le même district de Maramureș, en Ruthénie subcarpatique, dans la vallée de la Tisa, il y a une localité dont le nom est formé de la même manière. La forme ucrainienne qu'on trouve dans les cartes militaires autrichiennes en est *Bedevlya* (le *ly*, qui indique un *l* mouillé, est dû à la graphie hongroise). Les Roumains appellent ce village *Bedeu* et les Hongrois *Bedő*. En 1389 les autorités hongroises employaient la forme *Bedewhaza*, *Bedeuhaza* <sup>2</sup>. Là aussi nous sommes en présence d'un adjectif possessif dérivé d'un nom personnel \**Bedev* (< hongr. *Bedő*, forme ancienne *Bedeu* <sup>3</sup> à l'aide du suffixe *-io-*.

ÉMILE PETROVICI

Professeur à l'Université de <sup>14</sup>

<sup>1</sup> I. Iordan, *Rum. Topon.*, p. 54.

<sup>2</sup> Csánki, *ouvr. cité*, I, p. 451.

<sup>3</sup> Cf. le nom de village hongr. *Bedő* (roum. *Bedeu*) dans le district de Bihor, Moldovan-Togan, *ouvr. cit.*, s. v. D'après Gombocz-Melich, *Lexicon critico-etymologicum linguae hungaricae*, fasc. III, pp. 354—355, la forme *Bedő* (*Bedeu*) n'est qu'un hypocoristique de *Benedek* < lat. d'église *Benedictus*.

# NICOLAE IORGA IN LUMINA STRĂINĂȚĂȚII

*Lecție de deschidere a cursului de Istorie Universală ținută la  
3 Noembrie 1943*

Acum douăzeci de ani, în această Facultate de Litere, un tânăr conferențiar universitar, sosit atunci din străinătate, era prezentat, cu ocazia unei lecții de deschidere, în termeni nemeritat de binevoitori, de fostul său maestru, profesorul Nicolae Iorga.

Să fie îngăduit conferențiarului de odinioară, profesorul vârstnic din fața Domniilor Voastre, ca, mișcat de pioase și duioase sentimente, să-și plătească astăseară o datorie de recunoștință față de cel ce l-a îndrumat și încurajat în cariera sa și să înfățișeze, în această lecție de deschidere, pe Nicolae Iorga în lumina străinătății.

\* \* \*

S'a vorbit și se va mai vorbi, s'a scris și se va mai scrie despre acest mare învățat, vreme îndelungată încă.

Rostul său în viața științifică și în cea publică a țării noastre a fost însă atât de neobișnuit, încât numai cu greu se va putea ajunge la înfățișarea sa totală, chiar dacă într-o anumită măsură el este cunoscut. Mai puțin cunoscută este însă — cred eu — atingerea sa, îndelungată și rodnică, cu străinătatea.

Se știe, de sigur, că în tinerețe a făcut studii în Apus, că înainte de războiul trecut Nicolae Iorga a fost solicitat să colaboreze la unele colecții străine de istorie, se știe că dela 1921 la 1939, an de an, el mergea peste hotare pentru a face lecții la *Collège de France*, la *Ecole Pratique des Hautes Etudes*, la *Sorbona*, pentru a ținea conferințe în Belgia, Olanda, în Spania, în Portugalia, în Italia, în Danemarca și Suedia, în Polonia, Cehoslovacia, Elveția, ba chiar și în America, pentru a face comunicări la diferite congrese interna-

ționale de Istorie sau pentru a lua parte la ședințele *Comitetului Internațional al Istoricilor*.

Firește, presa noastră nu uita să semnaleze aceste peregrinări științifice ale marelui savant. Cu toate acestea, multe aspecte ale acestor participări nu se oglindesc în reportagiile mai mult sau mai puțin stereotipe ale ziarelor, așa în cât vorbitorul de azi, care i-a ascultat, în tinerețele sale; nu numai cursurile dela Universitatea din București, ci și un șir întreg de lecții ținute în străinătate, ba a și participat la cel puțin 11 congrese și reuniuni savante, alături de Nicolae Iorga, crede a putea înfățișa și unele aspecte mai puțin cunoscute și care merită, poate, a nu pieri nesemnate.

\* \* \*

După studii uimitoare, în cursul cărora n'au lipsit și trei eliminări, după ce în *Școala Normală Superioară* din Iași el întinsese — ca să citez propriile sale cuvinte —: «peste orice așteptare și speranțe, orizonturi care și așa întreceau cu mult ceia ce se cerea dela noi, ba chiar ceia ce la noi se putea înțelege, prețui și întrebuința» (N. Iorga, *O viață de om — așa cum a fost* — I, București, 1934, p. 155), Nicolae Iorga ajunge la 19 ani profesor de limba latină la liceul din Ploiești. Nu va funcționa însă aici, fiindcă în același an el este trimis la Paris cu o bursă din fondul *Iosif Niculescu*, acordată de Odobescu și Hașdeu. El se gândise mai întâi să facă studii de Filosofie și de Istorie Literară. Bursa însă îi fusese dată — veți crede, poate, în vederea perfecționării în *Istoria Universală* — pentru a se specializa în *Limba Greacă*.

Cu ajutorul lui Odobescu reușește să i se aprobe strămutarea la Istorie «spre care — scrie el — nu simțiam încă de ajuns ce mă leagă în toată tradiția și politică și culturală, a amânduror familiilor din care mă coboram, ca și nesfârșita mea curiozitate și iubire de suflul omenesc, oricum și oriunde, ceia ce e, mai la urma urmei, singurul lucru vrednic de interes și de simpatie care există în adevăr, în cer și pe pământ» (*O viață de om*, I, p. 280).

Tânărul român, care impresionează dela început prin cunoștințele și însușirile lui neobișnuite, are, în străinătate, norocul de a întâlni câțiva profesori, dintre cari unii au fost printre cei mai de seamă medievaliști, nu numai ai Franței ci și ai lumii, anume pe Gabriel Monod, întemeietorul celebrei publicații *Revue Historique*, pe abatele Duchesne, menit a fi mai târziu directorul *Școlii Fran-*

ceze din Roma, pe Charles Victor Langlois, care-i va indica subiectul tezei sale *Philippe de Mézières et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle*, și pe Charles Bémont, spre care îl atrage o simpatie deosebită.

Relațiile cu acesta din urmă se vor prelungi timp de decenii, până acum câțiva ani, când, ajuns aproape centenar, Bémont va păși dincolo de pragul acestei vieți. Pe acest bătrân dascăl și pe un alt fost profesor al lui Nicolae Iorga, Thévenin, ca și pe Charles Victor Langlois, i-am apucat în viață, eu însumi, în vremea studiilor la Paris.

Cu o repeziciune care va uimi pe urmă, timp de o jumătate de veac, pe toți învățații din România și mai apoi din Europa, Iorga va isprăvi, în răstimp de trei ani, marea sa lucrare *Philippe de Mézières et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle*, care, sub pretextul prezentării unui faimos propagandist al ideii de cruciată, devine o istorie amănunțită a Occidentului și a Orientului în acel veac. Ea va fi recensată și elogiată de unul din foștii săi colegi, Charles Burel de la Roncière, istoricul de mai târziu al marinei franceze.

După ce devine «diplomat» al *Școlii de Inalte Studii* din Paris, Iorga va trece după aceasta în Germania unde, și mai repede încă, obține titlul de doctor în Litere dela Universitatea din Leipzig — unde are ca profesor pe marele Karl Lamprecht — cu teza: *Thomas III, marquis de Saluces*. Amândouă aceste lucrări îl introduc adânc în istoria Evului Mediu.

Indată ce se achită de aceste îndatoriri impuse de calitatea sa de bursier, Nicolae Iorga începe o neobosită peregrinare prin arhivele europene în care culege două categorii de documente: unele referitoare la ideea de cruciată în secolul al XV-lea, altele privitoare la Istoria Românilor.

Această răscolire de arhive va duce pe tânărul savant — acum, dar și mai târziu — la Berlin, apoi la Leipzig, la Dresda, la Nürnberg, la München, la Königsberg, Danzig și Viena. Italia îl atrage în chip deosebit. De fapt nici o altă țară a Apusului nu l-a ademenit pe Nicolae Iorga mai mult ca Italia și, înăuntrul ei, niciun oraș mai mult ca Venetia. Va explora deci în repetate rânduri arhivele *Signoriei*, unde va face descoperiri senzaționale, va trece la Florența, Neapole, Genova, Roma, Ferrara, Bologna și Ancona. Va străbate apoi Adriatica pentru a face cercetări la Ragusa, unde se va împrieteni cu cel mai de seamă cunoscător al istoriei Peninsulei Balcanice, Constantin Jireček, profesor la Universitatea din Viena.

Cercetările acestea de arhive îl vor duce mai târziu la Lemberg, la Cracovia și Varșovia, la Haga. Nici Copenhaga, nici Stockholm nu sunt neglijate, nici Budapesta.

\* \* \*

Când Nicolae Iorga ajunge profesor de Istorie Universală, în 1894 — nu împlinise încă 24 de ani — el se întorcea nu numai cu două titluri universitare dintre cele mai invidiate — diplomat dela *Ecole Pratique des Hautes Etudes* și doctor în Litere dela Leipzig — dar și încărcat cu o erudiție unică, atât în domeniul Istoriei Românilor, cât și în cel al Istoriei Universale.

De fapt învățământul acestei de-a doua specialități începe la noi, în înțelesul propriu al cuvântului, cu Nicolae Iorga.

Intors în Țară, prins de obligațiile sale universitare, Iorga nu pierde contactul cu străinătatea. Foarte tânăr încă, el publică recenzii în *Revue critique* dela Paris, articole în *Revue de l'Orient latin* și două volume din culegerea sa de documente referitoare la cruciatele târzii, volume intitulate: *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, culegere continuată mai târziu și care s'a bucurat de aprecierea marelui bizantinolog german Krumbacher. De altfel acesta îi va primi cu măgulitoare grabă, pentru a-l publica în revista sa *Byzantinische Zeitschrift*, studiul *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*.

La Leipzig el se apropiase de Lamprecht.

În 1899 acesta cerea părerea lui Nicolae Iorga asupra eventualei acordării lui Alexandru Xenopol a sarcinii de a scrie *Istoria Românilor* în marea colecție *Europäische Staatengeschichte*, întemeiată de Heeren și Uckert și a cărei conducere o avea Lamprecht.

În împrejurări pe care nu este locul să le arătăm aici, misiunea aceasta este dată lui Nicolae Iorga. Peste șase ani văd lumina zilei cele două volume din *Geschichte des rumänischen Volkes*, operă epocală în istoriografia noastră, atât prin originalitatea concepției — este în primul rând o istorie culturală — cât și prin noutatea și bogăția informației.

Aici să-mi fie permis un moment de oprire, o constatare foarte curioasă: Pe cât de bine va fi primită această operă în străinătate, unde cuvinte de elogii se aud din partea unor învățați ca Lamprecht, ca slavistul Leskien, ca filologul Weigand, (să adăugăm pe marele istoric Helmolt, care mai târziu va face apel la Nicolae Iorga pentru a colabora

la Istoria Universală a sa, pe Ucrainianul Korduba și, în sfârșit, pe Constantin Jireček. Acesta din urmă îi scria cu acest prilej: «Aceasta este prima istorie a națiunii Dvs., întemeiată pe baze solide, așa cum cere arta istoricului modern), în Țară, în schimb, lucrarea este privită destul de rece (ca să nu folosesc alți termeni...). Singur temeinicul Ioan Bogdan o apreciază. Primirea, mai mult dușmănoasă, a acestei istorii a poporului românesc, pe care Iorga o numea odată la curs, în vremea studenției mele, «un imn înălțat nației noastre», îl va întrista, de sigur, pe fostul meu maestru, fără a-l descuraja însă.

Vorbind, undeva, în memoriile sale, despre legăturile cu Andrei Bârseanu, Iorga scrie: «O prietenie ca a lui îmi va fi cu atât mai folositoare, cu cât, dacă, în străinătate, dela început, munca mea găsisse o recunoaștere și o încurajare, la noi abia dacă se afla cineva cum o voi și arăta, care să se oprească un moment asupra ei...».

Nici nu apăruse *Istoria Românilor*, care va aștepta aproape un sfert de veac o traducere românească, când Lamprecht îi propune să ia asupra-și alcătuirea în nemțește a unei istorii a *Imperiului Otoman*, care urma să fie publicată tot în colecția Heeren-Uckert.

Cu aceeași amănunțită rezevizuire vor apărea, între 1908 și 1913, cele 5 volume, de peste 3000 de pagini, ale acestei opere devenite clasice, sub numele de *Geschichte des osmanischen Reiches*, lucrare de bază pentru orice cercetător al Istoriei Sud-Estului european, a Asiei Mici, a Siriei și a Egiptului în epoca modernă.

Dar, în timpul când pregătea această monumentală publicație, Iorga găsea răgazul necesar ca să dea la lumină, la un editor englez din Londra, o *Istorie a Imperiului bizantin*, ca să nu mai vorbesc de avalanșa de studii privitoare la trecutul nostru, apărute în această vreme.

Acum câțiva ani această limpede expunere va fi reluată în franțuzește, în patru volume, intitulate: *Histoire de la vie byzantine și Byzance après Byzance*. Studii asupra cronicilor byzantine, străbătute de Iorga pe când era foarte tânăr, vor fi publicate în revista *Byzantion* dela Bruxelles, tot în anii din urmă.

Niciodată, până acum, n'avusese prilej un istoric român să participe într-o asemenea măsură la istoriografia universală cu opere de asemenea proporții, însemnătate și noutate.

Trebue să apăs aici asupra unui aspect care caracterizează toate aceste lucrări și tot ceea ce va urma în uriașul șir al producției istorice a lui Nicolae Iorga: el va merge, fără excepție, la izvor. «Faceți totdeauna o baie de izvoare, când pregătiți o lucrare», ne repeta el, familiar, la seminariul de Istorie Universală.

Dar aceasta presupunea la el nu numai o monstruoasă putere de muncă, nu numai o capacitate unică de pătrundere în psihologia atâtor veacuri și a atâtor popoare, ci și o întinsă cunoștință de limbi străine. Înainte de a fi împlinit 30 de ani, Iorga citea vreo 15 limbi, pornind dela latinește și greaca antică și mergând până la portugheză și suedeză.

Lamprecht îi ceruse părerea în privința învățaților cărora li s'ar fi putut încredința compunerea istoriei Bulgarilor, Sârbilor și a Ungurilor. Am motive să cred că indicațiilor savantului român se datorește invitarea adresată lui Constantin Jireček de a scrie clasică sa *Geschichte der Serben*, publicată în colecția condusă de Karl Lamprecht.

Se poate deci spune că, în primii ani ai secolului nostru, Nicolae Iorga începe a fi socotit printre marii istorici ai timpului. El abia împlinise 30 de ani.

După invitația de a colabora — cum am văzut — la colecția condusă de Lamprecht, se va face apel la neobișnuita orientare a învățatului român pentru a redacta, în altă mare colecție germană de Istorie Universală, cea a lui Helmolt, capitolele referitoare la *Istoria Bulgariei, a Ungariei, a Albaniei și chiar a Țiganilor*.

Același Helmolt care aprecia minunata sa putere de muncă și întinsa-i lectură («Ihre rühmenswerte Arbeitskraft und Belesenheit», îi scria el), îi cere să scrie articolele referitoare la Istoria popoarelor balcanice și a imperiului otoman, în *Meyers Konversation Lexicon*, enciclopedia germană, bine cunoscută.

Trebue să adaug aici că Iorga a colaborat și la redactarea anumitor articole din *La Grande Encyclopédie*.

Nu poate intra în cadrele strâmte ale acestei lecții de deschidere urmărirea cascadei de publicații referitoare la Istoria Românilor, ieșită din neistovita putere de creație a ilustrului învățat. De bine, de rău, acestea sunt cunoscute la noi.

Mintea sa, în continuă căutare de subiecte noi, din ce în ce mai largi, imaginația sa care nu tolera închiderea în hotare dogmatice, depășesc fără întrerupere limitele cercetării trecutului nostru.

\* \* \*

Cu ocazia *Congresului Internațional de Istorie*, ținut la Londra în 1913, Nicolae Iorga prezintă o comunicare cu titlul: *Bazele necesare unei noi istorii a Evului Mediu*, în care învățatul român



încă tânăr (abia depășise 40 de ani) aducea o concepție personală în tratarea unei întregi epoci istorice.

O altă comunicare a sa, la același congres, în legătură cu Istoria Bizanțului, a fost lăudată de marele filolog german Wilamowitz-Moellendorf, care spunea într'o scrisoare că Iorga «i-a impus».

Incepe acum o nouă epocă în activitatea științifică a savantului român, cuprins de gândul de a publica o Istorie Universală.

În vremea când o asemenea operă era încredințată — cum se încredințează și astăzi — unei legiuni întregi de savanți recrutați după specialități, era într'adevăr o îndrăzneală ca cineva să încerce *singur* o asemenea riscată întreprindere.

\* \* \*

Prin minte nu-mi trece să folosesc această ocazie pentru a aluneca într'o cascadă de superlative, provocată, cumva de zelul patriotic — explicabil, la urma urmei — sau de diverse sentimente față de amintirea fostului meu maestru. Dar un lucru este sigur: n'am cunoscut și nu cunosc vreun istoric contemporan a cărui pregătire, a cărui putere de muncă să-i fi putut permite a se gândi să scrie singur o Istorie Universală, care să nu fie un manual, ci o operă bazată pe o concepție originală, pe investigații personale.

Cercetător în tinerețe a unor probleme de istorie occidentală, conexată cu cea a Orientului, devenit apoi istoric al Imperiului Bizantin, al celui turcesc, al Statelor Balcanice, Nicolae Iorga întrunea în cunoștințele sale domenii reprezentate de un șir întreg de specialiști.

L-am văzut intervenind în atâtea congrese, cu tot atâtea competență, în chestiuni de istorie italiană, cât și de istorie română, franceză, bizantină, turcească, polonă sau germană.

Stăruitor, pas cu pas, el pregătește deci terenul pentru o Istorie Universală. Unui șir de volume referitoare la: *Chestiunea Dunării*, *Chestiunea Rinului*, *Chestiunea Mediteranei*, *Chestiunea Oceanelor*, rezultate din lecții ținute la Școala Superioară de Război, îi urmează, imediat după 1918, o masivă *Istorie a literaturilor romanice*, o *Istorie a poporului francez*, o *Istorie a Slavilor răsăriteni*.

Dar aceste lucrări nu vor fi singurele. Trei volume cu titlul *Desvoltarea așezămintelor politice și sociale ale Europei*, apărute între 1920 și 1922, urmăreau elementele de unitate în evoluția continentului nostru; *Istoria artei medievale și modernă în legătură cu desvoltarea societății*; *Formes byzantines et réalités balcaniques*; *Papi*

și împărați; *State și dinastii*; *Brève histoire des croisades*, toate acestea, apărute între 1921 și 1924, nu erau decât «prolegomene» — cum scria Nicolae Iorga — la cea mai mare operă a vieții sale. Iată, în propriile cuvinte ale lui N. Iorga care era rostul acestei întreprinderi științifice: «Toate acestea [operele înșirate mai sus] erau pregătiri pentru Istoria Universală, privită sintetic și organic, ca un șivoiu de mai multe ori milenar, pornit din izvorul său, dar hrănit de atâția afluenți, cari se cereau urmăriți fiecare până la întâia țâsnire din pământ. Credeam necesar ca fiecare pagină să fie scrisă după izvoare, putând reda astfel însăși atmosfera timpului, fără care totul poate fi exact, dar nimic adevărat. O cetire imensă se impunea, și o începusem cu douăzeci de ani înainte (*O viață de om*, III, p. 7).

Opera va apărea în curând. Este vorba de: *Essai d'une synthèse de l'histoire de l'humanité*. În patru volume masive, cu un total de 2000 de pagini, publicate la Paris cu o amețitoare repeziciune (între 1926 și 1929), Iorga turna în tipare proprii întreaga desvoltare a umanității, dela epoca preistorică până în zilele noastre.

Nu voi putea să caracterizez această operă în puținele minute ce-mi stau la dispoziție — de sigur cea mai importantă lucrare ieșită vreodată din pana unui învățat român — așa în cât mă voi mărgini a reproduce iarăși un rând scris de însuși Nicolae Iorga cu privire la această expunere: «opera cea mai grea și mai însemnată, poate și mai riscată, din scrisul meu științific».

Numai cineva cu posibilitățile aproape neumane de informare, de străbateră a izvoarelor, de concepție cu totul personală, de redactare neobișnuit de repede, putea să îndrăznească a scrie o asemenea operă, care, de fapt, depășește faza culturală în care se găsește Țara noastră, iar, prin noutatea concepțiilor, depășește în largă măsură cugetarea contemporană.

Nu cred a exagera afirmând că această operă este o lucrare de anticipație, o Istorie Universală *pentru mai târziu*.

În orice caz ea nu lipsește acum în niciuna dintre bibliotecile importante din lume.

Mă opresc aici, deocamdată, în prezentarea operelor de Istorie Universală, menite, prin înșiși subiectele lor și prin limbile străine în care erau redată unele dintre ele, a pune pe Nicolae Iorga în lumina străinătății, pentru a înfățișa un alt capitol din relațiile marelui savant cu lumea de peste hotare.

Am avut prilejul să arăt de câtă apreciere, care deseori se preface în admirație, se bucura Iorga din partea unor istorici de proporțiile unui Lamprecht, unui Helmolt.

Corespondența lui Nicolae Iorga este departe de a fi publicată în întregime, așa în cât din ea nu putem scoate, deocamdată, decât informații cu totul fragmentare. În orice caz, din atât cât avem la îndemână, ea ne permite să vedem cât de întinse erau relațiile sale în lumea savantă străină.

Gaston Paris, apoi Wilhelm Heyd, istoricul comerțului Levantului în Evul Mediu, Paul Marc, savantul bizantinolog german, au fost în legături epistolare cu învățatul român.

În corespondența publicată de d-l Torouțiu, mai bogată apare cea schimbată cu eruditul scandinav Theodor Westrin, în legătură cu informații referitoare la istoria suedeză și română și la colaborarea lui Iorga la *Marea Enciclopedie suedeză*.

O lungă și călduroasă prietenie îl leagă, începând cu anul 1901, de învățatul englez Horatio Brown, a cărui casă la Veneția se gândea s'o cumpere Iorga pentru a instala într'însa *Casa Română* din orașul lagunelor. Brown este uimit și el dela început de puterea de muncă, de productivitatea învățatului român. Într'un moment dat el îi scrie: « Activitatea D-Voastră, neobosită și puternică, îmi provoacă într'una admirația cea mai vie și invidia în fața acestei probe de tinerească vigoare ».

Știu bine însă din cele comunicate personal de marele dispărut că relațiile sale epistolare depășeau cu mult, cu foarte mult, numărul învățaților înșirați aici. În corespondența sa se află, de sigur, scrisori dela marele istoric al Antichității Eduard Meyer (știu că acesta îi scria în vremea neutralității noastre dinaintea războiului trecut), dela fostul său profesor Charles Bémont și dela un șir întreg de savanți italieni, sârbi, greci, etc. Toate acestea așteaptă publicarea. Ele vor lămuri nu numai unele aspecte importante din bogata viață a lui Nicolae Iorga, dar și faze de seamă din dezvoltarea scrisului istoric în Europa din ultimii 40—50 de ani.

\* \* \*

În 1923, deci la zece ani după răsunătoarea sa participare la *Congresul Internațional dela Londra*, Iorga apare în prima mare reuniune a istoricilor întrunită, după războiul trecut, la Bruxelles.

De aici încolo, cel ce are onoarea a vă vorbi astăseară poate să facă apel la amintirile sale personale, dat fiindcă, așa cum v'am spus

la începutul acestei lecțiuni, am avut norocul să văd pe Nicolae Iorga confruntat în 11 congrese și reuniuni ale *Comitetului Internațional al Istoricilor*, cu toți, sau cu mai toți, marii istorici ai lumii.

Adunarea savantă din Capitala Belgiei era prezidată de unul din cei mai iluștri medieviști ai timpului nostru, Belgianul Henri Pirenne, a cărui teorie asupra începutului Evului Mediu a fost una din concepțiile cele mai îndrăznețe emise în ultima vreme în câmpul specialității noastre. Alături de el apar acolo unii dintre cei mai de seamă învățați ai timpului: Ferdinand Lot, Charles Diehl, Gabriel Millet, Vinogradov, Franz Cumont, Vasile Pârvan, De Sanctis, Henri Grégoire, Rostovțev.

Iorga va fi unul dintre cei șase președinți ai secțiunii de Studii Bizantine. Aici își va prezenta el comunicarea, atât de nouă ca idei: *La Romania danubienne et les Barbares au VI<sup>e</sup> siècle*, în legătură cu teoria sa asupra *Romanii-lor*, formațiuni populare, răsărite pe ruinele imperiului roman prăbușit, teorie care, tare mi-e teamă, este mult mai cunoscută în lumea savantă străină decât la noi.

Aici, în această secțiune, Iorga va propune să se consacre congrese speciale studiilor bizantine.

Urmarea va fi convocarea la București, în anul următor, adică în 1924, a primei reuniuni de acest fel.

Care a fost succesul acestui congres, care a fost folosul recoltat de țara noastră din venirea aici a câtorva zeci de învățați din mai toate colțurile Europei, ba chiar de peste Ocean, aproape nu mai este nevoie să arăt. Ceea ce însă trebuie să precizez în cuprinsul acestei expuneri este că propunerea inaugurării unor congrese de studii bizantine n'ar fi fost atât de grabnic și ușor primită, dacă ea n'ar fi venit din partea unui învățat cu prestigiul lui Nicolae Iorga.

Notez aici că marea revistă *Byzantion* a luat naștere în casa învățatului român, în Șoseaua Bonaparte.

Nu numai că acest congres de studii bizantine a fost un deosebit succes pentru știință, pentru România, pentru Nicolae Iorga, dar el a reprezentat punctul de plecare pentru un șir de alte reuniuni similare, din ce în ce mai populate, convocate la Belgrad, Atena, Sofia, Roma. În fiecare dintre acestea, exceptând pe cea din capitala Bulgariei, unde el n'a fost de față, Nicolae Iorga a avut un rol de primul plan, nu numai grație comunicărilor sale, pline totdeauna de noutate, dar și prin numeroasele sale intervenții în discuțiunile care urmau după comunicări, intervenții ascultate cu o

adevărată deferență de specialiștii adunați din toate colțurile Europei.

Dar ceea ce arată încă și mai bine lărgimea orientării istorice a fostului meu maestru este faptul că el participa cu o egală competență și la *Congresele Internaționale ale Științelor Istorice*, întrunite din cinci în cinci ani. Il vedem apărând în 1928 la Oslo, apoi, la 1933, la Varșovia, unde învățatul român se ocupă de *Originea și dezvoltarea ideii naționale, mai ales în Sud-Estul European*, și, în sfârșit, la 1938 la Zürich, unde prezintă o comunicare care a atras atenția în chip deosebit: *Les permanences de l'histoire*, o sinteză de considerații generale care se pot încadra într-o filosofie a Istoriei.

În această comunicare folosește Iorga termenul de *historiologie*, pe care-l va da ca titlu marelui opus de sinteză dela a cărei desăvârșire a fost smuls în fatala lună Noembrie 1940. Cu acest prilej el stabilește elementele permanente în dezvoltarea Istoriei și anume: mediul natural, rasa și unele evenimente determinante «qui marquent», zicea Iorga.



Sunt în această sală, astă seară, câteva persoane care au putut să-și dea seama, la fața locului, cu un explicabil sentiment de mândrie pentru națiunea noastră, de prestigiul de care se bucura Nicolae Iorga în aceste reuniuni cuprinzând sute și sute de învățați din toată lumea.

Mulțumită renumelui câștigat prin lucrările sale publicate în limbi străine, relațiilor sale internaționale, ideilor noi aduse în congresele la care luase parte, Iorga se vede chemat în 1921 să facă lecții la *Collège de France*, unde are greaua sarcină să vorbească la scurt timp după ce trecuse pe acolo Einstein.

Am asistat la prelegerile sale de atunci. A asistat și d-l decan Gheorghe Brătianu.

Ușurința improvizației verbale — Nicolae Iorga își ordona ideile, la care cugetase îndelung, în timpul unei plimbări dela anticarii de pe cheiurile Senei până la *Collège de France*, adică în decursul a câtorva minute — forma personală și, mai ales noutatea interpretărilor, înlesnite nu numai de bogăția uimitoare a cunoștințelor sale, ci și de neobișnuita putere de a asocia, de a compara trecutul Orientului cu cel al Apusului, toate acestea au făcut din prelegerile sale

la bătrâna instituție de cultură ca și din cele ținute la *Sorbona* și la *Ecole Pratique des Hautes Etudes* (aici a prezentat bibliografia Istoriei Poloniei fără să aibă o singură notiță în față...) dovada unei multiplicități, a unei orientări unice.

Devenit profesor «agreat» la Sorbona, Nicolae Iorga va reveni an de an la Paris, unde va ținea cursuri de o diversitate uluitoare: dela prelegeri despre *Istoria Românilor* el va trece la expuneri referitoare la *Imperiul Bizantin* și la popoarele balcanice, dela trecutul regatului medieval al Ciprului va ajunge la prezentarea Ospitalierilor; în alt an se va ocupa de oglindirea societății românești în literatura veacului al XIX-lea; altă dată va înfățișa *Istoria Raguzei*, în alt an, influențele franceze în Austria și Prusia veacului al XVIII-lea.

Nu odată și din partea nu a unui singur învățat străin am auzit exclamându-se: «*Iorga este o forță a Naturii*».

De sigur aceeași impresie a făcut-o în lungile și repetatele sale peregrinații științifice în aproape toate țările Europei, unde cercetarea urmelor de trecut românesc era totdeauna însoțită de conferințele cele mai variate, ținute în Academii, Universități și societăți savante.

Astfel îl găsim vorbind, în afară de Franța pe care a străbătut-o în lung și în lat, în Italia, scumpă sufletului său, în Spania și Portugalia, în Belgia, Olanda, Danemarca, Suedia, în Polonia, Cehoslovacia, în Elveția și în anii din urmă, în Statele Unite ale Americii.

\* \* \*

Ajuns la acest punct al expunerii mele, îmi voi permite a face o comparație, fără nici un fel de intenție polemică — lucru care nu s'ar potrivi în nici un chip cu acest moment de duioasă evocare a unui mare dispărut — și anume: de sigur că Iorga a mișcat, a uimit, a cucerit anumite cercuri din Țară, mai ales tineretul de acum 30—40 de ani, lume a satelor, preoți și învățători, unii profesori.

Dar numai cu greu s'ar putea spune că el a avut totdeauna adeziunea totală a unora dintre persoanele care reprezentau elita intelectuală a Țării (mă gândesc, firește, în primul rând la istorici).

Temperament de luptător, spirit onest și curajos, Iorga a avut de îndurat ceea ce îndură mai totdeauna rarii oameni de felul acesta, mai ales într'un anumit mediu.

Dar nu mai era oare și altceva?

Nu cumva noutatea ideilor lui, bogăția monstruoasă a cunoștințelor, repeziciunea neumană a producției, nu cumva toate acestea deranjau anumite atitudini statice, dogmatice?

Nu îndrăsnesc să formulez și o altă întrebare care mijeste, de sigur, în spiritul Domniilor Voastre...

Dar nu cumva acei cari-l tăgăduiau, comiteau greșeala fundamentală de a examina, cu o tehnică de aplicat examinării unei miniat-uri, opera sa de o arhitectură gigantică, operă deasupra căreia scăpăra albastrul fulger al geniului?

Acel care de-abia era recensat în Țară, se bucura peste hotare de apreciere, de admirația unor învățați de categoria Germanilor Krumbacher, Lamprecht, Wilamowitz-Moellendorf, a Englezului William Miller, a Francezului Coville, a Cehului Jireček.

Înșirarea aceasta ar putea continua încă mult. Această apreciere, această admirație și-au găsit expresia practică în chemarea lui Nicolae Iorga în sânul a 31 de înalte instituțiuni de cultură, care s'au onorat pe ele înșile, cinstindu-l.

Voi înfățișa aici numele acestor organizații științifice, toate străine.. Înșirarea lor, poate cam monotonă în bogăția sa, va arăta mai bine decât orice prezentare a mea, cum apare Iorga în lumina străinătății:

În 1905 Nicolae Iorga este ales «membru străin» al *Societății Regale pentru publicarea documentelor privitoare la Istoria Scandinaviei*. Șase ani mai târziu el devine membru de onoare al așa numitei *Reale Deputazione Veneta di Storia Patria*;

Un an după aceea Iorga este ales membru corespondent la *Ateneo Veneto*;

În 1919 Nicolae Iorga devine membru corespondent al *Institutului Franței*, iar în 1920 este proclamat doctor «honoris causa» al *Universității din Strasbourg*;

Peste un an el este ales membru corespondent al *Academiei de Litere și Științe din Neapole*; doi ani mai târziu *Universitatea din Lyon* îl proclamă doctor «honoris causa».

Tot în 1923 Nicolae Iorga devine membru «asociat» al *Academiei de Științe, Litere și Arte din Lyon*, apoi membru corespondent al *Academiei de Istorie din Stockholm* și membru al *Academiei din Cracovia*.

În 1926 *Societatea de Geografie din Lisabona* îi conferă titlul de membru corespondent; în același an el devine doctor «honoris causa» al *Universității din Geneva* și al *Facultății de Teologie protestantă din Paris*.

În 1928 *Il Reale Istituto Veneto* îl alege membru corespondent, iar în anul următor *Universitatea din Vilno* îl proclamă doctor «honoris causa», titlu pe care îl obține în anul următor din partea bătrânei Universității din Oxford.

În 1931 *Academia din Praga* îl alege în sânul ei. În același an *Universitatea din Paris* îl proclamă doctor «honoris causa», pe când *Academia Latinitatis excolendae* îl alege membru de onoare.

În 1932 *Universitatea din Bratislava* îl proclamă doctor «honoris causa», iar *Academia «degli Arcadi» din Roma* îl alege membru corespondent. Peste un an *Societatea de Studii Byzantine din Atena* îl cheamă ca membru «asociat», iar *Universitatea din Roma* îl proclamă doctor «honoris causa». *Academia Stanislas din Nancy* îl alege membru corespondent al ei în 1936, iar în anul următor obține aceeași cinstitură din partea *Academiei de Istorie din Santiago de Chile*.

În 1939 *Universitatea din Alger* îl proclamă doctor «honoris causa». La date pe care nu le-am putut determina Iorga fusese ales membru corespondent al *Academiei Armene San Lazzaro din Veneția*, membru corespondent al *Academiei «dei Lincei» din Roma*, membru al *Institutului Slav din Londra*, membru al *Institutului Slav din Praga* și membru corespondent al *Academiei Sârbești*.

Deci, în rezumat, Nicolae Iorga a fost membru a 21 de Academii și societăți savante străine și doctor *honoris causa* a 10 Universități, iarăși străine.

Nu sunt sigur însă că lista mea este completă... Mai trebuie să adaug la această lungă listă — credeți oare că vreun învățat, român sau străin, ar putea ușor înfățișa un asemenea *cursus honorum*? — informația următoare: începând cu anul 1939, Nicolae Iorga fusese ales vice-președinte al *Comitetului Internațional al Istoricilor*, organizație care reprezintă pe învățații domeniului nostru, din aproape toate țările globului.

Aceste multiple și desinteresate aprecieri au venit, cum văzurăm, din atâtea medii străine unele de altele, dar mai ales străine de contingențele dela noi, în cât ele pot fi considerate ca aureolarea pură și autentică a unei minți neobișnuite, a unei puteri de creare excepționale.

\* \* \*

Ajuns la sfârșitul acestei evocări a celei mai strălucite figuri culturale pe care a dat-o neamul nostru, voi repeta aici cuvintele pline de



melancolie, în care apare presimțirea morții, cuvinte scrise de Nicolae Iorga cu puțini ani înainte de tragedia din Noembrie 1940.

Vorbind de nebanuitele greutate materiale pe care trebuise să le înfrunte atunci când străbătuse arhivele străine pentru a mări comoara de informații cu privire la trecutul nostru, Iorga scria: «A venit vremea, acum, când nu e departe sorocul la care trebuie și eu să-mi iau rămas bun dela toți, dela cine mă știu și cei, mulți, cari nu mă știu, dela cei câțiva prieteni, dela mulții dușmani și dela atâta gloată de indiferenți, să spun și aceste lucruri...» (*O viață de om*, I, p. 307).

\* \* \*

Dl. Barbu Theodorescu, căruia i se datorește cea mai completă bibliografie a lui Nicolae Iorga, a stabilit următoarea numărătoare: 1003 volume, 12.755 de articole, 4.963 de recenzii, adică un total de 18.721 de numere bibliografice. Niciodată un Român n'a scris atât, n'a lucrat atât, n'a dus numele nostru în atâtea colțuri ale lumii.

Orice ar mai veni, orice s'ar mai întâmpla, acest mare glas nu se va stinge niciodată.

Dincolo de lespede de înflorită care-l acopere, Nicolae Iorga va vibra cu noi, va sta lângă noi, ne va vorbi din miile, din zecile de mii, din sutele de mii de pagini în care s'au coborât sufletul său de foc și geniala sa minte.

C. MARINESCU  
Profesor la Universitatea  
din București

# I N D E X \*

- Abdallāh b. Ibrāhīm el-Uskūdārī, I, 285.
- Abdallāh Efendi, I, 285.
- Ἀβάρῖνος < \* Avorīnŭ, top. en Mésénie, II, 465.
- Abdera, I, 27.
- Abeille, abbé, II, 420.
- Abesci, sur l'Empire Ottoman, II, 387.
- Aboba Pliska, ville bâtie par les Protobulgares, I, 186.
- Abraham, scène du sacrifice d', II, 413.
- Abrahamo, Nicola, marchand grec, II, 376.
- Abramić, M., II, 396.
- Abrittus, bataille d', I, 30, 57.
- Abrud, I, 264.
- Académie Roumaine, II, 455; Bibliothèque de l', I, 199, 201; II, 457.
- Académie royale de Belgrade, I, 152.
- Acaranie, I, 68.
- Achrida, patriarcat d', II, 303; v. Ochrida.
- Acibius Attianus, préfet du prétoire, I, 185.
- Acoluthies, II, 453.
- Acroïnon, victoire d', I, 194.
- Adana, II, 284.
- Adamantio, A., II, 352.
- Adamclissi, chapiteaux à protomes de béliers à, II, 410, 411.
- Adiabène, en Mésopotamie, I, 184.
- Adjud, Lazès à, II, 369.
- Adjud-Foltești, vallum entre, I, 189, 190.
- Adriatique, Mer, I, 28, 56, 69; II, 378, 490; pays sur le bord de l', I, 8.
- Aegyptus, envers les Romains, I, 47; v. Égypte.
- Aelianus, Tib. Plautius Silvanus, expédition de, I, 189.
- Aelium Hadrianum, I, 189.
- Afrique du Nord, I, 102, 187; II, 406.
- Agathocle, I, 209, 210.
- Agathyrres, I, 265.
- Âge du bronze, dans la région carpatho-balkanique, II, 339—343.
- Agrell, S., I, 297.
- Agrostoli, ville natale de N. Mavrodi, I, 197.
- Ahmed, sultān, I, 284.
- Ahmed Vefik Pasha, I, 284.
- Ahmedî, I, 284.
- Ahmed Yesewî, I, 284.
- Ahmet Pacha, et Mustapha, II, 426.
- Aï-Todor, à l'Ouest d'Yalta, I, 262, 263.
- Ak Koyūnlu, I, 284.
- Aksundjur, I, 284.
- Aladinić, Toma, nom d'un Roumain et d'un village en Croitie, I, 85.
- Alains, II, 361; contact avec les Goths, I, 269.
- Alape, pour Aleppo, II, 426.
- Albanais, I, 71, 217; en Espagne, I, 274; iconographie des, I, 239; révolte des, I, 106.
- Albanie, I, 254; II, 493; révolte de Scanderberg en, I, 115, 119; Roumains d', I, 254; Turcs en, I, 103.

\* L'index a été rédigé par M-elle M. Vulcu, avec la collaboration des assistants de l'Institut.

- Alburnus Maior (Roşia Montană), I, 264.
- Alecsandri, Basile, I, 212—214.
- Aleppo, II, 426.
- Alexandre Coconul, prince de Valachie (1623—1627), II, 458.
- Alexandre le Bon, prince moldave, I, 282.
- Alexandre le Grand, I, 9, 27, 261; roman d', I, 237; vie d', I, 245.
- Alexandre, tsar, I, 276.
- Alexandre Sévère, I, 182.
- Alexandrescu-Dersca, M. M., notes bibliographiques par I, 249, 252, 257, 283, 284, 286, 296; à propos d'un firman du Sultan Mustafa III (rapports commerciaux turco-roumains au XVIII-e siècle), II, 363—391.
- Alexandria, ville roum., I, 13.
- Alexandrie, en Égypte, I, 193, 205; atelier monétaire d', I, 60.
- Ἀλέξανδρος archév. de Constantinople, II, 460.
- Alföldi, A., I, 32, 192, 269.
- Alger, I, 205; II, 501.
- Ālī Hekim-oghlu pasha de Babadag, II, 368.
- Ālī Shīr, I, 284.
- Allemagne, I, 216, 218, 257; II, 310, 421, 490; commerce roumain avec l', II, 375, 376, 378, 386.
- Allemands, I, 216, 219, 258; à Novo Brdo (Serbie), I, 106; en Bosnie, I, 258.
- Almaj, vallée, folklore, I, 300.
- Alpes [Alpen] (Dalmatie), I, 66.
- Alphonse V le Magnanime, roi de Naples, I, 107.
- Altheim, Fr., I, 269.
- Alunovici, lieu à Gradina, I, 71; tribu, I, 77.
- Amasie, gouvernement de Mustapha, II, 418, 425.
- Amérique, I, 281.
- Amiras, Alexandre, I, 289.
- Ammien Marcellin, I, 189.
- Ammónounon, I, 252.
- Ampelum (Zlatna), I, 264.
- Amphipolis, capitale de la Macédoine I-ère, I, 4; monnaies d', I, 60.
- Amu Darya, I, 284.
- Anastase, empereur, I, 186, 188.
- Anastimatar, v. Noul A.
- Anatolie, I, 179, 252, 283; luttes des Ottomans en, I, 106.
- Anca, personnage d'une comédie de Voïnikov, I, 213, 214.
- Anchialos, Roumains d', I, 69.
- Ancien Testament, I, 240; sur la musique, I, 236.
- Ancona, II, 490; Ciriaco d', I, 107, 108.
- Andrássy, Jules, comte, I, 216, 217.
- Andrei, A., I, 252.
- Ἀνδριανόπολις II, 356, 358.
- Ἀνδριανοπολίτες II, 357.
- Andrieşescu, I., I, 23, 173, 174; sur les assises de l'unité carpatho-balkanique, II, 334, 337.
- Andrinople, I, 252; II, 359—361, 423; ambassade envoyée par Vladislav de Pologne et de Hongrie à, I, 109—111; désastre d', I, 33, 196; douanne à, II, 387; prise d', I, 252; traité de Vladislav de Pologne et de Hongrie et d', I, 112; Turcs à, I, 102.
- Andriscos, révolte d', I, 5.
- Anges, dynastie byzantine (1081—1261), I, 195.
- Angevins, I, 104, 107.
- Angleterre, I, 216, 217, 281.
- Angustia (Breţcu), I, 183, 190.
- Augyal, David, sur Vladislav roi de Pologne et de Hongrie, I, 113.
- Ankara, I, 284; lutte en 1402 à, I, 103.
- Ansbertus, moine, I, 89.
- Antalya, I, 284.
- Anthim d'Ivir, notice biographique, II, 455, v. le suiv.
- Antim Ivireanul, I, 290, v. le préc.
- Antioche, I, 193; monnaies battues à, I, 58, 60.
- Antoine IV et la Moldavie, II, 305.
- Anton, Ioan, marchand grec, II, 376.

- Antonini, *Itinerarium*, v. *Scythica*, II, 344—348.
- Apa, haches d', I, 175.
- Aphroditianos, la légende d', I, 289.
- Apocalypse, l', sur la musique, I, 236.
- Apollon, I, 180, 206, 267.
- Apollonie, ville illyrienne, I, 9, 19; colons grecs d', I, 29; drachmes d', I, 17, 21, 28.
- Apostolidès, Dr. Mirtilis, I, 255.
- Apulum (Alba-Iulia), I, 53, 180, 264.
- Aquillée, monnaies battues à, I, 58, 60.
- Arabes, I, 193, 194.
- Αραβία, I, 136.
- Arabie, I, 125, 145.
- Arad, I, 174.
- Aragonais, v. Alphonse V le Magnanime, roi de Naples, I, 107.
- Aratova, village, I, 91.
- Arbatsky, Jury, I, 300.
- Arcadie, II, 465.
- Ardomelje, village, I, 83.
- Argeș, monastère, d', I, 132; Sainte Philothée d', I, 287, 288.
- Argeș, vallée roum., I, 20.
- Argyropol, Const., I, 206.
- Argyropoulos Jean, II, 450.
- Aristote, II, 421.
- Aristița, personnage d'une comédie de B. Alecsandri, I, 213.
- Ariuşd, v. Tripolje.
- Arles, atelier monétaire d', I, 60; musée, II, 411.
- Arménie, I, 184.
- Arnaudov, M., prof., I, 250.
- Arne, I, 37.
- Arneth, I, 33.
- Aron Voévode, I, 288.
- Aroumains, I, 67—69, 73, 81, 82, 97, 100, 253, 254.
- Arrân, I, 284.
- Arras, I, 284.
- Arrubio (Arrubium) à la lisière du Măcin, II, 344, 345, 347, 268.
- Arta, II, 358, 362.
- Αρτα, II, 353, 354.
- Artémis Tauropoulos représentée sur les tetradrachmes de la Macédoine, I-c, I, 7.
- Asarlic, II, 410.
- Asen, yean, tsar bulgare, II, 309, v. Assan, Assen.
- Asie, I, 109, 114, 116, 117, 120, 226, 259; II, 343.
- Asie Mineure, I, 60, 81, 102, 194, 196, 264, 270, 284; II, 341, 492; basiliques, II, 415; chapiteaux à protomes de bœliers, II, 411; Turcs en, I, 106, 113.
- Asov, Mer d', commerçants de Thasos à la, I, 4.
- Aspasie, I, 206.
- Asprocastron (Cetatea-Albă), I, 274.
- Assan, Michel, monnaies frappées par, I, 42.
- Assan, Vlachie d', I, 274.
- Assen [Assan], Jean, combats avec les Latins, II, 349, 353—355, 361.
- Assénides, l'état des, I, 98, 273; II, 353, 354; origine valaque des, I, 196; Roumains des, I, 65, 69, 75.
- Atanasov, P., I, 256.
- Athanasarich, roi de Goths, I, 189.
- Athanase, patriarche de Constantinople, I, 271.
- Athènes, I, 197, 204, 247, 293; II, 401, 412, 463, 497, 501; les Turcs occupent, I, 115; relations avec Thasos, I, 3.
- Athos, Mont, I, 129, 133, 150, 280, 294; églises d', I, 196; Vlaques descendus vers, I, 81.
- Atiya, Aziz Suryal, I, 274; sur les croisades, I, 118.
- Atlas, I, 184.
- Attila, I, 61.
- Augsbourg, I, 157.
- Аугсбургъ, I, 171.
- Auguste, empereur, I, 189, 247; II, 463; politique d', I, 50.
- Aunjetitz (Bohême) civilisation, I, 175, 176.

- Aurélien, empereur, I, 188; et la Dacie, I, 269, 270; monnaies, I, 32, 60.
- Autriche, I, 155, 157, 216, 217, 280; commerce roumain avec l', II, 376, 379, 387; cour d', I, 156; influences françaises en, II, 499.
- Avares, I, 189; invasion, I, 38.
- Aventin, I, 180.
- Avram, A., marchand, II, 376.
- Avramie, I., I, 200, 290.
- Avrig, fresque de l'église d', I, 239.
- Axinte Uricarul, I, 289.
- Axiopolis (Cernavoda), I, 188, 267; II, 346.
- Axios, rivière, I, 260.
- Baal, dieu asiatique, I, 179.
- Baba Tonka, I, 250.
- Babadag, pasha de, II, 368, 369.
- Babelon, E., I, 33.
- Babinger, Franz, I, 250, 251, 252, 277, 285, 286.
- Bacchus, sculpture, I, 268.
- Bačkovó, monastère de, I, 288.
- Baghdād, I, 283.
- Bährfeldt, M., v., I, 29.
- Băieși, étymologie, I, 221, 222.
- Baila, J., I, 199. \*
- Bajazet II, détrôné par Selim II, II, 419.
- Bajazet, sultan turc, I, 92.
- Bălan, I., Sur les documents bucoviniens, II, 371, 372, 376.
- Bălcescu, N., I, 280, 281.
- Bălgrad, I, 298.
- Bălgrad, top. roum. de la Transylvanie, hongr. Gyulafehérvár, v. Glimboka, II, 471.
- Baljka, paroisse près de Sebeniko, I, 84.
- Balkans, I, 27, 31, 107, 177, 185, 187, 216—219, 241, 252, 255; II, 462; au XIV-e siècle, II, 310; croisés en, I, 105; défilés des, I, 116; états slaves des, I, 102; impérialisme romain dans les, I, 28; invasion de Goths, I, 32; littérature populaire des, I, 299; Murad II dans les, I, 106; Péninsule des, I, 272; peuples des, I, 203; Roumains des, I, 66—81, 87, 98, 99, 254, 273, 296; Turcs en, I, 119.
- Balș, I, 40.
- Baltique, mer, migrations gothiques, I, 269.
- Βαλτουβής II, 356.
- Banat, pays roumain, I, 20, 28, 40, 43, 91, 93, 94, 223, 255, 271, 282, 297, 300, II, 476; l'âge du bronze en, I, 173—177; les Jazyges et le, I, 48, 269; le parler daco-slave avec des traits « bulgares » et « serbes », II, 481; propriétés de Hunyadi dans le, I, 115; Romains du — croate, I, 79, 86, 99; Souabesde, I, 258.
- Bandul, colline, I, 91.
- Banhida, I, 175.
- Bănescu, N., I, 75, 196; II, 353, 354; sur la création de l'état des Assénides, I, 273; sur le patriarche Athanase et Andronic II Paléologue, I, 271; sur Paristrion, I, 272.
- Banjani, tribu monténégrin, I, 79, 80.
- Baragan, plaine en Valachie, I, 64.
- Barbares, parure, II, 394.
- Barberousse, empereur, I, 89.
- Barbier, marchand français en Moldavie, I, 370.
- Barbu, gendre de Mircea Ciobanu, I, 134.
- Bărcăcilă, Al., I, 42, 189.
- Bariduum, ville dalmate, I, 264.
- Barlaam, métropolitain de Moldavie, I, 203.
- Bârlad, Lazes à, I, 366—368.
- Barletius, Marinus, auteur de la Vita Scanderbegi, I, 103.
- Barnea, I, I, 270; sur les clapiteaux à protomes de béliers de la Scythie Mineure, II, 408—416.
- Barnovski, Miron, I, 278.
- Bârsa, pays roumain, I, 20, 174, 176, 181.

- Bârseanu, Andrei, amitié pour N. Iorga, II, 492.
- Barthold, I, 284.
- Bartolomeo di Genova, franciscain, I, 104.
- Bartolowich, Antonio, consul vénitien à Durazzo, II, 371.
- Barwinski, E., I, 289.
- Bârzaska, village en Banat, I, 94.
- Bârzoiu, personnage d'une comédie de B. Alecsandri, I, 213.
- Basarab, Dan, voïvode roum., I, 300.
- Basarab, Mathieu, prince valaque, I, 246.
- Basile, évêque de Roman, I, 202.
- Basile le Grand, Saint, II, 457.
- Basile I, empereur byz., I, 194.
- Basile II, le Bulgaroctones empereur byz., I, 73, 74, 80, 95, 194, 268, 272; monnaies de, I, 36.
- Basile Lupu, voïvode moldave, I, 201, 203.
- Bassus v. Quadratus B.
- Bastin, J., I, 104.
- Batakliiev, Ivan, sur l'évolution de la géographie bulgare, I, 258.
- Βατάκτιος, Ἰωάννης II, 354.
- Batopédi, couvent athonite, II, 307.
- Baudouin, lutte avec Jean Assen, II, 353, 355, 359, 361.
- Bauer, général, II, 456.
- Bâyazîd II, I, 285.
- Bayoun, M. C., I, 284.
- Beaux-Chênes, endroit entre Prespa et Castoria, I, 73.
- Bechet, I, 251.
- Bedevlya, local. en Maramureş; chez les Roum. Bedeu; chez les Hongr. Bedö; Bedewhaza et Bedeuhaza en 1389, II, 487.
- Bedr ed-Dîn Maḥmūd, ibn Gdāi Samauna, I, 251, 252.
- Bela Bałanka, I, 91.
- Béla, prince hongrois, I, 281.
- Béla, roi de Hongrie, I, 43.
- Beldiceanu, N., note bibliographique par, I, 291.
- Belgique, I, 179; II, 488, 499.
- Belgrade, II, 497; assaut des Turcs sur, I, 103, 104; — Constantinople, route I, 262; entrepot de commerce, II, 370, 380; toponymie au Sud de, I, 91, 95.
- Belić, prof. de Belgrade, I, 91.
- Belin, auteur de la pièce Mustapha et Zéangir, I, 420.
- Βελισκός < Belîshû, top. en Attique, II, 465.
- Belize, tribu monténégrin, I, 79.
- Belnă, Șt., II, 315.
- Belobreška, village en Banat, I, 94.
- Bémont, Charles, II, 490; correspondance avec N. Iorga, II, 496.
- Bender, Turcs de, II, 369.
- Benic, dép. Alba, I, 264.
- Benjamin Costake, I, 287.
- Benoit, Fern, II, 411.
- Berhomert, sentier de, II, 376.
- Berlihié, marchand français en Moldavie, II, 369.
- Berlin, I, 178, 180, 258; II, 490.
- Bernard, II, 352.
- Berne, ms. gr. de la Chronique de Morée, à, II, 349.
- Berza, M., compte-rendu par, I, 248.
- Berzdorfia (Berzdorf), loc. II, 401, 404.
- Βερζοβᾶ — Breazova, top. slave de la Grèce et de la Roum., II, 467.
- Bessarabie, I, 185—190, 223, 259; 297; II, 479; Allemands de, I, 258, colons bulgares, I, 255.
- Betanski, abbé, II, 378.
- Bethléem, bergers de — en peinture, I, 236.
- Bèze, Théodore de, Psalms de, II, 429.
- Bianu, I., savant roumain, I, 27, 199; II, 371, 436, 455, 456, 459—461; opinion sur le Psautier de Dosithée, II, 430, 431, 434, 435, 437.
- Bible, instruments musicaux dans la, I, 235, 237, 241.
- Bibliographiques, problèmes, concernant le livre grec en Roumanie, II, 447—464.

- Bielz, sur les tétradrachmes de la Transylvanie, I, 17, 18.
- Biertan, inscription chrétienne de, I, 270.
- Bihor, I, 175.
- Biroe (Beroe), près d'Ostrov, II, 344, 347.
- Bisericuța, II, 346.
- Bisericuța, forteresse romaine de, I, 267.
- Βιστρίτσα — Bistrița, top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
- Bistritza, monastère de, I, 202, 286.
- Bitolie, I, 68.
- Bjelo Brdo — Kličevac, I, 175, 177.
- Βλαχά — Vlaha, distr. de Cluj, concord. top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
- Βλαχία II, 354, 356.
- Blanchet, J. A., I, 29, 40, 56.
- Block, Martin, I, 221, 223, 224.
- Bludoff, comte, II, 449.
- Bobulescu, C., sur l'iconographie musicale roumaine, I, 234—239, 241, 243.
- Boer, I, 286.
- Bogata Mureșului, dép. de Turda, I, 17.
- Bogați, près de Târgoviște, I, 16.
- Bogdan, D. P., I, 276.
- Bogdan, I., hist. roum., I, 92, 276; II, 492.
- Bogomiles, en Espagne, I, 274.
- Bohême, I, 108, 176, 275; commerce roum. avec la, II, 376, 387.
- Böhm, Karl, II, 421.
- Boiadjev, Pirin, compte-rendu par, I, 215; notes bibliographiques par, I, 251, 254, 256, 288.
- Boian (Bucovine), II, 486.
- Boiana, monastère bulgare, I, 241, 242.
- Boiana, trésor mon. découvert à, I, 32.
- Boiu, dép. de Târnava Mare, I, 19.
- Bojagi, Mihail, écrivain d'orig. macédo-roum., II, 460.
- Bulgares de la Volga, I, 187.
- Bolgrad, I, 187.
- Bolin, S., I, 36.
- Bollandistes, II, 453.
- Bolliac, Cezar, numismate roum., I, 14; sur le théâtre roum., I, 210.
- Bologne, II, 490.
- Boniface, lutte avec Jean Assen, II, 353, 359.
- Bonjourisme, I, 212.
- Borač, cité et propriété de la famille Pavlovici, en Bosnie, I, 256, 257.
- Boris, prince bulgare, I, 186, 194, 196.
- Bortă < ucr. borta, bort, II, 479.
- Βορτόπια, Βορτόπι roum. vîrtop, II, 470.
- Bosniaques, en Espagne, I, 274.
- Bosnie, I, 66, 106, 111, 117, 119, 216, 217, 222, 225, 256, 257, 276; Allemands en, I, 257, 258; commerce roumain avec la —, II, 376, 387; Roumains de, 67, 68, 76, 77, 83—87, 99.
- Bošnjaku, village, I, 94.
- Bošković, II, 379, 388.
- Bosphore (Bosfor), I, 116, II, 305, 314, 394.
- Bosphore en Borystène, livre de vers gr., II, 462.
- Botev, Christo, I, 250, 251.
- Botoșani, Lazes à, II, 366, 368; Juifs à, II, 371.
- Bouillon, duchesse de, collaboratrice de Belin, II, 420.
- Bouillon, voir Godefroy.
- Bounin, Gabriel, auteur de « la Soldane », II, 421—424, 426, 427.
- Bourges, II, 421.
- Bourguina, A., I, 119.
- Boargogne, la, et l'idée d'une croisade, I, 104, 105, 107, 110, 118.
- Βούζι, toponyme en Grèce ayant à sa base l'appellatif grec βούζι; sl. \*Büzü, II, 469.
- Bozna < sl. \*Büzina, II, 480.
- Braïla, I, 258; imprimeries bulgares à, I, 291.
- Brîla, dép., I, 199.
- Bran, trésor monétaire trouvé à, I, 33.

- Brâncoveanu, Constantin, prince valaque, I, 201, 290; II, 459; peinture religieuse, I, 238, 239.
- Brâncoveanu, Constantin, Stolnic, II, 459.
- Brandiz, le duc de, I, 90.
- Brancevo, I, 90, 92; Roumains de, I, 98, 99.
- Branicki, grand général de Pologne, II, 366.
- Branković, Georges, despote de Serbie en Hongrie, I, 105, 107—111, 114.
- Braşov, ville en Transylvanie, I, 16, 174, 176, 181, 246, 266.
- Brătescu, C., I, 274; II, 353; sur la Valachie d'Assan, I, 274.
- Brătianu, Dimitrie, à Cple., I, 280.
- Brătianu, G. I., I, 23, 41; II, 498; sur l'approvisionnement de Cple., II, 363; sur la Bulgarie Transdanubienne, I, 272.
- Brătianu, Jean, I, 251.
- Bratislava, I, 299; II, 501.
- Bratocea, défilé en Roumanie, I, 15.
- Brătulescu, V., I, 241, 295.
- Braun, Maximilian sur la Serbie, I, 119.
- Brazda lui Novac, vallum de la Valachie, I, 187, 188.
- Bréhier, L., II, 410, 414.
- Breţcu (Angustia), I, 190.
- Βρεττάζα, Μπρεττάζα — Breaza, concordance top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
- Brieg, ravitaillement de Prusiens à, II, 377.
- Britanni, envers les Romains, I, 47.
- Brizja, en Bosnie, I, 77, 86.
- Brodari, possession de la famille Pavlović, I, 257.
- Brodin, P., I, 119.
- Brogie, comte de-, rapport, II, 366.
- Brogard, Wenzel von, relation de, II, 376.
- Brousse, douane à, II, 387; Roumains émigrés à, I, 281.
- Brown, Horatio, rapports avec N. Iorga, II, 496.
- Bruckenthal, Musée Baron — à Sibiu, I, 270.
- Brückner, Aleks, II, 429, 435; étude sur Kochanowski, II, 428.
- Brühl, premier ministre de Pologne, II, 375.
- Brunot, II, 449.
- Brunsmid, J., I, 29, 36, 56, 58.
- Brutus, I, 206, 207.
- Bruxelles, II, 492, 496; congrès de, I, 25; ms. fr. de la Chronique de Morée à, II, 349.
- Bub, Constantin, marchand transylvain, II, 380.
- Bucarest (Bucureşti), I, 11, 13—16, 57, 173, 174, 183, 189, 190, 197, 199, 201—203, 205, 206, 208—212, 219, 250, 251, 252, 253, 254, 256, 258, 263, 265, 267, 270, 287, 288, 295, 299; II, 315—319, 322, 328, 331, 361, 362, 363, 366, 380, 489, 497; imprimeries bulgares à, I, 291; école princière, II, 461; monnaies trouvées à, I, 33, 40; préfet de police, I, 251.
- Bucegi, montagnes, I, 174, 181.
- Buccov, général autrichien, II, 380.
- Buchanan, George, II, 437.
- Buchon, J. A., éditeur de la Chronique de Morée, II, 349—351.
- Bucoveţ < sl. \* Buckovići, II, 475.
- Bucovine, I, 223, 241, 297; II, 479; Allemands de, I, 258.
- Buda, pendant le XV-e siècle, I, 107, 110, 112.
- Budapest, I, 64, 219; II, 491.
- Buday, A., I, 45.
- Bug, commerçants de Thasos dans la vallée du, I, 4.
- Bugariski Katun, hameau bulgare, I, 82.
- Bugeac, I, 189, 190.
- Bukurovići, localité à Visoki, I, 77.
- Bulgare, informations sur l'histoire de la Valachie au XVI-e siècle



- dans une oeuvre hagiographique, I, 121—151.
- Bulgares, I, 81, 89, 90, 92, 100, 185, 186, 194, 211, 214, 223, 231, 255, 273, 275—277, 292, 298; II, 327, 354, 493; en Espagne, I, 274; iconographie, I, 239; relations avec les Serbes, I, 102; révoltes des, I, 250, 251; de Roumanie, I, 212.
- Bulgarie, I, 25, 26, 42, 58, 59, 62, 67, 69, 73, 74, 80, 82, 90, 121, 122, 186, 194, 212, 217, 250, 254—256, 261, 268, 273; II, 338, 361, 362, 387, 497; chapiteaux à protomes de béliers en, II, 411; conquise par les Turcs, I, 119; croisade du XV-e siècle en, I, 111, 116; fouilles de, I, 270; la bialisation de l'e, II, 472; marché, I, 253; relations avec Byzance, II, 307, 310; Roumains de, I, 91, 93, 95, 253, 274; thème byzantine, I, 272; — Transdanubienne, I, 272; trésors de la, I, 37, 38.
- Buljina, au sud de Stôk, I, 83.
- Bunazertovici, famille à Temnici dans la région de la Morava, I, 85.
- Bunei, village au sud de Branicevo, I, 89, 99.
- Burada, Th., I, 231.
- Burébista, I, 28, 29.
- Burazeri de Dubitza, dans la Bosnie, I, 85.
- Burel de La Roncière, Charles, historien de la marine française, II, 490.
- Butculești, village roum., I, 13.
- Buteresco, docteur, II, 392.
- Butova, lampe chrétienne de, II, 404—407.
- Buzău, évêché de, I, 133.
- Buzescu, chronique des boïards, I, 244.
- Buzesco, Sima, I, 293.
- Buzescu, Stroe, tombeau de, I, 245.
- Byron, I, 292.
- Byzance, I, 62, 74, 97, 122, 193—197, 202, 272; II, 363, 476; et le métropolitain de Halicz, II, 306; pendant le XIV-e et XV-e siècle, I, 102, 103, 105—107, 118; propagande catholique à, I, 276; relations avec l'Église roumaine, II, 305; v. Constantinople.
- Byzantine, Église, relations avec les Bulgares, II, 309.
- Byzantin, Empire, I, 102, 103, 107, 119.
- Byzantine, Église, relations avec les Bulgares, II, 309.
- Byzantins, I, 75, 82, 97, 98, 100; participation à la campagne de 1444, I, 118; relations avec les provinces danubiennes, I, 271; relations avec les Serbes, II, 303, 304, 306, 309, 310; tétradrachmes de, I, 9.
- Byzie, Roumains de, I, 81—82.
- Caffa (Crimée), comptoir maritime de, I, 41.
- Cahul, I, 187.
- Caire, I, 283; II, 400; école du, I, 252.
- Căldărușani, monastère, II, 318, 331.
- Căldărari (Tziganes-chaudronniers), I, 222.
- Calfoglu, Alex., comise, II, 457.
- Călinescu, G., sur les rimes dosithéennes, II, 443; sur le Psautier de Dosithée, II, 432.
- Calipsița, personnage d'une comédie de B. Alecsandri, I, 213.
- Calixte III, pape, I, 104.
- Calkeópulos, Ath., I, 450.
- Callatis, I, 266, 270; II, 409, 413; établissements chrétiens, I, 415; orfèvrerie ancienne à, II, 392—396; monuments, II, 414; tétradrachmes frappées à, I, 9.
- Calligula, monnaies de l'époque de, I, 35, 60, 269.
- Callimaki (Callimachi), Grégoire, prince de Moldavie, II, 377.
- Callimaki, Jean Théodore, prince de Moldavie, II, 373, 378.

- Callipides (Carpides), population, I, 262.
- Calliste, patriarche de Constantinople, relations avec la Serbie, II, 305, 307, 309.
- Callivurtzis, N., I, 287.
- Călmățuiul, rivière roum., I, 12.
- Calojanis, despote, II, 359.
- Calu, station archéologique en Moldavie, I, 181.
- Camariano, Ariadne, I, 200; II, 311; comptes-rendus signés par, I, 201, 211; notes bibliographiques par, I, 277, 279, 287, 289, 290—292, 298—300.
- Camariano, Nestor, I, 198; II, 453; compte-rendu par, I, 199; sur la Chronique de Morée, II, 349—362.
- Campanis, A., II, 448.
- Câmpinleanu, Ana, mère du C. Filipescu, II, 321.
- Câmpulung, ville roum. de la Valachie, I, 203.
- Câmpulung, ville moldave, Laze à, II, 369.
- Cana, les noces de, en peinture, I, 236.
- Candrea-Adamescu, dictionnaire, II, 480.
- Cantacuzène, histoire des, par D. Cantemir, I, 201.
- Cantacuzène, Jean VI, empereur byzantin, I, 196.
- Cantacuzène Șerban, Bible de, I, 245; v. Cantacuzino, Ș.
- Cantacuzino, Constantin, stolnic, I, 288; II, 459, 463.
- Cantacuzino, G., I, 263.
- Cantacuzino, G. G., archive de, I, 280.
- Cantacuzino, Pârnu Măguranu, logothète, I, 296.
- Cantacuzino-Pășcanu, Iordaki, grand spataire de Moldavie, II, 377.
- Cantacuzino, Șerban, II, 458; v. Cantacuzène, Ș.
- Cantemir, Démètre, prince de Moldavie, I, 91—92, 201, 203, 250.
- Căpâlna, station archéologique dans la Transylvanie, I, 181.
- Capidan, Th., savant roumain, I, 66, 67, 249, 254, 296.
- Capidava, village romain (Dobroudja), I, 53, 267.
- Capistrano, Jean de, ami du vieux Hunyadi, I, 104.
- Cappadocie, province romaine, I, 46.
- Capșa, v. Istrati.
- Caracalla, empereur, I, 264; monnaies de, I, 60.
- Caracaș, Dim., écrivain macédo-roumain, II, 460.
- Caracliu, entre Iroesmis et Arrubium, II, 344, 345.
- Caragea, Antioh, contre les Lazes, II, 369.
- Caragea, Const., prince de Valachie II, 321, 327—329.
- Caragiale, Iorgu, I, 292.
- Caraman, P., comptes-rendus par, I, 234, 243.
- Caramanie, émir de, I, 106, 109; gouvernement de Selim, II, 419; révolte en, I, 113, 117.
- Carcopino, J., I, 29, 185.
- Carițiu Grad, I, 270.
- Cariotes, I, 255.
- Carlos, infant d'Espagne, II, 417.
- Carlovo, dép. en Bulgarie, I, 261.
- Carnuntum, I, 180.
- Carpathes, monts, I, 65, 66, 97, 174—176, 181, 182, 188, 220, 266, 298; II, 479, 484.
- Carpato-danubienne, trésors monétaires de la région, I, 23—44.
- Carsium, localité en Dobroudja, I, 188, 267.
- Carthage, monnaies frappées à, I, 56, 60; chapiteaux à protomes de béliers à, II, 411.
- Cartoian, N., savant roum., I, 201—204, 250, 288, 299; II, 436, 463; sur le Psautier de Dosithée, II, 432, 435; sur la peinture religieuse, I, 240.
- Caryophyle, Jean, II, 449.

- Castellane, ambassadeur français, II, 387.
- Castoria, I, 73.
- Castriota voir Skanderbeg.
- Catalin, I, 258.
- Catavasiare, II, 462.
- Catherine, II, I, 200.
- Catherine de Médicis, II, 421.
- Cato, I, 47.
- Caucase, II, 340, 394.
- Cavallioti, Th., écrivain macédo-roumain, I, 254; II, 449, 460.
- Cecaumenos, I, 81.
- Cedrenus, sur les Valaques migrants d'Anoylachie, I, 65, 73.
- Celeiu, dép. de Romanați, I, 12, 32.
- Celtes, invasion, I, 27, 265, 266; migrations des, II, 342.
- Celtes Eraviques, I, 25.
- Cène, fresque bulgare de la , I, 242.
- Centorio Degli Hortensii, Antonio, auteur d'une relation sur la mort de Mustapha, II, 426, 427.
- Céos, monnaies de, I, 60.
- Cerna, monnaies de, I, 40.
- Cernagora, dép. de Carlovo, I, 260.
- Чернышев, граф, I, 171.
- Cernăuți (Cernowitz), Lazex à, II, 369; route de, II, 376, 379; staroste, de, II, 371.
- Cernavoda, I, 186, 188.
- Cernena Gora, I, 261.
- Černomen, pris par les Turcs, I, 102.
- Cérulaire, Michel, patriarche, I, 194; II, 305.
- César, I, 207—210; II, 463.
- Cesarini, légat du pape Eugène IV et l'idée d'une croisade, I, 103, 105, 107, 108, 110, 111, 113, 114, 117.
- Cetatea, colline roum., I, 18.
- Cetatea-Albă, I, 41, 274; vallum près de, I, 186.
- Cetățenii din Vale, dép. de Muscel, I, 16.
- Cetea, I, 175.
- Cetinje; vallée, Roumains de, I, 71, 72.
- Chalcédoine, évêché, de, II, 307.
- Chalcocondylas, Laonicos, I, 103.
- Chalil b. Ismā'il b. Schejch Bedred-Dîn Maḥmūd, I, 251, 252.
- Chaloupecky, Václav, I, 275.
- Chamfort, auteur d'une tragédie sur la mort de Mustapha, II, 420.
- Chapiteaux à protomes de béliers de la Scythie Mineure, II, 408—416.
- Charax de Ptolémée, I, 262.
- Charlemagne, couronnement, I, 194.
- Charles IX, II, 421.
- Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, I, 118.
- Charles, Martel, I, 194.
- Charles-Quint, I, 247.
- Charles Robert, I, 218.
- Charrière, II, 423, 424.
- Châteauroux, Bounin bailli de, II, 421.
- Chelaru, Valentin Gr. I, 211-215, 292.
- Chelcea, I, I, 219-234.
- Chersonèse, I, 262; II, 396.
- Chevalier thrace, divinité équestre, I, 181.
- Chevuliers danubies, divinité équestre, I, 179-181.
- Chezarie, évêque de Buzău, II, 318, 319, 322, 324, 331.
- Chiaro, Del, I, 290.
- Chichman, tsar bulgare, I, 300.
- Chilandar, monastère, I, 82.
- Childe, V. Gordon, I, 173, 176, 177.
- Chilia, ville, I, 41.
- Chios, monnaies de, I, 60.
- Chirița, personnage des comédies de B. Alecsandri, I, 212, 213.
- Chiurd (Khidr?) 'Osmān, fermier turc, II, 367.
- Choerosphactès, Léon, I, 272.
- Choniatès, Nicetas, I, 281.
- Choumen, ville en Bulgarie, I, 214.
- Chrisant, l'Archimandrite, II, 320.
- Chrisant de Madit, musique orientale, II, 317.
- Christ, la nativité de, en peinture, I, 236; symbole, II, 413.
- Christaris, M., I, 206, 207.

- Christopulos, Athanase, professeur à la Cour Princière de Moruzi, II, 449, 461.
- Christu, Vasile, sur les Aroumains, I, 254.
- Chronique de Morée sur les combats de Jean Assen avec les Latins, II, 349—362.
- Chrysostome, v. Jean.
- Chtétovo, monastère, I, 68.
- Chvosno, Roumains de, I, 70.
- Chypre, l'archevêché de, II, 303, 307; royaume de, II, 499.
- Cicéron, II, 463.
- Cici, de Semendria, I, 88.
- Cigala, Mathieu, chronographe de, I, 204.
- Cillae, loc. ancienne en Bulgarie, II, 262.
- Cilvastianus, I, 264; v. Men.
- Cimmériens, I, 262; II, 342.
- Ciobanu, Étienne, II, 436; sur l'histoire de la Valachie au XVI-e dans une oeuvre hagiographique bulgare, I, 121—151.
- Ciocan, R., sur la genèse du Psautier de Dosithée, II, 428—446.
- Ciorănescu, Al., sur la tragédie « La Soltane » de Gabriel Bounin, II, 417—427.
- Ciriaco d'Ancona, et l'idée d'une croisade contre les Turcs, I, 107, —109, 112.
- Ciumăva < sl. \*čemerina, II, 480.
- Ciurea, D., I, 276.
- Cius, II, 344, 346.
- Civitas Ausdecensis, chapiteaux à protomes de béliers à, II, 410.
- Cladova, vil., I, 116.
- Claude II le Gothique, monnaies de, I, 32, 60.
- Clèdat, II, 413.
- Clopotiva, village roum., II, 476.
- Cluj, dép. en Trans., I, 19.
- Cluj, ville, I, 64, 215, 256, 298.
- Cnide, marchands de, I, 26.
- Coadă Malului, dans le dép. de Prăhova, I, 15.
- Coasta osoiului, II, 483; v. osoiu.
- Cocceji, famille, I, 267.
- Code Théodosien, I, 34.
- Codignac, Michel de, représentant de la France à Constantinople, II, 423—427.
- Codinos, Pseudo-, I, 281.
- Cogalnic, I, 187.
- Cogălniceanu, Ienachi, cronique de, II, 367—369.
- Colacin, foire de, II, 372.
- Colentina, près de Bucarest, I, 14.
- Collège de France, N. Iorga au, II, 488, 498.
- Comitas, Étienne, professeur, I, 198.
- Commode, empereur rom., I, 50, 264.
- Comnène, Alexis, empereur byz., I, 195, 281, 282; monnaies d', I, 36, 40.
- Comnène, Andronic I, imper. byz., I, 281.
- Comnène, Anne, I, 69, 74, 271.
- Comnène, Aranit, soulève les Albains, I, 106.
- Comnène, Jean, le Sébastocrator, II, 353.
- Comnène, Jean, imper. byz., II, 449; monnaies de, I, 36, 40.
- Comnène, Manuel, imper. byz., I, 281, 282; monnaies de, I, 36, 40.
- Comnènes, la dynastie des, I, 38, 62, 195, 282; monnaies de l'époque des, I, 40.
- Compagnie grecque de Sibiu, I, 198.
- Comte, consul français, à Durazzo, II, 370.
- Condos, Polyzoïs, professeur à Bucarest et à Ploëști, II, 461.
- Conduc, liman, I, 187.
- Condurachi, Ém., I, 33, 62; compte-rendu par, I, 197; notes bibliographiques par, I, 260, 265—267, 275, 286, 288, 295; sur la circulation monétaire dans la région danubienne, I, 56—62; sur les trésors monétaires de la région carpatho-danubienne, I, 23—44.

- Congrès de Berlin, I, 215, 217.  
 Congrès de Vienne, I, 215.  
 Congrès panslave à Prague, I, 216.  
 Constance, Concile de, I, 294, 295.  
 Constance II, empereur, I, 58, 188, 193; monnaies du temps de, I, 59, 269.  
 Constante, C., I, 253, 300.  
 Constantin de Costencie, I, 122.  
 Constantin, despote de Morée, I, 106, 115, 116.  
 Constantin le Grand, I, 30—33, 37, 57, 62, 187, 188, 191, 192, 268; II, 415; monnaies de, I, 34, 58.  
 Constantin VII Porphyrogénète, I 90, 95, 272.  
 Constantin VIII, monnaies de, I, 268.  
 Constantin IX Monomaque, monnaies, I, 268.  
 Constantinescu, N. A., sur les Roumains du Timoc, I, 273.  
 Constantinople, I, 60, 81, 90, 103, 116, 119, 125, 127, 128, 130, 132, 145, 148, 150, 188, 198, 212, 271, 278, 279, 280, 281, 288, 293; II, 303, 314, 325, 329, 330, 349, 358, 359, 361, 397, 408, 416, 424, 456; approvisionnement, II, 363-367, 371-373, 378, 381—384, 387—390; chapiteaux à protomes de béliers II, 412—414; fondation, I, 192, 194—196; lampe chrétienne de, II, 397—407; monnaies battues à, I, 58; occupation de, I, 41; le patriarcat de — et le titre de patriarche de Peć, II, 304, 306—308; protomes de béliers (chapiteaux à), II, 411; relations avec l'église roumaine, II, 305; relations ecclés. avec les Bulgares, II, 309; relations avec les Serbes, II, 310.  
 Constantinov, G., I, 121, 122.  
 Constantza, ville roum., I, 186.  
 Contarini, Marco, ambassadeur vénitien à Vienne, II, 370.  
 Centenau, G., I, 250.  
 Contest, St., lettre adressée à, II, 389.  
 Contos, Polyzoïs, II, 449.  
 Copenhague, II, 491; ms. gr. de la Chr. de Morée à, II, 349—351.  
 Coressi, ouvrages imprimés par, I, 243, 246.  
 Corfou, I, 272.  
 Cori (rougeole] < ucr. kir, koru (russe kof), II, 479.  
 Corinthe, I, 60, 412; trésor. monét., I, 35.  
 Cornova, I, 223.  
 Corvin, Mathias, I, 275.  
 Corydalée, Théophile, II, 449.  
 Cos, monnaies battues à, I, 58.  
 Costescu, Theodor, II, 397.  
 Costești, station archéologique en Transylvanie, I, 25, 181.  
 Coșolțu, village dans le dép. de Sibiu, I, 19.  
 Costin Miron, I, 204, 288, 289; théoricien de la versification roumaine, I, 445—446.  
 Costorarii (Tziganes rétameurs), I, 222.  
 Cotiso, roi dace, I, 189; v. Cotys.  
 Coțmani, grand capitaine de, II, 372.  
 Cotys I, tétradrachmes du roi, I, 15, 189.  
 Coumanie, II, 358.  
 Coumans, I, 273; II, 354, 358—360.  
 Coumas, Const., I, 211.  
 Courlande, problème de, II, 381.  
 Coutzovlaques, I, 92.  
 Couturier, marchand français en Moldavie, II, 369.  
 Coville, II, 500.  
 Covreștii-de-Sus, église de, dép. Vâlcea, I, 237.  
 Cracovie, II, 491, 500; gouverneur de, II, 365; trésor monétaire de, I, 26.  
 Craiova, I, 256, 274, 294; trésor monétaire de, I, 33.  
 Craișorul Marcu, I, 300.  
 Crasna, dép. Trei-Scaune, I, 33.  
 Crassura, la route Philippopolis —, I, 262.  
 Creangă, Ion, écriv. roum., I, 227.

- Crète, II, 338.
- Crimée, I, 262; Bulgares de, I, 256; marchands de Thasos en, I, 4.
- Crișana, pays roum., I, 223; II, 485; l'âge du bronze en, I, 173—176.
- Crna Reka, région, I, 92.
- Croatie, I, 67, 79, 80, 85, 99, 152, 249.
- Croisade, la quatrième, II, 349.
- Croisade de Varna (1444), I, 102—120.
- Crô-Magnon, II, 335.
- Cronica Ghiculeștilor, I, 198.
- Cronica lui Mihai Viteazul, I, 203.
- Cronica lui Nifon, I, 203.
- Croix du Maine, La, II, 421.
- Crux gemmata, II, 402.
- Csánki Deszö, I, 91.
- Cserei, Michel, chroniqueur transylvain, I, 279.
- Cucuteni, I, 259; v. a. Tripolje.
- Cugir, village roum., dép. de Hunedoara, I, 18.
- Cumidava (Râșnov), I, 181—183.
- Cumidavenses, soldats auxiliaires provenant de Cumidava, I, 182.
- Cumont, Franz, I, 178; II, 497.
- Cuntz, Otto, sur Scythica, II, 345.
- Cupiennius, L., I, 13.
- Curtea-de-Argeș, l'église de, I, 295.
- cusăiesc (je goûte) < ucr. kûšaty, l'aire du mot, II, 479.
- Custos, I, 263.
- Cuzgun, trésor monétaire de, I, 24.
- Cvijic, Iovan, 66, I, 69, 72, 94, 96.
- Cyrénaïque, Marcus Turbo en, I, 51.
- Cyrille Loukaris, patriarche, I, 204; II, 449.
- Cyrille, métropolitain de Mélénicos, II, 308.
- Cyzique, I, 58; monnaies de, I, 25, 60; Mathieu I, évêque de, II, 307; statères de, I, 27; système pondéral de, I, 24.
- Czarnolas, domaine de Kochanowski, II, 428, 432, 433, 437, 442.
- Czernisew, comte, I, 157.
- Dabrowski, Jan, I, 111.
- Daces, I, 29, 177, 182, 221, 229, monnaies, I, 21, 22; politique, I, 47; relations commerciales avec Thasos, I, 3; révolte des, I, 49.
- Dacia Apulensis, I, 31.
- Dacia Malvensis, population, I, 31.
- Dacia Mediterranea, I, 88.
- Dacia Ripensis, toponymie d'anciennes dénominations dans la, I, 88, 89.
- Dacie, I, 25, 26, 28, 30, 74, 81, 88, 89, 97, 101, 179, 180—183, 185, 190, 191, 254, 264, 298; II, 354, 406, 473; après l'évacuation d'Aurélien, I, 170; circulation monétaire, I, 14; conquête par Trajan, I, 265; continuité de la vie en, I, 265; Hadrien visite la, I, 52; inscriptions, I, 263; Marcus Turbo en, I, 49, 50—52; première division, I, 45—54; principes, I, 53; province romaine, I, 46—48, 51—55; relations avec Byzance, I, 271; romaine, I, 59, 269; Slaves en, II, 465—473; slave, le, de Mésie et de — évitait l'hiatus entre a et o par j, II, 476, 477; tétradrachmes de Thasos et de la Macédoine, I-ère en, I, 3—22.
- Dacie Inférieure, I, 45, 54; administration, I, 53, 54; fouilles, I, 268.
- Dacie Supérieure, I, 45, 53, 54.
- Daco-Romains, I, 98, 100.
- Daicoviciu C., I, 28, 46, 48, 263, 265, 269; II, 401, 403, 405, 407; sur la date de la première division de la Dacie, I, 45, 53.
- Dălboka, village dans l'arrondissement de Zvižd, I, 94.
- Далмація, I, 162.
- Dalmatie, I, 29; chrétiens, I, 158; littoral, I, 71, 76, 100; monnaies, I, 35, 59.
- Dâmbovița, dép. roum., I, 13, 16, 20.
- Dan Basarab, v. Basarab.
- Dan, Michail P., I, 275; notes bibliographiques, I, 298, 300.

- Danemark, II, 488, 499.
- Daniel, archevêque, II, 304.
- Daniil Moscopoleanul, écrivain d'origine macédonienne, II, 460.
- Danovici, II, 352.
- Danube, I, 23, 25—28, 30—33, 35, 37, 40, 42, 48, 62, 64, 65, 67, 69, 80, 81, 87, 88, 92, 93—97, 99—102, 111, 113—117, 119, 123, 127, 143, 147, 179, 187—189, 193, 226, 233, 254, 267, 268, 270—273, 280, 291, 294, 298—300; II, 305, 346, 365, 377, 378, 388, 389, 402, 455; armée romaine du, I, 47; circulation monétaire, I, 34; commerçants de Thasos au nord du, I, 4; domination romaine sur le, I, 57; emporia génois aux bouches du, I, 41; Hadrien à l'embouchure du, I, 52; marché commercial du, I, 43; monnaies, I, 11—13, 20, 21; populations au nord du, I, 38, 49; Sud du, I, 238, 239.
- Danubienne, circulation monétaire dans la région, I, 56—62.
- Danzig, II, 387, 490.
- Dapontès, C., I, 296; II, 449.
- Dardanelles, I, 110, 116.
- Dardanie, p. I, 97.
- Daremborg-Sazlio, I, 53.
- Darkot, B., I, 284.
- Darvari, Démètre, II, 449, 460.
- Давид, I, 138.
- David, fils d'un tzar bulgare, I, 73.
- David, portrait de — dans la peinture religieuse moldave, I, 241.
- Dealul, monastère, I, 245.
- Dealul Melcilor (Braşov), I, 174.
- Dealul Osoiului, Creasta Osoiului, v. Osoiu, II, 483.
- Dealul Turcului, près de Sighişoara, I, 175.
- Dečane, couvent, I, 82.
- Décébale, roi des Daces, I, 183; ses guerres, I, 264; relations avec les Jazyges, I, 48.
- Decei, I, 274.
- Decev, I, 261.
- Decius, empereur, I, 30, 57; mort de, I, 33, 269.
- Dedulus, nom roumain près de Spalato en 1080, I, 75.
- Delattre, R. P., II, 399, 406.
- Delbrück, Hans, I, 115.
- Delehaye, H., II, 458.
- Démétrius, St., I, 272.
- Demirciglu Halil, I, 178.
- Démosthène, I, 208.
- Demotika, I, 252.
- Δερμπούνι < Terbyni, top. en Arcadie, II, 465.
- Derna et Dernaşoara, hongr. Feleöderna, Alsöderna ruisseau roum. hongr. Derna, II, 472.
- Desalleurs, ambassadeur français, II, 388, 389.
- De Sanctis, II, 497.
- Desmarres, auteur de Roxelane, II, 420.
- Desna, II, 338.
- Despotovac, arrondissement, I, 94.
- Dessislava, portrait, I, 241.
- Deva, ville en Transylvanie, I, 17.
- Deyanova, Milka, I, 284.
- Diable, en iconographie, I, 235.
- Diane, I, 180.
- Didyn, II, 400.
- Diehl, Ch., I, 196; II, 497.
- Dieu, glorifié en musique et en peinture, I, 236, 239.
- Diiu, nom de Vidin, II, 367.
- Dimitrake, personnage d'une comédie de Voinikov, I, 213, 214.
- Dimitri, Ioannes, marchand transylvain, II, 380.
- Dimitri, Michel, marchand transylvain, II, 380.
- Dimitrijević, archiprêtre, I, 152, 153.
- Dimitrijević, M. St., documents recueillis par, I, 152.
- Dimitrova, D. P., I, 261.
- Dinić, J. M., I, 257.
- Diniguttia, II, 344, 347.
- Dinogetia, I, 40, 268; II, 346.
- Dio Cassius, I, 48, 184, v. Dion Cassius.

- Dioclétien, empereur, I, 33, 59, 188, 191; II, 346—348; monnaies, I, 60.
- Dionisie Vătaful, II, 314, 315.
- Dionysos (Sabazios) représenté sur les tétradrachmes de Thasos, I, 6, 7, 13, 16, 263.
- Dioscures, I, 179—181.
- Dirr, A., orientaliste, II, 458.
- Djamo, L., notes bibliographiques, I, 274, 290, 299.
- Djivanian, Nuchan, adjoint des Conseillers légistes ottomans. II, 385, 387, 390.
- Dnieper, II, 387; commerçants de Thasos dans la vallée du, I, 4; v. Dnjepr.
- Dniester, I, 186, 187, 189; II, 350; commerçants de Thasos dans la vallée du, I, 4; projet d'utiliser le, II, 373.
- Dniepr, II, 338, 341.
- Dobarlăc, village du dép. de Plovdiv, I, 259.
- Dobra, village, I, 94.
- Δοβρᾶ, Ντοβρᾶ — Dobra, concordance top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
- Dobroudja, I, 11, 24, 27, 32, 38, 185—190, 267, 277, 281; II, 338, 344, 346, 348, 353; Allemands de, I, 258; chapiteaux à protomes de béliers, II, 411; circulations des monnaies istriennes, I, 26; cités, II, 413; fouilles, I, 270; histoire, II, 413; monnaies de Pierre I, I, 44, monuments, II, 411, 414; route vers la Moldavie, I, 40, trésor, I, 36; villes romaines, I, 267;
- Dobrun, possession de la famille Pavlovič, I, 257.
- Dogmes de l'Orient, II, 463.
- Doleț, top. slave en Roumanie, sl. « Dolěc » asp. phonétique serbo-croate, II, 471.
- Dölger, Fr., I, 281; II, 399, 401, 404.
- Dolhești — monnaies d'or, I, 40.
- Dolnji Unac, trésor, I, 29.
- Domaszewski, A. v., I, 33.
- Domitien, I, 183, 184, 188; partage de la Mésie par, I, 45.
- Donji Vlasi (Vlachi inferiores) région comprise entre Abljak et Stôk, I, 71.
- Donji Zgósci, région, I, 77.
- Dorobanțu, Gr. I., 287, 288.
- Dorohoi, Lazès à, II, 366—368.
- Dorostolon (Silistrie), I, 272.
- Dorothee de Monembasie, II, 458; chronographe, I, 204; il résume la chronique de Morée, II, 352.
- Dos, colline à Rtani Dol, I, 71.
- Dosithee, métropolitaine moldave, I, 203, 244, 245; psautier de, II, 428—446; adaptation du Psautier kochanowski, 437; il adopte le décasyllabe et l'alexandrin, 441—442; emploi des procédés kochanowskiens, 440; conception panthéiste de kochanowski et, 439; images, style, 444—445; imitateur du vers polonais, 431, 435; influence des termes polonais dans la version de, 436; originalité de son vers, 433—434; parallèle entre le Psautier de Kochanowski et celui de, 438; vers octosyllabe, création originale, 443.
- Dosithee, patriarche de Jérusalem, II, 449.
- Dosoŭtei, v. Dosithee.
- Douchan, Étienne, I, 68, 79; archevêché de Peć et, II, 303, 305, 310; charte de, I, 85, 100; Roumains de l'empire de, I, 84; v. Dušan.
- Dowch, Docz, Dolcz, roum. Dolț, hongr. Dolcz, Dócz — s. c. Dolac, II, 471.
- Doxastiar, v. Noul —.
- Dracoulis, Sp., d'Itaque, I, 208, 210.
- Draculus, nom roumain en 1070 près de Spalato, I, 75.
- Dragana, fille de Radu le Grand, I, 278.
- Drăganu, N., I, 88; sur « zadie », II, 477; « zadie » ucr. zádnyca dérivé de zadnij, II, 478.



- Drăgășani, I, 210.
- Dragomir, Silviu, sur la patrie primitive des Roumains, I, 63—101, sur la politique religieuse des Habsbourgs et les interventions russes au XVIII<sup>e</sup> siècle, I, 152—159.
- Dragomirna, monastère, I, 293.
- Dragoș, Constantin, dynaste de Melnik, I, 308.
- Dragutin, roi serbe, I, 90.
- Drajna-de-Sus, I, 183.
- Drâster (Silistra), I, 186.
- Dresde, II, 372, 490.
- Drina, I, 85, 87.
- Dristra (Silistrie), I, 272.
- Drman, voévode bulgare, I, 90.
- Drobeta (T.-Severin), I, 189, 268.
- Drobnjaci, tribu monténégrine, I, 79, 84.
- Drubeta, v. Drobeta.
- Dubrava, village en Hertzégovine, I, 85.
- Dubravius, I, 275.
- Du Cange, Cgh. d. Fr., II, 352, 451.
- Duca, Georges, reçoit la dédicace du Psautier de Dosithée, II, 430.
- Ducas, Néophyte, II, 449, 461.
- Duchesne, l'abbé, professeur de N. Iorga, II, 489.
- Dujcev, Iv., sur les épîtres d'Innocent III sur la Bulgarie, I, 273.
- Dunav, Roumains des couvents serbes de, I, 82.
- Dumbrava, Dumbravița, II, 469.
- Dumitresco, Vladimir, II, 392.
- Dumitresco-Jipa, A., I, 253.
- Dunăreanu-Vulpe, Ec., I, 174, 175.
- Durazzo, stratège de, I, 272.
- Durme, nom roumain, I, 86, 87.
- Durmitor, montagne, I, 68—71, 76—78, 85—87.
- Durutovići, aujourd'hui Golubovići, famille de Banjer, originaire de Nikšić, I, 77.
- Duruy, V., II, 363.
- Dušan, v. Douchan.
- Duzinchievici, Gh., sur une tentative allemande de colonisation en Moldavie, I, 258.
- Dvornik, Fr., I, 194.
- Dyrrachium, colons grecs de, I, 29; drachmes de, I, 9, 17, 19, 21, 28.
- Ebert, Adolf, II, 421.
- Ebert, M., II, 396.
- École Pratique des Hautes Études, Iorga à, II, 488, 499.
- Economidis, V. D., I, 287, 290.
- Écosse, I, 187.
- Édessa (Mésopotamie), I, 184.
- Égée, mer, I, 8, 9, 24, 26, 56, 65, 103; îles de l', II, 338.
- Egger, prof. R., numismate viennois, II, 347.
- Египтъ I, 136, 139.
- Egypte, I, 34, 35, 46, 52, 53, 58, 59, 125, 145, 148; II, 383, 492; art d', I, 270; II, 411; Marius Turbo en, I, 51; monnaies, II, 56, 60.
- Elada, II, 329.
- Elchovo, région d', I, 255.
- Élie, Saint, dans l'iconographie roumaine, I, 241.
- Élisabeth, tsarine, I, 153, 155—157.
- Елисаветъ Петровнѣ, императицѣ, I, 163.
- Ἑλλάς II, 353, 354.
- Eminesco, Michel, I, 290, 291.
- Enfer. l', dans la peinture religieuse, I, 240.
- Eötvös, homme d'état hongrois, I, 216.
- Éphèse, I, 270; II, 402, 406.
- Épire, Épire, I, 64, 67, 272; II, 353; — méridional, II, 465; Roumains d', I, 254.
- Erbiceanu, C., bibliographie grecque, II, 455, 458, 459.
- Erdeljanović, J., I, 71, 77, 78.
- Ermitage, musée de l', II, 395.
- Erotocrit, roman en roumain, I, 237, versifié par D. Fotino, II, 317.
- Erythrée, I, 60.
- Esculape, I, 265.
- Esquilin, I, 180.

- Esopo, I, 240.
- Espagne, I, 118, 179, 193, 274; II, 488, 499; sous Charles-Quint, I, 247.
- États balkaniques, I, 215, 216, 218, 219.
- États Unis de l'Amérique, II, 488, 499.
- Étienne le Grand, I, 44, 115, 274; églises d', I, 248; manuscrits slaves du règne d', I, 286.
- Étienne, martyr de Sofia, I, 121.
- Étienne II Ouroch, monnaies d', I, 42.
- Étienne, prêtre du village de Pencovetz, I, 123.
- Étolie (Petite Valachie), I, 67, 68.
- Etruscille, femme de Décius, I, 264.
- Eugène IV, pape, I, 103, 104, 114.
- Eugenius, monnaies d', I, 35, 60.
- Europe, I, 40, 102—104, 111—113, 116—118, 120, 123, 143, 180, 218, 219, 247, 265, 273; II, 337, 343, 490, 497; centrale, I, 177; II, 336; orientale, I, 174, 177; Tziganes de l', I, 219, 221.
- Euphème, patriarche de Târnova, I, 122.
- Euphrate, I, 47, 48.
- Eustratiadès, savant grec, II, 307.
- Eustratie Logofătul, I, 244.
- Euthymios, Patriarche, I, 287.
- Eutropius, I, 48.
- Еврона, I, 135.
- Ewliya čelebi, Siyā-Netnāne, II, 383.
- Exarchat, bulgare, I, 255.
- Faca, C., I, 212, 213.
- Faguet, É., II, 421.
- Faik Sabri Duran, I, 257.
- Fălciu, district moldave, I, 40.
- Fallmerayer, II, 465.
- Fanar, Grecs du, II, 314, 317, 329; v. Phanar.
- Fată, I, 283.
- Faustine la jeune, monnaies de, I, 269.
- Fehér, Geza, historien, I, 186.
- Fermanli, I, 206, 208.
- Ferrare, II, 490.
- Feth ul-Jolam (Cladova) sur le Danube, II, 386.
- Fidonisi, emporia génoise, I, 41.
- « Ferari » (Tziganes-forgerons) I, 222.
- Filaret, évêque de Râmnic, II, 457.
- Filelfo, Francesco, humaniste, I, 104.
- Filipescu, Const., ban, II, 312, 315, 321, 324, 326—329.
- Filipescu, Gr. Nic., patriote roumain, II, 321.
- Filipescu, Nic., grand-père de Gr. N. Filipescu, II, 321.
- Filipescu, Pană, père de Constantin Filipescu, II, 321.
- Filipescu, T., I, 220, 222, 223.
- Filipović, Milenko T., I, 77, 86.
- Filitti, C. I., II, 321; sur les rapports franco-roumaines, II, 366, 370, 376, 388.
- Filothée, I, 202.
- Filotei, évêque de Buzău, I, 318, 324, 331.
- Φιλόθεος, patriarche de Constantinople, II, 307.
- Filow, B., I, 26, 35, 38, 41, 62, 186.
- Fiore di Virtù en roumain, I, 245.
- Fityān, I, 283.
- Fiume, I, 79.
- Flaccus, L., I, 13.
- Flamands, II, 360.
- Φλαμέγκοι, II, 356.
- Flavia Galliana, legio, I, II, 347.
- Flavius Italicus, I., I, 264.
- Flavius Victor, monnaies de, I, 35, 60.
- Filothée, I, 20.
- Floca, C., I, 265.
- Floca, M. O., I, 30.
- Florence, I, 490; union religieuse de, I, 103, 119.
- Florentin (Florentiana), village au Sud de Vidin, I, 89.
- Florentins, relations de la Bosnie avec les, I, 117; relations de Vladislav de Pologne avec les, I, 111.
- Floresco, Gr., sur la première division de la Dacie, I, 45—55, 267, 275.

- Florescu, D. G., II, 320.  
 Florescu, Florea, I, 253.  
 Florian, monnaies de, I, 32.  
 Florina, I, 68, 74.  
 Foçion, I, 206.  
 Foczani, douane de, II, 382; les Lazes à, II, 366—368.  
 Φόξα, 136.  
 Fogelweder, Stanislaw, secrétaire de Sigismond-Auguste, II, 428, 429, 435.  
 Forrer, Ludwig, I, 285.  
 Forrer, Robert, numismate, I, 17, 18.  
 Foscari, Francesco, II, 364.  
 Fotino, famille, II, 312; Atanasie, père de Dionisie, II, 317, 330, Dionisie, II, 311—319, 321—324, 325—331, 449, 461; Grigorie, métropolitaine de Deren, II, 317; Ilie, II, 311, 312, 316, 317, 324, 330.  
 Fournier, grammaire de, I, 198.  
 Φραγκια II, 357.  
 Φράγκοι II, 352, 355—357.  
 Français, II, 358, 360; de Bourgogne à la campagne de 1444; I, 118, l'Italie et les; I, 248; dans le Péloponnèse, II, 349, 352.  
 France, I, 61, 216, 247, 281; II, 360, 423, 427, 429, 499.  
 Français I-er, politique orientale, II, 427.  
 Francs, I, 196; II, 362.  
 «franțuzism», I, 212.  
 «Franțuzitele» par Faca, I, 212, 213.  
 Frédéric II, roi de Prusse, II, 379, 380.  
 Frieswagner, I, 64, 65.  
 Friesach en Carinthie, ducats de, I, 42.  
 Furtună D., I, 321.  
 Futūwwa, I, 282, 283.  
 Gabre, Dominique de, évêque de Lodève, ambassadeur de la France à Venise, II, 423; successeur de de Selve, II, 424.  
 Gabriel, archiprêtre d'Athos, I, 203.  
 Gacko, I, 79, 84.  
 Gaebler, Hugo, numismate, I, 8.  
 Gafenko, Miron, boyard de la frontière moldo-polonaise, II, 374.  
 Gagiul, nom caractéristique chez les Aroumains, I, 68.  
 Gahița Rozmarinovici, personnage du théâtre d'Alecsandri, I, 213.  
 Galata, II, 314; marchands de, II, 378, 388; — Serai, II, 383.  
 Galatz, I, 183, 187, 189, 190, 267; II, 346; consulat prussien à, I, 258; douane, II, 375; Lazes à, II, 369; marchands, II, 380.  
 Gáldi, L., I, 64, 65.  
 Galère, empereur, I, 188.  
 Galicie, I, 181; II, 338; Allemands de, I, 238; monnaies, I, 44.  
 Gallienus, I, 58; monnaies, I, 32, 60.  
 Gallipoli, presqu'île, I, 102, 110, 111, 113, 114, 116.  
 Gamillscheg, Ernst, II, 479.  
 Gane, G., I, 197—199.  
 Γαρδικί < \*Gardiki = Gradici en Arcadie, II, 465.  
 Gaster, M., I, 203.  
 Geagea, Ghristea, professeur macédo-roumain, I, 249.  
 Geanetul, Antioch, résident moldave à Constantinople, II, 375.  
 Geanetul, Manolaki, résident moldave à Constantinople, II, 375.  
 Gaule, I, 61, 179, 193.  
 Gaulois, I, 394.  
 Gavril, moine peintre, I, 294.  
 Gelcich-Thalloczy, I, 77.  
 Gelu, duc, I, 282.  
 Georges, martyr de Sofia, I, 121.  
 Georges de Făgăraș (Gheorghe Făgărașanul) marchand transylvain, II, 370.  
 Georges de Trébizonde, II, 450.  
 Georgieff, Konstantin, I, 284.  
 Gênes, I, 195; II, 490.  
 Genève, I, 64; II, 500.  
 Génier, Nicolas, I, 289.  
 Génies, divinités, I, 180.  
 Génois, de Péra, I, 116.  
 Genova, v. Bartolomeo di.  
 Gérault, corresp. de, II, 378.

- Gerke, Fr., II, 413.  
 Germain II et l'archevêché de Tir-novo, II, 309.  
 Germains, I, 28; tactique des an-ciens, I, 269.  
 Germano-Girolamo, glossaire de, II, 451.  
 Germisara (Geoagiu-Băi) sculptures funéraires, I, 265.  
 Gètes, I, 177.  
 Gêto-Daces, I, 23, 265.  
 Ghazzâlî, I, 286.  
 Ghelînța, dép. Trei-Scaune, I, 19.  
 Gheorghe Cretanul, II, 320.  
 Gheorghiu, V., I, 296.  
 Ghérasim, Père, II, 453.  
 Gherassimov, Th., I, 25, 35, 60, 261.  
 Gherghel, Ilie, I, 220, 223.  
 Ghergina-Bârboși, près de Galatz, I, 183.  
 Gherman le Valaque, I, 245.  
 Ghernesig, I, 176.  
 Ghérov, N., I, 222, 223, 231.  
 Ghica, Alex., prince valaque (1834—1842), II, 321.  
 Ghica, D., mare ban, II, 321.  
 Ghica, Grég., I, 289; II, 367, 368, 371.  
 Ghica, Grég.-Alex., prince moldave, II, 364, 381, 385.  
 Ghica, Ion, I, 280, 281.  
 Ghica, Marie, I, 198.  
 Ghica, Scarlat, prince moldave, II, 373, 378, 385.  
 Ghica, Zoe, femme de C. Filipescu, II, 321.  
 Ghindescu; Const., « clucer », I, 296.  
 Ghinis, Démètre, bibliographie hel-lénique; II, 452, 458, 461.  
 Giannini, Amedeo, I, 284.  
 Gibellino-Krasnicowa, Maria, I, 265.  
 Gimbuț, II, 466.  
 Gin Brinza, roum. brânză, fromage, orig. roum., I, 71.  
 Gindici, village de Monténégro, I, 77.  
 Giovanni del Turco, I, 200.  
 Gîrbova, Gîrbovița du sl. Vribovo, par la filière hongr., II, 470.  
 Gisdanich, Stoica, ambassadeur de Vladislav de Pologne à Andri-nople, I, 109.  
 Giskra, capitaine de mercenaires, I, 108, 275.  
 Giuglea, I, 253; II, 481.  
 Giuliani, Fr. Cr., interprète à Con-stantinople, II, 374, 375, 381.  
 Giurescu, Const., I, 53, 190, 200, 267.  
 Giurescu C. C., I, 69, 74, 132—134, 190; II, 321, 353; sur l'économie et la production agricole rou-maine, II, 384, 387.  
 Giurgiu, I, 250, 251.  
 Giurgiuvanu, Toader, vornic de Câm-pulung, I, 374.  
 Γχουβόζδα καβόζδα — gavoșdia, con-cordance top. sl. en Grèce et en Roumanie, II, 467.  
 Γχουσταρίτσα top. gr. de γουστερί-τσα \*sl. gušćenica, II, 469.  
 Glad, duc, I, 282.  
 Gladna, top. hongr., roum. Gladna, sl. \*Gladina, v. Glimboka, II, 467.  
 Glimboaca, Ghimboaca, Ghâmbo-ceni, II, 466.  
 Glimboka (< sl. \*Globoka), II, 475.  
 Glimboka, top. hongr.; symbiose slavo-roumaine en Transylvanie avant les Hongrois, II, 467; v. Glimboaca.  
 Glina, près de Bucarest, I, 174, 176.  
 Glykys, N., I, 208, 209; II, 451.  
 Gobdela, Démètre, II, 449.  
 Godefroy de Bouillon, I, 104.  
 Goethe et la conquête de la Morée, II, 352.  
 Gohl, Edm., numismate, I, 10, 17, 18, 20, 59.  
 Gojniković, Pierre, I, 272.  
 Goldziher, I, 286.  
 Голнцин, княз, I, 171.  
 Golubinskij et le patriarcat de Peć, II, 304.  
 Golubovatz, I, 84.  
 Goos, archéologue, I, 18, 19.

- Górka, O., I, 202.
- Gornetul, commune roum., I, 15.
- Goronići, région à Donji zgoīci, I, 77.
- Gorovei, A., I, 299, 300.
- Gotha, I, 421.
- Goths, I, 189; destruction de Capi-dava par les, I, 267; influences vianiennes chez les, I, 269; invasions; II, 30, 32, 33, 57, 262.
- Gouillard, J., I, 289, 290.
- Govora, code de, I, 235; évangile de, I, 246; Pravila de, I, 245.
- Grabner, Hermann, I, 300.
- Gradina (Zeta), I, 71.
- Gracian, Balthazar, auteur d'« El Criterion », I, 311.
- Γραῦστα nom, de lieu en Grèce, de γουστερστα bulg. granica, II, 469.
- Gratien, I, 33.
- Graziani, Gaspard, I, 278.
- Grec, le livre, en Roumanie, II, 447—464.
- Grèce, I, 106, 115, 116, 179, 193, 197, 217, 253, 290, 293; II, 329, 338, 341, 350, 358, 359, 361, 362, 415, 452; — byzantine, I, 272; — au V-e siècle, I, 247; dénationalisation des Slaves, II, 473; — et l'étranger, I, 208, 209; restes slaves, II, 467; sculpture, II, 411; slaves au moyen-âge en Roumanie et en, II, 454; Slaves en, II, 465—473; top. slave en, II, 465, 471.
- Greco, I, 196, 197, 255, 256, 271, 272; II, 327, 329, 450, 451, 458; en Catalogne, II, 448; en Espagne, I, 274; guerres médiques, I, 3; iconographie des, I, 239; parure, II, 394, relations ecclésiastiques avec le Patriarche de Peć, II, 305; — et les Roumains, labialisation de l'e, II, 472.
- Grecu, V., I, 202, 205; II, 311.
- Grégoire, Saint, le théologien, II, 457.
- Grégoire, archevêque de Justiniana prima, I, 272.
- Grégoire IV Dakide, métropolitain, I, 497.
- Grégoire (Henri), II, 497.
- Gren, E., I, 35, 60.
- Groag, Edm., I, 263.
- Grodek, route de, II, 376.
- Gronbeck, Koare, I, 296.
- Groningue, I, 178.
- Grubea, Ioan, II, 350.
- Grundel, H., I, 269.
- Guagnini, Alex., I, 289.
- Gumelnița, station préhistorique, I, 175, 176.
- Gündisch, Gustave, I, 103.
- Gura-Bughii, dép. Muscel, I, 226.
- Gurcho Vrda (en roum. wrda) de Cattaio, orig. roum., I, 71.
- Gyór (Raab), I, 104.
- Habsbourg, I, 152, 154, 279; politique religieuse des et les interventions russes au XVIII-e siècle, I, 152—159.
- Habsbourg, Ferdinand de, I, 279.
- Habsbourg, Frédéric de, I, 108.
- Hadad, dieu asiatique, I, 178.
- Hadji Dimitar, révolutionnaire bulgare, I, 250.
- Hadgi Kosta, personnage d'une comédie de Voïnikov, I, 213.
- Hādjdj Ismā'il, marchand de Canadie, II, 368.
- Hādjdj 'Osmān, marchand de Yeni Kioi, II, 368.
- Hadrien, I, 180, 185, 188, 189; II, 463; et la Dacie, I, 45, 47—52.
- Hahn, W., sur l'approvisionnement de Constantinople, II, 363.
- Halecki, Oscar, I, 107, 112, 116, 119.
- Halicz, et Byzance, II, 306.
- Hammer, J., v. II, 365, 427.
- Hampel, I, 173.
- Hârlău, les Lazes à, II, 369.
- Harmodics et Aristogiton, I, 208, 209.
- Hasan Khidr oghlū (Kiurolu) usurier turc, II, 368.
- Hașdeu, B. P., accorde à N. Iorga une bourse l'étranger, II, 489.

- Hatzeg, pays de, I, 28, 64, 100.  
 Hauterive, sur la Moldavie, II, 382.  
 Havniensis, codex, II, 349—351.  
 Hécate, I, 269.  
 Heeren-Uckert, fondateurs de la coll.  
 «Europäis che Staatsgeschichte» II.  
 491, 492.  
 Hélène Mathieu Basarab, princesse,  
 I, 203.  
 Helladius, Alex., II, 463.  
 Hellènes, II, 463.  
 Hellespont, I, 25.  
 Helmolt, H. Fr., II, 491, 493, 496.  
 Henning-Pantel, Hans, histoire de  
 la presse grecque, I, 292.  
 Hémus, I, 65, 66, 69, 70, 74, 75;  
 les Roumains de l', I, 96.  
 Henri II, II, 424.  
 Héraclée, monnaies de, I, 58, 60.  
 Héracles, culte de, I, 263; repré-  
 senté sur les tétradrachmes de  
 Thasos, I, 6, 7.  
 Héraclius, I, 97, 191, 193.  
 Herăstrău (Bucarest), I, 14, 15.  
 Hercule, I, 180.  
 Herculeia, legio secunda, II, 344,  
 346—348.  
 Hercules, Maximien, II, 347.  
 Heredia, Don Fray Johan Fernan-  
 dez, II, 351, 352, 362.  
 Hérode, I, 128, 129, 149; en pein-  
 ture, I, 236.  
 Héródote, II, 350; sur les Agatyrses,  
 I, 265; sur la Transylvanie, I, 177.  
 Herzégovine, I, 119, 216, 217; Rou-  
 mains de, I, 66, 67, 71, 76, 85,  
 87, 99, 100, 216, 217.  
 Hesseling, D. C., II, 448.  
 Hésychius, I, 296, 297.  
 Heyd, Wilhelm, I, 496.  
 Hierasus (Séret), I, 190.  
 Hirsowo (Hârşova) ville sur le Da-  
 nube, II, 386.  
 Histria (Istros), I, 277.  
 Hodoş, Nerva, II, 455, 456; biblio-  
 graphie, II, 456, 459, 460.  
 Hoghiz (Târnava-Mare), I, 264.  
 Hollande, II, 488, 499.  
 Hóman, Bálint, I, 108, 111.  
 Homère, II, 350.  
 Homo, L., I, 189.  
 Homorod, dép. d'Odorhei, I, 19.  
 Hongrie, I, 43, 133, 152, 215—219,  
 249, 275, 276; Allemands de, I,  
 258; export roum. en, II, 375, 376,  
 378, 387; orthodoxes, I, 157; pen-  
 dant le Moyen-Âge, I, 103—106,  
 108—111, 113, 115, 119; popula-  
 tion de, I, 256; Serbes de, I, 98.  
 Hongrois, I, 81, 98, 195, 215, 218,  
 219, 275, 298; II, 354, 466, 493;  
 pendant le Moyen-Âge, I, 108.  
 Hopf, Karl, éditeur de la Chronique  
 de Morée, II, 351.  
 Horace, son influence sur Kocha-  
 nowski, II, 439, 443.  
 Horde d'Or, Tatares de la, I, 275.  
 Horedt, Kurt, sur le christianisme  
 en Dacie, I, 270.  
 Horez, monastère, I, 241.  
 Horodenka, foire de, II, 372, 376.  
 Horoszcza, passage du Dniestr à, II,  
 377.  
 Horovitz, Ph., I, 53.  
 Horton, I, 286.  
 Horváth, André, II, 452.  
 Hospitaliers, ordre des, II, 499.  
 Hotin, I, 189; Pasha de, II, 368;  
 route de, II, 376, 387; tribunaux  
 de, II, 375, 387.  
 Hotin, agent turc de, II, 366, 376.  
 \*Hrozav < roum. Grozav, II, 486.  
 \*Hrozav' la, corresp. roum. Groză-  
 veşti, II, 487.  
 Hrozawlea, nom de loc., 1390, II,  
 486.  
 Huart, C., I, 284.  
 Hübsch, Fr., chargé d'affaire de Po-  
 logne à Constantinople, II, 365,  
 366.  
 Huizinga, Jean, I, 104.  
 Hülāgū, I, 283.  
 Humbert, cardinal, I, 194.  
 Humbert, Jean, I, 206, 210.  
 Hunedoara, dép. roum., 17, 18, 59;  
 monuments romains de, I, 265.

- Huns, I, 33, 189.  
 Hungyadi, Jean (Iancu), I, 275, lutte contre les Turcs, I, 103—109, 111, 115, 117.  
 Hurmuzaki, le code, I, 243.  
 Hušcie, passage du Dniestr à, II, 377.  
 Huși, Lazcs à, II, 366, 368.  
 Hyacinthe, I, 276.  
 Hygie, Statue, I, 265.  
 Ćacimirski, A. I., II, 458.  
 Iacob Protopsaltul, professeur de musique orientale à Constantinople, II, 317.  
 Iakobsohnstahl (Braïla), I, 258.  
 Ialomitâ, dép. roum., I, 11, 16, 20, 183.  
 Ianina, II, 358.  
 Iassy, Faculté de Lettres à, I, Paul d'Alèpe à, I, 245; v. Jassy.  
 Iatâr, I, 89.  
 Iatropoulos, Const., I, 206.  
 Iazyges en Banat., I, 269.  
 Ibn Battûtâ, I, 283.  
 Ibrahim Kâdî ul-'asker d'Anatolie, I, 378.  
 Ibrâhim Pacha, héros du roman de M-Ile de Scudéry, II, 420.  
 Ibrâ'îl (Brâila) kâd'î de, II, 377, 386.  
 Iconium, sultan d', I, 106, 196.  
 Id-âdha (Kurbân Bayrâm) immolation d'agneaux pour, II, 383, 388.  
 'Id-i fitr, fête du Bayrâm, II, 388.  
 Ieropès Christodoulo, I, 209.  
 Ieșanu, Isid, I, 220, 223.  
 Ighiel, haches d', I, 175.  
 Iglița, II, 344, 345.  
 Ignace, métropolitaine d'Ungrovlache, I, 278.  
 Iken, C., I, 207, 209.  
 Ilfov, dép. roum., I, 13, 14.  
 Iliș, Alex., prince roumain, I, 278.  
 Iliescu, Oct., I, 42.  
 Illyricum, I, 23, 30; circulation monétaire, 56—59, 61.  
 Illyriens, I, 257, 260.  
 Иидна, I, 136.  
 Indoeuropéens, I, 265, en Asie Mineure, II, 341.  
 Indol < sl.\*Iodolū, II, 466, 480.  
 Inkilop Müzesi, I, 252.  
 Innocent, VIII, I, 249.  
 Io, le sens d', I, 276.  
 Ἰωαννίνα (Γιαννινών) II, 353, 354.  
 Iohatče (Isaccea) douane d', II, 375, 382, 386.  
 Ioncutus, nom celtique, I, 268.  
 Ionescu, D., I, 276.  
 Iordan, Al., notes bibliographiques, I, 250, 253—256, 270, 271, 273—282, 290, 292—296, 299, 300; sur les imprimeries bulgares, I, 291.  
 Iordan, Iorgu, sur Osoiu, II, 484; top. de Pojorîta, II, 474; top. de Topal < sl. toplū, II, 472.  
 Iordănescu, A., I, 184, 185.  
 Iorga, N., I, 66, 81, 82, 97, 105, 111, 115, 117, 118, 198, 201, 276, 278; II, 311, 321, 327, 328, 353, 502; sur les Callimachi, II, 364, 368, 370, 372, 373, 375, 376, 379, 380, 388, 390; polyglotte, II, 493; cours à l'étrangers collaborations aux grandes collections d'histoire générale, II, 488; créateur de la synthèse historique, II, 495; il crée le terme d'historiologie, II, 498; débuts comme professeur de latin, participation à de nombreux congrès à l'étranger, II, 489; débuts comme professeur d'histoire générale; son érudition, II, 491; histoire économique, II, 374, 386; historien de l'idée de croisade au XV-e siècle, II, 490; introduction de la langue roumaine, I, 244, 245; membre de 31 hautes institutions scientifiques, II, 500, 501; oeuvres prodigieuse basée sur les sources directes, II, 492; opinion sur le Psautier de Dosithée, II, 431; participation au grand congrès de Bruxelles en 1923, II, 497; il prépare le terrain pour une histoire générale, II, 494; professeur agrégé à Sorbonne, II, 499; réputation dans le monde scien-

- tifique occidentale, correspondance, II, 496; sur les Scythes, II, 339; sur le XVIII-e siècle, II, 365; vu par les étrangers, II, 488—502.
- Iorgu dela Sadagura, personnage du théâtre d'Alecsandri, I, 212, 214.
- Юліан, I, 141.
- Ipek, I, 97.
- Ipsilante, Alex., I, 293; II, 330.
- Ipsilante, Const., II, 326.
- Irān, I, 285.
- Irlande, II, 394.
- Ирад, I, 140.
- Isaccea (Noviodunum), trésor de, I, 40.
- Isakova, village, I, 94.
- Isaïe, prophète, I, 186.
- Ishak Agha, grand douanier de Constantinople, II, 364, 378, 388.
- Iskār, I, 89.
- Isis, I, 180.
- Islam, I, 102, 120, 251, 253, 283.
- Ismā'il (Ismail) Lazés à, II, 369; douane, II, 375, 386.
- Ispérich, prince bulgare, I, 185.
- Istamboul, I, 277, 284, 286; II, 378, 380, 381, 383, 412.
- Истрап, I, 135, 138.
- Isterabad, I, 277.
- Istrati, Dr. C. I., musée du, II, 397.
- Istrati-Capșa, Maria, collection, II, 397.
- Istrie, I, 72, 79.
- Istro-Roumains, I, 86.
- Istros, I, 277.
- Italica, legio, I, II, 347, 348.
- Italie, I, 193, 194, 274, 288; II, 488, 490, 499; civilisation du bronze en, II, 341; pendant la Renaissance, I, 247, 248.
- Itinerarium Antonini (Scythica), II, 344—348.
- Iulia Doamna, monnaie de, I, 60.
- Iurașco, ministre roumain, II, 363, 385.
- Ivan IV le terrible, I, 134.
- Ivanyi Dora, II, 399, 406.
- Iveković, Broz, I, 231; étym. de « Roudari », I, 222, 232.
- Ivir, monastère, II, 412, 414.
- Izabel, nom donné par Bounin à la fille du roi de Perse, II, 426.
- Изменлито, I, 136, 142.
- Izvor, top. roum., II, 469.
- Jaco, de, II, 352.
- Jacob, échelle biblique de, I, 259.
- Jacquelin, auteur de la tragédie « Soliman ou l'esclave généreuse », (1652), II, 420.
- Jaksić, Vl., histoire, I, 94.
- Jambol, I, 255.
- Jan, maître, v. Kochanowski, II, 433.
- Janezič, suz etym. de « Roudari », I, 222.
- Janina, I, 123, commerce avec la Valachie, II, 370, 378, 388.
- Jasov en Slovaquie, I, 275.
- Jassy, I, 197, 199, 205, 234, 279, 289, 293; II, 436, 462, 489; Lazés à, II, 366, 368; marchands de, II, 380, 387; synode, II, 456.
- Jazilikaya, roches, de, I, 179.
- Jean, archiprêtre, I, 294.
- Jean V, empereur de Byzance, I, 196.
- Jean Chripostome, Saint, II, 457.
- Jean de Pila, martyr bulgare, I, 121.
- Jérémie, évêque de Moldavie, II, 305.
- Jerphanion, G. de, II, 408.
- Jérusalem, I, 104, 193; II, 351, 352, 362, 411, 449.
- Jésus Christ, I, 245, la prise de — en peinture, I, 236.
- Jireček, K., I, 66, 69, 70, 73, 75—77, 79, 80, 83, 89, 90, 101, 105, 106, 115, 117, 256, 262; II, 305, 490, 492, 493, 500.
- Jora de Sus, vallum sur le Dniester, I, 186, 189.
- Jordansmühl (Silésie), I, 176.
- Joseph, évêque roumain, II, 305.
- Joseph II, empereur, I, 255.
- Jovia, legio prima, II, 344, 346—348.



- Jovius, II, 347.  
 Jozsa, I., I, 251.  
 Judée, province romaine, I, 46, 125, 145.  
 Jugsasz, István, I, 275.  
 Juifs, révolte des, I, 51; soulèvements de Cyrène et de Mésopotamie, I, 184, 185.  
 Jules, II, pape, I, 247.  
 Julien, empereur, I, 149, 193.  
 Julia Mamaea, mère d'Alexandre Sévère, I, 182.  
 Julius Daciscus, inscription funéraires, I, 269.  
 Juppiter Dolichenus, I, 177—181; temple de — à Kosjak, II, 411.  
 Justin I-er, II, 400.  
 Justin II, II, 400; monnaies de bronze de, I, 269.  
 Justiniana Prima, I, 270.  
 Justinien, I, 37, 62, 192—194, 268; monnaies, I, 36, 60; offensive sur le Danube, I, 33.  
 Juvara Tr., ministre roumain, II, 385.  
 Močanik, I, 84.  
 Kadlec, K., I, 82, 100.  
 Kadirî, monastère de, I, 252.  
 Kalevit, métropolitain de Sofia, I, 278.  
 Kalmuski, boyard de la frontière moldo-polonaise, II, 374.  
 Kalimber (Bosnie), I, 68.  
 Kalina, Dr. Antoni, I, 298.  
 Kalitinsky, A., II, 394.  
 Kalojean, empereur des Roum. et Bulgares, I, 196.  
 Καλοϊωάννης, II, 356.  
 Kalonaris, P. P., éditeur de la Chronique de Morée, II, 350, 358.  
 Kamieniec, II, 376, 377.  
 Kamna, village, I, 94.  
 Kan, A. H., recteur du gymnase d'Utrecht, I, 177—181.  
 Kanellidis, journaliste grec, I, 293.  
 Kapošina, S. I., I, 262.  
 Kapterew, N., I, 152.  
 Karacash, fonctionnaire ottoman, II, 384.  
 Karácsonyi, István, I, 64.  
 Karadja, famille, I, 271.  
 Karadja, Constantin J., I, 294, 295.  
 Karadjic, St. Vuk., I, 231.  
 Karal, E. Z., I, 284.  
 Karamân, I, 285.  
 Karavélov, Lioubén, I, 212, 251.  
 Karavlaci, Roumains noirs, Roudari de Yougoslavie, I, 222.  
 Karatzas, Argyros, protocouropalates et duc de Philippopoli, I, 271.  
 Karić, V., I, 94.  
 Karlowitz, paix de, I, 279.  
 Karm-Abu-Mina, basilique d'Arcadius, I, 415.  
 Καρύττες < \*Koryto, top. en Phocide, II, 465.  
 Kasaklis, Jean, marchand grec, II, 376.  
 Kâsîm, agha des jânisaires de Hotin, I, 369.  
 Kasper, frère de Kochanowski, II, 429.  
 Kastenholz, village dép. de Sibiu, I, 19.  
 Katone, Stephanus, I, 104.  
 Katun, au sud d'Arte, I, 68, 76.  
 Katunoka Nahia, région aux environs de cetinje, I, 71.  
 Kaunitz, comte, I, 153, 156; II, 376, 378—380, 388.  
 Кауниц, граф, I, 164, 165, 170.  
 Kautzch, Rudolf, II, 411, 412.  
 Kavakliv (Topolovgrad), I, 255.  
 Kavsohelyvi, Skyte athonite, I, 280.  
 Kazilagač (Elchoro), I, 255.  
 Кеизерлинг, граф, I, 163—168, 170, 171.  
 Kemal Atâtürk, I, 257.  
 Kemâlpashazâde, I, 285.  
 Kenner, F., I, 33, 36.  
 Kerameus, Nicolas, II, 449.  
 Karényi, András, I, 263.  
 Kertch, monnaies, I, 24.  
 Keyserling, comte, ministre de Russie à Vienne, I, 153—157.

- Khair ed- Dîn Pasha, I, 285.  
 Kiepert, I, 190.  
 Kiev, I, 204, 279, 295; marchands grecs, à, II, 387.  
 Kilî (Chilia), dazes à, II, 369, 386.  
 Kisselef, général, I, 251.  
 Klein, Richard von, sur les Allemands de Bosnie, I, 257.  
 Kličevac, I, 175, 177.  
 Kljnc, circonscription, I, 84.  
 Knechtel, W., 34, 57.  
 Kniezsa, István, I, 256, 298.  
 Knin, I, 84.  
 Komani, village en Monténégro, I, 77.  
 Kornet, lieu à Gradina (Zeta), I, 71.  
 Kochanowski, Jan, modèle de Do-sithée, I, 428—446.  
 Κομίδαια I, 182, 183.  
 Kondakov, N. P., II, 394, 396.  
 Königsberg, II, 490.  
 КОНСТАНТИН, Градъна, I, 136, 137, 139, 141.  
 Κωνσταντινούπολις, II, 307, 358.  
 Kopaonik, I, 70, 85, 95.  
 Köprülü Zade, M. Fuad, I, 284.  
 Koptos, II, 401.  
 Korbut, G., II, 429.  
 Korduba, II, 492.  
 Koritari, I, 222, 233.  
 Koriša (Serbie), I, 233.  
 Koromilas, journaliste grec, I, 293.  
 Košarna, village roumain, I, 91.  
 Kosjak, II, 411.  
 Kossovo Polje, I, 70, 102, 114, 117; Roumains de, I, 72, 76, 77, 84, 86, 93.  
 Kossuth, L., I, 216, 217, 219.  
 Kostenecki, Constantin, I, 288.  
 Kostenetz-Bania (Bulgarie), I, 59.  
 Kostolac (Castellum), vis-à-vis de Tr. Severin, I, 89.  
 Kotzebue, Auguste, I, 198.  
 Κουμάνια II, 354.  
 Κουμάνοι, II, 354, 355, 357, 358.  
 Kozak, E., I, 296.  
 Κόζια-Cozia, concordance entre la top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.  
 Kraïnov, I, 26.  
 Krajina, région, I, 92, 94.  
 Kralievici, Marco, I, 300.  
 Krândjalov, D., I, 185—191.  
 Kratova, I, 294.  
 Kremikovski, monastère près de Sofia, I, 278.  
 Kretschmer, P., I, 296.  
 Κροαція, I, 161, 162, 164.  
 Kroll, v. Pauly.  
 Kruinowa, monnaies à, I, 29, 56.  
 Krumbacher, K., II, 491.  
 Kruševac, district, I, 90.  
 Kryssin, G., I, 26.  
 Kučevo, Roumains dans le district de, I, 91.  
 Kučevo, village, I, 99.  
 Kući, village en Monténégro, I, 83, 85.  
 Küçük Murteḍā (Muntazi), usurier turc, II, 368.  
 Kudelin, voévode bulgare, I, 90.  
 Kula, I, 29, 56.  
 Kuman, I, 82.  
 Kunimund, roi gépide, monnaies, I, 36.  
 Kurlai, ramification de Durmîtor, I, 68.  
 Kuripešić, itinéraire de, I, 88.  
 Kustendil (-Prizren), ligne suivie par les établissements roumains I, 70.  
 Lahaille, A., premier dragman, II, 385.  
 Lăcavitza, dép. de Plovdiv, I, 259.  
 La Croix du Maine, V. Croix du Maine.  
 Ladislas le Posthume, reconnu roi de Hongrie, I, 108.  
 La Haye, II, 491.  
 Laiotă Basarab, prince roumain, I, 133.  
 Lambadarie, Pierre, musicien grec, II, 318, 320.  
 Lambadarie, Grégoire, II, 320.  
 Lammert, Friedrich, I, 269.

- Lamprecht, Karl, II, 490, 493, 496, 500; il confie à N. Iorga la tâche de rédiger l'histoire de l'empire ottoman et celle des Roumains pour sa collection, II, 491—492.
- Lamvrakis, journaliste grec, I, 293.
- Langeron, mémoires de, II, 326.
- Langlois, Ch. Victor, II, 458, 490.
- La Piaffe, II, 421.
- La Picquorie, II, 421.
- Lăpușna, Lazes à, II, 369.
- Lăpușneanu, Alex., prince roumain, I, 294.
- Lapusnik, top. hongr., sl. \*Lapušnikū; V. Glimboka, II, 470.
- Larissa, I, 64.
- Larue, poète jésuite, auteur présumé de la tragédie « Soliman » (1680), II, 420.
- Lascaris, M., I, 276, sur le patriarcat de Peć, II, 303, 304, 306, 309, 310; sur la rivalité bulgare-byzantine en Serbie, I, 272, 273; sur Vagenitia, I, 272.
- Lascaris, N., I, 205, 206, 207, 210, 211.
- Lascaris, Théodore, empereur de Nicée, I, 196.
- Lassanis, G., I, 208, 209.
- La Thuillerie, interprète de la tragédie « Soliman » par l'abbé Abeille, II, 420.
- Latins, I, 197; combats avec Jean Assen, II, 349, 353, 354.
- Latran, musée, II, 413.
- Latyšer, V., I, 263.
- Laurent, V., I, 263, 280, 296; sur l'archevêché de Peć après 1375, II, 303—310; sur Argyros Kartzas, I, 271.
- Laval, II, 421.
- La Vallière, V. Vallière.
- Lavrov, I. P., savant russe, I, 202.
- Laz, nom de loc. roum., II, 469.
- Lazăr, Gh., I, 210.
- Lazare, kneaz serbe, I, 117; accord de Constantinople avec, II, 303.
- Lazare le Pauvre en peinture, I, 236.
- Lazes dans les Principautés, II, 366—369, 375.
- Léda, I, 268.
- Leclercq, H., II, 400, 403.
- Légrand Émile, I, 200; II, 448, 450—452, 454, 455, 457, 458.
- Leipzig, I, 64, 249, 292; II, 490, 491; commerce avec la Moldavie, II, 377.
- Leisen, Herbert van, I, 64, 97.
- Lemberg, II, 491 v. Lwów.
- Lemerle, Paul, I, 191, 192, 194—196; II, 411, 412.
- Lenicerus, Philippus, I, 103.
- Lenormant, Fr., I, 24.
- Léon, I, 59.
- Léon III, I, 193.
- Léon VI, I, 194.
- Léon, basiliques de, I, 282.
- Leonis, Problemata, I, 269.
- Léopol (Lwów), commerce, II, 376, 379.
- Леополд император I, 168.
- Léopold, diplôme de, I, 154.
- Leovo-Chircăești, vallum de, I, 189.
- Lépante, bataille, I, 249.
- Lescovitz, village de Colubara, I, 84.
- Leskien, A., I, 491.
- Levé (Serbie orientale), I, 84.
- Leyden, I, 177.
- Ligaridis, Païsius, II, 449.
- Lika, à Dubrovatz, I, 85.
- Lim, rivière, I, 70.
- Linchou, ambassadeur français, II, 369, 388.
- Lindina, II, 466.
- « Lingurari » (Tziganes fabricants de cuillers de Cornova, I, 222, 223).
- Lisbonne, II, 500.
- Lithuanie, I, 295.
- Ljubučk, région de, I, 83.
- Λογγός top. gr., sl. logŭ, II, 469.
- Londinium, I, 58.
- Londres, II, 492; congrès international d'histoire à, II, 493; institut slave de, II, 501.

- Longobardes, II, 359.
- Λοσνά — Lozna, concordance top. sl. de Grèce et de Roumanie, II, 467.
- Losoncz, I, 275.
- Lot, Ferd., I, 23; II, 497.
- Lougnon, Jean, éditeur de la chronique de Morée, II, 351—353.
- Λουμπάρδοι II, 355.
- Louis XIV, I, 247, 248.
- Louis d'Anjou, I, 218, 219, 279.
- Loukaris v. Cyrille.
- Lovcean, Sbornik, I, 282.
- Löwenkranz, Joh., I, 252.
- Łoziński, Wl., II, 434.
- Lubelczyk, traducteur des Psaumes, II, 429.
- Lucas, Pierre, marchand transylvain, II, 380.
- Lucretius, Cn., I, 13.
- Ludolf, Guillaume, rapport de, II, 364, 366, 373, 387, 388, 390.
- Łukasik, St., II, 431, 434, 435, 446.
- Luna, I, 280.
- Lunca, top. roum., dérivée du slave, II, 469.
- Lupaş, I., I, 250, 277, 279.
- Lupu, Basile, prince moldave, I, 246, 278, 279.
- Lusius Quietus, I, 184, 185.
- Luxembourg, v. Sigismond.
- Lwów, bibliothèque du musée municipal, I, 203.
- Lybie, et les Romains, I, 47.
- Lyon, II, 421, 500; atelier monétaire, I, 60.
- Lysimaque, roi de Macédoine, I, 27, 261; statères de, I, 28; mort de, I, 7—9.
- M**acaire d'Ancyre, II, 306, 307.
- Macaire, aventurier de Melnik, II, 307.
- Macarie ieromonahul, II, 319, 320.
- Macariotissa, ville, II, 453.
- Maçoudi, Al., écrivain arabe, I, 186.
- Macédoine, I, 123, 125, 145, 174, 253; II, 471, protomes de béliers, II, 411; Roumains de, I, 68, 73, 81, 254, 300; Macédoine orientale, I, 260; Macédoine I-ère, tétradrachmes de Thasos et de — en Dacie, I, 3—22; Macédoine II-e, tétradrachmes, I, 4, 5, 7, 16; Macédoine III-e, I, 4, 5; Macédoine IV-e, monnaies, I, 4, 5.
- Macédo-Roumains (d'Albanie), I, 254.
- Măcin, II, 344, 345, 386; trésor monétaire, I, 33.
- Macrea, C., I, 30, 59, 181, 182.
- Macreu Sergio, II, 457.
- Măcugani, localité de Visoki, I, 77.
- Madara, trésor de, I, 60.
- Maderizović Riza, savant turc, I, 92.
- Μαγούλα nom top. en Grèce, sl. mogyla, II, 469.
- Măgura-Mare, I, 269.
- Măgurele, ville roumaine, I, 15.
- Măhaciu < sl. \*Muxaci, II, 480.
- Mairet, Jean, auteur d'une tragédie sur Mustapha, II, 419.
- Maioresco, T., I, 212, 291.
- Mahomet, I, 208, 210.
- Mahmūd I, firman de, II, 364—366, 381.
- Makkai, L., I, 64.
- Maisonnette, auteur de la tragédie « Roxelane et Mustapha », II, 420.
- Mamlûks, sultans, I, 283.
- Manassès, chronographes, I, 204.
- Mangalia, chapiteaux, II, 408, 410—412; fouilles, I, 266; II, 392.
- Manole, architecte valaque, I, 295.
- Mantinée, base praxitélienne de, I, 267.
- Mantzikiert, I, 195.
- Maramureş, I, 64, 223; II, 479, 486; l'âge de bronze en, I, 173.
- Mărăşeşti, trésor de statères de Lysimaque trouvé à, I, 28.
- Marburg, II, 421, 422.
- Marc, Paul, II, 496.
- Marc-Aurèle, I, 264.
- Marcia Otacilia Severa, femme de l'empereur Philippe l'Arabe, I, 264.
- Mardes, I, 184.

- Margaridi, docteur, personnage d'une comédie de D. Voïnikov, I, 214.
- Marghiolița, personnage du théâtre d'Alecsandri, I, 213.
- Marghita, princesse roumaine, I, 293.
- « Mărgineni » (ou « Munteni »), I, 93.
- Marinescu, C., I, 104; sur Nicolas Iorga vu par les étrangers (roum.), II, 488—502.
- Maritza, les Roumains de la vallée de, I, 64, 69, 74.
- Marlianus, Am., I, 200, 290.
- Marmontel, tripode d'Hélène de, I, 198.
- Maronnée, I, 27; tétradrachmes, I, 7, 12.
- Marpurgo, I, 29, trésor, I, 56.
- Marot, Clément, Psaumes de, II, 429.
- Marquardt, J., I, 46, 54.
- Mars, divinité, I, 179.
- Marseille, II, 386.
- Marsigli, Comte, I, 92.
- Martian, I., I, 17, 30.
- Marucchi, D., archéologie chrétienne, II, 405.
- Mateescu, I, 260.
- Matei, I., notes bibliographiques, I, 285, 269.
- Mathieu d'Amyralithia, chronique, II, 459.
- Mathieu Basarab, prince valaque, I, 201, 203, 278.
- Mathieu Grammairien, I, 122, 125, 131—134, 144.
- Mathieu I-er, patriarche de Constantinople (1397—1410), II, 306, 307.
- Mathieu, roi de Hongrie, I, 119.
- Mattingly, H., I, 35.
- Maures, I, 47, 48, 184; Lusius Quietus chef des, I, 185.
- Maurice, empereur byzantin, I, 125.
- Mauritanie, I, 49; les deux Mauritanies, I, 54; province romaine, I, 46, 53; révolte, I, 48, 51.
- Mavrocordat, I, 289; II, 327.
- Mavrocordat, Alex., prince de Moldavie, I, 280; II, 449, 462.
- Mavrocordat, Const., prince de Valachie et de Moldavie, II, 367, 368, 371, 372.
- Mavrocordat, Jean, prince de Moldavie, II, 372.
- Mavrocordat, Nicolas, I, 200, 290; II, 449, 456, 460, 461.
- Mavrodi, famille, I, 197.
- Mavrodi, Mihalaki, I, 198, 199.
- Mavrodi, N., I, 198, 199.
- Mavrodi, Z., I, 198, 199.
- Mavrodis, Dimitrake, I, 198.
- Mavrodis, Jean, I, 198.
- Mavrodis, Iordake, I, 198, 199.
- Mavrogheni, Nicolas Pierre, II, 457.
- Maxime de Péloponèse contre le schisme, II, 463.
- Maximien, II, 347.
- Mayer, Cornélie, I, 206.
- Mayer, Édouard, II, 496.
- Mayer, Philippe, I, 81.
- Mayer-Lübke, I, 297.
- Mazalić, Dj., I, 256.
- Mazedonien, I, 284. v. Macédoine.
- Mazilu, D., I, 287.
- Mazin, trésor de, I, 29, 56.
- Méduse, tête de — sur fibules, I, 14.
- Méglenoroumains, I, 65, 67.
- Mehedinți, dép. roum., I, 226.
- Mehedinți, S., géographe, I, 190.
- Mehmed, fils de Roxelane et de Soliman, II, 424.
- Mehmed Emin Diwîtdar, grand-vizir, II, 365.
- Mélétius Syrigos, I, 449.
- Melich, J, I, 256, 298; II, 475.
- Melnik, Mélénikos, évêché de, II, 307, 308.
- Men, divinité orientale surnommée Cîlvastianus, I, 264.
- Ménologue, II, 453.
- Menuorut, duc, I, 282.
- Menzel, Ottokar, I, 249.
- Menzel, Theodor, I, 249.
- Mer Noire, I, 8, 9, 21, 25, 26, 56, 69, 116, 117, 186, 244; II, 373, 386; colons grecs au bord de la, I, 27.

- Merești (Treis-Scaune), I, 176.  
 Mergelat, mont, I, 91.  
 Mérope, I, 209, 210.  
 Mésembrie, ville sur la Mer Noire, I, 9; châpiteaux, II, 411; Roumains de, I, 69.  
 Mésie, I, 32; Hadrien en, I, 49; partage, I, 45; sculpture, II, 411.  
 Mésie Inférieure, I, 190, 262; partagée par Domitien, I, 45.  
 Mésie Supérieure, partagée par Domitien, I, 45.  
 Mésies, les deux, I, 260.  
 Mésolitique, II, 340.  
 Mésopotamie, I, 184.  
 Messénie, II, 465.  
 Mestrius, I, 264.  
 Metastase, I, 211.  
 Metea, Octavian, I, 253.  
 « Metoc » du Saint-Sépulcre à Constantinople, I, 278.  
 Metochija, Roumains de, I, 70.  
 Meursius, Jean, glossaire, II, 451.  
 Mexas, Valérie, bibliographie hellénique, II, 452.  
 Miatev, P., I, 277, 294.  
 Miceni, village de, I, 71.  
 Michel Anchialos, patriarche byzantin, I, 281.  
 Michel Cérulaire, patriarche byzantin, I, 194, 305.  
 Michel, métropolitain russe, I, 282.  
 Michel le Brave, prince valaque, I, 115, 245; II, 459.  
 Michel I Comnène, fils de Jean le Sébastocrator, II, 353.  
 Micia (Vețel), inscriptions, I, 53; sculptures funéraires, I, 265.  
 Micul, montagne, I, 69, 70.  
 Miercurea, près de Sibiu, I, 175.  
 Migiova, montagne, I, 91.  
 Migne, II, 414.  
 Mihalopoulos, Fanis, II, 452.  
 Mihnea, Radu, prince roumain, I, 278.  
 Mihordea, V., sur la politique franco-roumaine, II, 370, 388; sur Jean Callimaki, II, 378, 389.  
 Miklosich, Fr., I, 66, 231, 257, 297.  
 Mikov, V., I, 259.  
 Mikulići, région de, I, 77.  
 Milan, duc de, I, 107; édit de, I, 191.  
 Milanovatz, I, 260.  
 Milatovic, Ljutovid, I, 300.  
 Miliescu, Nicolas, érudit moldave, I, 204.  
 Milne, G., I, 34, 35, 58, 59.  
 Miller, Konrad, sur Scythica, II, 345.  
 Miller, William, II, 500.  
 Millet, Gabriel, II, 497.  
 Milnitz, route de, II, 376.  
 Miloradovici, général russe, II, 326.  
 Milutin, roi serbe, I, 90.  
 Minea, Ilie, historien, I, 105, 117.  
 Minerve, statue de, I, 268.  
 Mingir-Voinești-Zărnești, le vallum de Prut, I, 189.  
 Mircea l'Ancien, voévode roumain, I, 103, 115, 300; sa politique, I, 44; rapports avec les Tartares, I, 275.  
 Mircea Ciobanu, voévode roumain, I, 121, 125, 126, 130—134, 144—146, 151.  
 Mircești, barde de, I, 214.  
 Mirilovici, fraternité de Monténégro, I, 84.  
 Miske, I, 173.  
 Misiodax, Joseph, II, 449, 456.  
 Mistakide, Antoine, I, 290, 291.  
 Mîtnic < sl. \*Motînilă, II, 475.  
 Mitrea, B., I, 24, 25, 30.  
 Mithra, culte oriental de, I, 180, 181.  
 Mladenov, St., savant bulgare, I, 187, 297.  
 Mlava, I, 90, 94, 95; Roumains de la vallée de, I, 300.  
 Mniszech, Constantin, Palatin de —, II, 372, 374.  
 Mniszech, Georges-Auguste, ambassadeur à Constantinople, II, 372.  
 Mniszech, Louise de, femme de J. Potocki, II, 374.  
 « Mocani », toponymie, I, 77.  
 Mocioni, I, 254.

- Moesiaca, legio, II, 347.  
 Moesien, v. Mésie.  
 Mohács, bataille de, I, 119, 215, 218.  
 Mohilew, foire de, II, 374; tribunaux de, II, 375.  
 Moigrad < sl. Mojġradŭ, II, 480.  
 Moisil, C., I, 24, 27, 30, 31, 33, 34, 36, 38, 40, 43, 59, 62; sur les tétradrachmes de Thasos et de la Macédoine I-re et leur circulation en Dacie, I, 3—22.  
 Moisil, Florica, sur les monnaies daces, I, 16.  
 Moldavie, I, 64, 91, 92, 188, 189, 190, 197, 204, 205, 222, 223, 231, 244—246, 258, 274, 276, 279, 282, 285, 286, 288, 289, 293, 297; II, 364, 365, 367, 368, 370—375, 377—382, 385, 386, 388, 389, 446, 459, 462, 479; frontières de, I, 44; — d'Étienne le Grand, I, 248; peinture religieuse, I, 238, 239, 241; — au XV-e siècle, I, 119; relations avec Byzance, II, 305; stations préhistoriques, I, 175, 176.  
 Moldovalachie, relations avec Byzance, II, 305.  
 Molière, I, 214.  
 Mokanić < Mocani, I, 77.  
 Mokbanje, village en Monténégro, I, 77.  
 Molotov, ville de, II, 335.  
 Mommsen, T., I, 33.  
 Monastir, vin de, II, 375.  
 Monembasie, II, 458; Dorothée de, II, 352; v. Dorothée.  
 Mongoles, I, 103.  
 Monjari, village, I, 68.  
 Monod, Gabriel, professeur de N. Iorga, II, 489.  
 Mont-Athos, monastères de, I, 202, 203; v. Athos.  
 Montagnes Occidentales (Munții Apuseni), I, 179; v. Monts Apuseni.  
 Monténégro, I, 66, 71, 76, 77, 84, 85, 99.  
 Monteoru, I, 174—176.  
 Monts Apuseni, I, 174, 175.  
 Morava, I, 260; route commerciale, I, 21; noms roumains en, I, 92—97; traces roumaines au Timoc et, I, 69.  
 Moravnik, G., sur les peuples mentionnés dans la Chronique de Morée, II, 354.  
 Morée, II, 329; chronique de, II, 349—362; despotat de, I, 106, 119; — franque, organisation, II, 353; v. Constantin.  
 Morel-Fatio, Alfred, éditeur de la Chronique de Morée, II, 351, 352, 361, 362.  
 Morlaques, I, 66, 69, 73, 75, 79, 81, 83, 85, 86, 88.  
 Moscopoli, I, 254; II, 462; commerce avec la Valachie, II, 370, 388.  
 Moscou, I, 152, 216; rapports avec le Sud-Est européen, I, 152.  
 Mosser, A., I, 36.  
 Motogna, Victor, I, 271.  
 Mouchmov, A. N., I, 26, 37, 38, 41, 42, 58, 59, 60.  
 Mouhy, II, 420.  
 Mounténie, I, 221, 223.  
 Moussa, sultan, I, 92.  
 Moussian, céramique peinte, I, 259.  
 Movilă, Alex., I, 278.  
 Movilă, Const., I, 278.  
 Movilă, Gabriel, II, 459.  
 Movilă, Jérémie, I, 293.  
 Movilă, Michel, I, 278.  
 Movilă, Moïse, I, 278.  
 Movilă, Pierre, métropolite de Kiew, I, 204, 279.  
 Moyen-Âge, I, 64, 66, 67, 72, 80, 85, 87, 91, 97; II, 456.  
 Μπρούφλιανη, nom top. grec < μπρού-  
 σλιανη « lierre », bulg. Crășljan, II, 469.  
 Μπουστερή, nom. top. grec < μι-  
 στερή, bulg. peștera, II, 469.  
 Mu'allim (Cevdet) Dževdet, I, 252.  
 Mugoși, tribu monténégrine, I, 79.  
 Muḥammed I, I, 252.  
 München, I, 202, 249; II, 490.

- Municipium Flavium, I, 189.  
 « Munteni » (ou Mărgineni), I, 93.  
 Murad II, I, 103, 106, 109—112, 116, 117.  
 Mureș, en Transylvanie, I, 17—20, 176, 266.  
 Murnu, G., I, 66—68, 73, 74; II, 353, 410.  
 Muscel, dép. roum., I, 16, 220, 223, 225—227.  
 Musée National de Sofia, I, 60.  
 Musée National des antiquités de Bucarest, I, 266.  
 Mustafa Muklissi, II, 425; meurtre en 1553, II, 417, 423, 426; projets de mariage, II, 426; rôle dans la tragédie de Bounin, II, 422; soupçonné par son père, II, 419; victime de Roxelane, II, 418.  
 Mustafâ III, firman de, II, 363, 364, 374, 378, 389, 381.  
 Mustafâ Rahnû, I, 285.  
 Musulmans, I, 104, 145, 218.  
 Myszkow, en Galicie, I, 181.  
 Myszkowski, l'évêque Piotr, protecteur de Kochanowski, II, 429, 430.  
 Nadich-min-Laz, endroit mentionné dans la charte d'Étienne Douchan, I, 84.  
 Nadiniçi, village, I, 84.  
 Nadruvale, I, 175.  
 Nalbrant (distr. de Tulcea) monnaies de, I, 33.  
 Nancy, Académie Stanislasde, II, 501.  
 Naples, I, 107; II, 492, 500.  
 Napoca (Cluj), I, 264.  
 Naşir, Khalife Abasside, I, 283.  
 Năsturel, Udrişte, boyard valaque, I, 203.  
 Νέα Ἑλλάς, II, 458.  
 Neagoe Basarab, prince valaque, I, 235, 295.  
 Neamţ, monastère, I, 286, 294.  
 Neanderthal, II, 335.  
 Nectarius, patriarche de Jérusalem, II, 449.  
 Nedjib 'Asin, II, 383.  
 Negoï, mont, I, 97.  
 Negruzzi, I, 199, 292.  
 Negulus à Zara Vecchia, top. roum. en 1070, I, 75.  
 Nemanja, Étienne, I, 74, 82, 98.  
 Nenadović, Paul, métropolitain, et les Roumains, I, 159.  
 Neofit, D. D., II, 316.  
 Néolithique, unité carpatho-balkanique pendant le, II, 336, 339—341.  
 Néophite le Causocalivite, II, 449.  
 Néophite VI, patriarche, I, 197.  
 Nérétva, I, 79, 72, 77—79, 87.  
 Néron, I, 190.  
 Néroulos, J. R., I, 206, 209, 210; II, 448.  
 Nestor, I., I, 24, 27, 173, 174, 177, 266; sur les assises préhistoriques de l'unité carpatho-balkanique, II, 333—343.  
 Netta, G., sur l'expansion de l'Austriche, II, 376.  
 Neuilly, paix de, (1919), I, 256.  
 Nicée, I, 59, 196.  
 Nicéphore le Patriarche, écrivain byzantin, I, 186.  
 Nicéphore Phocas, empereur de Byzance, I, 194.  
 Nicétas Choniatès, I, 68, 74.  
 Nich, I, 65, 69; traces roumaines à, I, 70, 85, 90, 91.  
 Nicodème, I, 276.  
 Nicodème, moine transylvain, I, 153.  
 Nicodim Aghioritul, I, 287.  
 Nicolaev, trésor de, I, 30.  
 Nicola, Juvan, marchan grec, II, 376.  
 Nicolaescu, Stoica, I, 287.  
 Nicolaï, R., I, 206—211; II, 448.  
 Nicolas, Saint, I, 122, 123, 125, 131—134, 143, 144, 151.  
 Nicolas Alexandre, I, 276.  
 Nicolas I-er, pape, I, 186, 194.  
 Nicolau, Pascal, marchand grec, II, 376.  
 Nicomédie, monnaies, I, 58, 60, 191.  
 Nicopoli, I, 127, 132, 133, 147, 148; défaite de, I, 103, 105, 111, 116, 117; II, 367, 386.



- Niculescu, Iosif, II, 489.  
 Nicusios, Panaiotis, I, 279.  
 Никодимъ, иеромонах I, 163.  
 Никополе I, 138, 139.  
 Nikov, Pierre, I, 98.  
 N'iküp, I, 89.  
 Nil, I, 58.  
 Nisch, I, 260.  
 Nisibis (Mésopotamie), I, 184.  
 Nisna, marchands grecs à, II, 387.  
 Nišov, village près de Bela Palanka, I, 91.  
 Nistor, I. I., I, 282; II, 353; sur les relations de Byzance avec les provinces danubiennes, I, 271.  
 Nițu, A., I, 259.  
 Nitzoglu, Panait, professeur à Moscou II, 461.  
 Noe, Sydney P., I, 24, 26, 29, 35.  
 Noms géographiques roumains d'origine slave, II, 466.  
 Notaras, Chrisante, II, 449.  
 Novigrad, possession de la famille Pavlović, I, 257.  
 Noviodunum, loc. en Dobroudja, I, 188, II, 344, 347.  
 Novo Brdo, I, 106.  
 Noul Anastasimatar, par Dionisie Fotino, II, 315, 319, 320, 322, 331.  
 Noul Doxasticar (Δοξαστικάριον Νέον) par Dionisie Fotino, II, 312, 314—316, 320, 322, 326, 331.  
 Nouveau Testament, I, 240.  
 Nouÿ, Lecomte de, I, 295.  
 Novaković, Stoïan, I, 66, 68, 71—76, 82, 90, 95, 99.  
 Novi Pazar, I, 72.  
 Novi Seher, I, 72.  
 Nucet, village en Roumanie, I, 15.  
 Numidie, province romaine, I, 51, 54, légat de, I, 54.; monnaies de, I, 56.  
 Numma Mollā Meidanī-zāde, Kādī de Ibrā'il, II, 377.  
 Nürnberg, II, 490.  
 Nüzhet, Selim, I, 249.  
 Oacheșă, monnaies, I, 33.  
 Obad, monnaies, I, 43.  
 Oberbitner, Wolfgang v., sur les Macédo-Roumains, I, 254.  
 Obreja, sens du mot, II, 481, 482.  
 Obrejîța, II, 482.  
 Obretenov, Nic. T., I, 250, 251.  
 Occident, I, 63, 102, 103, 243, 247, 248; II, 350, 490.  
 Ochrida, I, 260, 270; archevêque d' I, 64, 68, 73.  
 Ocnița, dép. de Cluj, I, 19.  
 Oczakow, ra'âyā d', II, 377, 378.  
 Odessa, I, 207—209.  
 Odessos, tétradrachmes d', I, 9.  
 Odobescu, Alex., écrivain roumain, I, 190; II, 489.  
 Odorhei, dép. transylvain, I, 19.  
 Oescus, I, 30.  
 Οὔλος, I, 187.  
 Ogost, I, 89.  
 Ohsson, d', sur l'empire ottoman, II, 388, 389.  
 Oituz, défilé d', I, 183.  
 Okoppi, route d', II, 376.  
 Olbie, I, 262.  
 Olszewski, G., I, 17.  
 Ollănescu, I, 209.  
 Olmütz, commerce avec, II, 376.  
 Olt, églises du dép. de l', I, 240; vallée, I, 10, 100, 174.  
 Olténie, I, 32, 64, 175, 221, 223, 297; II, 338, 342; peinture religieuse, I, 239; — romaine, I, 30, 31, 189, 270.; II, 405.  
 'Omer Efendi, I, 285.  
 Omolj, monts, I, 94.  
 Onciul, D., I, 276.  
 Opara, village de Fravnik, I, 84.  
 Oparica, village de Levče, I, 84.  
 Oparnice, famille des paroisses de Gerzov, I, 84.  
 Oprašić, Radivoje (1450—1500), I, 84.  
 Oputna Rudina, village, I, 85.  
 Orăștie (Hunedoara), I, 18, 264.  
 Orbeasca de Sus, village roumain, I, 14.

- Orbou, sl. Vrřbovo, hongr. Orbó, II, 470.  
 Orehovo (Bulgarie), I, 35, 60.  
 Orghidan, C., collection, I, 263.  
 Orhei, Lazes à I, 369.  
 Orient, I, 42, 175, 275; II, 338, 340, 341, 350, 422, 427, 463, 490, 494, 498; église d', II, 463.  
 Orlando, II, 412.  
 Orlea, I, 268.  
 Orzova, I, 114.  
 Orszulka, fille d'Jan Kochanowski, II, 429.  
 Ortiz, R., I, 288.  
 Osănu, I, 89.  
 Oslo, II, 498.  
 Osmān III, II, 364.  
 Osoiu, Osoie, Usoiu, sl. Osoji, Osoja, Osojā, Osoiu cel Mare, II, 483, 484.  
 Ossuna, bibliothèque du duc d', II, 349.  
 Ostrogorsky, Georges, I, 103, 193, 281, 282; II, 309, 310.  
 Ostrov (Dobroudja), I, 11, 344; top. roum., II, 469.  
 Oțetea, A., sur la question d'Orient, II, 364, 373, 387, 390.  
 Otomani (Bihor), I, 175, 176.  
 Ottoman, empire, I, 122, 132, 250, 284, 285; II, 383, 390.  
 Ottomans, I, 106, 279.  
 Ottyker, marchand de Zaleszczyk, II, 381.  
 Ούγγρο-Ungra (Târnava-Mare), II, 468.  
 Оугровлахїна, I, 135—137, 141, 142.  
 Our-Nammou, I, 259.  
 Ourouch, v. Étienne.  
 Ovidopol, sur Dniestr, II, 350.  
 Oxford, II, 501.  
 Ozu, sandjak de, II, 367, 386.  
 Pacelli, cardinal, I, 285.  
 Păclișanu, Z., I, 275.  
 Padova, I, 288.  
 Painjini, v. Painjină, sl. paqzina; s. cr. păuzina; slovène pavozina; ucr. pazyna; hongr. pózna, II, 476.  
 Paionia, monnaies de, I, 8.  
 Paisios, épistate de Kavsokealyvi, I, 280.  
 Palamède, I, 459.  
 Palevkaton, dénomination en Acarnanie, I, 68.  
 Paléolithique, II, 335, 336.  
 Paléologues, dynastie des, I, 102, 119, 197, 282.  
 Paléologue, Andronic, II, I, 271.  
 Paléologue, Jean, I, 276.  
 Палестина, I, 136.  
 Palestine, I, 47, 145, 185, 203, 282; chapiteaux à protomes de bœliers, II, 411.  
 Pall, François, sur la croisade de Varna (1444), I, 102—120; sur l'histoire de Skanderbeg, I, 274.  
 Pamphylia, basilique à double transept, II, 414.  
 Panaitescu, P. P., I, 275, 288, 289; II, 326; sur les débuts de la littérature roumaine, I, 243—248.  
 Panes Epicadi et Suttius, I, 264.  
 Pangée, mont dans la Macédoine I-re, I, 5.  
 Pann, Anton, II, 312, 316—320, 322, 324, 331.  
 Pannonie, I, 45, 190; II, 406; Marcus Turbo en, I, 49—52; Roumains de, I, 88, 95; — Inférieure, I, 45, 48, — Supérieure, I, 45.  
 \*Paqzina (pyqzine), II, 477.  
 Papacostea, Victor, notes sur la vie et l'œuvre de D. Fotino, II, 311—331; sur l'unité carpatho-balkanique, II, 333.  
 Παπαδόπουλος, Γ. Ι., II, 318.  
 Papadopoulos-Vretos, André, II, 448, 449.  
 Papahagi, P., I, 226.  
 Papahagi, V., sur le commerce balkanique, II, 370.  
 Paradis, le, dans la peinture religieuse, I, 240.  
 Paradunavon, I, 272.  
 Paribeni, R., I, 48.  
 Parina de l'ucr. paryna « jachère », II, 485.

- Paris, I, 191, 193; II, 349—351, 421, 490, 491, 495, 499—501.
- Paris, Gaston, II, 496.
- Paristrion, duché byzantin, I, 272.
- Pârlita, près du Danube en Roumanie, I, 12.
- Parthénus, patriarche oecuménique, I, 279; II, 456.
- Parthes, guerre contre les, I, 47, 49, 51.
- Partzula, Michel, auteur d'origine roumano-macédonienne, II, 460.
- Pârvan, V., I, 23, 25, 26, 28, 29, 173, 177, 183, 188, 189, 265; II, 399, 401, 406, 413, 414, 497; sur les assises de l'unité carpatho-balkanique, II, 334, 341.
- Pâscavi, II, 480, v. piščav.
- Pascu, G., I, 201.
- Passarowicz, paix de, I, 93.
- Patras, II, 315, 318.
- Pătraşcu cel bun, I, 134.
- Patsch, C., I, 29, 49, 190.
- Păuleni, inscriptions, I, 264.
- Paul d'Alep, à Jassy, I, 245.
- Pauly-Wissowa-Kroll, I, 3.
- Păun, D., I, 223.
- Pavlov, A., I, 281.
- Pavlovici, famille noble, I, 256, 257; — Pavle, I, 257; Radoslav, I, 73, 257.
- Pavlovsko, village dans le dép. de Plovdiv, I, 259.
- Pazsaga, II, 475.
- Pax, pûx, radicaux slaves, II, 480.
- Pays de l'Olt (Țara Oltului), I, 220, 223, 225, 230.
- Pays roumains, I, 235; culture des, I, 247, 248.
- Pazarcić, dép. en Bulgarie, I, 260.
- Pčina, rivière de, I, 84, 91; top. roum. dans la vallée de, 84, 91.
- Pearce, W., I, 35.
- Peć, l'archevêque de — et le titre de patriarche, II, 303—310.
- Pecica (Arad), I, 174—176.
- Peña, prêtre, auteur de la vie de St. Georges le Nouveau de Cratov, I, 123.
- Pek (Puicus), I, 90.
- Πεxlov, patriarche de, II, 307, 308.
- Pélagonia, capitale de la Macédoine, IV-e, I, 4.
- Pella, capitale de la Macédoine III-e, I, 4.
- Peloponnèse, guerre du, I, 3; Patras en, II, 314, 315, 318; principauté de, II, 349.
- Péninsule Balkanique, I, 65—67, 73, 75, 76, 80, 82, 85, 87, 190, 193, 255, 280, 296; II, 484, 490; commerçants de Thasos dans la, I, 45; pendant le moyen-âge, I, 102, 119, 120; Roumains de la, I, 2, 97, 98, 100; II, 353, 354; territoire de la formation des Roumains, I, 90, 93, 94, 96.
- Penkler, internonce, II, 379, 380, 388.
- Pépin, I, 194.
- Péra, Génois de, I, 4 116,.
- Periam (Banat), I, 174.
- Periamuş (Banat), I, 174—176.
- Perianu, Radu I., I, 199.
- Periş, village, I, 91.
- Perm, gouvernement, II, 335.
- Pernot, Hubert, I, 201; bibliographie hellénique, II, 451, 452.
- Perse, I, 129, 130, 150; II, 417, 426; rapports avec Mustafa Muklissi, II, 419; — occidentale, céramique peinte de, I, 259.
- Persée, défaite à Pydna, I, 3; sa fuite, I, 4.
- Perses, I, 3, 247; parure des, II, 394.
- Persiano, căminar Manolache, II, 457
- Персида, (Persia), I, 141.
- Peştera, nom. top. roum., I, 469.
- Пешацѝя, I, 162, 164.
- Petchénègues, I, 195, 273.
- Pétersbourg, I, 156; II, 396.
- Petelea, dép. de Mureş, I, 19.
- Petit, Louis, I, 201; bibliographie hellénique, II, 451, 453.

- Petreni, localité, I, 259.
- Petrescu, Visarion, II, 320.
- Petrești-Patruzeci de cruci, village roum., dép. de Vlașca, I, 15.
- Petri, Hans, sur les Allemands de Dobroudja, I, 258.
- Petrova, Stela, I, 250.
- Petrovici, Émile, I, 91, 297, 280, 300; sur la population de la Transylvanie au XI-e siècle, I, 256; sur les Slaves en Grèce et en Dacie, II, 465—473; sur les Slaves du Nord-Ouest de Transylvanie, II 480; sur les vestiges des parlers slaves remplacés par le roumain II Pajoga, II, 474—487.
- Petrović, Dr. Jozo, I, 270.
- Petschader, Nicolas, I, 104.
- Peyssonnel, Ch., sur le commerce de la Mer Noire, II, 368, 373, 376, 385.
- Phaëton, I, 241.
- Phanar, I, 206; v. Fanar.
- Phanariotes, époque des, II, 382, 454.
- Pharmakidès, Théoklitos, journaliste grec, I, 293.
- Phédre, I, 207.
- Philiki Hétairia, I, 208.
- Philippe Arrhidée, I, 27.
- Philippe l'Arabe (235—238), I, 261, 264.
- Philippe le Bon, duc de Bourgogne, I, 105.
- Philippe II de Macédoine, I, 3, 23, 24, 26—28.
- Philippe II d'Espagne, II, 417.
- Philippe V, I, 7.
- Philippe VI (Andrisos), I, 5.
- Philippe de Valois, I, 61.
- Philippes (en Macédoine) chapiteaux, II, 412.
- Philippide, Daniel, II, 449, 461.
- Philippopoli, I, 271; route vers Chisnova, I, 262.
- Philotée, Sainte, I, 287, 288.
- Phocas, empereur, I, 125, 144, 269.
- Photiadès, Lambros, II, 461.
- Photius, patriarche, I, 194.
- Phrantzes, I, 68.
- Piaffe, la, v. La Piaffe.
- Pianul mic, dép. de Sibiu, I, 19.
- Piasecki, Paul, I, 289.
- Piatra-Neamț, Lazes à, II, 369.
- Piccolomini, Aeneas Sylvius, I, 275.
- Pick-Regling, I, 26.
- Picolos, N., I, 208.
- Picot, Em., bibliographies, II, 455.
- Picquorie, La, v. La Picquorie.
- Pie II, Pape, I, 275.
- Pierce, E. W. J., I, 60.
- Pierre I (1370—1382), monnaies moldaves de, I, 43, 44.
- Pierre le Boiteux, prince moldave, I, 245; II, 382, 459.
- Pierre le Grand, I, 215.
- Pierre, fils de Syméon, II, 310.
- Pilatovici, famille, I, 85.
- Pinde, révolte des Albanais dans le, I, 106; Roumains du, I, 67, 68, 73; II, 353.
- Pink, Karl, I, 24, 28.
- Pipera, village près de Bucarest, I, 15.
- Piperi, tribu monténégrine, I, 77; 79.
- Pirenne, Henri, II, 497.
- Piroboridava (Poiana), I, 183, 190.
- Pirot, région de, I, 69; traces roumaines au, I, 69.
- Pirtea, Théodore, II, 394, 395.
- Pirun, I, 183.
- Pisarov, B., I, 300.
- Pișcāv « Pain > moisi », II, 480; pîscāv, a se pîscavi, pîscavi, son aire coïncide avec celle du mot voreț « crur », II, 481.
- Piscul Crășanilor, localité archéologique en Valachie, I, 181.
- Pise, I, 195.
- Pisidie, basilique à double transept, II, 414.
- Pitū pîscavă, II, 480, v. Pișcāv.
- Piua Petri, près du Danube en Roumanie, I, 11, 12.
- Piva, rivière, de, I, 70.
- Pléistocène, II, 335.
- Pleven, I, 58.

- Ploesti, I, 183, 258.  
 Plovdiv, ville et dép. bulgares, I, 259, 261, 277, 294.  
 Plumbuita, couvent, I, 14.  
 Plutarque, I, 289.  
 Pocioveliste < sl. \*Počiyalište, II, 480.  
 Podgorica, ville, I, 87.  
 Podlowska, Dorota, femme de Kochanowski, II, 428.  
 Pogoriela, V., I, 299.  
 Poiana, station archéol. en Moldavie identifiée avec Piroboridava, I, 174, 175, 181, 190; nom. top., II, 469.  
 Poitiers, victoire de, I, 194.  
 \*Pojega, Pojoga (Severin), Pojorîta (Dâmbovița), Pojorîtele (Teleorman), II, 474.  
 Polixène, I, 210.  
 Pologne, I, 279, 295; II, 428, 429, 433, 435, 445, 488, 499; commerce avec la Moldavie; II, 376, 379, 387, 389; monnaies, I, 44; rapprochement de l'empire ottoman, II, 366, 369, 371, 372, 376.  
 Polonais, au Moyen-Âge, I, 108, 115, 118.  
 Pqkota, II, 466.  
 Polonda (Ghertina, Gheorghina, I, 190.  
 Πόλης II, 354, 356.  
 Pompée le Grand, II, 463.  
 Ponor, top. roum., II, 469.  
 Pont Euxin, I, 25, 262.  
 Pontani, Filippo Maria, I, 290.  
 Pop, Luca, marchand transylvain, II, 370.  
 Pop, Zenovie, II, 311, 328; origine roum.-macédonienne, II, 460.  
 Popa-Lisseanu, G., I, 68, 69, 74, 81; II, 354.  
 Popescu-Dorin, I, 265; sur l'âge de bronze en Transylvanie, I, 173—177.  
 Popescu, N. M., I, 278, 279; II, 317—320.  
 Popescu, Șt., élève d'Anton Pann, II, 312, 324.  
 Popescu-Pasărea, I., élève de Șt. Popescu, II, 324.  
 Popești, dép. Vlașca, I, 15.  
 Popești-Leordeni, près de Bucarest, I, 14.  
 Popov, Dobri, I, 255, 256.  
 Popovici, D., I, 291, 292.  
 Popp, Dr. N. M., I, 254.  
 Porolissum (Moigrad), I, 45; inscriptions, I, 53, 264.  
 Poroschia, village roumain, I, 13.  
 Porte, Sublime, I, 281; princes roumains à la, I, 277, v. Sublime.  
 Portes de Fer, I, 92—94.  
 Portugal, II, 488, 499.  
 Potaissa (Turda), I, 264.  
 « Potcovari » (Tziganes-maréchaux-ferrants), I, 222.  
 Potocki, Ignace, palatin, II, 374.  
 Potocki, J., gouverneur de Cracovie et grand-général de la Couronne II, 365, 366, 374, 375, 389.  
 Potocki, Wacław, poète polonais, contemporain de Dosithée, II, 434.  
 Poutna, monastère, I, 286, 296.  
 Požega, top. serbe, slavone, slovène, hongr. Pozsoga, II, 474—476; village en Banat, XIII—XIV-e siècle, II, 475.  
 Poznań, II, 428.  
 Pračea, rivière en Bosnie, I, 256.  
 Πράδαλλα — Predeal, concordance top. sl. en Grèce et en Roumanie, II, 467.  
 Prague, II, 501; commerce, II, 376.  
 Prahova, dép. roum., I, 15; rivière, I, 183; vallée, I, 20.  
 Prale, Ivan, II, 453.  
 Pray, Georgius, I, 104.  
 Premierstein, A. v., I, 48, 50.  
 Presba, I, 64, 73.  
 Πρεσλόπ — Prislop, Prieslop, Prislopul, concordance top. en Grèce et en Roumanie, II, 468.  
 Prilêpe, I, 68, 74.  
 Principautés roumaines, I, 123, 244.

- 246, 281, 282, 288; II, 363, 378, 380—382, 454, 455; développement économique et social, I, 248.
- Prislop < sl. Prëslopu, II, 480.
- \*Prisoje (cf. bulg. prisoe), II, 483.
- Prizren, I, 70; Roumains de, I, 71, 74, 78, 82, 84, 92, 97, 99, 100.
- Probus, I, 58; monnaies, I, 32, 60.
- Proconnèse, export de marbre, II, 409.
- Procopios, Démètre, II, 449, 461.
- Progled (Plovdiv), I, 259.
- Protobulgares, I, 185—187, 189.
- Prusse, II, 379; influences françaises en, II, 499.
- Prut, I, 186, 189.
- Prvovenčani, Étienne, roi serbe, I, 73.
- Psautier de Dosithée, II, 428—446.
- Pseudo-Codinos v. Codinos.
- Psomakis, C., I, 206.
- Ptolémée, le géographe, I, 182, 183, 191; II, 346.
- Pulii, Marchides, I, 201.
- Pulski, F., I, 33.
- Puşcariu, Sextil, I, 66, 67, 71, 86, 89, 90, 201, 297—299; sur le Psautier de Dosithée, II, 431, 432.
- Pydna, défaite du roi Persée à, I, 3, 4.
- Quadiatus Bassus, C. Julius, gouverneur de la Dacie, II, 48, 49, 51.
- Raab v. Győr.
- Rachovo (Bulgarie), trésor de monnaies à, I, 35, 62; II, 386.
- Racine, I, 207; inspiré par l'histoire de Mustapha, II, 427.
- Rački, Fr., historien croate, I, 79.
- Racoviță, C., I, 297.
- Racovitza, Constantin, prince de Moldavie, II, 368, 369, 372, 373.
- Racovitza, Étienne, prince de Valachie, II, 364, 381, 385.
- Racovitza, Michel, prince de Moldavie et de Valachie, II, 385.
- Radici, Dragul, I, 257.
- Radivoevci, village roumain, I, 91.
- Radonić, J., I, 256.
- Радотич, I, 161, 162, 163.
- Radotić, Philippe, colonel, I, 153.
- Radul, nom roum. à Tagliamento (1170—80), I, 75.
- Radu le Grand, I, 123; fonda le monastère Kremikovski, I, 278.
- Radu Paisie, prince roumain, I, 132—134.
- Radu Șerban, prince de Valachie, II, 459.
- Radule Vlah, fondateur de l'église de Cetinje, I, 71.
- Radu, Andrei, I, 278.
- Radu, Const., I, 210.
- Rădulescu, I. H., I, 204—211, 292.
- Raffet, peintre, I, 237.
- Raghib Pasha, grand vizir, II, 374—379.
- Raguse, I, 70, 75—77, 83—85; II, 490, 499; exportation roumaine à, II, 370, 376, 378, 387; république de, participe à la campagne de 1444, I, 115, 118.
- Ragusins, I, 73.
- Răhău, dép. de Sibiu, I, 19.
- Raicevich, sur les Principautés Danubiennes, II, 382, 387.
- Rakoczy, Georges I-er, I, 246.
- Ramidava, sur le cours sup. de Te-leajen, I, 183.
- Râmnicu-Vâlcea, ville roum., II, 462.
- Rangabé, J. A., I, 207, 210.
- Ranilum, I, 262.
- Ranke, L. v., II, 427.
- Rapista, près de Scutari, I, 71.
- Rascie, I, 81.
- Râșnov, localité près de Brașov, I, 181—183.
- Rass, I, 56.
- Rata, en Bretagne, I, 264.
- Ravenne, I, 194; II, 411.
- Reghin, dép. de Mureș, I, 19.
- Regling, K., I, 24, 26.
- Reinach, S., I, 394, 396.
- Reinecke, Paul, I, 173, 174.

- Remetea, dép. de Timiș-Torontal, I, 20.
- Renaissance, I, 109, 247.
- Renner, V. von, I, 26.
- Repnikov, N. I., I, 262.
- Resava, I, 94.
- Resavica, village dans l'arrondissement de Despotovac, I, 94.
- Reșca, I, 402.
- Retezat, montagne roum., I, 64, 97.
- Réthy, savant hongr., I, 64.
- Rej, Mikołaj, écrivain polonais du XVI-e siècle, II, 429.
- Rhabdouchos, Léon, stratège de Durazzo, I, 272.
- Rhétie, prov. rom., I, 46.
- Rhin, I, 179, 187, 257.
- Rhodope, I, 259; Roumains de, I, 68, 69, 74, 82.
- Rhodos, marchands de, I, 26.
- Richtental, Ulrich von, chroniqueur, I, 295.
- Rigault, Nicolas, II, 451.
- Rigiani, tribu monténégrine, I, 79.
- Rigjane, village près de Knin, I, 84.
- Римляни, I, 161.
- Risno, loc., I, 84.
- Ritterling, II, 347.
- Roja, Gh., écrivain macédo-roumain, II, 460.
- Romain, Empire, I, 62, 194, 269; monnaies de l', I, 61; Thasos et I, 4; relat. avec les Jazyges, I, 48.
- Romain III, monnaies de, I, 268.
- Romain Lécapène, emp. byz., I, 194.
- Romains, I, 178, 183, 187—189; en Crimée, I, 262; parure, II, 394; relat. avec les Jazyges, I, 48; relat. avec la Macédoine, I, 3, 4, 5, 10.
- Roman, Lazex à, II, 366—368.
- Romanați, dép. roum., I, 12, 40; II, 402.
- Romania, I, 282.
- Romania, mont, I, 70.
- Ῥωμανία, II, 354.
- Romanie, II, 358.
- Romanski, St., I, 93, 253.
- Ῥωμαῖοι, II, 355—358.
- Romașcanu, M., sur la circulation monétaire en Dacie, I, 14.
- Rome, I, 58, 191, 192, 194, 265; II, 463, 497, 501; ancienne, I, 47, 51—53; atelier monétaire de, I, 60; commerce roumain avec, II, 376, 387; et la Macédoine, I, 3, 9; sous Auguste, I, 247; relations avec les Jazyges, I, 48; Syriens établis à, I, 180; Université de, II, 501.
- Romées, II, 359—361.
- Romula (Reșca), I, 268; II, 400, 402—407.
- Rose (Roxelane), II, 424, 425.
- Rosemberg, ravitaillement des Prussiens à, II, 377.
- Rosenbaum, L., notes bibliographiques par, I, 251, 263, 269, 270, 272—275, 277.
- Rosetti, Al., 299.
- Rosetti, Dinu, I, 14—16.
- Rosetti, R., Général, I, 200, 280.
- Россія, I, 162, 170, 173.
- Roska, M., I, 265.
- Rossa (Roxelane), II, 418, 419, 422, 423.
- Rostovtzeff, M., I, 263, 394—396; II, 497.
- Roudari, groupe ethnique des Tziganes, I, 219—230, 233.
- Roumain, le, remplaçant les vestiges des parlers slaves, II, 474—487.
- Roumaine, Académie, Cabinet Numismat., I, 11, 12, 14—17, 22.
- Roumaine, Bibliographie, II, 447.
- Roumains, I, 23, 123, 124, 153, 154, 201—203, 216, 217, 220—222, 225, 226, 220, 230, 254, 274, 276; II, 327, 453, 455, 466; ancienneté des, I, 274; au XV-e siècle, I, 111, 115, 117, 118; au Sud du Danube, I, 63—72; culture, I, 247, 248; des Balkans, I, 81—87, 254, 273; de Banat, I, 255; de Bulgarie, I, 75, 253, 274; de la Pén. Balkanique, I, 76, 254, 296; II, 353, 354; de Bosnie, I, 65—72; de la vallée de

- Mlava, I, 300; de Macédoine, I, 226, 300; de Serbie, I, 77—80, 275; de Sibiu, I, 198; de Transylvanie, I, 152, 156—159, 256; du Pind, II, 353; du Timoc, I, 252, 253, 273, 299; émigrés, I, 281; en 1841, I, 251; en Espagne, I, 274; iconographie, I, 242; instruments musicaux, I, 236—238; la patrie primitive des, I, 63—101; période slavonne, I, 243; symbiose avec les Slaves, I, 298; trésors monétaires, I, 23—44.
- Roumanie, I, 20, 186, 189, 202, 211, 212, 216, 217, 219, 220, 223, 225, 226, 229, 234, 250, 280, 288, 291, 293, 295; II, 369, 384, 385, 461, 466, 471, 490, 497; âge du bronze en, 173; chronique de Morée en, II, 352; colonies slaves en, II, 469, 471; concordances avec la toponymie slave de la Grèce, II, 467; culture grecque en, II, 462; études balkaniques, II, 458; livres grecques en, II, 447—464; monnaies byzantines en, I, 61; trésors monétaires en, I, 11, 40; scènes à motifs musicaux dans la peinture religieuse de la, I, 238.
- Roumélie (Rûm-Eli), I, 252; II, 378, 386, 387.
- Roustchouk, I, 250, 251.
- Rovine, I, 175.
- Roxelane, II, 418, 419.
- Roxolans, à l'embouchure du Danube, I, 48; relat. avec l'empire rom., I, 49, 52.
- Rozavlea en Maramureş et en Ruthénie subcarpatique, II, 486, 487.
- Rudnik, traces roumaines en, I, 69, 70, 86, 95, 99.
- Runios, ancien nom roum., I, 91.
- Ruscelli, Girolamo, II, 423, 424.
- Russe, Empire, I, 158.
- Russes, I, 216, 251; en Espagne, I, 274.
- Russiadès, G., I, 211.
- Russie, I, 152, 154, 155, 157—159, 187, 204, 215, 217, 280, 282; II, 338, 341; Allemands de, I, 258; commerce roum. avec la, II, 376, 387; trésors monét., I, 37.
- Rûshçûk, ville, II, 386, 387; pasha de, II, 380; Ragusains à, II, 370.
- Russo, Al., I, 212.
- Russo, D., I, 198 II, 352, 455, 461.
- Rustan, grand-vizir, gendre de Soliman, II, 417—419, 422, 424, 425.
- Rusu, I., I, 260, 263.
- Ruthènes, I, 276.
- Ruzicka, L., I, 28.
- Rypka, J., I, 249.
- Sadowetz en Bulgarie, II, 401.
- Sagalassos, basilique de, II, 415.
- Şaguna, André, métropolitain, I, 254.
- Sant' Apollinare in Classe, II, 411.
- Saint-Démétrius, basilique de, à Salonique, II, 412, 414, 415.
- Sainte-Maure, prise de, I, 249.
- Sainte-Sophie de Constantinople, II, 413.
- Saint Grégoire Palamas, église, II, 412.
- Saint-Jean, ordre, I, 42.
- Saint-Jean, hôpital de Jérusalem, II, 351, 352, 362.
- Saint Jean d'Acre, I, 250.
- Saint Marc de Venise, II, 411, 414.
- Saint Nicolas, monastère de Şcheii Braşovului, I, 246.
- Saint Sépulcre, « Metoc de, de Constantinople, I, 278.
- Saint-Siège, I, 107, 118, 155, 284.
- Saints-Apôtres, de Constantinople, II, 415.
- Salāhī, I, 285.
- Salaria, via, II, 413.
- Σαλμινίκος < \*Solminika, top. en Achaïe, II, 465.
- Salomée, danse de, en peinture, I, 236.
- Salomon de Hongrie, I, 118.
- Σαλονικίου, ὁ ῥήγας, II, 355, 356.



- Salonique, II, 359, 361, 362, 408, 411, 412, 414, 416.
- Samabune (Samobuna ou Samobunogli), I, 252.
- Samávona (Samauna, Samóna), I, 252.
- Samuel, tsar des Bulg., I, 74.
- Sâmuşeni, bac de, II, 377.
- Sandalj, voévode, I, 84.
- Sandjak de Skoplje, I, 84.
- Sandu-Timoc, C., I, 299.
- San Stephano, la paix de, I, 217.
- Santiago de Chili, II, 501.
- Saqqarah, pyramide de, I, 259.
- Šar planina, I, 76.
- Sarajevo, I, 70, 83, 86, 87, 222, 256.
- Sârcu, Polichron, prof. roum., I, 121—123, 129, 134.
- Sarebire, près de Drina, I, 85.
- Saria, B., I, 39.
- Sarica, monnaies trouvées à, I, 33.
- Sarmates, contact avec les Gothes, I, 269.
- Sarmates Jazyges, I, 49; envers les Romains, I, 47, 48, 50, 52.
- Sarmizegetuse (Sarmisegetusa), I, 264; monument d'Hadrien à, I, 52; monument de Marcus Turbo, à, I, 53.
- Satchinez, I, 175.
- Sathas, C., II, 447—449, 451.
- Sauciuc-Săveanu, Th., I, 266; sur une découverte d'orphèvre ancienne dans l'antique Callatis, II, 392—396.
- Sava, Tibodos, marchand grec, II, 376.
- Save, I, 81, 273.
- Sawa, Nicola, marchand grec, II, 376.
- Sawyer, Mc., I, 36—39, 41.
- Sbornicul lovcean, I, 287.
- Scanderbeg, révolte de, I, 103, 106, 115, 119.
- Schaffran, Emmerich, II, 411.
- Scheia, Psautier, de, I, 243.
- Şcheii Braşovului, monastère de, I, 246.
- Schiller, Fr., I, 292.
- Schkorpil, K., I, 186, 187.
- Schmidt, H., I, 174, 175, 177.
- Schmitt, J., éditeur de la Chronique de Morée, II, 350.
- Schneckenberg, civilisation, I, 174, 176.
- Schneider, I, 298.
- Schröller, I, 173.
- Schuchhardt, C., I, 186, 190, 259.
- Schultzberger, I, 403.
- Schwachheim, rapports de l'inter-nonce, II, 376, 378, 379.
- Schwandner, I, 75, 81.
- Şcoala de psaltichie, II, 319.
- Scribe, I, 204.
- Scudéry, George de, II, 420.
- Scudéry, M-lle de, II, 420.
- Scutari (Albanie), I, 67, 119; commerce avec la Valachie, II, 370, 388; Roumains nobles aux environs de, I, 74, 76, 78.
- Scythes, I, 262; invasions des, II, 339, 342; en Transylvanie, I, 265.
- Scythica (Scitia, Sitia) de l'Itinerarium Antonini, II, 344—348.
- Scythie Mineure, I, 190, 270; II, 346, 348, 408, 415, 416; chapiteaux à protomes de béliers de II, 408—416.
- Sebeniko, I, 84.
- Seiyid, Murād, I, 285.
- Seldjoucides, II, 354.
- Seleuşul, dép. de Târnava Mică, I, 19.
- Selim, pacha de Caramanie, II, 419.
- Selim II, supprime Bajazet II, II, 419.
- Selîm III, I, 285.
- Selve, Georges de, évêque de Lavaur, II, 423, 424.
- Semendria (Sânmedru < Smederevo), Roumains de, I, 88, 89, 92.
- Семиградска землѣ, I, 164.
- Sena, II, 498.
- Seneca Bisonis, I, 264.
- Sénèque, I, 292; II, 423.

- Şep Szarzyński (Mikolaj), poète polonais du XVI-e siècle, II, 445.
- Serapis, I, 180.
- Serbanovci, village, I, 91.
- Serbe, Église, relat. avec l'Église byz., II, 303, 304, 308—310.
- Serbes, I, 71, 74, 77, 152, 153, 195, 196, 216, 272, 273, 276; II, 493; de Croatie, I, 156, 158; entre Timoc et la Morava, I, 98, 100; iconographie des, I, 239; mahométans, I, 78, 88, 90, 92—95; relations avec: les Bulgares, I, 102; avec les Byzantins, II, 304, 310; révolte, I, 106.
- Serbeşti, I, 187, 189.
- Серби, I, 166.
- Σερβία, II, 306, 307.
- Serbie, I, 75—77, 79—81, 84, 85, 91, 93, 99, 158, 175, 217, 256, 273, 276; II, 338, 381; marchés, I, 253; médiévale, I, 66, 102, 103, 105, 107, 111, 119, 254; relations ecclésiastiques avec les Byzantins, II, 305, 306, 308; rivalité bulgare-byzantine en, I, 272; Roumains de la, I, 67, 70, 72—74, 82, 275, 300.
- Serbo-Croates, I, 226, 231.
- Serdique, I, 58.
- Serès, I, 252.
- Séret, I, 183, 184, 189, 190.
- Σερβών, II, 308.
- Seruios, G., I, 206—210.
- Seure, G., I, 26, 30, 31, 37, 42, 57, 262.
- Severeanu, G., docteur, I, 12, 34, 38.
- Sévères, l'époque des, I, 180.
- Severin, dép., I, 42, 43.
- Severina, monnaies de, I, 32, 60.
- Sèvres, traité de, I, 252.
- Sf. Gheorghe, emporia génoise de, I, 41.
- Sibiu, dép., ville, I, 19, 175, 181, 269, 270, 298; II, 462; compagnie grecque de, I, 198.
- Sidrieşul Mic, dép. de Turda, I, 18.
- Siebenbürgen, I, 17, 18, 265, 270; v. Transylvanie.
- Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie, I, 103, 111.
- Sighişoara, I, 175—177.
- Sihleanu, Al., I, 292.
- Sikyone, II, 412.
- Silésie, I, 176; commerce roumain avec la, II, 376, 380, 387.
- Silistra (Silistrie, Sillistria), I, 11, 272; II, 367, 380, 386.
- Siljegovci, Roumains à, I, 91.
- Silvanus Domesticus, I, 264.
- Siméon Ştefan, métropolitain, I, 203.
- Şimleul Silvaniei, I, 33.
- Simonescu, Dan, I, 199, 200, 204, 289, 455, 459; compte-rendu par, I, 204; sur le livre grec en Roumanie, II, 447—464.
- Simow, I, 252.
- Sindik, Ilia, I, 77, 78.
- Singara, en Mésopotamie, I, 184.
- Singidunum, I, 260.
- Singurica, colline, I, 91.
- Sinj, I, 72.
- Sion, G., I, 201; II, 329.
- Siret, Lazes à, II, 369; route de, II, 376.
- Sirmium, atelier monétaire de, I, 33, 60, 82, 83, 88, 95.
- Siruni, H. Dj., I, 277; sur les arméniens, I, 274; II, 374.
- Siscie, I, 58.
- Šištov (Novac), I, 261.
- Skanderbeg, Georges Castriota, I, 274; v. Scanderbeg.
- Skaric, Vl., I, 77, 83—86, 99.
- Skok, Petar, I, 68, 79, 89.
- Skoplje, I, 270, 272; Vlaques au N. de, I, 74.
- Skopska Crna Gora, au Sud-Est de Kačanik, I, 84.
- Slaveni, dép. de Romanaţi, I, 268.
- Slatina, II, 469.
- Slătineanu, Gheorghe, II, 457.
- Slavéïkov, Petko, I, 212, 214.
- Slaves, I, 38, 78, 89, 90, 97, 101, 193, 202, 216, 217, 219, 222, 223, 226, 231, 256; II, 467; de Dacie, II, 465—473; en Grèce, II, 465—

- 473; en Transylvanie, II, 480; et la culture byzantine, I, 247; iconographie des, I, 239; instruments musicaux des, I, 237; symbiose avec les Roumains, I, 298; vestiges de parlers slaves remplacés par le roumain, II, 474—487.
- Славія**, I, 164.
- Slavonie, I, 152, 223, 233.
- Slobozianu, Dr. Horia, collection, I, 270; II, 405.
- Slovaques, I, 219.
- Slovaquie, I, 275.
- Slovénie, I, 43.
- Smantare, Petar, I, 85.
- Šmig, I, 175.
- Smochină, N., I, 134.
- Snagov, II, 462.
- Snégarov, Ivan, I, 73, 74.
- Sniatyn, marchands de, II, 374.
- Société roumaine, I, 247.
- Sofia, I, 121—124, 143, 185, 202, 241, 250, 255, 256, 259, 278; II, 497; chapiteaux à protomes de béliers, II, 411; Roumains dans les environs de, I, 69, 70, 89.
- Sol, I, 180.
- Soltane, la, tragédie de Gabriel Bounin (1561), II, 417—427.
- Soliman, sultan, I, 92.
- Soliman le Magnifique, II, 417, 419, 424.
- Soloneț, petits vallums de, I, 186, 189.
- Solomos, Dionisio, I, 290.
- Someș, dép., I, 176.
- Someș, vallée, I, 266.
- Sora, lieu à Gradina (Zeta), I, 71.
- Sorbonne, II, 488, 499.
- Soroca, I, 189; Lazes à, II, 367, 368.
- Sotiriu, G. A., II, 414, 458.
- Sototchino, I, 30, 31.
- Souabes, du Banat, I, 258.
- Soutzo, la princesse, II, 350.
- Sovata (Transylvanie), I, 19.
- Sovici, en Bosnie, I, 84.
- Spacu, G., II, 394, 395.
- Sparte, relations avec Thasos, I, 30.
- Spartiates, II, 350.
- Spartien, biographe d'Hadrien, I, 47, 49, 52.
- Spélaion, couvent à Melnik, II, 307.
- Sponde, Henri de, I, 104.
- Spulber, C. A., I, 282.
- Spyridon, patriarche de Peć, II, 305, 307, 308, 310.
- Srebrnica, centre minier en Bosnie, I, 106.
- Сръдець**, I, 135.
- Srednja Gora, Roumains dans les environs de, I, 69.
- Sreznevskij, I, 82.
- Stadtmüller, G., I, 297.
- Stagno, I, 83.
- Stamatopol, II, 392.
- Stambolov, I, 251.
- Stănești, tombeau de S. Buzescu à, I, 245.
- Stanislawow, marchands de, II, 374.
- Stara Crna Gora, I, 86.
- Stara Planina, I, 69.
- Stara Zagora, I, 261.
- Starivlah de Kopaonik, I, 70, 72, 87.
- Stavrinos, II, 459.
- Stažer, village à Kčevo, I, 77, 86.
- Ștefan, Fr., I, 36.
- Ștefan, Gh., I, 13, 40, 267, 268; sur le nom Scythica de l'Itinerarium Antonini, II, 344—348.
- Ștefănescu, colonel, I, 13.
- Ștefănescu, Julian, II, 352.
- Stein, Henri, II, 458.
- Stengel, E., II, 422.
- Stôk (Bosnie), I, 83.
- Stokholm, II, 491, 500.
- Stol, mont, I, 94.
- Strassbourg, II, 500.
- Struma, I, 69; Roumains de la vallée de la, I, 82.
- Strzygowski, Joseph, I, 202; II, 411, 413.
- Sturdza, Michel, prince de Moldavie, I, 258.
- Stürmer, ambassadeur autrichien, I, 281.

- Sub Boraz, près de Borać, I, 257.  
 Sub Cuciulat, près de Borać, I, 257.  
 Sub Visoça, près de Borać, I, 257.  
 Sublime Porte, II, 381, 382, 387;  
   v. Porte.  
 Subotica, village dans le dép. de  
   Svilajnac, I, 94.  
 Suceava, Lazes à, II, 369.  
 Sucevița, monastère, I, 241.  
 Sucidava (Dacie), I, 12, 268, 269;  
   II, 406.  
 Sucii-de-Sus (Someș), I, 176.  
 Sud-Est européen, I, 235, 274; II,  
   492, 498; commerce de Thasos  
   dans le, I, 4, 5, 9; croisade de  
   Varna (1444) dans le, I, 102—120;  
   unité néolithique, II, 338.  
 Suède, II, 488, 499.  
 Sufflay, M., I, 68, 71, 75, 80.  
 Suhaia, lac sur Danube, I, 12.  
 Suisse, II, 488, 499.  
 Sulcimân Pasha de Viddin, II, 367.  
 Sulina, emporia génoise de, I,  
   41.  
 Suma, (Bulgarie), I, 60.  
 Sussheim, K., I, 284.  
 Șuțu, Nicolas, résident de Moldavie  
   à Constantinople, II, 375.  
 Sutzos, Al., I, 209.  
 Sutzu, M., numismate roum., I, 11,  
   24.  
 Sveti Cral, cathédrale de Sofie, I,  
   121.  
 Svilajnac, dép., I, 94.  
 Svinitzza, foire de, II, 377.  
 Svoronos, I., II, 324.  
 Sylvain, I, 180.  
 Syméon, tsar bulgare, I, 194; II,  
   310.  
 Synode, I, 152; II, 456.  
 Syrie, I, 178, 179, 203; II, 411,  
   415, 492.  
 Syriens, I, 178, 180.  
 Syrigos Mélétiüs, I, 279.  
 Szeged, la paix de, entre Vladislav  
   de Hongrie et les Turcs, I, 112—  
   114, 118.  
 Szekfű, Gyula, I, 108.  
 Tachella, E. D., I, 26.  
 Tacite, P. C., I, 28.  
 Tacite, monnaies de, I, 32.  
 Taeschner, Franz, I, 249, 282, 283.  
 Tafrali, O., II, 408.  
 Tagliamento, I, 72.  
 Taman, presqueîle, II, 395.  
 Tamblac, Gr., I, 202.  
 Tanpinar, A. H., I, 284.  
 Taor, région du Sandchak de Sko-  
   plje, I, 84.  
 Tara, rivière, I, 70.  
 Tara Oaşului, II, 479.  
 Tara Românească, II, 325, 330, 331.  
 Târgoviște, I, 16, 183, 290; II, 366,  
   462; Ipsilante à, II, 330.  
 Târnava, top. roum. en Transyl.,  
   hongr. Küküllő, I, 298; II, 471;  
   v. Glimboka.  
 Târnava Mare, dép., I, 19.  
 Târnava Mică, dép., I, 19.  
 Târnave, vallées des, en Trans., I,  
   17, 20.  
 Târnovo, I, 122, 287, 294.  
 Tarragone, I, 58.  
 Tatares, Mircea l'Ancien et les, I,  
   275.  
 Tatulov Do, village, I, 71.  
 Taure, nom d'une famille de Les-  
   covitzza, I, 84.  
 Taures, I, 262.  
 Tauriensis, Codex, II, 349, 350.  
 Tauropoulos v. Artémis.  
 Tchécoslovaquie, II, 488, 499.  
 Tchélébi, Evliya, voyageur turque,  
   I, 277.  
 Tchintoulov, Dobri, poète bulgare,  
   I, 214.  
 Techea, I, 266.  
 Tecuci, Lazes à, II, 369.  
 Tehézvar, I, 298.  
 Tei, près de Bucarest, I, 14, 174—  
   176.  
 Teleajen, vallée, I, 15, 183.  
 Teleorman, dép., I, 12, 13.  
 Temnici, région, I, 99.  
 Tertius, Val., dans legio Moesiaca,  
   II, 347.

- Tertulian, II, 414.  
 Teshub, dieu, I, 178.  
 Tešik-taš, grotte, II, 335.  
 Teteven, Roumains, à, I, 69.  
 Tétradrachmes de Thasos et de la Macédoine I-ère et leur circulation en Dacie, I, 3—22.  
 Teudori, Pascal, marchand grec, II, 376.  
 Thalloczy, L., I, 75, 77.  
 Thanatos, I, 268.  
 Thasos, I, 27, 263; marchands de, I, 26; tétradrachmes de, en Dacie, I, 3—22.  
 Théâtre, National roum., I, 214.  
 Thèbes, en 1444, I, 115.  
 Theiss, riv., I, 17, 20, 48, 299; v. Tisa.  
 Thémistocle, I, 211.  
 Théoderic, monnaies, I, 36.  
 Théodora, impératrice byz., I, 193.  
 Théodore, fils de Radu le Grand, I, 278.  
 Theodorescu, Barbu, bibliographe de N. Iorga, II, 502.  
 Théodose II, I, 186, 188; II, 410; monnaies, I, 269.  
 Théodose, fils de Neagoe Basarab I, 202.  
 Théodosio, marchand grec, II, 376.  
 Théophanès, I, 186.  
 Thessalie, II, 353; Grande Valachie du XIII-e siècle, I, 64, 67; Roumains de, I, 254.  
 Thessalonique, I, 4, 290; monnaies battues à, I, 58, 60; métropole de, II, 305; Turcs occupent, I, 103.  
 Thévenin, II, 490.  
 Thou, de, II, 427.  
 Thrace, I, 179, 193, 260, 261; II, 338; commerce, I, 20, 21; province rom., I, 46; Roumains de, I, 82.  
 Thraces, I, 27, 177; II, 341.  
 Thucydide, II, 350.  
 Thuillerie, La, v. La Thuillerie.  
 Thurocz, annaliste slovaque, I, 275.  
 Tibère, I, 189.  
 Tien-Chan, II, 335.  
 Tighina, I, 189.  
 Tigre, I, 47, 48.  
 Tiioara, I, 298.  
 Tiktin, I, 222, 231.  
 Timiș, vallée, I, 20.  
 Timiș-Torontal, dép., I, 20.  
 Timișoara, I, 255.  
 Timoc, I, 253; Roumains, I, 69, 88, 89, 90—95, 273, 299; serbe, I, 300.  
 Timoléon, I, 210.  
 Tinoasa, vallée, I, 13.  
 Tinosul, station archéologique en Trans., I, 181.  
 Tinosul, près de Ploești, I, 183.  
 Țipator, mont, I, 77.  
 Tirmia Mare, I, 40.  
 Tirnovo, clergé de, II, 309, 310; v. Târnovo.  
 Tisa, dép. de Hunedoara, I, 17.  
 Tisa, I, 176; II, 338.  
 Tocilescu, G., I, 186.  
 Todor, A. P., I, 219.  
 Togan, A. Z. V., I, 284.  
 Tomaschek, W., I, 64, 66.  
 Tomašević, Stjepan, roi bosniaque, I, 83.  
 Tomić, Étienne, I, 84.  
 Tomis, I, 188, 266, 267, II, 270; 405—407.  
 Tomorrow (Reni), Lazes à, II, 369.  
 Tomșa, Ștefan, prince roum., I, 278.  
 Τοπάλοβον roum. Topal (Tighina) et Topalu (Constanța), II, 472.  
 Toplița (Roumanie), II, 469.  
 Toplitza (Serbie), I, 85.  
 Topolnica, village, I, 94.  
 Topolovgrad, I, 255.  
 Torino, I, 290.  
 Torouțiu, II, 496.  
 Tószeg, I, 174.  
 Toutain, J., II, 399.  
 Τοῦρκοι, II, 355, 357, 358.  
 Τουρκουμάνοι, II, 354.  
 Τοῦρνοβον, Τέρνοβ—Tirnova (distr. de Caraș, Arad, Neamțu, Vâlcea), concord. entre la topon. slave de la Grèce avec celle de la Roumanie, II, 467.

- Traci, I, 260, v. Thraces.
- Trajan, I, 28, 29, 51, 88, 92, 182—186, 188, 262, 264, 265, 267; II, 463; et la Dacie, I, 48, 269; mort de, I, 47; partage de la Pannonie, I, 45; relations avec les Jazyges, I, 48.
- Transdanubia, II, 353.
- Трансилванія, I, 162, 163.
- Transylvanie, I, 10, 18, 19, 30, 43, 44, 97, 98, 134, 152, 154, 158, 179, 181, 183, 203, 204, 216, 221—223, 243, 246, 264, 265, 271, 276, 279, 297, 298; II, 338, 342, 426, 473, 476, 484; âge du bronze en, I, 173—177; âge du cuivre, en, I, 174; ancienne, I, 46, 48, 53; au XV-e siècle, I, 103, 115; christianisme dans la, I, 270; commerce, II, 380, 388; découvertes archéologiques, I, 270; influence celtique en, I, 265, 266; monnaies, I, 33; peinture religieuse en, I, 239; population de la, I, 256; relations des Byzantins avec la, I, 271; Scythes en, I, 265.
- Transylvains, roumains, dans l'armée de Hunyadi, I, 115.
- Trâpcea, T. N., I, 91, 92, 94, 95; notes bibliographiques par, I, 257, 259—262, 270, 271, 277, 294.
- Travnik, montagnes, I, 84.
- Trei-Scaune, dép., I, 19, 176.
- Trésors monétaires de la région carpatho-danubienne, I, 23—44.
- Trèves, monnaies battues à, I, 58, 60.
- Trieste, I, 209; II, 370, 387, 388.
- Trikoupis, journaliste grec, I, 293.
- Tripolje-Cucuteni-Arad, céramique, peinte du type, II, 338.
- Triton, I, 268.
- Trnovo, à, I, 69, 102; v. Târnovo et Tirnovo.
- Trocari (Tziganes fabricants d'auges, I, 222.
- Troian, monastère, I, 288.
- Trojan, topon. en Dacia Ripensis, I, 89.
- Tropaeum Trajani, II, 413—415.
- Trosmis (Troesmis) Iglîța, II, 344, 345, 347.
- Trotuş, I, 184; Lazes à, II, 369.
- Truchelka, C., I, 29, 43, 56, 79.
- Trulhier, marchand français en Moldavie, II, 369.
- Τροβαῖς-Târova, concord. top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.
- Tsurkas, C., II, 458.
- Tudor, D., I, 31, 32, 181, 188, 189, 268, 269; sur une lampe chrétienne de Constantinople, II, 397—407.
- Tulçe, ville, II, 386.
- Tulucești, I, 187, 189.
- Turbo, Marcus, en Dacie, I, 48—54.
- Turcomans, II, 354, 358.
- Turcs, I, 68, 76, 79, 83, 87, 92, 122, 130—132, 134, 151, 156, 195, 215, 216, 219, 226, 244, 257, 273, 294; II, 317, 327, 358, 360; croisade de Varna et les, I, 102—120; du Vardar, I, 273; Seldjucides, I, 195, 196.
- Turda, dép., I, 17, 18.
- Turda, ville, I, 175.
- Turdeanu, Emil, I, 250, 286, 292—294.
- Turin, II, 349, v. Torino.
- Turisin, roi gépide, I, 36.
- Türk, G., I, 3.
- Turnu-Măgurele, I, 24, 42, 189; II, 397, 400.
- Turquie, I, 116, 217, 257, 280, 281, 284; II, 427; II, commerce de moutons en, II, 382.
- Turtucaia, II, 11.
- Tvrtko, roi de Bosnie, I, 117.
- Twardowski, Samuel, I, 289.
- Tyras (Cetatea-Albă), I, 189.
- Tyrol, Pierre le Boiteux au, I, 245.
- Tysmienica, marchands de, II, 374.
- Tzambulac, Grégoire, I, 294, 295.
- Tzetina, Roumains de la vallée de, I, 79, 86.
- Tziganes, I, 219—226, 228, 230, 233, 234; II, 493; musiciens dans l'iconographie, I, 235, 238—240.

- Tzigara, Apostol, II, 454.  
 Tzigara, Zotu, gendre de Pierre le Boiteux, II, 459.  
 Tzimiskès, Jean, I, 38, 62, 194, 279; monnaies, I, 36.  
 Τζιουμέρκα, Τζιουμέρνικον < \*Čemerŕuka, \*Čemerŕinikŭ, top. roum. Ciurmărna (Sălaj) (< sl. \*Čemerŕina), II, 472.  
 Tzitzelis, Ilie, I, 197.  
 Tzoncev, D., I, 260—262.
- Ubao, village, I, 71.  
 Uchanski, Jacques, archevêque de Gniezuo, II, 435.  
 Uckert, v. Heeren, II, 491.  
 Ucuta, C., écrivain macédo-roumain, I, 254.  
 Uglješa, de Serbie, II, 303.  
 Uhlig, C., I, 186, 189.  
 Ujejski, Kornel, lyrique polonais du XIX-e siècle, II, 442.  
 Ukraine, I, 27, 204.  
 Ulmetum (Dobroudja), I, 188; II, 406.  
 Ulpia Flavia, I, 267.  
 Ulpia Traiana colonia Augusta, I, 53.  
 Ulpius, M. pierre tombale de, I, 264, 267.  
 Ungrovlachie, I, 121, 123—126, 130, 131, 143-145, 150, 151, 278; II, 315.  
 Ungrovlaques, I, 124.  
 Union Soviétique, II, 335.  
 Unité carpatho-balkanique, assises préhistoriques de l', II, 333—343.  
 Urbánek, Rudolf, I, 104, 114, 118.  
 Ureche, Grégoire, historiographe moldave, I, 203.  
 Ureche, Nestor, boyard roumain, I, 293.  
 Urechîă, V. A., sur le voyage de G. A. de Mnischez, II, 372.  
 Urétice, I, 175.  
 Urmösy, Alexandre en Valacnie, I, 251.  
 Ursulica, colline, I, 91.  
 Usbekistan, II, 335.  
 Uscocs, I, 79.
- Usoiu v. Osoiu, II, 483.  
 Ușur ou Vușuroviči, roum. ușor, I, 71.  
 Uzes, I, 273.  
 Uysscunskije Choutara, monnaies, I, 26.
- Văcărescu, I., I, 207; II, 460.  
 Văcărescu, Maria Zoe, II, 321.  
 Vadul lui Isac, vallum en Bessarabie, I, 187, 188.  
 Vagenites, tribu slave, I, 272.  
 Vagenitia, région en Epire, I, 272.  
 Vaillant, I, 221.  
 Valachie, I, 92, 93, 121—125, 131, 134, 174, 176, 186—188, 197, 204, 205, 244—246, 251, 276, 282, 285, 294, 295, 297, 298; II, 338, 364—370, 373, 379, 380, 382, 383, 385—389, 456, 458, 459; au XIV-e et XV-e siècle, I, 103, 105, 110—112, 115, 119; dans la Chronique de Morée, II, 353, 358, 359, 361, 362; histoire de la, au XVI-e siècle dans une oeuvre hagiographique bulgare, I, 121—151; monnaies, I, 11, 13, 15, 21, 44; peinture religieuse en, I, 238.  
 Valachie Blanche, I, 274; II, 353.  
 Valachie, Grande (Thessalie), I, 254; II, 353.  
 Valachie, Petite, I, 95, 97, 100.  
 Valaques, I, 272, 282; dans la Chronique de Morée, II, 354, v. Roumains; de la Serbie médiévale, I, 254; du Pinde, I, 106; migrants, I, 65, 66, 69, 72—76, 79, 81—86, 88, 97, 99.  
 Valaori, I., I, 254.  
 Vâlcea, dép., peinture dans les églises de, I, 237.  
 Valea Caselor, dép. de Sibiu, I, 19.  
 Vălenii-de-Munte, I, 183.  
 Valens, I, 33, 188.  
 Vallière, La, II, 420.  
 Vallum des Serpents, sur la berge du liman du Dniester, I, 186, 189.

- Valniš, comune dans Vlaška Planina, I, 91.
- Vâlsan, G., I, 93, 253.
- Van, I, 285.
- Vardalah, Const., II, 449, 460, 461.
- Vardar, I, 64, 74, 84, 93, 273, 284.
- Varna, la croisade de, (1444), I, 102—120.
- Varna, pasha de, II, 380.
- Vârnav, V., I, 201.
- Vârșeș, I, 175.
- Varsovie, II, 491, 498.
- Vârtop, nom de lieu en Roum., I, 268; II, 469.
- Varvaza, village, dép. Pazargic, I, 260.
- Vasić, Génadius, archimandrite, I, 158.
- Vasiliev, A. A., I, 119.
- Vaslui, Lazes à, II, 369.
- Vasmer, Max, I, 298; II, 465, 469, 471.
- Vassilikova, II, 387.
- Vastokov, historien, I, 276.
- Vatzatzès, Jean, II, 353, 358.
- Vatican, I, 105.
- Vaticana, Crux, II, 400.
- Vatina, près de Vârșeș, I, 175, 177.
- Vazov, Iv., I, 212.
- ВѢНА**, I, 163.
- Vedea, rivière roum., I, 13.
- Veglia, île, I, 100.
- Vélebit, I, 72, 87.
- Velichi, C. N., I, 273, 278.
- Veliko Gradište, village, I, 94.
- Venelin, I, 276.
- Venema, Johannes, II, 421, 422.
- Veniamin Costache, métropolit roumain, II, 457.
- Vénitiens, I, 107, 110, 113, 195, 196.
- Venise, I, 196, 209, 217, 290; II, 349, 423, 424, 490, 501; commerce avec la Valachie, II, 370, 375, 378, 387, 388; domination dans les Balkans, I, 103, 119; et la croisade de Varna, I, 105, 110, 111, 115, 118.
- Vénus, divinité, I, 180, 268.
- Vergennes, II, 377.
- Verlinden, Charles, I, 274.
- Vespasien, I, 189; monnaies, I, 62.
- Vichovgrad, I, 31.
- Vicina, emporia génoise, I, 41.
- Vicov, sentier de, II, 376.
- Victoire, divinité, I, 179.
- Vid, I, 89.
- Vidin, I, 89, 92, 95—98, 116, 276, 287; II, 367, 370, 380, 386, 387.
- Vie, La, de Saint Nicolas le Nouveau, l'oeuvre de Mathieu le Grammairien, I, 121—123, 125, 133.
- Vienne, I, 18, 154, 155, 158, 211, 279, 292, 293; II, 328, 347, 490; commerce avec la Valachie, II, 370, 388; cour. de, I, 152, 156, 158; ducats frappés à, I, 42; siège de, I, 249.
- Vișoara, loc. roum., I, 12.
- Villara, Jean, II, 449.
- Villehardouin, I, 195.
- Viminacium, conquête de, I, 61; monnaies, I, 35, 60.
- Vinodol, I, 72.
- Vinogradov, II, 497.
- Virunum (Norique), I, 264.
- Visarion, II, 450.
- Visoška Nachija (Bosnie), I, 77.
- Visitor, mont, I, 69—71, 77, 78, 83.
- Visoki, région à l'ouest de Sarajevo, traces anciennes de Roumains, I, 86.
- Visulovici, hameau, I, 77.
- Vita, Sandor, I, 215.
- Vitalian, général, II, 413.
- Vizantie, Petru, II, 318.
- Vlachie v. Valachie.
- Vlachokatoun (Acarnanie), I, 68.
- Vlachorinchines, I, 81.
- Vlad Dracul, prince de Valachie, et la croisade de Varna, I, 105, 110, 115, 117.
- Vladimirescu, Tudor, II, 324, 327, 330, 331.
- Vladislav I, prince roum., (1360—1376), monnaies, I, 43, 44.



- Vladislav de Pologne, roi de Hongrie et la croisade de Varna (1444), I, 104, 105, 107—118.
- Vladislav le Grammairien, I, 122.
- Vlahova, village, I, 91.
- Vlaques, I, 86; Banjani près de Raguse, I, 84; Bobani, I, 84; de Košarna, I, 99; Radivoevci, I, 99; v. Valaques.
- Vlaquie des Assénides, I, 69; v. Valachie.
- Vlaquie Blanche, II, 353; v. Valachie.
- Vlaquie Grande, II, 353; v. Valachie.
- Vlașca, dép. roum., I, 15.
- Vlasenica, ruisseau en Bosnie, I, 256, 257.
- Vlaška Planina, I, 91.
- Vlaško Polje, plaine, I, 91.
- Vlasi Hardomilići, mentionnés par le voévode Juraj, I, 83.
- Vlasi Rigjani, I, 84.
- Vlasi Podcrnj, des environs de Cattaro, I, 84.
- Vlasi Sremljani, I, 82.
- Vlasić, mont à droite de la Drina, I, 88.
- Воеков, Генерал Губернатор в Киє, I, 171.
- Voinikov, Dobri P., dramaturge bulgare, I, 211—215.
- Vojkovici, village vlaque près de Rudnik, I, 99.
- Volga, les Bulgares de la, I, 187.
- Voltaire, I, 200, 206—209; II, 427.
- Vondrak, W., II, 458.
- Voroncow (Воронцов), chancelier, I, 157, 170.
- Voroneț, peinture religieuse à, I, 241; psautier et code de, I, 243.
- Voutiérides, Élie, II, 448.
- Vranje, ville, I, 70, 74, 95—97, 99.
- Vrankamen, I, 29, 56.
- Vranik, I, 58.
- Vratza (Bulgarie), I, 268.
- Vrlika, I, 72.
- Vulcu, M., notes bibliographiques par, I, 249, 254, 256, 258, 272, 274, 282, 293, 296, 297, 300.
- Vulić, N., I, 270.
- Vulpe, E., I, 183.
- Vulpe, R., I, 27, 38, 183; comptes-rendus par, I, 177, 184, 185, 191; notes bibliographiques par, I, 259, 262—265, 267—269; sur l'ancienne Dobroudja, II, 344, 413.
- Wagner, W., I, 180.
- Walters, H. B., II, 407.
- Washava, dieu asiatique, I, 179.
- Wavrin, Chronique de, I, 104, 115, 118.
- Weber, W., I, 49.
- Weigand, G., I, 64, 65, 68, 70, 94, 249, 260, 298; II, 491.
- Wendel, Hermann, I, 120.
- Wensinck, A. J., I, 286.
- Wesselényi, baron, I, 216.
- Westrin, Theodor, II, 496.
- Wietenberg, civilisation près de Sighișoara, I, 175—177.
- Wijk Van, I, 90.
- Willamowitz-Moellendorf, U., II, 494, 501.
- Wilno, II, 501.
- Wissowa v. Pauly.
- Wojewódka, traducteur des psalmes, II, 429.
- Wood, M. E., I, 35, 60.
- Würm, II, 335.
- Xénophon, II, 350.
- Xénophon, monastère, I, 28.
- Ξενοφών Μανουήλ, II, 308.
- Xenopol, A. D., I, 276; II, 353, 491.
- Xeropotamos, monastère, I, 296.
- Yougoslaves, I, 222.
- Yougoslavie, I, 222, 284; monnaies, I, 37, 38; « Roudari » de, I, 223, 225, 233.
- Ydrela, village serbe, I, 300.
- Yerkökü (Giurgiu), II, 386; pasha de, II, 380.
- Yinanç, H., I, 284.

- Zădie**, rus (ruthène) zadnij, II, 477, 478, 480.  
**Zagoritz**, Col., I, 190.  
**Zaire**, I, 210.  
**Zaječar**, plaine, I, 94.  
**Zakynthinos**, D. A., I, 106, 115.  
**Zaleszick**, commerce de, II, 380.  
**Zambelios**, I, 210.  
**Zane**, G., I, 280.  
**Zarvince**, village vlaque, I, 99.  
**Zaviras**, Georges, I, 201; II, 447, 448.  
**Zéangir**, fils de Rossa et de Soliman, II, 419, 420.  
**Zechnovi**, pasha, de, II, 380.  
**Zegelin**, II, 380.  
**Zeiller**, J., I, 270.  
**Zenovius**, nom dans l'inscription de Biertan, I, 270.  
**Zeta** (Monténégro d'aujourd'hui), I, I, 71, 76, 87, 99.  
**Zeus**, représenté sur les tétradrachmes, I, 18, 21.  
**Ζηγάρι**, sl. Sūgarŭ ou sl. \*Izgarŭ, Izgar, top. en Roumanie, II, 471.  
**Žiča**, Vlaques soumis à la juridiction de, I, 73.  
**Židile**, village, I, 94.  
**Zilot Românu**, II, 326.  
**Zimnicea**, monnaies à, I, 40; Turcs à, II, 368.  
**Zishtow** (Šištov), II, 386.  
**Zips**, Allemands de, I, 106.  
**Živul Potok**, rivière, I, 91.  
**Zlata**, personnage d'une comédie de Voïnikov, I, 213.  
**Σλάταινα, Σκλάταινα**, Slatina, concordance top. slave de Grèce et de Roumanie, II, 467.  
**Zlătari** (Tziganes-orpailleurs), I, 222.  
**Zlatarski**, prof. V., I, 273.  
**Zlojutro**, à Kući dans le Monténégro, I, 85.  
**Ζόμπος**, < \* Zqbŭ, top. en Acarnanie — Etolie, II, 465.  
**Zot**, A., I, 210.  
**Zürich**, II, 498.  
**Zvižd**, région, I, 94.

